This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N. 9. 4.

The Marquis of Stafford.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Fr. II A.1746

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME ONZIÉME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLII.

TAYLOR
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES PIECES

contenues dans ce

ONZIÉME VOLUME.

LEs Egaremens du Cœur & de l'Esprit, ou Mémoires de Mr. de MEILCOUR,

Premiere Partie, Pag. 3.

Seconde Partie, 83.

Troisiéme Partie, 145.

N. 9. 4.

The Marquis of Stafford.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A.1746

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME ONZIÉME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLII.

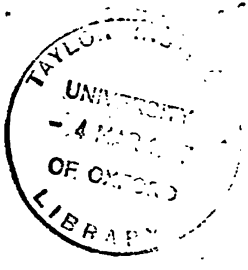
TAYLOR
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
PIECES
contenues dans ce
ONZIÉME VOLUME.

I. *Les Egaremens du Cœur & de l'Esprit, ou Mémoires de Mr. de* MEILCOUR,

Premiere Partie, *Pag.* 3.

Seconde Partie, 83.

Troisiéme Partie, 145.

II. *La Comteſſe de* VERGI, *Nouvelle Hiſtorique, Galante & Tragique*, 224.

III. *Hiſtoire ſecrette de la Conjuration des* PAZZI *contre les* MÉDICIS, 337.

IV. *Origine de la* POESIE, 437.

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR,

Par Mr. CRÉBILLON, *Fils.*

A MONSIEUR
DE CRÉBILLON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MONSIEUR,

Je voudrois attendre ſans doute pour vous rendre un hommage public, que je puiſſe vous offrir un Ouvrage plus digne de vous; mais je me flate que vous voudrez bien, dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zéle. Attaché à vous par les liens étroits du ſang, nous ſommes, ſi j'oſe le dire, plus unis encore par l'amitié la plus ſincere & la plus tendre. Eh! pourquoi ne le dirois-je pas? Les Peres ne veulent-ils donc que du reſpect? Leur donne-t-il méme tout ce qu'on leur doit, & ne leur devroit-il pas être bien doux de voir

la reconnoissance augmenter, & affermir dans le cœur de leurs enfans ce sentiment d'amour que la Nature y a déja gravé? Pour moi, qui me suis toujours vû l'unique objet de votre tendresse & de vos inquiétudes, vous, mon ami, mon consolateur, mon appui, je ne crains point que vous voyiez rien qui puisse blesser le respect que j'ai pour vous, dans les titres que je vous donne, & que vous avez si justement acquis: ce seroit même mériter que vous ne les eussiez pas pris avec moi, que de vous en priver. Et si jamais le Public honore mes foibles talens d'un peu d'estime, si la Postérité en parlant de vous, peut se souvenir que j'ai existé, je ne devrai cette gloire qu'au soin généreux que vous avez pris de me former, & au desir que j'ai toujours eu que vous pussiez un jour m'avouer avec moins de regret.

Je suis, MONSIEUR, *avec le plus profond respect,*

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur, & Fils,

CRÉBILLON.

PRE-

PREFACE.

LEs Préfaces, pour la plus grande partie, ne ſemblent faites que pour en impoſer au Lecteur; je mépriſe trop cet uſage pour le ſuivre. L'unique deſſein que j'ai dans celle-ci, eſt d'annoncer le but de ces Mémoires, ſoit qu'on doive les regarder comme un Ouvrage purement d'imagination, ou que les Avantures qu'ils contiennent, ſoient réelles.

L'Homme qui écrit, ne peut avoir que deux objets; l'utile & l'amuſant. Peu d'Auteurs ſont parvenus à les réunir. Celui qui inſtruit, ou dédaigne d'amuſer, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuſe, n'a pas aſſez de force pour inſtruire. Ce qui fait néceſſairement que l'un eſt toujours ſec, & que l'autre eſt toujours frivole.

Le Roman, ſi mépriſé des perſonnes ſenſées, & ſouvent avec juſtice, ſeroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus utile, s'il étoit bien manié, ſi, au lieu de le remplir de ſituations ténébreuſes & forcées, de Héros dont les caracteres & les avantures ſont toujours hors du vraiſemblable, on le rendoit, comme la Comédie, le tableau de la vie humaine, & qu'on y cenſurât les vices & les ridicules.

Le Lecteur n'y trouveroit plus à la vérité ces évènemens extraordinaires & tragiques qui enlevent l'imagination, & déchirent le cœur; plus de Héros qui ne paſſât les Mers que pour y être à point nommé pris des Turcs; plus d'avantures dans le Serrail, de Sultane ſouſtraite à la vigilance des Eunuques par quelque tour d'adreſſe ſurprenant; plus de morts imprévûes, & infiniment moins de ſouterrains. Le fait préparé avec art, ſeroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances & la raiſon; le ſentiment ne ſeroit point outré; l'homme enfin

fin verroit l'homme tel qu'il eſt; on l'éblouïroit moins, mais on l'inſtruiroit davantage.

J'avoue que beaucoup de Lecteurs qui ne ſont point touchez des choſes ſimples, n'approuveroient point qu'on dépouillât le Roman des puérilitez faſtueuſes qui le leur rendent cher; mais ce ne ſeroit point, à mon ſens, une raiſon de ne le point réformer. Chaque ſiécle, chaque année même, amène un nouveau goût. Nous voyons les Auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaiſance, tomber en même tems qu'elle dans un éternel oubli. Le vrai ſeul ſubſiſte toujours; & ſi la cabale ſe déclare contre lui, ſi elle l'a quelquefois obſcurci, elle n'eſt jamais parvenue à le détruire: tout Auteur, retenu par la crainte baſſe de ne pas plaire aſſez à ſon ſiécle, paſſe rarement aux ſiécles à venir.

Il eſt vrai que ces Romans qui ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils ſont, ſont ſujets, outre leur trop grande ſimplicité, à des inconvéniens. Il eſt des Lecteurs fins qui ne liſent jamais que

que pour faire des applications, n'eſtiment un Livre qu'autant qu'ils croyent y trouver de quoi deshonorer quelqu'un, & y mettent par-tout leur malignité & leur fiel. Ne ſeroit-ce pas que ces gens ſi déliez, à la pénétration deſquels rien n'échape, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, ſe rendent dans le fond aſſez de juſtice pour craindre qu'on ne leur attribuât le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne ſe hâtoient de le jetter ſur les autres. De-là vient cependant que quelquefois un Auteur eſt accuſé de s'être déchaîné contre des perſonnes qu'il reſpecte, ou qu'il ne connoît point, & qu'il paſſe pour dangereux, quand il n'y a que ſes Lecteurs qui le ſoient.

Quoi qu'il en puiſſe être, je ne connois rien qui doive, ni qui puiſſe empêcher un Auteur de puiſer ſes caracteres & ſes portraits dans le ſein de la Nature. Les applications n'ont qu'un tems; ou l'on ſe laſſe d'en faire, ou elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trou-

trouve-t-on point matiere à ces ingénieux rapports? La fiction la plus déréglée, & le traité de morale le plus ſage, ſouvent les fourniſſent également, & je ne connois juſqu'ici que les Livres qui traitent des Sciences abſtraites, qui en ſoient exempts.

Que l'on peigne des Petits-Maîtres & des Prudes, ce ne ſeront, ni Meſſieurs tels, ni Meſdames telles, que l'on n'aura jamais vûs, auxquels on aura penſé? Mais il me paroît tout ſimple que, ſi les uns ſont Petits-Maîtres, & que les autres ſoient Prudes, il y ait dans ces Portraits des choſes qui tiennent à eux. Il eſt ſûr qu'ils ſeroient manquez, s'ils ne reſſembloient à perſonne; mais il ne doit pas s'enſuivre de la fureur qu'on a de ſe reconnoître mutuellement, qu'on puiſſe être avec toute ſorte d'impunité vîcieux, ou ridicule. On eſt même d'ordinaire ſi peu certain des perſonnages qu'on a démaſquez, que, ſi dans un quartier de Paris vous entendez s'écrier: Ah! qu'on reconnoît bien-là la Marquiſe! vous entendez dire dans

un

un autre : Je ne croyois pas qu'on pût ſi bien attraper la Comteſſe ! & qu'il arrivera qu'à la Cour on aura deviné une troiſiéme perſonne qui ne ſera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que ce Livre n'étant que l'hiſtoire de la vie privée, des travers & des retours d'un Homme de Condition, on ſera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des perſonnes aujourd'hui vivantes, les Portraits qui y ſont répandus, & les Avantures qu'il contient, qu'on le pourra avec plus de facilité, que nos mœurs y ſont dépeintes, que Paris étant le lieu où ſe paſſe la ſcène, on ne ſera point forcé de voyager dans des Régions imaginaires, & que rien n'y eſt déguiſé ſous des noms & des uſages barbares. A l'égard des peintures avantageuſes qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire ; une femme vertueuſe, un homme ſenſé, il ſemble que ce ſoient des êtres de raiſon qui ne reſſemblent jamais à perſonne.

On

On verra dans ces Mémoires un Homme tel qu'ils sont presque tous dans une extrême jeunesse, simple d'abord & sans art, & ne connoissant pas encore le monde où il est obligé de vivre. La premiere & la seconde Parties roulent sur cette ignorance & sur ses premieres amours. C'est dans les suivantes un Homme plein de fausses idées, & paîtri de ridicules, & qui y est moins entraîné encore par lui-même, que par des personnes intéressées à lui corrompre le cœur & l'esprit. On le verra enfin dans les dernieres rendu à lui-même, devoir toutes ses vertus à une femme estimable. Voilà quel est l'objet des *Egaremens de l'Esprit & du Cœur*. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'Homme dans tous les desordres où le plongent les passions: l'amour seul préside ici; ou si de tems en tems quelque autre motif s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine.

On ne fait point ici de promesse d'être exact dans la distribution de ce Livre: on a tant de fois trompé le Public là-dessus, qu'il seroit convenable qu'il

qu'il n'en crût pas sur sa parole, ou l'Auteur, ou l'Editeur: on peut cependant l'assurer que si cette premiere Partie lui plaît, il aura promptement, & de suite, toutes les autres.

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

Par Mr. CREBILLON, *Fils.*

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

PREMIERE PARTIE.

J'Entrai dans le monde à dix-ſept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon Pere m'avoit laiſſé un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'éclat ; & j'attendois de ma Mere des Biens conſidérables. Reſtée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagemens

qu'elle ne pût former, belle, jeune, & riche, ſa tendreſſe pour moi ne lui fit enviſager d'autre plaiſir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu, en perdant mon Pere.

Ce projet, je crois, ſeroit entré dans l'eſprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement exécuté. Mais Madame de Meilcour qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans ſa jeuneſſe, & que je n'ai pas vû galante ſur ſon retour, trouva moins de difficultez que toute autre perſonne de ſon rang n'auroit fait.

Choſe aſſez rare! On me donna une éducation modeſte. J'étois naturellement porté à m'eſtimer ce que je valois; & il eſt ordinaire, lorſque l'on penſe ainſi, de s'eſtimer plus qu'on ne vaut. Si ma Mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre : par la ſuite, je n'en ai pas été moins fat; mais, ſans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plutôt, & ſans reſſource.

L'idée du plaiſir fut, à mon entrée dans le monde, la ſeule qui m'occupa. La paix qui regnoit alors, me laiſſoit dans un loiſir dangereux. Le peu d'occupation que ſe font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entraînoit vers les plaiſirs : j'avois les paſſions impétueuſes, ou pour parler plus juſte, j'avois l'imagination ardente & facile à ſe laiſſer frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient ſans ceſſe, je ſentis que tout manquoit à mon cœur. Je deſirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien diſtincte : je fus quelque tems ſans comprendre la ſorte de volupté qui m'étoit néceſſaire. Je voulois m'étourdir en vain ſur l'ennui intérieur dont je me ſentois accablé; le commerce des femmes pouvoit ſeul le diſſiper.

Sans

Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec soin. Je ne pus les voir long-tems, & ignorer qu'elles seules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame qu'aucun amusement ne m'offroit; & l'âge augmentant cette disposition à la tendresse, & me rendant leurs agrémens plus sensibles, je ne songeai plus qu'à me faire une passion, telle qu'elle pût être.

La chose n'étoit pas sans difficulté : je n'étois attaché à aucun objet, & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât : je craignois de choisir, & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens que l'une m'inspiroit, étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher. J'étois dans ce cas autant que personne. Je voulois aimer, mais je n'aimois point : celle de qui j'attendois le moins de rigueurs, étoit la seule dont je me crusse véritablement épris; mais, comme il m'arrivoit quelquefois d'être, dans un même jour, favorablement regardé de plus d'une, je me trouvois le soir dans un embaras extrême, lorsque je voulois choisir. Ce choix étoit-il déterminé, comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé ?

J'avois si peu d'expérience des femmes, qu'une déclaration d'amour me sembloit une offense pour celle à qui elle s'adressoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas; & je regardois l'affront d'être rebuté, comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir. A ces considérations se joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laissé profiter d'aucune occasion, quelque marquée qu'elle eût été : j'aurois sans doute poussé,

en pareil cas, mon reſpect au point où il devient un outrage pour les femmes, & un ridicule pour nous.

Il eſt aiſé de juger par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juſte. De la façon dont alors elles penſoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impreſſion qu'elles croyent devoir faire ; & l'amour, jadis ſi reſpectueux, ſi ſincere, ſi délicat, étoit devenu ſi téméraire & ſi aiſé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un auſſi peu inſtruit que moi.

Ce qu'alors les deux ſexes nommoient Amour, étoit une ſorte de commerce, où l'on s'engageoit, ſouvent même ſans goût, où la commodité étoit toujours préférée à la ſympathie, l'intérêt au plaiſir, & le vice au ſentiment.

On diſoit trois fois à une femme, qu'elle étoit jolie ; car il n'en falloit pas plus : dès la premiere, aſſurément elle vous croyoit, vous remercioit à la ſeconde, & aſſez communément vous en recompenſoit à la troiſiéme.

Il arrivoit même quelquefois, qu'un homme n'avoit pas beſoin de parler ; & ce qui, dans un ſiécle auſſi ſage que le nôtre, ſurprendra peut-être plus, ſouvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un Homme, pour plaire, n'a pas beſoin d'être amoureux : dans des cas preſſez on le diſpenſoit même d'être aimable.

La premiere vûë décidoit une affaire ; mais en même tems il étoit rare que le lendemain la vît ſubſiſter : encore, en ſe quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la ſociété plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons : on ne la trouva pas encore aſſez aiſée, on en ſupprima les bienſéances.

Si

Si nous en croyons d'anciens Mémoires, les femmes étoient autrefois plus flatées d'inſpirer le reſpect, que le deſir; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité, on leur parloit d'amour moins promptement; mais celui qu'elles faiſoient naître, n'en étoit que plus ſatisfaiſant, & que plus durable.

Alors elles s'imaginoient qu'elles ne devoient jamais ſe rendre; & en effet elles réſiſtoient. Celles de mon tems penſoient d'abord, qu'il n'étoit pas poſſible qu'elles ſe défendiſſent; & ſuccomboient, par ce préjugé, dans l'inſtant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offriſſent toutes la même facilité. J'en ai vû qui, après quinze jours de ſoins rendus, étoient encore indéciſes, & dont le mois entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce ſont des exemples rares, & qui ſemblent ne devoir pas tirer à conſéquence pour le reſte; même, ſi je ne me trompe, les femmes ſéveres, à ce point-là, paſſoient pour être un peu prudes.

Les mœurs ont depuis ce tems-là ſi prodigieuſement changé, que je ne ſerois pas ſurpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire ſur cet article. Nous croyons difficilement que des vices & des vertus qui ne ſont plus ſous nos yeux, aient jamais exiſté: il eſt cependant réel, que je n'exagere pas.

Loin que je ſuſſe la façon dont l'amour ſe menoit dans le monde, je croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite ſupérieur pour plaire aux femmes; & quelque bonne opinion que j'euſſe en ſecret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé: je ſuis même certain, que quand je les aurois mieux connues, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples ſont peu de choſes pour un

Jeune-homme; & ce n'eſt jamais qu'à ſes dépens qu'il s'inſtruit.

Quel parti me reſtoit-il donc à prendre? Il n'étoit pas queſtion de conſulter Madame de Meilcour ſur mes incertitudes; & parmi les Jeunes-gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pu me ſervir. Je fus ſix mois dans cet embaras, & j'y ſerois ſans doute reſté plus long-tems, ſi une des Dames qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu ſe charger de mon éducation.

La Marquiſe de Lurſay (c'étoit ſon nom) me voyoit preſque tous les jours, ou chez elle, ou chez ma Mere avec qui elle étoit extrémement liée. Elle me connoiſſoit depuis long-tems. Le ſoin qu'elle prenoit de me dire des choſes obligeantes ſur mon eſprit & ſur ma figure, ſa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une ſorte d'aiſance où je ne me trouvois avec perſonne de ſon ſexe. De ce premier ſentiment, né d'un aſſez long commerce, j'en vins inſenſiblement à ſouhaiter de lui plaire; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut auſſi celle qui me toucha le plus continuement. Ce n'étoit pas que je cruſſe trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre. Loin de me flater d'une ſi douce idée, le peu d'eſpoir d'y réuſſir m'avoit fait ſouvent porter mes vœux ailleurs; mais après deux jours d'infidélité je revenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inſpiroit, elle m'avoit pénétré. Mon reſpect pour elle, & qui ſembloit s'accroître de jour en jour; mon embaras en lui parlant, embaras différent de celui qu'elle m'avoit vû dans mon enfance; des regards même

plus

plus marquez que je ne le croyois; mon soin toujours pressant de lui plaire; mes fréquentes visites; & plus que tout, peut-être l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager, lui firent penser que je l'aimois en secret; mais dans la situation où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de brusquer mon cœur, & de s'engager sans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une avanture d'éclat, & qui avoit terni sa réputation, l'avoit dégoûtée des plaisirs bruyans du grand-monde. Aussi sensible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin que les femmes se perdent moins par leurs foiblesses, que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes; & que, pour être ignorez, les transports d'un Amant n'en sont, ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obstinoit toujours à la soupçonner; & j'étois peut-être le seul à qui elle en eût imposé. Venu dans le monde long-tems après les discours qu'elle avoit fait tenir au Public, il n'étoit pas surprenant qu'il n'en eût rien passé jusqu'à moi: je doute même, quand on auroit voulu me donner mauvaise opinion d'elle, qu'il eût été possible de me la faire prendre. Elle savoit combien j'étois éloigné de la croire capable d'une foiblesse; & s'en croyoit obligée à plus de circonspection, & à ne céder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure & son âge l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majestueuse, qui même, sans le sérieux qu'elle affectoit, pouvoit aisément se faire respecter. Mise sans coqueterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En disant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle se mettoit toujours en état de toucher; & réparoit avec soin tout ce que près de quarante

te ans qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agrémens: elle en avoit même peu perdu; & si l'on excepte cette fraîcheur qui disparoît avec la premiere jeunesse, & que souvent les femmes flétrissent avant le tems en voulant la rendre plus brillante, Madame de Lursay n'avoit rien à regreter. Elle étoit grande & bien faite; & dans sa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient séveres forcément; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse.

Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé. Elle parloit bien, & parloit aisément: avec beaucoup de finesse dans les pensées, elle n'étoit pas précieuse. Elle avoit étudié avec soin son sexe & le nôtre, & connoissoit tous les ressorts qui les font agir. Patiente dans ses vengeances comme dans ses plaisirs, elle savoit les attendre du tems, lorsque le moment ne les lui fournissoit pas. Au-reste, quoique prude, elle étoit douce dans la société. Son système n'étoit point qu'on ne dût pas avoir des foiblesses, mais que le sentiment seul pouvoit les rendre pardonnables; sorte de discours rebattu que tiennent sans cesse les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus mépriſables celles qui les deshonorent par leur conduite.

Dans quelques converſations que nous avions eues ensemble sur l'amour, elle s'étoit instruite de mon caractere, & des raisons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une passion que j'aurois conçue. Elle crut qu'il lui étoit important, pour m'acquérir, & même me fixer, de me dissimuler le plus long-tems qu'il lui seroit possible son amour pour moi; que plus j'étois accoutumé à la respecter, plus je serois frappé d'une démarche précipitée de sa part. Elle savoit d'ailleurs, qu'avec

vec quelque ardeur que les hommes pourſuivent la victoire, ils aiment toujours à l'acheter; & que les femmes qui croyent ne pouvoir ſe rendre aſſez promptement, ſe repentent ſouvent de s'être trop tôt laiſſé vaincre.

J'ignorois, entre beaucoup d'autres choſes, que le ſentiment ne fût dans le monde qu'un ſujet de converſation; & j'entendois les femmes en parler avec un air ſi vrai, elles en faiſoient des diſtinctions ſi délicates, mépriſoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer qu'en le connoiſſant ſi bien, elles en fiſſent ſi peu d'uſage.

Madame de Lurſay ſur-tout, qui, à force de tâcher d'oublier ſes fatales avantures, croyoit en avoir détruit par-tout le ſouvenir, en avouant qu'à vûë de pays elle ſe croyoit capable d'aimer, faiſoit de ſon cœur une conquête ſi difficile, vouloit tant de qualitez dans l'objet qui pourroit la rendre ſenſible, parloit d'une façon d'aimer ſi ſinguliere, que je frémiſſois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette Dame ſi délicate, contente cependant de la façon dont je penſois ſur ſon compte, jugea qu'il étoit tems de me donner de l'eſpérance, & de me faire penſer, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que ſon cœur avoit choiſi. Des propos obligeans que juſqu'alors elle m'avoit tenus, elle paſſa à des diſcours plus particuliers, & plus marquez. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorſque nous étions ſeuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite elle avoit réuſſi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors ſans doute elle auroit voulu m'avoir inſpiré moins de reſpect.

Sa ſituation étoit devenue par ſes ſoins auſſi embaraſſante que la mienne. Il s'agiſſoit de me mettre

au-dessus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle ; deux choses extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la finesse possible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'osasse lui déclarer que je l'aimois ; & loin qu'elle dût prendre sur elle de se découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir avec sévérité l'aveu que je lui ferois, si encore elle étoit assez heureuse pour m'amener jusques-là.

Avec un homme expérimenté, un mot dont le sens même peut se détourner, un regard, un geste, moins encore, le met au fait s'il veut être aimé ; & supposé qu'il se soit arrangé différemment de ce qu'on souhaiteroit, on n'a hazardé que des choses si équivoques & de si peu de conséquence, qu'elles se desavouent sur le champ.

Loin que j'offrisse tant de commodité à Madame de Lursay, elle avoit éprouvé plus d'une fois, que ma stupidité sembloit augmenter par tout ce qu'elle faisoit pour me dessiller les yeux ; & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus, sans courir risque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous soupirions tous deux en secret ; & quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état, lorsque Madame de Lursay, impatientée de son tourment, & de la vénération profonde que j'avois pour elle, résolut de se délivrer de l'un, en me guérissant de l'autre.

Une conversation adroitement maniée amène souvent les choses qu'on a le plus de peine à dire ; le desordre qui y regne, aide à s'expliquer ; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe, s'y trouve naturellement placé. Dans le monde sur-tout on se plaît à parler d'amour, parce que ce sujet, déjà intéressant de lui-même, se trouve souvent lié avec la mé-

médisance, & qu'il en fait presque toujours le fonds.

J'étois sur les matieres de sentiment d'une extrême avidité ; & soit pour m'instruire, soit pour avoir le plaisir de parler de la situation de mon cœur, je ne me trouvois gueres en compagnie, que je ne fisse tomber le discours sur l'amour & sur ses effets. Cette disposition étoit favorable à Madame de Lursay, & elle résolut enfin de s'en servir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refusé de jouer nous nous trouvâmes assis l'un auprès de l'autre. Cette espéce de tête-à-tête me fit frisonner, quoique souvent je le souhaitasse. Lorsque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obstacles qui s'opposassent au dessein que je formois de lui déclarer ma passion ; & je n'étois jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré ; l'endroit du salon que nous occupions, étoit désert, tout le monde étoit occupé ; point de tiers par conséquent à portée de me secourir. Ces cruelles considérations acheverent de me jetter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart-d'heure auprès de Madame de Lursay, sans lui rien dire : elle imitoit ma taciturnité ; & quelque desir qu'elle eût de me parler, elle ne savoit comment rompre le silence.

Cependant une Comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vûe. Je lui répondis qu'oui. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroit pas neuve ; mais j'en aime assez les détails : elle est noblement écrite, & les sentimens y sont bien dévélopez. N'en pensez-vous pas comme moi ? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis-je : en général, elle m'a plû ; mais j'aurois peine à bien parler de ses beautez & de ses défauts. Sans avoir du Théâ-

tre une connoiſſance parfaite, on peut, reprit-elle, décider ſur certaines parties ; le ſentiment, par exemple, en eſt une ſur laquelle on ne ſe trompe point : ce n'eſt pas l'eſprit qui le juge, c'eſt le cœur ; & les choſes intéreſſantes remuent également les gens bornez, & ceux qui ont le plus de lumieres. J'ai trouvé dans cette Piéce des endroits touchez avec art : il y a ſur-tout une déclaration d'amour qui, à mon ſens, eſt extrêmement délicate ; & c'eſt un des morceaux que j'en eſtime le plus. Il m'a frappé comme vous, répondis-je ; & j'en ſais d'autant plus de gré à l'Auteur, que je crois cette ſituation difficile à bien manier. Ce ne ſeroit pas par-là que je l'eſtimerois, reprit-elle : dire qu'on aime, eſt une choſe qu'on fait tous les jours, & fort aiſément ; & ſi cette ſituation a de quoi plaire, c'eſt moins par ſon propre fonds, que par la façon neuve dont elle eſt traitée. Je ne ſerois pas entierement de votre avis, Madame, répondis-je ; & je ne crois pas qu'il ſoit facile de dire qu'on aime. Je ſuis perſuadée, dit-elle, que cèt aveu coûte à une femme : mille raiſons que l'amour ne peut abſolument détruire, doivent le lui rendre pénible ; car vous n'imaginez pas ſans doute, qu'un homme riſque quelque choſe à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je ; c'étoit préciſément ce que je penſois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme, que de dire qu'il aime. C'eſt dommage aſſurément, reprit-elle, que cette idée ſoit ridicule ; par ſa nouveauté, peut-être elle feroit fortune. Quoi ! il eſt humiliant pour un homme de dire qu'il aime ! Oui, ſans doute, dis-je, quand il n'eſt pas ſûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il ſache s'il eſt aimé ? L'aveu qu'il fait de ſa tendreſſe, peut ſeul autoriſer une femme à y répondre. Penſez-vous, dans quelque deſ-

ordre

ordre qu'elle sentît son cœur, qu'il lui convint de parler la premiere, de s'exposer par cette démarche à se rendre moins chere à vos yeux, & à être l'objet d'un refus? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle, auroient à le craindre, si elles se mettoient dans le cas de vous dévancer; & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus, dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable, dis-je; & l'on doit, à ce qu'il me semble, plus de reconnoissance à quelqu'un qui vous épargne des tourmens. . . . . Sans doute, interrompit-elle; mais vous pensez mal pour votre intérêt, & pour le nôtre. Vous-même, qui vous récriez actuellement contre l'injustice des hommes, vous agiriez comme eux, si une femme prévenoit vos soupirs. Ah! que je lui en serois obligé, m'écriai-je, & que le plaisir d'être prévenu augmenteroit mon amour! Pour que ce plaisir soit si vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous soyez fait une terrible idée d'une déclaration d'amour. Mais, qu'y voyez-vous donc de si effrayant? la crainte de n'être point écouté? cela peut ne pas arriver: la honte d'être forcé de dire qu'on aime? elle n'est pas raisonnable. Eh! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embaras de le dire, sur-tout pour moi qui sens que je le dirois mal? Les déclarations les plus élégantes ne sont pas toujours, répondit-elle, les mieux reçues. On s'amuse de l'esprit d'un Amant; mais ce n'est pas lui qui persuade: son trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le desordre de ses discours; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve qui en effet me paroît inconteſtable, persuade-t-elle toujours? Non, répondit-elle: ce desordre dont je vous parlois, vient quelquefois de ce qu'un homme

me eſt plus ſtupide, qu'amoureux; & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs, les hommes ſont aſſez artificieux pour feindre du trouble & de la paſſion, pendant qu'ils ſont à peine animez par le deſir ; & ſouvent on ne les en croit pas. Il peut arriver auſſi, que celui à qui vous inſpirez de l'amour, n'eſt point celui pour qui vous en voudriez prendre ; & tout ce qu'il vous dit, ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus eſt cruel; & je ne ſais ſi je ne préférerois point mon incertitude à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le ſeul qui trouviez cela ſi incommode, reprit-elle; &, pour vous-même, vous ne raiſonnez pas juſte. Il eſt plus avantageux, même plus raiſonnable, de parler, que de s'obſtiner à ſe taire. Vous riſquez de perdre, par le ſilence, le plaiſir de vous ſavoir aimé ; & ſi l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guériſſez d'une paſſion inutile qui ne fera jamais que votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-tems vous me parlez ſur ce ſujet ; & ſi je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embaraſſante, que parce que vous en avez une à faire.

Madame de Lurſay, en faiſant cette obligeante Réflexion, me regarda fixement, & d'un air ſi animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre ſilence & votre embaras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juſte ; mais je ne prétens me ſervir du ſecret que je vous ai ſurpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, ſi je le puis. Je veux d'abord que vous me diſiez quel eſt votre choix : jeune, & ſans expérience comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légerement. S'il n'eſt pas digne de vous, je vous plains ; mais ce n'eſt pas encore aſſez : mes con-

conſeils peuvent vous aider à détruire une paſſion, ou pour mieux dire, une fantaiſie qui, ſelon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'eſpérance, & dont par conſéquent je vous montrerois le ridicule plus aiſément: ſi au contraire votre choix eſt tel que l'honneur ni la raiſon ne puiſſent en murmurer, loin d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette propoſition de Madame de Lurſay me ſurprit: quoique ſes façons n'euſſent rien de ſévere, que même ſes yeux me parlaſſent le langage le plus doux, je ne me ſentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient ſur elle ſans oſer s'y fixer: je craignois qu'elle ne s'apperçût de mon trouble; & je ne rompis le ſilence, que par un ſoupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais, que vous êtes jeune! me dit-elle avec un air de bonté: je ne puis plus douter que vous n'aimiez; votre ſilence ajoute encore à votre tourment. Que ſavez-vous? peut-être êtes-vous plus aimé, que vous n'aimez vous-même; ne ſeroit-ce donc rien pour vous, que le plaiſir de vous l'entendre dire? En un mot, Meilcour, je le veux; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton, dites-moi qui vous aimez. Ah! Madame, répondis-je en tremblant, je ſerois bien-tôt puni de l'avoir dit.

Dans la ſituation préſente, ce diſcours n'étoit point équivoque; auſſi Madame de Lurſay l'entendit-elle: mais ce n'étoit pas encore aſſez; & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire, reprit-elle en radouciſſant ſa voix, vous ſeriez bien-tôt puni de l'avoir dit? Croyez-vous que je fuſſe indiſcrette? Non, repliquai-je, ce ne ſeroit pas ce que je craindrois; mais, Madame, ſi c'étoit une perſonne telle que vous que j'aimaſſe, à quoi me ſerviroit-il de le lui dire?

dire ? A rien peut-être, répondit-elle en rougiſſant. Je n'ai donc pas de tort, repris-je, de m'opiniâtrer au ſilence. Peut-être auſſi réuſſiriez-vous : une perſonne de mon caractere peut, continua-t-elle, devenir ſenſible, & même plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriez pas, m'écriai-je. Nous nous éloignons, dit-elle ; & je ne vois pas pourquoi il eſt queſtion de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande avec plus d'adreſſe que je ne vous en croyois ; mais pour ſuivre ce propos, puiſqu'enfin il eſt jetté, que vous importeroit que je ne vous aimaſſe pas ? On ne doit ſouhaiter de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris, & je ne vous ſoupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas-là ; du moins, je ne le voudrois pas. Je voudrois bien auſſi, Madame, répondis-je, que cela ne fût pas ; & je ſens à la peur étrange que vous en avez, combien vous me rendriez malheureux. Non, ce n'eſt pas que j'en aie peur ; craindre de vous voir amoureux, ſeroit avouer à demi que vous pourriez me rendre ſenſible : l'Amant qu'on redoute le plus, eſt toujours celui que l'on eſt le plus près d'aimer ; & je ſerois bien fâchée que vous me cruſſiez ſi craintive avec vous. Ce n'eſt pas non plus ce dont je me flate, répondis-je. Mais, enfin, ſi je vous aimois, que feriez-vous donc ? Je ne crois pas, reprit-elle ; que ſur une ſuppoſition vous ayez attendu une réponſe poſitive. Oſerois-je donc, Madame, vous dire que je ne ſuppoſe rien ?

A cette déclaration ſi préciſe de l'état de mon cœur, Madame de Lurſay ſoupira, tourna languiſſamment les yeux ſur moi, les y fixa quelque tems, les baiſſa ſur ſon éventail, & ſe tut.

Pendant ce ſilence, mon cœur étoit agité de mille mouvemens. L'effort que j'avois fait ſur moi, m'avoit preſque accablé, & la crainte de ne pas

pas recevoir une réponſe favorable, m'empêchoit de la preſſer. Cependant j'avois parlé, & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conſeiller, Madame ? lui dis-je à demi-mort de peur ; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix ? Serez-vous aſſez cruelle, après toutes les bontez que vous m'avez marquées, pour me refuſer votre ſecours dans la choſe la plus importante de ma vie ?

Si vous ne me demandez qu'un conſeil, repartit-elle, je puis vous le donner ; mais, ſi ce que vous venez de me dire, eſt vrai, peut-être ne vous ſatisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma ſincérité ? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois : plus vos ſentimens ſeront vrais, plus ils vous rendront malheureux ; car enfin, Meilcour, vous devez ſentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune, & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne ſeroit en vous qu'une qualité de plus, ſera pour moi une raiſon perpétuelle quand vous m'inſpireriez le goût le plus vif, de n'y céder jamais. Ou vous ne m'aimeriez pas aſſez, ou vous m'aimeriez trop ; l'un & l'autre ſeroient également funeſtes pour moi.

Dans la premiere de ces ſituations, j'aurois à eſſuyer vos bizarreries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélitez, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à ſa ſuite ; & dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & ſans ménagement, ſans conduite, me perdre par votre amour même. Une paſſion eſt toujours un malheur pour une femme ; mais pour moi, ce ſeroit un ridicule, & je ne me conſolerois jamais de me l'être attiré. Penſez-vous, Madame, répondis-je, que je ne priſſe pas tous les ſoins. . . . . Je vous entens, interrompit-elle. Je ſais que vous allez me promettre toute

te la circonſpection poſſible: je ſuis même certaine que vous vous en croyez capable ; mais, moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable. Jamais vous ne ſauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos diſcours; ou par votre contrainte même trop avant pouſſée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainſi, Meilcour, ce que je vous conſeille, c'eſt de ne plus penſer à moi. Je ſens avec douleur que vous allez me haïr; mais je me flate que ce ne ſera pas long-tems, & qu'un jour vous me ſaurez gré de ma franchiſe. Ne voulez-vous pas reſter mon Ami ? ajouta-t-elle en me tendant la main. Ah! Madame, lui dis-je, vous me deſeſpérez: jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur; il n'eſt rien que je ne fiſſe pour vous plaire, point d'épreuves auxquelles je ne me ſoumiſſe. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours ſincere : vous moins jeune, moi moins raiſonnable, je ſens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis beaucoup : au-reſte, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je ſuis, je ne ſais ce qu'eſt mon cœur ; le tems ſeul peut en décider, & peut-être après tout qu'il ne décidera rien. Madame de Lurſay, après ces paroles, me quitta bruſquement, & ſe rapprochant de la compagnie, m'ôta l'eſpérance de continuer l'entretien. J'avois ſi peu d'uſage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne ſavois pas qu'une femme ſuit rarement une converſation amoureuſe avec quelqu'un qu'elle veut engager ; & que celle qui a le plus d'envie de ſe rendre, montre du moins dans le premier entretien quelque ſorte de vertu. On ne pouvoit pas réſiſter plus mollement qu'elle venoit de faire; cependen-

pendant je crus que je ne la vaincrois jamais. Je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé, je la haïs quelques inſtans : je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agrir avec elle ſi froidement, qu'elle ne pût plus me ſoupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faiſois ces deſagréables idées, Madame de Lurſay ſe félicitoit d'avoir aſſez pris ſur elle pour me diſſimuler combien elle étoit contente : une joye douce éclatoit dans ſes yeux ; tout, à quelqu'un plus inſtruit que moi, lui auroit appris combien il étoit aimé ; mais tous les regards tendres qu'elle m'adreſſoit, ſes ſouris, me paroiſſoient de nouvelles inſultes, & me confirmoient de plus en plus dans ma derniere réſolution.

J'étois toujours reſté à la même place ; elle revint m'y chercher, & m'excita à parler ſur différens ſujets. L'air ſombre avec lequel je lui répondois, & le ſoin que je prenois d'éviter ſes yeux, furent pour elle une aſſurance de plus que je ne l'avois pas trompée ; mais quelque choſe qu'elle en pût croire, elle vouloit établir ſon empire, & tourmenter mon cœur avant de le rendre heureux.

Toute la ſoirée ſe paſſa de ſa part avec les mêmes attentions pour moi : elle ſembloit avoir oublié ce que je lui avois dit ; & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla ſur ma triſteſſe ; & quoiqu'elle le fît ſans aigreur, je m'offenſai ſérieuſement.

Le commencement de cette Avanture plaiſoit autant à Madame de Lurſay, qu'il me cauſoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le ſien : mais ce n'étoit rien pour elle, ſans doute, qu'un ridicule de plus ; & ce ne lui étoit pas peu de choſe, qu'un Amant qui ſur-

tout

tout n'avoit encore appartenu à perſonne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle ſentoit qu'elle alloit vieillir ; & pour des femmes dans cette ſituation, il n'eſt point de conquêtes à mépriſer.

Eh ! quoi de plus flateur pour elles que la tendreſſe d'un Jeune-homme dont les tranſports leur rendent leurs premiers plaiſirs, & juſtifient l'eſtime qu'elles font encore de leurs charmes ; qui croit que la perſonne qui reçoit ſes vœux, étoit en effet la ſeule qui pût ne les pas mépriſer; qui ajoute la reconnoiſſance à la paſſion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquans de figure & du caractere, ſoit parce qu'il eſt privé de la reſſource de la comparaiſon, ſoit parce que ſon amour-propre perdroit à moins eſtimer ſa conquête ? Avec un homme déja formé, une femme, telle qu'elle puiſſe être, a toujours moins de reſſources : il a plus de deſirs que de paſſion, plus de coquetterie que de ſentiment, plus de fineſſe que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occaſions de diſſipation & d'inconſtance pour être uniquement & vivement attaché : il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence ; mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lurſay trouvât dans la façon d'aimer d'un Jeune-homme, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût auſſi effrayée qu'elle me l'avoit dit. Quand en effet les inconveniens qu'elle craignoit, auroient été réels, elle ne m'en auroit pas moins aimé ; & ſi j'avois eu aſſez d'adreſſe pour lui faire craindre mon changement, il n'eſt pas douteux que ſon reſpect exceſſif pour les bienſéances n'eût cédé à la crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'eſt pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder long-tems l'aveu de ſa foibleſſe ; huit jours pour cet article ſeulement ſuffiſoient à ſa vertu, d'autant plus qu'elle étoit perſuadée

ſuadée que mon peu d'expérience ne me laiſſeroit profiter de ſes bontez que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi, l'engageoit à ce manége : elle vouloit, s'il étoit poſſible, que ma tendreſſe pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours ; & moins aimé, j'aurois trouvé moins de réſiſtance. Son cœur étoit alors tendre & délicat : ſelon ce que dans la ſuite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été ; & ſans être priſe pour moi d'une ardeur bien ſincere, il ne me paroîtroit pas ſurprenant qu'elle eût changé de ſiſtême.

Une femme, quand elle eſt jeune, eſt plus ſenſible au plaiſir d'inſpirer des paſſions, qu'à celui d'en prendre. Ce qu'elle appelle tendreſſe, n'eſt le plus ſouvent qu'un goût vif qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuſe pendant quelque tems, & s'éteint ſans qu'elle le ſente, ou le regrete. Le mérite de s'attacher un Amant pour toujours, ne vaut pas à ſes yeux celui d'en enchaîner pluſieurs. Plutôt ſuſpendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle ſonge moins à l'objet qui la poſſéde, qu'à celui qu'elle voudroit qui la poſſédât. Elle attend toujours le plaiſir, & n'en donne jamais. Elle ſe donne un Amant, moins parce qu'elle le trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'eſt. Souvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui ſuccéde : peut-être ſi elle avoit pu le garder plus long-tems, l'auroit-elle aimé ; mais eſt-ce ſa faute ſi elle eſt infidéle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même, que des circonſtances ; & par malheur il s'en trouve tant, de ſi peu prévûes, de ſi preſſantes, qu'il n'y a point à s'étonner, ſi, après pluſieurs avantures, elle n'a connu ni l'amour ni ſon cœur.

Eſt-elle parvenue à cet âge où ſes charmes commencent à décroître, où les hommes indifférens pour

pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût ? elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'Amans, elle ne changeoit que de plaisirs ; trop heureuse alors de conserver le seul qu'elle possède : ce qui lui a coûté sa conquête, la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, son cœur peu à peu s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienséance d'éviter tout ce qui aidoit à la dissiper, & à la corrompre, elle a besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de se livrer toute entiere à l'amour, qui n'étant dans sa vie passée qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource : elle s'y attache avec fureur ; & ce qu'on croit la derniere fantaisie d'une femme, est bien souvent sa premiere passion.

Telles étoient les dispositions de Madame de Lursay, lorsqu'elle forma le dessein de m'attacher à elle. Depuis son veuvage & sa réforme, le Public qui, pour n'être pas toujours bien instruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné des Amans que peut-être elle n'avoit pas eus. Ma conquête flatoit son orgueil ; & il lui parut raisonnable, puisque sa sagesse ne la sauvoit de rien, de se dédommager, par le plaisir, de la mauvaise opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée me fournissoit des sujets de réflexion pour ma nuit : je l'employai presque toute entiere, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lursay sensible, tantôt à m'encourager à ne plus penser à elle. Sans doute, elle se fit des idées plus gayes : elle comptoit me voir tendre, soumis, empressé, chercher à vaincre sa rigueur, il étoit naturel qu'elle s'y attendît ; mais elle avoit à faire à quelqu'un qui ne connoissoit pas les usages.

J'al-

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je savois qu'elle n'y seroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt sur ma présence, & elle me reçut d'un air froid & piqué. Loin que j'en pénétrasse la cause, je l'attribuai à son indifférence pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant; mais, toujours résolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis assez facilement, & pris un air moins embarassé : j'eus même assez de pouvoir sur moi, pour lui parler sans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime; mais quelque froideur que je tâchasse d'affecter, elle n'en fut pas long-tems la dupe; & pour s'éclaircir, elle n'eut besoin que de me regarder fixement. Je ne pus supporter ses yeux; ce seul regard lui dévelopa tout mon cœur. Elle me proposa de jouer, & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes, me dit-elle en souriant, un Amant singulier, & si vous voulez que je juge de votre amour par vos empressemens, vous ne prétendez pas sans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris-je, seroit que vous crussiez que je vous aime; & ce n'est pas vous en donner une mauvaise preuve de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'est possible. Cette politique est singulière, reprit-elle; & si quelquefois vous péchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc? Pourquoi cet air froid dont vous m'accablez? Savez-vous bien que votre taciturnité me fait peur? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien? Je crois que non. Ce pauvre Meilcour! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au desespoir. Je pense, à la mine que vous me faites, que vous n'en croyez rien : nous devions cependant être assez joliment ensemble. En est-ce assez, Mada-

me, répondis-je ; & devriez-vous ajouter à la façon dont vous recevez mes soins, des discours qui me tuent ? Oui, reprit-elle en me regardant le plus tendrement du monde, oui, Meilcour, vous avez raison de vous plaindre, je ne vous traite pas bien ; mais ce reste de fierté doit-il vous déplaire ? Ne voyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah ! si je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je suis fâchée de n'avoir pas fû plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au hazard de tout ce qui auroit pu en arriver, vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai depuis senti toute l'adresse de Madame de Lursay, & le plaisir que lui donnoit mon ignorance : tous ces discours qu'elle n'auroit pu tenir à un autre, sans qu'ils eussent tiré pour elle à une extrême conséquence, ces aveux qu'elle faisoit de ses vrais sentimens, loin de les comprendre, me jetterent dans le plus cruel embaras. Je ne lui répondis rien ; & sûr qu'elle me faisoit la plus sanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'aussi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle en voyant mon air sombre, si vous refusez plus long-tems de me croire, je ne vous réponds pas que je ne vous donne demain un rendez-vous : n'en seriez-vous pas bien embarassé ? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez-moi : l'état où vous me mettez, est affreux. . . . . Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit-elle : vous me privez là cependant d'un grand plaisir.

Je me tins trop heureux, que le monde qui étoit dans l'appartement, l'empêchât de pousser plus loin cette conversation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lursay, plus sensible qu'elle ne le croyoit sans doute, emportée

tée par ſon amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il ſembloit que ſa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaiſir de m'aimer & de me le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois beſoin d'être raſſuré; mais tout ce qu'elle faiſoit, n'étoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore ſe réſoudre à m'avouer ſérieuſement qu'elle répondoit à mes deſirs. Peu ſûre même dans ſes démarches, c'étoit un mêlange perpétuel de tendreſſe & de ſévérité. Elle paroiſſoit ne céder, que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir diſpoſé par ſes diſcours à quelque ſorte d'eſpérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit ſur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là juſqu'à la triſte reſſource de l'incertitude.

Toute la ſoirée ſe paſſa dans ce manége; & comme ſon dernier caprice ne me fût pas favorable, je me retirai chez moi perſuadé que j'étois haï, & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai preſque toute la nuit à repaſſer dans mon eſprit les femmes auxquelles je pouvois m'attacher: ce ſoin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaiſoit autant que Madame de Lurſay. Moins j'avois d'uſage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme deſtiné au rigoureux tourment d'aimer ſans eſpoir de plaire, ni de pouvoir jamais changer. A force de me perſuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je ſentois tous les mouvemens d'une paſſion avec autant de violence, que ſi en effet je les éprouvois. Toutes les réſolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lurſay, s'étoient évanouïes, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, diſois-je à moi-même? Ses rigueurs ont-elles droit de me ſurpren-

dre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé ; & n'eſt-ce point à mes ſoins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur pour moi, ſi je puis un jour la rendre ſenſible ! Plus elle m'oppoſe d'obſtacles, plus ma gloire ſera grande. Un cœur, du prix dont eſt le ſien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la retrouvai le lendemain. Il ſembloit qu'elle ſe fût accrûe par les illuſions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lurſay le plutôt qu'il me fut poſſible l'après-dîné, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me ſoumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon ſort. Malheureuſement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême ; & ne ſachant que devenir, j'allai, en attendant l'heure de l'Opera, faire quelques viſites où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de ſi mauvaiſe humeur en arrivant à l'Opera, où d'ailleurs je trouvai aſſez peu de monde, que, pour n'être pas diſtrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge, plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été ſi tranquille. J'attendois ſans impatience & ſans deſirs que le ſpectacle commençât. Tout entier à Madame de Lurſay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de ſa préſence, lorſqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les perſonnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards ; & l'objet qui s'y offrit, les fixa. Qu'on ſe figure tout ce que la beauté la plus réguliere a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus ſéduiſant, en un mot, tout ce que la jeuneſſe peut répandre de fraîcheur & d'éclat, à peine pourra-t-on ſe faire une idée de la perſonne que je voudrois dépeindre. Je ne ſais quel mouvement ſingulier & ſubit m'agita à cette vûë : frappé de tant de beautez, je demeurai com-

comme anéanti. Ma surprise alloit jusques au transport. Je sentis dans mon cœur un desordre qui se répandit sur tous mes sens : loin qu'il se calmât, il redoubloit par l'examen secret que je faisois de ses charmes. Elle étoit mise simplement, mais avec noblesse. Elle n'avoit pas en effet besoin de parure ; en étoit-il de si brillante qu'elle ne l'eût embellie ? Sa physionomie étoit douce & réservée : le sentiment & l'esprit paroissoient briller dans ses yeux. Cette personne me parut extrêmement jeune ; & je crus, à la surprise des spectateurs, qu'elle ne paroissoit en public, que de ce jour-là : j'en eus involontairement un mouvement de joye, & j'aurois souhaité qu'elle n'eût jamais été connue que de moi. Deux Dames, mises du plus grand air, étoient avec elle : nouvelle surprise pour moi de ne les pas connoître ; mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle Inconnuë, je ne cessois de la regarder, que quand par hazard elle jettoit ses yeux sur quelqu'un ; les miens se portoient aussi-tôt sur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : si elle s'y arrêtoit un peu de tems, & que ce fût un Jeune-homme, je croyois qu'un Amant seul pouvoit la rendre si attentive. Sans pénétrer le motif qui me faisoit agir, je conduisois, j'interprétois, ses regards ; je cherchois à lire dans ses moindres mouvemens. Tant d'opiniâtreté, à ne la pas perdre de vûë, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à son tour : je la fixois sans le savoir ; & dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne sais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fusse, je craignois de lui paroître trop hardi ; & sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorsqu'un

de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient, m'étoient déja ſi cheres, que ce fut avec douleur que je ſentis qu'elles alloient être diſtraites; & je doute que j'euſſe répondu à mon ami, ſi ma belle Inconnuë n'eût fait d'abord le ſujet de la converſation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit : nous formâmes enſemble pluſieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ſes étourdis brillans, familiers avec inſolence; il vantoit ſi haut les charmes de l'Inconnuë, & la regardoit avec ſi peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en rougis pour lui, & pour moi. Sans avoir démêlé mes ſentimens, ſans imaginer que j'euſſe de l'amour, je ne voulois pas déplaire : je craignis que le dégoût que l'Inconnuë pourroit prendre de ce Jeune-homme, ne me fît auſſi tort dans ſon eſprit; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'eſtimois déja tant, que je ne pouvois ſans une peine extrême imaginer qu'elle pouvoit penſer de moi, comme de lui, & je m'efforçai de mettre entre nous deux la converſation ſur des choſes où l'Inconnuë ne fût pas intéreſſée. J'avois naturellement l'eſprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon Inconnuë ne perdit rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élégance dans mes expreſſions; je n'en eus peut-être pas plus d'eſprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je diſois, qu'elle ne l'étoit au ſpectacle; quelquefois même je la vis ſourire.

L'Opera étoit près de finir, lorſque le Marquis de Germeuil, Jeune-homme d'une figure extrêmement aimable, & fort eſtimé, vint dans la loge de mon Inconnuë. Nous étions amis; mais je ne fais quel mouvement à ſa vûë s'éleva dans mon ame. L'Inconnuë le reçut avec cette politeſſe libre

bre qu'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'estime. Nous nous saluâmes sans nous parler ; & quelque desir que j'eusse de connoître cet objet qui prenoit déja tant sur mon cœur, persuadé que Germeuil pourroit satisfaire ma curiosité là-dessus, j'aimai mieux remporter ce desir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui causoit déja toute ma jalousie. Mon Inconnuë lui parloit ; & quoiqu'ils ne s'entretinssent que de l'Opera, il me sembla qu'il lui parloit avec tendresse, & qu'elle lui répondoit de même : je crus même avoir surpris entr'eux des regards. J'en ressentis une peine mortelle. Elle me paroissoit si digne d'être aimée, que je ne pouvois penser que Germeuil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifférence ; & lui-même me sembloit si redoutable, que je ne pouvois me flater qu'il l'eût attaquée sans succès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi, après l'avoir vû, me confirma dans l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient ; & ne pouvant supporter davantage le tourment qu'elle me causoit, je sortis brusquement. Malgré mon dépit, je n'allai pas loin ; le desir de la revoir, & l'espérance de m'éclaircir par moi-même de son rang, me retinrent sur l'escalier. Un instant après elle passa ; Germeuil lui donnoit la main. Je les suivis : un carosse sans armes se présenta ; Germeuil y monta avec elle : je vis des Domestiques sans livrée ; & rien de tout cet équipage ne m'instruisit de ce que je voulois savoir. Il falloit donc attendre du hazard le bonheur de la revoir encore. La seule chose qui me consolât, c'étoit qu'une beauté si parfaite ne pourroit être long-tems ignorée. J'aurois pu, à la vérité, en allant voir Germeuil le lendemain, me tirer de cette inquiétude ; mais aussi, comment lui exposer le sujet d'une curiosité si forte ; quels mo-

tifs lui en donner ? Malgré tous les déguisemens que j'aurois pu employer, ne devois-je pas craindre qu'il n'en découvrît la source ? Et s'il étoit vrai, comme je le soupçonnois, qu'il aimât l'Inconnue, pourquoi l'avertir de se précautionner contre mes sentimens ? Plein de trouble, je retournai chez moi, d'autant plus persuadé que j'étois vivement amoureux, que cette passion naissoit dans mon cœur par un de ces coups de surprise qui caractérisent dans les Romans les grandes Avantures.

Loin de combattre ce premier mouvement, ce fut une raison de plus pour m'y laisser entraîner, que de commencer par quelque chose d'extraordinaire.

Au milieu de ce desordre que je me plaisois à augmenter, Madame de Lursay me revint dans l'esprit, mais désagreablement, & comme un objet dont le souvenir même m'embarassoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvasse encore des charmes ; mais je les mettois dans mon imagination fort au-dessous de ceux de mon Inconnue, & je résolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau goût qui me dominoit. Je suis trop heureux, me disois-je, qu'elle ne m'ait pas aimé ; que ferois-je à présent de sa tendresse ? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ses reproches, la voir traverser ma passion : mais d'un autre côté, reprenois-je, suis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidéle ? Je ne la connois pas ; peut-être ne la verrai-je plus. Germeuil est amoureux, & si moi-même je suis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas sentir pour lui ? Est-il fait pour m'être sacrifié ? Ces réflexions me ramenoient à Madame de Lursay : une affaire commencée, la liberté de la voir, un reste de goût que j'avois pour elle, & l'espérance de réussir, étoient autant

de

de raiſons pour ne la point quitter; mais ces raiſons étoient foibles contre ma nouvelle paſſion. Je craignois, en arrivant chez ma Mere, d'y trouver Madame de Lurſay; je redoutois ſa vûë, autant que dans le jour même je l'avois ſouhaitée. La joye que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue; elle arriva un inſtant après moi. Sa préſence me troubla. Quelque prévenu que je fuſſe alors contre elle, quelque réſolution que j'euſſe priſe de ne la plus aimer, je ſentis qu'elle avoit encore plus de droits ſur mon cœur, que je ne le croyois moi-même. Mon Inconnuë m'occupoit d'une façon plus flateuſe; je la trouvois plus belle: ce qu'elles m'inſpiroient toutes deux, étoit différent; mais enfin j'étois partagé, & ſi Madame de Lurſay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté la victoire. Je ne ſais ce qui lui avoit donné de l'humeur; mais elle reçut, avec une hauteur ridicule, un compliment fort ſimple que je lui fis. Dans la diſpoſition où j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre tems; & qui pis eſt, contre l'intention de Madame de Lurſay ſans doute, ne me donna point à rêver. Son caprice dura toute la ſoirée, & s'augmenta peut-être par le peu de ſoins que je lui rendis. Nous nous ſéparâmes également mécontens l'un de l'autre. Je ne la cherchai, ni ne la vis le lendemain: j'étois piqué de ſes façons de la veille; & ſa préſence me fut d'autant moins néceſſaire, que j'avois dans le cœur un ſujet de diſtraction. Toute ma journée ſe paſſa à chercher mon Inconnuë; ſpectacles, promenades, je viſitai tout, & je ne trouvai en aucun lieu, ni elle ni Germeuil, à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de ſuite; mon Inconnuë ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois ſans ceſſe ſes charmes avec une volupté que je n'avois encore jamais é-

prouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naiſſance qui ne feroit point honte à la mienne; & pour former cette idée, je m'en rapportois moins à ſa beauté, qu'à cet air de nobleſſe & d'éducation qui diſtingue toujours les femmes d'un certain rang, même dans leurs travers. Mais aimer ſans ſavoir qui, me ſembloit un ſupplice inſupportable. D'ailleurs, quel retour eſpérer de mes ſentimens, ſi je ne me mettois pas à portée d'en inſtruire celle qui les avoit fait naître? Je ne voyois point de difficulté à la voir, & à lui parler, quand une fois je la connoîtrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit une entrée par-tout; & ſi l'Inconnuë étoit telle que mes vœux ne puſſent l'honorer, j'étois ſûr du moins qu'ils ne pouvoient jamais lui faire honte. Cette penſée me donnoit de l'audace, & m'affermiſſoit dans mon amour: il eût peut-être été plus prudent de le combattre; mais il m'étoit plus doux de le flater.

Il y avoit trois jours que je n'avois vû Madame de Lurſay: j'avois ſupporté cette abſence aiſément; non que quelquefois je ne deſiraſſe de la voir, mais c'étoit un deſir paſſager qui s'éteignoit preſque dans l'inſtant même qu'il naiſſoit. Ce n'étoit pas un ſentiment d'amour dont je ne fuſſe point maître; & comme depuis mon Inconnuë, je la voyois ſans plaiſir, je la perdois auſſi ſans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on nomme Amour, que les hommes font valoir pour tel, & que les femmes prennent ſur le même pied. Je n'aurois pas été fâché de la trouver ſenſible; mais je ne voulois plus que ce retour qu'elle auroit pour moi, tînt de la paſſion, ou qu'il en exigeât. Sa conquête, à laquelle il y avoit ſi peu de tems que j'attachois mon bonheur, ne me paroiſſoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode; qu'on lie avec une coquette, aſſez vif pour amu-

amuſer quelques jours, & qui ſe rompt auſſi facilement qu'il s'eſt formé.

C'étoit ce que je ne croyois point devoir attendre de Madame de Lurſay, qui, Platonicienne dans ſes raiſonnemens, répétoit ſans ceſſe que les ſens n'entroient jamais pour rien en amour, lorſqu'il s'emparoit d'une perſonne bien née : que les deſordres, dans leſquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette paſſion, étoient moins cauſez par elle, que par le déréglement de leur cœur : qu'elle pouvoit être une foibleſſe; mais que dans une ame vertueuſe elle ne devenoit jamais un vice. Elle avouoit cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme ſur ces principes d'aſſez dangereuſes occaſions; mais, que ſi elle ſe trouvoit obligée d'y céder, il falloit que ce fût après des combats ſi violens & ſi longs, qu'elle pût toujours, en ſongeant à ſa défaite, avoir de quoi ſe la moins reprocher. Madame de Lurſay pouvoit avoir raiſon, mais les Platoniciennes ne ſont pas conſéquentes ; & j'ai remarqué que les femmes les plus aiſées à vaincre, ſont celles qui s'engagent avec la folle eſpérance de n'être jamais ſéduites, ſoit parce qu'en effet elles ſont auſſi foibles que les autres, ſoit parce que n'aiant pas aſſez prévû le danger, elles ſe trouvent ſans ſecours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour ſentir combien ce Syſtême étoit abſurde, & pour ſavoir combien il étoit peu ſuivi par celles mêmes qui le ſoutenoient avec le plus d'ardeur; & ne connoiſſant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuſe, & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendiſſe pas de Madame de Lurſay plus de facilité qu'elle ne ſe diſoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le deſir, tout rempli que j'étois d'une nouvelle paſſion, ou pour mieux di-

re, amoureux pour la premiere fois, le peu d'eſpoir de réuſſir auprès de mon Inconnuë, m'empêchoit de ſonger à perdre totalement Madame de Lurſay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquérir l'une, & me conſerver l'autre: cette vertu rigide de la derniere me deſeſpéroit; & ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener jamais au but que je me propoſois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaiſoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vû Madame de Lurſay, & que je m'étois aſſez peu ennuyé de ſon abſence. Elle avoit toujours eſpéré qu'elle me reverroit; mais ſûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & ſe détermina à me faire eſſuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit cru ma paſſion décidée: cependant je n'en parlois plus; quel parti prendre? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour qui ne peut long-tems ſe contraindre, ſur-tout dans un cœur auſſi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le ſilence; mais ce n'étoit pas le plus ſûr. Il ne lui vint pas dans l'eſprit que j'euſſe renoncé à elle: elle penſa ſeulement que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette diſpoſition ne lui parût pas deſavantageuſe, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laiſſer plus long-tems. On pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter. Mais, comment me faire comprendre ſon amour, ſans bleſſer cette décence à laquelle elle étoit ſi ſcrupuleuſement attachée? Elle avoit éprouvé que les diſcours équivoques ne prenoient pas ſur moi, & elle ne pouvoit ſe réſoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laiſſât plus aucun doute.

Indé-

Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré; & quand, à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournasse. Cependant la réflexion me fit sentir que ce procédé seroit trop desobligeant pour Madame de Lursay, & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite & la crainte que je marquerois de la voir, à un sentiment dont je ne voulois plus qu'elle me soupçonnât. Je la trouvai qui, au milieu de beaucoup de monde, paroissoit rêver profondément: je la saluai sans froideur & sans embaras. J'avois cependant dans les yeux une impression de chagrin qui provenoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon Inconnuë. Je fus quelque tems auprès de Madame de Lursay, sans lui dire rien que des choses générales & rebattues. Elle me demanda où j'avois été, me fit d'un air froid mille questions différentes, & tant qu'elle se trouva en cercle, elle ne parut avoir, ni dessein ni empressement de m'entretenir. Cette foule qui l'obsédoit, enfin se dissipa; mais gênée encore par la présence de Madame de Meilcour, & de quelques personnes qui étoient restées, & ne pouvant résister davantage à l'envie d'avoir avec moi une conversation particuliere: A propos, Monsieur, me dit-elle d'un air fort sérieux, j'ai à vous parler; suivez-moi. Elle passa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procédé qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne concluoit rien entre nous deux; & elle s'en seroit permis beaucoup davantage, que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contre elle. Je la suivis, fort embaraſſé de ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux séveres. Enfin, après m'avoir long-tems fixé: Vous

trouverez peut-être singulier, Monsieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame! m'écriai-je. Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours vous avez avec moi des procédez peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaisance de me chercher des crimes; je ne m'en découvre pas: apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher; justifiez-vous, s'il est possible, sur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis-je, vous me surprenez, je croyois ne vous avoir jamais manqué; & je serois au desespoir, que vous eussiez à m'imputer rien qui pût blesser le respect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer. Voilà de grands termes, reprit-elle: si je n'exigeois de vous que des mots, j'aurois lieu d'être contente; mais vous n'êtes pas de bonne-foi, & depuis quatre jours vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de desavouer vos procédez, que d'entreprendre de les justifier; je veux cependant que vous m'éclairciffiez sur ce que je vous demande. Est-ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux; mais tout jeune que vous êtes, je vous ai cru de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un Jeune-homme, que comme avec un ami sur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conserver. Je souhaite que vous sentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi enfin de quelle façon je dois me conduire avec vous; & sur-tout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble, vous semblez ne me voir qu'à regret? Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne des torts que je ne me connois pas? Si j'ai pu vous évi-

éviter, vous savez de reste quelle en est la raison. Si, quand je vous ai vûe, j'ai moins osé qu'auparavant vous parler sur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a semblé que vous ne m'entendiez pas avec plaisir. Sans doute, reprit-elle; mais en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaisoit pas, pourquoi n'avoir pas repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu? Vous m'avez fâchée, il est vrai, & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vû vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devroient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à présent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere; mais je ne me serois jamais imaginé que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle: je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, par l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monsieur, reprit-elle, ce n'est plus de vos discours que je me plains: il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois; & il n'a tenu qu'à vous de remarquer que depuis j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me dissiez que vous m'aimez, & le danger n'étoit pas si pressant pour mon cœur, que je dusse en cette occasion m'armer d'une grande sévérité. Il se peut que sans avoir un dessein déterminé de me plaire, sans que moi-même je vous pusse, vous ayez voulu me faire croire que vous m'aimez. Souvent on le dit à une femme, parce que sans cela on ne sauroit que lui dire, qu'on est bien-aise d'essayer son cœur, que l'on croit flater son orgueil, ou que l'on veut soi-même s'accoutumer à ce langage, essayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela vous n'avez

vez ſuivi que l'uſage ; uſage ridicule, ſi vous voulez, mais enfin qui eſt établi. Ce n'eſt donc pas dans ce que vous m'avez dit que j'ai pu trouver des raiſons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable ; mais pourquoi, depuis cette converſation, vos façons ont-elles changé ? Etiez-vous en droit, parce que vous aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimaſſe ? Ou croyez-vous que, quand vous m'auriez inſpiré la plus violente paſſion, mon cœur, ardent à ſe livrer au caprice du vôtre, eût dû, dès le premier inſtant, vous payer de tous ſes tranſports ? Pouviez-vous attendre que je m'embarquaſſe aveuglément dans l'affaire la plus ſérieuſe de ma vie ? Mais, non : vous parlez ; & je dois me rendre. Trop heureuſe encore, que vous m'adreſſiez vos ſoupirs, vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre paſſion pour vous faire celui de la mienne. Et ſur quoi donc vous êtes-vous flaté d'un triomphe ſi facile ? quelle de mes actions a pu vous le faire préſumer ? Mais vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez eſtimée davantage. Vous ne m'auriez pas cru capable d'un caprice honteux ; & s'il avoit été vrai que l'amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vûë : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été néceſſaire. Vous n'auriez jamais eu ſur vous le pouvoir de vous déterminer à une abſence que je ne vous preſcrivois pas. Je vous revois enfin ; à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meilcour ! eſt-ce ainſi qu'on attaque un cœur ? Eſt-ce ainſi qu'on peut ſe faire aimer ? Vous avez, me direz-vous, trop peu d'uſage pour vous conduire bien dans un ſentiment ſi nouveau pour votre ame : ce ſeroit encore une bien mauvaiſe excuſe. L'amour a-t-il donc beſoin de manége ? Ah ! croyez qu'il agit tou-

toujours en nous malgré nous-même, que c'eſt lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux; mais du moins ce ſont des fautes qu'un ſentiment trop vif fait commettre, & qui ſouvent n'en perſuadent que mieux. Si je vous avois été chere, vous n'auriez été capable que de celles-là; & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis-je éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuſte! Après la façon dont vous m'avez traité, feroit-ce à vous à vous plaindre? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux a le plus de tort; je ne demande qu'un éclairciſſement: je conſens même à vous pardonner; j'oublie dès cet inſtant que vous m'avez dit que vous m'aimez. . . . Ah! Madame, lui dis-je, emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle! Vous croyez me faire une grace, & vous achevez de m'accabler! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime; faites-le moi donc oublier auſſi. Que ne ſavez-vous, continuai-je en me jettant à ſes genoux, l'état horrible où vous réduiſez mon cœur . . . Juſte Ciel! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux! Levez-vous: que voudriez-vous qu'on penſât, ſi l'on vous y ſurprenoit? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le reſpect que vous inſpirez. Eh! penſez-vous reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fuſſe plus ſatisfaite! Voilà donc les effets de cette circonſpection que vous m'avez promiſe? Mais, enfin, que me demandez-vous? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'eſpérer qu'un jour je vous y verrai plus ſenſible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle; & c'eſt bien ardemment que vous ſouhaitez du retour? Je ne puis que vous répéter ce

que

que je vous ai déja dit. Mon cœur eſt encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos : cependant. . . . . Mais non, je n'ai plus rien à vous dire ; je vous défens même de me deviner.

Madame de Lurſay, en finiſſant ces paroles, m'échapa. Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir aſſez fait pour la bienſéance, elle étoit ſans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit aſſurément rien de ſi clair, que ce qu'elle venoit de me dire ; & elle m'avoit traité en homme de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laiſſât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre, que la premiere fois que je lui avois parlé ; mais elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me reſtât aucun doute : & d'ailleurs, je n'avois plus aſſez d'amour pour elle, pour méditer profondément ſur ce qui pouvoit me flater dans la fin de ſes diſcours.

Emportée dans cette converſation par ſa véhémence, & par une ſituation neuve pour moi, elle m'avoit étonnée, ſans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que ſi Madame de Lurſay eût ſû la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne ſe fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eût ſéduit. Retenu d'abord par le ſentiment du plaiſir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout paroît paſſion à qui n'en a point éprouvé. Celle qui ſembloit écarter Madame de Lurſay, n'étoit point dans mon cœur encore aſſez formée pour réſiſter à ſes empreſſemens ; & j'aurois ſans doute préféré un amuſement tranquille, au ſoin pénible d'inſpirer de l'amour à un objet qui d'abord au moins ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lurſay pût s'imaginer qu'il lui fût ſi important de me paroître auſſi ſenſible qu'elle

qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt raſſurée ſur mon cœur, qu'elle reprit à peu de choſe près ſon ancien Syſtême. Elle vouloit bien que je cruſſe que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en euſſe déja triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le ſalon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris: j'étois incertain de ce que je devois faire; & quelque ouvertement qu'elle ſe fût déclarée, je ne voyois encore dans ſes diſcours rien qui m'aſſurât ſa conquête. Son viſage étoit redevenu auſtere; & quoique ce dehors de ſévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'oſois approcher d'elle, ni la regarder. Tant de réſerve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé: elle m'encouragea par les diſcours les plus obligeans à lui marquer plus de confiance: elle me fit même entendre, pendant toute la ſoirée, que deux perſonnes qui s'aiment, peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles ſentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire aſſez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-tems que je le fiſſe; mais voyant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'eſprit, elle eut la généroſité de le prendre ſur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je? Je ne ſortirai pas de chez moi; je compte même voir peu de monde: venez amuſer ma ſolitude; auſſi-bien ai-je quelque choſe à vous dire. J'entens, repris-je, vous voulez achever de me gronder. On ne ſe ſouvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence: viendrez-vous? Je le lui promis.

En

En lui donnant la main pour la remener à ſon caroſſe, je crus ſentir qu'elle me la ſerroit. Sans ſavoir les conſéquences que cette action entraînoit avec Madame de Lurſay, je le lui rendis; elle m'en remercia, en redoublant d'une façon expreſſive: pour ne pas manquer à la politeſſe, je continuai ſur le ton qu'elle avoit pris. Elle me quitta en ſoupirant, & très-perſuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fond il n'y eût qu'elle qui ſe comprît.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que ce rendez-vous auquel d'abord je n'avois pas fait d'attention, me revint dans l'eſprit. Un rendez-vous, malgré mon peu d'expérience, cela me paroiſſoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle; en pareil cas c'eſt dire honnêtement qu'on n'en aura point. Elle m'avoit ſerré la main; je ne ſavois pas toute la ſource de cette action; mais il me ſembloit cependant, que c'eſt une marque d'amitié qui, d'un ſexe à l'autre, porte une expreſſion ſinguliere, & qui ne s'accorde que dans des ſituations marquées. Mais cette vertueuſe Madame de Lurſay qui venoit de me défendre ſeulement de la deviner, auroit-elle voulu . . . .? Non, cela n'étoit pas poſſible.

Quelque choſe qu'il en pût arriver, je réſolus de m'y trouver. J'imaginois que je ne pouvois qu'en être content; & Madame de Lurſay étoit aſſez belle, pour me le faire attendre avec impatience.

Au milieu des idées flateuſes que je me formois ſur ce rendez-vous: Ah! m'écriai-je, ſi c'étoit mon Inconnuë qui me l'eût donné! Mais non, reprenois-je, elle eſt trop ſage pour en accorder à quelqu'un; à moins cependant que ce ne fût à Germeuil. Mais, où ſont-ils tous deux? me demandois-je; & comment ſe peut-il que depuis que je les cherche, l'un & l'autre me ſoient échapez? Ne devrois-je point renoncer à une pourſuite ſi inu-

inutile jusqu'à ce jour? Pourquoi près peut-être de me voir aimé, vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que me rendre malheureux, d'un objet que je n'ai vû qu'un instant, & que je ne reverrai sans doute que pour le trouver possédé par un autre? N'importe, sachons qui est cette Inconnuë, par moi-même, pour me guérir d'une passion qui prend déja trop sur mon cœur: pénétrons, s'il est possible, les secrets du sien: interrogeons Germeuil; & s'il est aimé, occupons-nous moins à troubler ses plaisirs, qu'à jouïr tranquillement des nôtres. La conversation que je venois d'avoir avec Madame de Lursay, me faisoit réfléchir sur mon Inconnuë avec plus de froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens assez heureux pour en avoir; & je me trouvois si respectable d'être à mon âge dans le même cas, & sur-tout avec une personne telle que Madame de Lursay, qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la chose, & les idées que je m'en faisois, ne me tinssent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupassent, je n'en résolus pas moins d'aller voir Germeuil le lendemain; & je m'endormis en donnant des desirs à Madame de Lursay, & je ne sais quel sentiment plus délicat à mon Inconnuë.

Le premier soin que je retrouvai à mon reveil, fut celui d'aller chez Germeuil: je m'étois arrangé sur ce que j'avois à lui dire, & m'étois préparé à le tromper autant que si, sur une question aussi simple que celle que j'avois à lui faire, il eût dû deviner le trouble secret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiser assez bien à ses yeux; & par une sotise ordinaire aux Jeunes-gens, j'imaginois qu'en me regardant seulement, les personnes les plus indifférentes sur ma situation, l'auroient pénétré à plus forte raison,

je

je me défiois de Germeuil, que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez lui avec empreſſement, & mon chagrin fut extrême, quand on me dit que depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déja bleſſée s'offenſa de ce départ, & m'y fit voir les plus cruelles choſes. Depuis quelques jours, ils avoient diſparu l'un & l'autre; je ne doutai pas qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalouſie ſe reveillerent. Je ſentis par mon infortune quel devoit être ſon bonheur; & ſûr qu'il étoit aimé d'elle, je n'en fus que moins diſpoſé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le Printems; & en ſortant de chez Germeuil, j'allai aux Thuilleries. Je me reſſouvins en chemin du rendez-vous que m'avoit donné Madame de Lurſay; mais, outre qu'il ne me paroiſſoit pas alors auſſi charmant que la veille, je ne me ſentois pas aſſez de tranquillité dans l'eſprit pour le ſoutenir. La ſeule image de l'Inconnuë m'occupoit fortement: je la traitois de perfide, comme ſi elle m'eût en effet donné dès droits ſur ſon cœur, & qu'elle les eût violez. Je ſoupirois d'amour & de fureur: il n'étoit point de projets extravagans que je ne formaſſe pour l'enlever à Germeuil; jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état ſi violent.

Quoique je ne duſſe pas craindre, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Thuilleries que je portaſſe mes pas, la ſituation de mon eſprit me fit chercher les allées que je ſavois être ſolitaires en tout tems. Je tournai du coté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalouſie. Deux voix de femmes que j'entendis aſſez près de moi, ſuſpendirent un inſtant la rêverie dans laquelle j'étois plongé: occupé de moi-même comme je l'étois, il me reſtoit peu de curioſité pour les autres.

Quel-

Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chere, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diverſion. Je deſcendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorſqu'une exclamation que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La paliſſade qui étoit entre nous, me déroboit leur vûë, & cet obſtacle me détermina à voir qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus; & ma ſurpriſe & ma joye furent ſans égales en reconnoiſſant mon Inconnuë.

Une émotion, plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la premiere fois que je l'avois vûe, s'empara de mes ſens. Ma douleur, ſuſpendue d'abord à l'aſpect d'un objet ſi charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oubliai moi-même. Tranſporté, confondu, je penſai mille fois m'aller jetter à ſes pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement ſi impétueux ſe calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit aſſez haut, & le deſir de découvrir quelque choſe de ſes ſentimens dans un entretien dont elle croiroit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit réſoudre à me cacher, & à faire le moins de bruit qu'il me ſeroit poſſible. Elle étoit avec une des Dames que j'avois vûës avec elle à l'Opera. En me pénétrant du plaiſir d'être ſi près d'une perſonne pour qui je ſentois tant d'amour, je ne me conſolois point de ne pouvoir pas l'entretenir. Son viſage n'étoit pas tourné abſolument de mon côté; mais j'en découvrois aſſez pour ne pas perdre tous ſes charmes. La ſituation où elle étoit, l'empêchoit de me voir, & m'en faiſoit par-là moins regreter ce que j'y perdois.

Je l'avouerai, diſoit l'Inconnuë, je ne ſuis point inſenſible au plaiſir de paroître belle: je ne hais pas

pas même qu'on me dise que je le suis; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez: je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet; & si vous me connoissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, repartit la Dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, reprit l'Inconnuë: il faut d'abord s'y livrer beaucoup; on en est plus sûr de s'en dégoûter. Vous tenez-là le discours d'une coquette, reprit la Dame; & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible & attaché. Je n'en sais rien encore, repartit l'Inconnuë: de tous ceux qui jusqu'à présent m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement: d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entens dire des hommes, me tient en garde contre eux. Parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicules qui, pour être brillans, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flate pas cependant d'être née insensible; mais je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne-foi, reprit la Dame, & j'ai lieu de penser que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux: ce n'est pourtant pas le Marquis... Il y a quelques jours, repartit l'Inconnuë, que je vous vois cette idée; mais comment & sur quoi avez-vous pu la former? Je ne suis à Paris que depuis fort peu de tems: je ne vous ai pas quittée; & vous connoissez tous ceux que je vois. Appre-

nez-

nez-moi enfin quel eſt l'objet qui m'a inſpiré une ardeur ſi vive ? Je ſuis ſincere, vous le ſavez ; & ſi votre remarque eſt juſte, j'en conviendrai avec vous. Eh bien, répondit la Dame, vous ſouvient-il de votre Inconnu? de votre attention à le regarder ? du ſoin que vous prîtes de me le faire remarquer ? Ajoutez à cela l'opinion avantageuſe que vous avez conçue de ſon eſprit, ſur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant aſſez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-deſſus : préoccupation que l'Amour fait naître, ou qui y mène. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous ſoient inconnues à vous-même ? Vous ſouvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui ſeul vous fit naître cette curioſité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée ? du plaiſir que vous eûtes, quand vous apprîtes ſon nom & ſon rang ? combien vous en parlâtes le ſoir ? Rappellez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre ſéjour à la campagne, vos diſtractions, vos ſoupirs, échappez même ſans cauſe apparente. Que puis-je penſer encore de cette langueur douce & tendre qui paroît dans vos yeux, & qui s'eſt emparée de toutes vos actions ; de l'inquiétude & de la rougeur que vous cauſent actuellement mes remarques ? Si ce ne ſont pas pour vous des ſimptomes d'amour, c'eſt ainſi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'Inconnuë, je puis donc croire que je ne reſſemble à perſonne. Je ne me défendrai ſur rien de tout ce que vous venez de me dire ; & vous conviendrez cependant, que vous avez mal appliqué vos remarques. Il eſt vrai, j'ai demandé qui étoit cet Inconnu : ôtez de cette curioſité l'empreſſement que vous y avez cru voir, je me flate que vous n'y trouverez rien que de naturel.

L'opiniâtreté fatigante avec laquelle il me regardoit, la produiſit, & en même tems mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus, ſa figure me parut noble, & ſon maintien décent: deux choſes que ce jour-là je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frapperent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me ſuis ſouvenue, vous parut auſſi plaiſant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus: étoit-ce l'amour qui les rendoit préſens à votre mémoire? Si je parlai de lui, vous ſavez que ma Mere en fut cauſe. J'ai été, dites-vous, rêveuſe & diſtraite à la campagne, j'ai ſoupiré, j'ai eu de la langueur: il me ſemble que tous ces mouvemens ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inſpire, & qui peut être permis à une jeune perſonne qui au ſortir du Couvent où elle s'eſt déplû, a paſſé un an dans une Terre où elle a eu peu d'amuſemens, qui, pour ainſi dire, voit Paris pour la premiere fois, & n'eſt pas contente qu'on l'arrache à des plaiſirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à préſent cet amour dont vous étiez ſi ſûre? Cependant je ſuis ſincere, & je vous avouerai naturellement, que cet Inconnu qui n'en a pas été long-tems un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplû. Quand ſon idée s'offre à mon ſouvenir, c'eſt toujours d'une façon avantageuſe pour lui, mais c'eſt ſans qu'elle m'intéreſſe; & ſi l'amour conſiſte dans ce que vous m'avez peint, je ſuis bien loin d'en reſſentir. L'amour, dans un cœur vertueux, ſe maſque long-tems, repartit la Dame: ſa premiere impreſſion ſe fait même ſans qu'on s'en apperçoive; il ne paroît d'abord qu'un goût ſimple, & qu'on peut ſe juſtifier aiſément. Ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raiſons pour excuſer ſes progrès. Quand enfin nous en connoiſſons le deſordre, ou

il

il n'eſt plus tems de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame, déja attachée à une ſi douce erreur, craint de s'en voir privée ; loin de ſonger à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il ſemble que nous craignons que ce ſentiment n'agiſſe pas aſſez de lui-même. Nous cherchons ſans ceſſe à ſoutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimeres de notre imagination. Si quelquefois la raiſon veut nous éclairer, ce n'eſt qu'une lueur qui, éteinte dans le même inſtant, n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas aſſez duré pour nous en ſauver. En rougiſſant de notre foibleſſe, elle nous tyranniſe, elle ſe fortifie dans notre cœur par les efforts mêmesque nous faiſons pour l'en arracher, elle y éteint toutes les paſſions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire que nous ne céderons jamais, que le plaiſir d'aimer peut être toujours innocent. En vain nous avons l'exemple contre nous, il ne nous garantit pas de notre chûte. Nous allons d'égaremens en égaremens, ſans les prévoir ni les ſentir : nous périſſons vertueuſes encore, ſans être préſentes, pour ainſi dire, au fatal moment de notre défaite ; & nous nous retrouvons coupables ſans ſavoir, non ſeulement comment nous l'avons été, mais ſouvent encore avant d'avoir penſé que nous puſſions jamais l'être. Juſte Ciel ! s'écria l'Inconnuë, quel portrait ! qu'il me cauſe d'horreur ! N'imaginez pas, repartit la Dame, que je l'aie fait ſans raiſon : il ne convient pas à votre ſituation préſente ; mais il me paroît important que vous ſachiez combien le cœur eſt foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'Inconnuë, & d'autant plus que je crois que l'Amant le plus eſtimable ne vaut pas le moindre des ſoins qu'il nous coûte. Cette

façon de penſer, repartit la Dame, eſt un peu trop générale; mais je ne ſuis pas fâchée de vous la voir: & ſi peu d'hommes ſont tendres & attachez, ſi peu ſont capables d'une vraie paſſion, nous ſommes ſi ſouvent & ſi indignement victimes de notre crédulité & de leur mauvaiſe foi, qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un. Vous, plus que toute autre, vous devez croire pour votre intérêt, qu'aucun homme n'eſt digne de vous toucher: faite pour être immolée peut-être à celui de tous que vous choiſiriez le moins, n'ajoutez pas au ſupplice déja trop cruel de ne vivre que pour lui, le ſupplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'eſt pas content, empêchez du moins qu'il ne ſoit déchiré.

Elles ſe leverent alors. Dans le mouvement qu'elles firent, mon Inconnuë ſe tourna de mon côté; mais elle diſparut ſi promptement, qu'à peine jouïs-je un inſtant de ſa vûë. Malgré le trouble où ſes diſcours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la ſuivre; mais ne voulant pas qu'elle pût me ſoupçonner de l'avoir écouté, je pris pour la joindre une autre route que celle que je lui vis choiſir.

Tout ce que je venois d'entendre, me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il ſemblât m'apprendre que Germeuil n'étoit point aimé. Je me trouvois débaraſſé de la crainte que le Rival le plus dangereux que je puſſe avoir, ne l'eût touchée; mais, ſi ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un ſouvenir ſi tendre! Quelquefois je me flatois que c'étoit moi: je me rappellois que je l'avois regardée avec cette opiniâtreté dont elle ſe plaignoit; mille choſes ſembloient me convenir. Le deſir d'être cet Inconnu, plutôt encore que ma vanité, me faiſoit adopter le portrait flateur qu'elle en avoit fait.

fait. La joye que me donnoit cette idée, étoit détruite sur le champ par une autre qui pouvoit être aussi vraie. Je l'avois regardée avec attention, j'avois sans doute paru pénétré de ses charmes; mais étois-je le seul qui eût été transporté à sa vûë? Tous les spectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire? Je ne l'avois vûe qu'à l'Opera; & dans la conversation où je venois de surprendre ses secrets, il n'avoit été question, ni du jour, ni du lieu où cet Inconnu l'avoit frappée: ce qui pouvoit se rapporter à moi, pouvoit aussi se rapporter à quelqu'autre. D'ailleurs cet Inconnu, selon ses discours, n'en étoit plus un pour elle; il falloit donc qu'elle l'eût revû? Pourquoi n'auroit-ce pas été Germeuil? Savois-je depuis quand & comment il la connoissoit! Hélas! me disois-je, que m'importe l'objet de sa passion, puisque je ne le suis point? Quand ce ne sera pas Germeuil, en serai-je moins malheureux? Pendant ces douloureuses réflexions, dont la justesse me desespéroit, j'avois marché assez vîte pour me trouver, malgré le tour que j'avois fait, assez près d'elle: sa vûë me donna autant de joye, que si j'eusse trouvé, dans le plaisir de la voir, quelque sujet d'espérer.

Elle se promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la piéce d'eau qui la termine. J'admirai quelque tems la noblesse de sa taille, & cette grace infinie qui regnoit dans toutes ses actions. Quelques transports que dans cette situation elle me causât, je n'en voyois pas assez; mais timide comme je l'étois, je tremblois de me présenter à ses yeux: je desirois, je redoutois, cet instant qui alloit me les rendre; il me surprit dans cette confusion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'espace qui étoit encore entre nous deux, pour la regarder avec toute la tendresse qu'elle m'inspiroit. A mesure qu'elle s'avançoit vers

moi, je sentois mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement universel qui s'empara de moi, me laissa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance. J'avois remarqué que, lorsque nous nous étions trouvez à quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ses regards de dessus moi; que les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixez sur elle, elle avoit recommencé les mêmes mouvemens. Je les avois attribuez à l'embaras où ma trop grande hardiesse l'avoit mise, & peut-être à quelque sentiment d'aversion & de dégoût. Loin de me rassurer contre une idée si cruelle, & de me flater que ma vûë lui faisoit une plus douce impression, elle me frappa au point, qu'en passant auprès d'elle, je n'osai la regarder comme j'avois fait jusques-là: je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur, que cette précaution étoit inutile; mon Inconnuë ne m'avoit seulement pas remarqué. Ce dédain me surprit, & m'affligea. La vanité me fit croire que je ne le méritois pas. Dès-lors j'avois sans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé; & ne pouvant penser mal long-tems de moi-même, je m'imaginai que la modestie seule l'avoit contrainte à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchoient toutes deux si lentement, que je me flatai que, sans marquer aucune affectation, je pourrois les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non sans me retourner souvent, autant pour m'instruire du chemin que prendroit mon Inconnuë, que pour tâcher de la surprendre dans le même soin. Le mien en partie me réussit mal; & je pus seulement reconnoître qu'elle se disposoit à prendre le chemin de la porte du Pont Royal. Je revins brusquement sur mes pas; & en coupant par différentes allées, je m'y trouvai presque dans l'instant qu'elle y arrivoit.

rivoit. Je lui fis place reſpectueuſement; & cette politeſſe m'attira de ſa part une révérence, qu'elle me fit ſéchement, & les yeux baiſſez. Je me rappellai alors toutes les occaſions que j'avois lûes dans les Romans de parler à ſa Maîtreſſe; & je fus ſurpris qu'il n'y en eût pas une dont je puſſe faire uſage. Je ſouhaitai mille fois qu'elle fît un faux pas, qu'elle ſe donnât même une entorſe, je ne voyois plus que ce moyen pour engager la converſation; mais il me manqua encore, & je la vis monter en caroſſe, ſans qu'il lui arrivât d'accident dont je puſſe tirer avantage.

Par malheur, je n'avois à cette porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la reſſource de la faire ſuivre, je penſai l'entreprendre moi-même; mais quand ce que j'étois, & la façon diſtinguée dont j'étois mis, ne me l'auroient pas défendu, je n'aurois pu me flater de le faire longtems. Je me repentis mille fois de n'être pas deſcendu à cette porte, j'aurois pris des meſures trop juſtes pour ne pas apprendre enfin qui étoit cette Inconnuë; mais il n'étoit plus tems, & je m'en fis autant de reproches, que ſi j'euſſe dû deviner, & qu'elle étoit aux Thuilleries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi, plus amoureux que jamais, piqué de l'indifférence de mon Inconnuë, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & déteſtant ſans le connoître celui pour qui elle ſembloit s'être déclarée, puiſque je ne pouvois plus me flater que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me reſtoit le rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lurſay. Loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoit rien que je n'euſſe fait pour m'en diſpenſer. Je venois d'éprouver, en voyant mon Inconnuë, que je n'aimois qu'elle, & que je n'avois pour Madame de Lurſay, que les ſentimens paſſagers

qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme, & qu'elle m'auroit peut-être inſpiré moins que perſonne, ſans le ſoin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon Inconnuë, m'avoit plus agité que guéri. Sa vûë, l'amour même que je lui ſuppoſois pour un autre, avoient reveillé ma paſſion; & quelques chagrins que j'en duſſe prévoir, j'imaginois plus de plaiſir à être malheureux par mon Inconnuë, qu'heureux auprès de Madame de Lurſay. Qu'irai-je faire à ce rendez-vous, me diſois-je? Pourquoi me le donner? je ne le demandois pas. J'irai m'entendre dire qu'on ne veut point m'aimer, qu'on a le cœur trop délicat. Ah! plût à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces diſcours! Mais non, on étoit hier dans de plus douces diſpoſitions: la vertu & l'amour peuvent combattre encore; mais je ſerai aſſez malheureux pour ne pas voir triompher la premiere. Je fus tenté quelque tems de ne point aller chez Madame de Lurſay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient ſurvenues, m'empêchoient de la voir: après, j'y trouvois des difficultez; tant qu'à force de ne rien réſoudre, je paſſai chez moi, & ſeul, la plus grande partie de la journée. Enfin, je me déterminai à voir Madame de Lurſay; mais ce fut ſi tard, que ne m'attendant plus, elle avoit pris le parti de recevoir les viſites qui lui viendroient: en effet, j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur, & ſans preſque lever ſes yeux de deſſus un métier ſur lequel elle faiſoit de la tapiſſerie. De mon coté, les politeſſes ne furent pas vives; & voyant qu'elle ne me diſoit mot, j'allai m'amuſer à regarder jouer. Il n'y avoit aſſurément rien de moins honnête que mon procédé, auſſi me parut-il la fâcher vivement; mais il m'importoit peu qu'elle s'en offenſât, pourvû que je ne la miſſe point à portée de

de me le dire. Son intention cependant n'étoit point de garder là-dessus le silence ; l'insulte étoit trop vive. L'avoir fait attendre, arriver froidement sans m'excuser, sans paroître croire que j'en eusse besoin, n'avoir pas seulement remarqué qu'elle en étoit piquée, étoit-il des crimes dont je ne fusse coupable ? & encore étoient-ce tous crimes de sentiment. Elle attendit quelque tems que je revinsse à elle ; mais voyant qu'il n'en étoit pas question, elle se leva, & après quelques tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit mise ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur : le deshabillé le plus noble & le plus galant ornoit ses charmes ; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre : enfin elle étoit dans cette parure où les femmes éblouïssent moins les yeux, mais où elles surprennent plus les sens. Il falloit, puisqu'elle l'avoit prise dans une occasion qu'elle regardoit comme fort importante, que, par sa propre expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi. Je ne l'avois pas encore bien considérée ; je fus, malgré mes préjugez contre elle, surpris de sa beauté. Je ne sais quoi de si touchant & de si doux brilloit dans ses yeux ; ses graces animées par le desir, & peut-être par la certitude de me plaire, avoient quelque chose de si vif, que j'en fus ému. Je ne pus la regarder sans une sorte de complaisance que je n'avois jamais eue pour elle ; aussi ne l'avois-je jamais vûe comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette physionomie sévere & composée avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois ; c'étoit une femme sensible, qui consentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux se rencontrerent : la langueur que je trouvai dans les siens, fit passer jusques dans mon cœur le mou-

vement que ſes charmes avoient fait naître, & dont le trouble ſembloit s'accroître à chaque inſtant. Quelques ſoupirs qu'elle affectoit de ne pouſſer qu'à demi, acheverent de me confondre; & dans ce dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon Inconnuë.

Madame de Lurſay avoit trop d'expérience pour ſe méprendre à ſon ouvrage, & n'en pas profiter; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi, que me regardant avec plus de tendreſſe qu'elle ne m'en avoit encore exprimée, elle retourna à ſa place. Sans réfléchir ſur ce que je faiſois, ſans même que je puſſe former une idée diſtincte, je la ſuivis : elle s'étoit remiſe à ſa tapiſſerie, & ſembloit en être ſi occupée, que quand je m'aſſis vis-à-vis elle, elle ne leva pas les yeux ſur moi. J'attendis quelque tems qu'elle me parlât; mais voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le ſilence: Ce travail vous occupe prodigieuſement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut au ton de ma voix combien j'étois ému; & ſans me répondre, elle me regarda en deſſous: regard qui n'eſt pas le plus mal adroit dont une femme puiſſe ſe ſervir, & qui, en effet, eſt déciſif dans les occaſions délicates. Vous n'êtes donc pas ſortie aujourd'hui, continuai-je. Eh! mon Dieu, non, reprit-elle d'un air fin; il me ſemble même que je l'avois dit. Comment ſe peut-il donc, repartis-je, que je l'aie oublié? La choſe ne vaut pas, répondit-elle, que vous vous en faſſiez de reproches; & elle eſt par elle-même ſi indifférente, que j'avois oublié auſſi que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus eſſentiellement, vous me trouverez toujours diſpoſée à vous pardonner; car nous nous ſerions peut-être trouvez ſeuls. Que nous ſerions-nous dit? Savez-vous bien qu'un tête-à-tête eſt quelque fois encore plus mbaraſſant que ſcandaleux? Je ne

ſais,

ſais, repris-je; mais, pour moi, je le ſouhaitois avec tant d'ardeur .... Ah! finiſſons cette caquetterie, interrompit-elle; ou ne me parlez plus ſur ce ton, ou ſoyez du moins d'accord avec vous-même. Ne ſentez-vous pas que, de la choſe du monde la plus ſimple, vous en faites actuellement la plus ridicule? Comment pouvez-vous vous imaginer que je croye ce que vous me dites? Si vous aviez deſiré de me voir, qui vous en empêchoit? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez, cependant, comme je réuſſis, continuai-je en lui prenant la main qu'elle avoit ſous ſon métier. Eh bien, me dit-elle ſans la retirer & en ſouriant, que voulez-vous? Que vous me diſiez que vous m'aimez. Mais, quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en ſerai plus malheureuſe, & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire: devinez-moi, ſi vous pouvez, ajouta-t-elle en me regardant fixement. Vous me l'avez défendu, repris-je. Ah! s'écria-t-elle, je ne croyois pas vous en avoir tant dit; mais auſſi ne vous en dirai-je pas davantage. Je voulus alors la preſſer de parler, elle s'obſtina au ſilence: nous fûmes quelque tems ſans nous rien dire; mais nous ne ceſſions pas de nous regarder, & je retenois toujours ſa main. Que je ſuis bonne, & que vous êtes ſot! dit-elle enfin: le beau perſonnage que nous jouons ici tous deux! Ecoutez, ajouta-t-elle d'un air de réflexion, je crois vous avoir dit que j'étois ſincere, & je ſuis bien-aiſe de vous en donner des preuves. Naturellement je ſuis peu ſuſceptible; & pour me ſauver des égaremens de la jeuneſſe, je n'ai pas eu beſoin de réfléchir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers qui, par mille raiſons que vous ne ſentez pas, pourroit m'être moins pardonné que jamais: cependant j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus

qu'un mot. Raſſurez-moi contre tout ce que j'ai à craindre de votre âge & de votre peu d'expérience; que votre conduite m'autoriſe à prendre de la confiance en vous, vous ſerez content de mon cœur. Cet aveu que je vous fais, me coûte; il eſt, voulez-vous m'en croire, le premier de cette nature que j'aie fait de ma vie. Je pouvois, je devois même, vous le faire attendre plus long-tems; mais je hais l'artifice, & perſonne au monde n'en eſt moins capable que moi. Soyez fidéle & prudent: je vous épargne des peines en vous apprenant moi-même un ſecret que de long-tems vous n'auriez pénétré; méritez qu'un jour je vous en diſe davantage. Ah! Madame, m'écriai-je.... Je ne veux pas de remercîmens, interrompit-elle: ils ne ſeroient à préſent qu'une imprudence; & c'eſt ſur-tout ce que je veux que vous évitiez. Ce ſoir, peut-être, nous pourrons nous parler. Non, Madame, répondis-je, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit que vous m'aimez. Pour me preſſer de vous faire cet aveu dans la ſituation où nous ſommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoiſſiez bien peu le prix! Faites ce que je deſire, & ne pouſſons pas plus avant une converſation ſur laquelle peut-être on ne médite déja que trop ici.

Je fis, non ſans peine, ce qu'elle vouloit. Mon bonheur m'avoit enyvré; & loin de retourner au jeu, j'allai rêver aux plaiſirs que me promettoit une ſi belle conquête. J'étois placé de façon que je pouvois voir Madame de Lurſay: mes yeux étoient ſans ceſſe attachez ſur elle; & toujours auſſi elle me lançoit des regards, qu'elle chargeoit de tendreſſe & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté qui, ainſi qu'elle me le diſoit elle-même, n'avoit jamais été ſenſible, ſoupirer pour moi, me le dire. J'étois le ſeul qu'elle eût aimé! Je triomphois de la vertu de Platon même: je

dis

dis de Platon ; car ſans m'y connoître parfaitement, je ne laiſſois pas de voir que, ſi dans la ſuite on me parloit encore de ſon Syſtême, du moins on le mitigeroit ; & le mitiger, c'eſt l'anéantir.

Cependant il reſtoit encore à Madame de Lurſay bien des reſſources contre moi, ſi elle eût voulu s'en ſervir. Ce caractere de ſévérité qu'elle s'étoit donné, & qui, tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit ſur ſes propres deſirs : la honte de céder trop promptement, ſur-tout avec quelqu'un qui ne devinant rien, lui laiſſeroit tout le deſagrément des démarches ; la crainte que je ne fuſſe indiſcret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule d'autant plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces ſortes de foibleſſes : ſa coquetterie même qui lui faiſoit trouver plus de plaiſir à s'amuſer de mon ardeur, qu'à la ſatisfaire, & qui avoit vrai-ſemblablement cauſé ſes inégalitez, plus encore que tout le reſte.

Car, que l'on vienne à ſurprendre le cœur d'une femme vertueuſe, quand une fois elle eſt convenue qu'elle l'a donné, il ne reſte plus rien à combattre. La vérité de ſon caractere ne peut s'accommoder de ce manége dont ſe ſervent les Coquettes, ni de ces dehors affectez qui rendent les Prudes d'un accès ſi difficile. Vraie dans la réſiſtance qu'elle a oppoſée aux deſirs, elle ne l'eſt pas moins dans la façon de ſe rendre : elle ſuccombe, parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus mépriſables ſont quelquefois celles qui coûtent le plus de ſoins ; & l'hypocriſie montre ſouvent plus de ſcrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lurſay me parût enfin s'être arrangée ſur les ſiens, je ne laiſſois pas de craindre un de ces retours auxquels elle étoit ſujette ; & j'aurois bien voulu ne lui pas donner le

tems de la reflexion. J'imaginois qu'une perſonne auſſi ſévere devoit être en proye à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroiſſoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traverſé. Soumettre un cœur inacceſſible, pouvois-je jouïr jamais d'une plus grande gloire? Cette idée agiſſoit plus ſur mon cœur, que tous les charmes de Madame de Lurſay; & j'ai compris depuis par l'impreſſion qu'elle me faiſoit alors, qu'il eſt bien plus important pour les femmes de flater notre vanité, que de toucher notre cœur.

Plus, cependant, je réfléchiſſois ſur ce que Madame de Lurſay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me rejoignit bien-tôt; & dans la converſation qui devint générale, elle gliſſa mille choſes fines & paſſionnées; elle y déploya tous les agrémens de ſon eſprit & toute la tendreſſe de ſon cœur. J'admirois en ſecret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la perſonne de Madame de Lurſay: tranſports à demi étouffez, & par-là peut-être plus flateurs regards dérobez; ſoupirs que moi ſeul j'entendois: il n'y avoit rien qu'elle ne me donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laiſſer prévoir. Pendant le ſouper, où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de ſes empreſſemens; & malgré toutes les perſonnes qui nous obſédoient, elle trouva le moyen de me faire ſentir qu'elle étoit ſans ceſſe occupée de moi. La ſituation où je me trouvois, avoit augmenté mon embaras naturel.

Je ne répondois à tout ce qu'elle me diſoit, que par un ſourire niais, ou par des diſcours mal arrangez, qui ne valoient pas mieux, & ne diſoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis, que je n'en aurois

rois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes diſtractions & ma ſtupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus inconteſtables que j'étois fortement épris; & je ne voyois jamais plus de tendreſſe dans ſes yeux, que quand je lui avois répondu quelque choſe de bien abſurde. Elle n'eſt pas la ſeule que j'aie vûe dans ce cas-là. Les femmes adorent ſouvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent ſe flater que c'eſt notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque paſſion que je me ſentiſſe pour Madame de Lurſay, dans quelque deſordre que m'eût plongé tout ce qui venoit de ſe paſſer, mon Inconnuë m'étoit plus d'une fois revenue dans l'eſprit. Mais, loin de me laiſſer occuper de ſon ſouvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur; il me ſembloit, pour peu que je l'y laiſſaſſe ſubſiſter, qu'il prenoit trop d'empire ſur moi. Je me reprochois, comme une perfidie, tout ce que je faiſois pour Madame de Lurſay; & pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois beſoin d'oublier à quel point j'aimois mon Inconnuë. Je cherchois à me diſtraire de ſon idée par celle des plaiſirs qui m'attendoient. J'euſſe mieux aimé, à la vérité, que tout ce que je deſirois de Madame de Lurſay, m'eût été donné par elle; mais je ne m'en ſentois pas moins diſpoſé à profiter des bontez de la premiere.

Le ſouper finit: Meilcour, me dit Madame de Lurſay pendant que tout le monde ſe levoit, vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce ſoir, & je vous avouerai qu'au fonds je n'en ſuis pas fâchée; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de vous. Moi, Madame! répondis-je; douteriez-vous de mon reſpect? Mais oui, reprit-elle; je n'ai pas ſur cela trop bonne opinion de vous: ce n'eſt pas que je ne ſuſſe

bien

bien vous imposer ; mais, après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je souris à ces mots : il me paroissoit plaisant que, pour éviter que je lui manquasse de respect, elle me redonnât un rendez-vous. Je vous entens, continua-t-elle, vous pensez bien que nous ne ferons pas seuls. Je fus si interdit de me voir déchû de toutes mes espérances, que je pensai lui répondre : Comme vous voudrez. Mais, Madame, lui dis-je après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce soir ? Parce que, répondit-elle, il y a trop de monde ici, & que la bienséance seroit choquée, si l'on vous y voyoit rester. Mais aussi, c'est votre faute ; il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie si nombreuse. Vous me desespérez, Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne se présente rien à mon esprit qui puisse me tirer d'un état aussi desagréable. Je ne sais pas, repartit-elle, ce qui vous fait desirer à ce point-là une chose aussi indifférente par elle-même ; mais, puisqu'elle vous paroît si essentielle, examinez ce que nous pourrions faire.

Il est naturel qu'en pareil cas le plus expérimenté se charge des affaires, & elle crut pouvoir, sans trop prendre sur elle, me fournir l'expédient qui devoit tous deux nous tirer d'embaras ; mais elle devoit pour son honneur paroître étourdie de la situation. Aussi rêva-t-elle long-tems : elle me proposa même, les uns après les autres, vingt moyens qu'elle condamnoit sur le champ, & finit par me dire, comme quelqu'un qui a épuisé toutes ses vûës, qu'elle ne voyoit rien de plus court, ni de plus sûr, que de ne pas rester avec elle. Je combattis son dernier avis, mais foiblement : je n'en savois pas assez pour nous

tirer

tirer d'un état si pénible, & je trouvai qu'elle avoit raison. Elle ne s'attendoit pas à une décision si précise, & elle prit dans l'instant son parti.

Il n'est pas douteux, dit-elle, que je n'aie raison; cela est sensible. En effet, je ne vois rien, mais rien du tout, qui puisse servir à notre idée. Ce n'est pas que dans le fonds on dût imaginer, si vous restiez ici, qu'il y a quelque chose de particulier entre nous deux; rien n'est si simple: mais le monde est méchant, vous êtes jeune, on ne voudroit jamais penser ce qui en est; & d'une chose qui n'est assurément, ni cherchée, ni prévûe, & qui n'auroit pas même besoin d'être cachée, on en feroit une affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant cela est cruel; car il est certain que je m'exposerois, mais de la façon du monde la plus funeste. Ce sacrifice que je vous ferois, seroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-tems vous afflige, & je m'afflige aussi moi de discuter si long-tems cette matiere avec vous. Il y a mille femmes assurément, à qui ceci ne causeroit pas le moindre embaras; mais j'ai si peu d'usages de ces sortes de choses, que vous ne devez pas paroître surpris du trouble où celle-ci me met. Si, cependant, l'on pouvoit se rassurer par la pureté de ses intentions, je n'aurois, à coup sûr, rien du tout à me reprocher; car je vous le répéte, rien n'est si simple que nous soyons seuls. Je ne doute pas que vous n'employiez ces momens à me dire que vous m'aimez; mais vous m'en diriez autant devant tout le monde: & puisque je ne puis là-dessus vous imposer silence, il me semble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais, ajouta-t-elle, toutes ces réflexions ne sont pas expédiens..... Avez-vous quelqu'un de vos gens ici? Oui, répondis-je: voudriez-vous que je

les

les renvoyaſſe ? Eh, mon Dieu, non ! reprit-elle, ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; gardez-vous-en bien. Mais .... pour quelle heure avez-vous demandé votre équipage ? pour minuit ? Oui, repris-je. Tant pis, repartit-elle, c'eſt l'heure à laquelle on ſortira de chez moi. Si je ne le faiſois revenir qu'à..... deux heures, par exemple, interrompit-elle : puiſque vous penſiez cela, pourquoi ne me le pas dire ? Cet expédient leve toutes les difficultez, & je vous ſais gré de l'avoir imaginé. En effet, le prétexte d'attendre vos gens eſt ſuffiſant pour reſter ; & ſuppoſé que quelqu'un vous offrît de vous remener, vous auriez vous en diſpenſer apparemment ? Je ne répondis à Madame de Lurſay, qu'en lui ſerrant la main avec paſſion ; & je ſortis pour donner mes ordres, riant en moi-même de ce qu'elle me faiſoit honneur du ſtratagême qui aſſuroit notre entretien, pendant qu'elle auroit pu à ſi juſte titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant, que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Madame de Lurſay ſe plaignoit de la migraine. Tout imbécile que j'étois, je ne laiſſai pas de comprendre, qu'elle ne feignoit cette indiſpoſition, que pour être plutôt en liberté de me parler ; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laiſſer jouïr de ce repos dont elle ſembloit avoir beſoin. Malgré toutes les réflexions que je faiſois là-deſſus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me ſentois une ardeur inquiete qui me tourmentoit. Je regardois triſtement Madame de Lurſay, comme pour lui demander raiſon du chagrin qu'on nous cauſoit ; & elle, par les plus tendres ſouris, me faiſoit entendre qu'elle partageoit mon inquiétude.

Ce moment ſi ardemment ſouhaité vint enfin : on

on se leva, on se disposa à partir. Je sortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver personne à moi dans l'anti-chambre. Ce que Madame de Lursay avoit prévû, ne manqua pas de m'arriver. On me proposa de me remener, je remerciai, mais avec un air décontenancé: on me pressoit d'accepter, mon embaras augmentoit; & je crois que, faute de savoir que répondre, je me serois laissé reconduire, si Madame de Lursay, fertile en expédiens, & dont l'esprit ne se troubloit pas aussi aisément que le mien, ne fût venue à mon secours. Ne voyez-vous pas, dit-elle en souriant, à ceux qui me tourmentoient le plus poliment du monde, que vous le gêneriez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on sache où il veut aller: il a sans doute quelque rendez-vous. Mais vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle en se tournant vers moi; & quoique j'aie un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce discours fut tenu d'un air si naturel, qu'il étoit impossible de n'y être point trompé. Je la remerciai en bégayant. On attribua mon trouble à la plaisanterie qu'elle m'avoit faite; & après m'avoir raillé bien ou mal sur ma bonne fortune prétendue, enfin on nous laissa ensemble.

Je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus saisi de la plus horrible peur que j'aie eue de ma vie. Je ne saurois exprimer la révolution qui se fit dans tous mes sens. Je tremblois; j'étois interdit; je n'osois regarder Madame de Lursay. Elle s'apperçut aisément de mon embaras, & me dit, mais du ton le plus doux, de m'asseoir auprès d'elle sur un sopha où elle s'étoit mise: elle y étoit à demi couchée, sa tête étoit appuyée sur des coussins, & elle s'amusoit nonchalamment & d'un air distrait à faire des nœuds. De tems en tems elle jet-

jettoit les yeux ſur moi d'une façon languiſſante, & je ne manquois pas dans l'inſtant de baiſſer reſpectueuſement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre par méchanceté que je rompiſſe le ſilence; enfin je m'y déterminai. Vous faites donc des nœuds? Madame, lui demandai-je d'une voix tremblante. A cette intéreſſante & ſpirituelle queſtion, Madame de Lurſay me regarda avec étonnement. Quelque idée qu'elle ſe fût faite de ma timidité, & du peu d'uſage que j'avois du monde, il lui parut inconcevable que je ne trouvaſſe que cela à lui dire. Elle ne voulut pas cependant achever de me décourager; & ſans y répondre: Je ſuis, me dit-elle, fâchée, quand j'y ſonge, que vous ſoyez reſté ici; & je ne ſais à préſent ſi ce ſtratagême que nous avons d'abord trouvé ſi heureux, fera l'effet que nous avons imaginé. Je n'y vois point d'inconvéniens, répondis-je. Pour moi, repartit-elle, je n'en vois qu'un; mais il eſt terrible. Vous m'avez trop parlé tantôt, & je crains qu'on n'ait deviné ce que vous me diſiez: je voudrois qu'en public vous fuſſiez plus circonſpect. Mais, Madame, repartis-je, il eſt impoſſible qu'on m'ait entendu. Ce ne ſeroit pas une raiſon, répondit-elle: on commence toujours par médire, ſauf après à examiner ſi l'on a eu de quoi le faire. Je me ſouviens que nous nous ſommes entretenus long-tems ſur une matiere qui ne laiſſe point un air indifférent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, on cherche à le lui perſuader; & le diſcours, ne partît-il pas du cœur, il anime toujours les yeux. Moi, qui vous examinois, par exemple, il me ſembloit que vous aviez plus de feu, plus de tendreſſe, que vous ne croyiez peut-être vous-même: c'étoit ſans que vous le vouluſſiez, même ſans que la choſe nous touchât aſſez pour qu'elle altérât votre phyſionomie; cependant je la trouvois changée. Je crains qu'un jour vous

ne

ne soyez trompeur; & je plains d'avance celles à qui vous voudrez plaire. Vous avez un air vrai, votre expression est passionnée, elle peint le sentiment avec une impétuosité qui entraîne; & je vous avouerai... Mais non, ajouta-t-elle en s'interrompant & avec un air confus, il ne me serviroit de rien de vous dire ce que je pense. Parlez, Madame, lui dis-je tendrement; rendez-moi, s'il se peut, digne de vous plaire. De me plaire? reprit-elle. Ah! Meilcour, c'est ce que je ne veux pas; & supposé que vous en ayez eu le dessein, n'y pensez plus, je vous en conjure: quelques raisons que j'aie de fuir l'amour, quelque peu même qu'il semble être fait pour moi, peut-être m'y rendriez-vous sensible. Ciel! ajouta-t-elle tristement, serois-je réservée à ce malheur, & ne l'aurois-je évité jusqu'ici, que pour y tomber plus cruellement?

Ces paroles de Madame de Lursay, & le ton dont elle les prononçoit, me jetterent dans un attendrissement où je ne m'étois jamais trouvé, & qui me pénétra au point que je ne pus d'abord lui répondre. Pendant le silence mutuel où nous restâmes quelque tems, elle paroissoit plongée dans la rêverie la plus accablante: elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au Ciel, les laissoit retomber tendrement sur moi, sembloit les en arracher avec peine: elle soupiroit avec violence; & ce desordre avoit quelque chose de si naturel & de si touchant, elle étoit si belle dans cet état, elle me pénétroit de tant de respect, que quand je n'aurois pas eu déja le desir de lui plaire, elle me l'auroit surement fait naître.

Eh! pourquoi, lui dis-je d'une voix étouffée, seroit-ce un malheur pour vous? Pouvez-vous me le demander, reprit-elle? Croyez-vous que je m'aveugle sur le peu de rapport qu'il y a entre nous? A présent que vous me dites que vous m'aimez, vous

vous êtes peut-être ſincere ; mais, combien de tems le ſeriez-vous, & combien ne me puniriez-vous pas d'avoir été trop crédule ? Je vous amuſerois : vous me fixeriez. Trop jeune pour vous attacher long-tems, vous vous en prendriez à moi des caprices de votre âge. Moins je vous fournirois des prétextes d'inconſtance, plus je vous deviendrois indifférente. Dans les ſoins que je prendrois de vous ramener, vous verriez moins une Amante ſenſible, qu'une perſonne inſupportable : vous iriez même juſqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi ; & ſi je ne me voyois pas indignement ſacrifiée, ſi vous n'inſtruiſiez pas le Public de ma foibleſſe, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avouant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lurſay auroit ſans doute parlé plus long-tems ſur ce ton tragique ; mais elle m'en vit ſi abattu, ſi près d'en verſer des larmes, ſi déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce ſujet, qu'elle crut néceſſaire, pour me remettre l'eſprit, de me parler avec moins de majeſté.

Au-reſte, ajouta-t-elle doucement, ce n'eſt pas que je vous croye capable d'aucun des mauvais procédez que je viens de vous dépeindre ; non, aſſurément : mais je vous le répéte, je crains votre âge plus encore que le mien ; d'ailleurs vous ne voudrez pas m'aimer à ma fantaiſie. Non, Madame, lui dis-je, je ne me conduirai jamais que par vos volontez. Je ne ſais pas, reprit-elle en ſouriant, ſi je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'eſt une preuve d'amour, que de perdre le reſpect ; & c'eſt la plus mauvaiſe façon de penſer qu'il y ait au monde : je ne dis pas qu'on ne doive naturellement attendre une recompenſe de ſes ſoins ; quelque repugnance que ſente une femme à s'engager trop avant, quand elle eſt

une

une fois perſuadée, elle laiſſe peu de choſe à combattre. Quand ſerai-je donc aſſez heureux pour vous perſuader, Madame? lui demandai-je. Quand? répondit-elle en riant; mais vous voyez que je la ſuis à demi. Je vous laiſſe dire que vous m'aimez, & je vous dis preſque que je vous aime. Vous voyez quelle eſt ma confiance: je n'ai pas craint de reſter ſeule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me ſemble, des preuves de tendreſſe aſſez fortes; & ſi vous les voyiez telles qu'elles ſont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il eſt vrai, Madame, repris-je d'un air embaraſſé; mais. . . . . Mais, Meilcour, interrompit-elle, ſavez-vous bien que ma démarche de ce ſoir eſt très-hazardée, & qu'il faut que je penſe auſſi-bien de vous que je le fais pour m'y être déterminée? Hazardée! repris-je. Oui, dit-elle, & je le répéte, très-hazardée. Au fonds, ſi l'on ſavoit que vous êtes ici de mon conſentement, que j'en ai lié volontairement la partie avec vous, en un mot, que ce n'eſt pas un coup imprévû, que ne ſeroit-on pas en droit d'en dire? Voyez pourtant le tort qu'on auroit; car perſonne ne peut être aſſurément plus reſpectueux que vous; & voilà, ce qu'on ne croit pas, le moyen de tout obtenir. Meilcour, ajouta-t-elle preſſamment, que vous voulez vous faire aimer! que cet air d'embaras & d'ingénuïté qui me découvre toute la candeur de votre ame, eſt flateur pour moi!

Ces paroles me ſembloient alors trop obligeantes pour n'en devoir pas remercier Madame de Lurſay; & dans le tranſport qu'elles me cauſoient, je pris ſur moi au point que j'oſai me jetter à ſes genoux. Ah Ciel! m'écriai-je, quoi vous m'aimerez, vous me le direz! Oui, Meilcour, reprit-elle en ſouriant & en me tendant la main, oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde;

de ; ſerez-vous content ? Je ne lui répondis qu'en ſerrant avec ardeur la main que je lui avois ſaiſie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lurſay, & parut la troubler : elle ſoupira ; je ſoupirois auſſi : nous fûmes quelque tems ſans nous parler. Je ceſſois un inſtant de baiſer ſa main, pour la regarder ; je trouvois dans ſes yeux une expreſſion dont j'étois ſaiſi ſans la bien connoître : ils étoient ſi vifs, ſi touchans, j'y liſois tant d'amour, que, ſûr qu'elle me pardonneroit mon audace, j'oſai encore lui baiſer la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever ? quelles ſont donc ces folies ? levez-vous, je le veux. Ah, Madame ! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplû ? Eh ! vous fais-je des reproches, répondit-elle languiſſamment ? Non, vous ne me déplaiſez pas ; mais reprenez votre place, ou pour mieux dire, partez, je viens d'entendre votre caroſſe, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, ſi vous voulez, on vous verra ; ſi je ſors, ce ne ſera que tard. Adieu, ajouta-t-elle en riant de ce que je retenois éternellement ſa main ; je veux abſolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'effraye, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me juſtifier : je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lurſay : en me preſſant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéïe : je lui ſoutins qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon caroſſe. Mais, quand cela ſeroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous reſtiez ici davantage. Ne nous ſommes-nous pas tout dit ? Il me ſemble que non, repris-je en ſoupirant ; & ſi je garde quelquefois le ſilence auprès de vous, c'eſt bien moins, parce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté que je trouve à vous exprimer tout ce que je penſe.

se. Voilà, me dit-elle, en se remettant sur le sopha, une timidité dont je veux vous corriger : il faut toujours la distinguer du respect; l'un est convenable, l'autre est ridicule. Par exemple, nous sommes seuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne : plus la liberté que je semble donner à vos desirs, est grande, plus vous êtes estimable de ne point chercher à en abuser. Vous êtes peut-être le seul au monde que je connoisse capable de ce procédé. Aussi la répugnance que je me suis toujours sentie pour ce que je fais aujourd'hui, cesse-t-elle. Je puis me flater enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenuë dont je vous loue, vient du respect; car, si vous n'étiez que timide, j'en aurois assez fait pour que vous ne le fussiez plus. Vous ne me répondez rien? C'est que je sens, Madame, reprisje, que vous avez raison, & que je voudrois que vous eussiez tort.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer que, quand elle s'étoit remise sur le sopha, je m'étois rejetté à ses pieds; qu'alors elle m'avoit laissé appuyer les coudes sur ses genoux; que d'une main elle badinoit avec mes cheveux; & qu'elle permettoit que je lui serrasse ou baisasse l'autre, car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah! si j'étois sûre, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez pas inconstant, ou indiscret, ajouta-t-elle en baissant la voix!

Loin de répondre comme je l'aurois dû, je sentis si peu la force de cette exclamation, je connoissois si peu le prix de ce que Madame de Lursay faisoit pour moi, que je m'amusai à lui jurer une fidélité éternelle. Le feu que je voyois dans ses yeux, & qui auroit été pour tout autre, un coup de lumiere; son trouble, l'altération de sa voix, ses soupirs doux & fréquens; tout ajoutoit

toit à l'occasion, & rien ne me la fit comprendre. Je crus même qu'elle ne se livroit tant à moi, que parce qu'elle étoit sûre de mon respect, & qu'un moment d'audace ne me seroit jamais pardonné; qu'elle étoit une de ces femmes, avec lesquelles il faut tout attendre, & pour qui le moment n'est redoutable que quand elles le veulent: je me fis, enfin, tant & de si fortes illusions, qu'elles prévalurent sur mes desirs & sur l'envie que la délicate Madame de Lursay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à se reprocher de ne s'être pas assez fait entendre, plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une sombre rêverie, & je l'aurois tourmentée jusqu'au jour de mes protestations d'amour, & sur-tout de respect, si, ennuyée enfin de la situation ridicule où je la mettois, elle ne m'eût réïteré, & très-fortement, qu'il étoit tems que je me retirasse: elle jugea en personne sensée, qu'il ne lui restoit plus rien dans cet instant à espérer de moi. Quelque répugnance que je montrasse pour lui obéir, je ne pus rien gagner sur elle, & nous nous séparâmes; elle étonnée sans doute, qu'on pût pousser aussi loin la stupidité; & moi persuadé qu'il me faudroit au moins six rendez-vous, avant que de savoir encore à quoi m'en tenir. Il me sembla même, qu'en me quittant, elle m'avoit regardé avec froideur; & je crus qu'elle n'étoit causée que par les silences où je m'étois laissé emporter avec elle.

Je ne me vis pas plutôt rendu à moi-même, que ma confusion se dissipant, je jugeai de ce qui venoit de se passer, différemment que je n'avois fait dans le tems de l'action même. Plus je me rappellois les discours & les façons de Madame de Lursay, plus j'y trouvois de quoi douter que mon respect eût été si bien placé que je l'avois cru, & que si le second rendez-vous se passoit comme le premier, elle eût la complaisance de

n'en accorder un troiſiéme, toute Dame à ſentiment qu'elle étoit. Je n'imaginois pas à la vérité, qu'en le preſſant davantage, j'euſſe remporté la victoire, mais que du moins je me la ſerois préparée. Mais auſſi, c'étoit ſa faute. Savois-je moi que toute femme qui, en pareille occaſion, parle de ſa vertu, s'en pare moins pour vous ôter l'eſpoir du triomphe, que pour vous le faire paroître plus grand? A quoi bon toutes ces fineſſes de Madame de Lurſay? Il devoit être décidé que je les prendrois pour bonnes, fuſſent-elles cent fois plus groſſieres; & il n'eſt avantageux aux femmes de s'en ſervir, qu'avec ceux à qui elles n'en impoſent point. Ma vertu! votre reſpect! mots bien choiſis pour un tête-à-tête! ſur-tout quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y ſont déplacez, & qu'on ne ſait point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réuſſite de celui-ci, & la fermeté que je me propoſois d'avoir dans les autres, mon Inconnuë revint m'occuper; mais les idées de plaiſir que Madame de Lurſay m'avoit offertes; les chaînes même dont je venois de me lier avec elle; l'impoſſibilité que je prévoyois à me faire aimer de cette Inconnuë; impoſſibilité dont pour me juſtifier à moi-même mes inégalitez, je m'effrayois encore plus dans ce moment; & l'indifférence que ce jour-là même elle m'avoit témoignée, me la rendirent moins chere. Je ſentois que, ſûr d'être aimé d'elle, j'aurois aiſément ſacrifié Madame de Lurſay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me diſſimuler qu'en me voyant, elle avoit détourné les yeux; qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux que l'on prend à l'aſpect d'un objet qui choque; & après un examen réïteré de mes charmes, de profondes réflexions ſur ce que j'avois lieu d'en attendre, &

le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit, ſi, comme cela me paroiſſoit viſible, mon Inconnuë ne m'aimoit pas, que Germeuil l'eût prévenue contre moi, ou qu'elle eût une antipathie ſecrette pour les jolies figures. J'aurois peut-être préſumé de la mienne un peu moins dans un autre tems; mais Madame de Lurſay, épriſe pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'eſtime pour ma perſonne. Je ne pouvois penſer qu'une femme auſſi peu ſuſceptible me trouvât dangereux, ſi en effet je ne l'étois pas, & que l'on fît une ſi violente impreſſion, ſans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je ſuppoſois à l'Inconnuë pour moi, je ſentois qu'elle m'intéreſſoit encore; mais j'attribuois le trouble dont mon cœur étoit tourmenté, à un reſte d'impreſſion trop vive d'abord pour être ſi promptement effacée, & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lurſay & l'idée de mon bonheur prochain avoient de plus puiſſant & de plus doux.

Je me diſpoſois le lendemain à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour, lorſqu'on lui annonça le Comte de Verſac. Elle me parut fâchée de cette viſite: il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus; auſſi venoit-il très-rarement chez elle. La même raiſon qui faiſoit qu'il ne convenoit pas à ma Mere, faiſoit en même tems qu'elle ne pouvoit lui convenir. Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maiſons, & moi allant peu à la Cour où Verſac étoit preſque toujours, nous nous connoiſſions fort peu.

Verſac de qui j'aurai beaucoup à parler dans la ſuite de ces Mémoires, joignoit à la plus haute naiſſance l'eſprit le plus agréable & la figure la plus ſéduiſante. Adoré de toutes les femmes qu'il trom-

trompoit & déchiroit ſans ceſſe, vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux Petit-Maître qu'on eût jamais vû, & le plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur ſoient; quoi qu'il en puiſſe être, elles l'avoient mis à la mode dès l'inſtant qu'il étoit entré dans le monde, & il étoit depuis dix ans en poſſeſſion de vaincre les plus inſenſibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les Amans les plus accréditez, ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réuſſir, il avoit toujours ſû tourner les choſes ſi bien à ſon avantage, que la Dame n'en paſſoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire, qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaiſant de ſang-froid & toujours agréable, ſoit par le fonds des choſes, ſoit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres, & perſonne ne rediſoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit compoſé les graces de ſa perſonne comme celles de ſon eſprit, & ſavoit ſe donner de ces agrémens ſinguliers qu'on ne peut, ni attraper, ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne vouluſſent l'imiter; & parmi ceux-là, aucun qui n'en devînt plus deſagréable: il ſembloit que cette heureuſe impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pu faire qu'à lui. Perſonne ne pouvoit lui reſſembler; & moi-même qui ai depuis marché ſi avantageuſement ſur ſes traces, & qui parvins enfin à mettre la Cour & Paris entre nous deux, je me ſuis vû long-tems au nombre de ces copies gauches & contraintes qui, ſans poſſéder aucunes de ſes graces, ne faiſoient que défigurer ſes défauts, & les ajouter aux leurs. Vêtu ſuperbement, il l'étoit toujours avec goût & avec nobleſſe; & il avoit l'air Seigneur, même lorſqu'il l'affectoit le plus.

Verſac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plu beaucoup. Je ne le voyois jamais ſans l'étudier & ſans chercher à me rendre propres ces airs faſtueux que j'admirois tant en lui. Madame de Meilcour qui, ſimple & ſans art, trouvoit ridicule tout ce qui n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Verſac, & en avoit frémi. Pour cette raiſon, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractere de Verſac, elle ne le ſouffroit qu'impatiemment; mais les égards qu'on ſe doit dans le monde, & qui, entre perſonnes d'un rang diſtingué, s'obſervent avec une extrême exactitude, l'obligeoit de ſe contraindre.

Il entra avec fracas, fit à Madame de Meilcour une révérence diſtraite, à moi une moins ménagée encore, parla un peu de choſes indifférentes, & ſe mit après à médire de tant de monde, que ma Mere ne put s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre, pour la déchirer perpétuellement. Eh! parbleu, Madame, répondit-il, que ne me demandez-vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être perpétuellement déchiré? On m'accable, continua-t-il, on me vexe, que c'eſt une choſe étrange, on m'excéde de calomnies, on me trouve des ridicules, comme ſi l'on n'en avoit pas, & que moi, je ne duſſe point les voir! Mais à propos, y a-t-il long-tems que vous n'avez vû la bonne Comteſſe? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'eſt qu'on ne la voit plus, reprit-il; j'en ſuis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction! Se ſeroit-elle jettée dans la dévotion? repartit ma Mere. Vraiſemblablement, reprit-il, elle en viendra-là: elle eſt pénétrée de la plus auguſte douleur; elle vient de perdre le petit Marquis qui lui a fait la plus condamnable infidélité que de mémoire d'homme

on ait imaginée. Comme ce n'eſt pas la premiere fois qu'elle eſt quittée, on pourroit croire qu'elle ſe conſoleroit de celle-ci comme des autres, car l'habitude au malheur le fait moins vif, ſans un accident qui rend cet abandon-ci extraordinaire. Et c'eſt? demanda Madame de Meilcour. C'eſt, repartit-il, mais comment le croiriez-vous de la perſonne de la Cour la plus prévoyante, la mieux rangée? c'eſt qu'elle n'avoit que celui-là. Pour rétablir ſa réputation, elle s'étoit fait une affaire de ſentiment; mais il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoûte: & ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'infidéle a voulu ſe réſerver le plaiſir noir, barbare, de n'avoir pas de ſucceſſeur, & qu'il la peint ſi bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit jours qu'elle eſt ſi fatalement délaiſſée, il ne s'eſt pas préſenté à elle la moindre conſolation. Vous conviendrez que cela eſt douloureux, mais au plus douloureux! Je ne crois pas, répondit ma Mere, un mot de toute cette Avanture. Comment! dit Verſac, c'eſt un fait public. Pourriez-vous me ſoupçonner de la prêter à la Comteſſe, qui eſt une des femmes du monde pour qui j'ai la plus grande conſidération, & que je tiens en eſtime particuliere? Ce que je vous dis, eſt auſſi prouvé qu'il l'eſt, qu'elle & la divine Lurſay ont mis du blanc toute leur vie. Je penſai frémir en entendant Verſac parler ſi injurieuſement d'une perſonne pour qui j'avois le plus grand reſpect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calomnie, répondit Madame de Meilcour, jamais Madame de Lurſay n'a mis de blanc. Oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'Amans. Des Amans! Madame de Lurſay, penſai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, pourſuivit Verſac, qu'on ne la connoit point? Ne ſait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins qu'elle a le

cœur tendre? Cela n'étoit-il pas décidé avant même qu'elle épousât cet infortuné Lursay, qui, par parenthèse, étoit bien le plus sot Marquis de France? Ignore-t-on qu'il la surprit un jour avec D..., le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troisiéme; & qu'enfin ennuyé de toutes ces surprises qui ne finissoient pas, il mourut pour ne pas avoir le déplaisir de retomber dans cet inconvénient? N'a-t-on pas vû commencer cette pruderie dans laquelle elle est aujourd'hui? Cela empêche-t-il que tels & tels (il en nomma cinq ou six) ne lui doivent leur éducation; que moi, qui vous parle, je ne lui ai refusé la mienne; & que peut-être elle ne postule actuellement celle de Monsieur? ajouta-t-il en me montrant. Cette apostrophe me fit rougir au point que, pour peu qu'il m'eût regardé, il se seroit surement mis au fait de l'intérêt que je prenois à ses discours.

Pense-t-elle, continua-t-il, avec son Platon, qu'elle n'entend, ni ne suit, nous en imposer sur les rendez-vous obscurs qu'elle donne, & que nous soyons là-dessus aussi duppe que les jeunes-gens qui, ne connoissant, ni la nature, ni le nombre de ses avantures, croyent adorer en elle la plus respectable des Déesses, & soumettre un cœur qu'avant eux personne n'avoit surpris?

Ce portrait si vrai de ma situation dissipa entierement le doute où j'avois été jusques-là sur les discours de Versac. Je reconnus, en rougissant, combien j'avois été trompé; & sans m'imaginer comment je pourrois punir Madame de Lursay de l'estime qu'elle m'avoit donnée pour elle, je résolus fermément de le faire. Si je m'étois rendu justice, j'aurois senti que je ne devois qu'à moi-même le piége dans lequel j'étois tombé;

que

que le manége de Madame de Lurſay étoit celui de toutes les femmes; & qu'en un mot, il y avoit moins de fauſſeté dans ſon procédé, que de ſotiſe dans le mien. Mais cette réflexion étoit, ou trop mortifiante, ou trop au-deſſus de moi, pour que je la fiſſe. Comment! me diſois-je à moi-même, m'aſſurer que jamais elle n'a aimé que moi! abuſer auſſi indignement de ma crédulité! Pendant que je m'occupois ſi deſagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Verſac attribuoit à Madame de Lurſay, fût vrai, lui demanda pourquoi, paroiſſant de ſes amis, il ſe déchaînoit contre elle à ce point-là? C'eſt, répondit-il, par eſprit de juſtice; c'eſt que je ne ſaurois ſupporter ces femmes hypocrites qui, plongées dans les déréglemens qu'elles blâment dans les autres, parlent ſans ceſſe de leur vertu, & veulent en impoſer au Public. J'eſtime cent fois plus une femme galante, qui l'eſt de bonne-foi; je lui trouve un vice de moins: d'ailleurs, puiſqu'il faut tout vous dire, cette Lurſay vient de me jouer le tour le plus ſanglant, de me faire la plus abominable tracaſſerie, que l'on puiſſe imaginer. Vous connoiſſez Madame de . . . . . Cela fait le plus joli ſujet à former! Je m'étois préſenté, on m'avoit reçu, j'étois écouté convenablement, enfin je perſuadois: n'eſt-elle pas venue mettre des ſcrupules, des craintes dans l'eſprit de cette jeune perſonne, lui dire qu'elle ſe perdoit de me voir; que j'étois inconſtant, indiſcret? Enfin, elle lui a fait une ſi étrange peur de moi, que nous en avons été brouillez trois jours, & que je n'ai mon rappel que de ce matin. Penſez-vous de bonne-foi que cela ſe pardonne?

Verſac, après quelques autres propos qui tous m'animoient de plus en plus contre Madame

de Lurſay, ſortit. Madame de Meilcour, qui, ſans deviner l'intérêt que j'y pouvois prendre, avoit remarqué que ce que j'avois entendu, m'avoit fait impreſſion, chercha à me diſſuader: mais elle ne gagna rien ſur moi, & je courus chez Madame de Lurſay, dans l'intention de me venger par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule reſpect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la premiere Partie.

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.

J'Etois sorti de chez moi, résolu de ne rien épargner à Madame de Lursay du mépris qu'à mon sens elle méritoit : je ne voulois pas même m'en tenir à une explication particuliere, qui ne l'auroit mortifiée que pour le moment ; & je croyois ne pouvoir me bien venger d'elle,

qu'en lui faiſant une de ces ſcènes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débuter dans le monde d'une façon brillante, je ne laiſſois pas de ſentir que je l'exécuterois difficilement: je n'étois pas d'ailleurs aſſez mal né pour qu'il me reſtât long-tems dans l'eſprit. Je conſidérai encore que, pour faire réuſſir une auſſi cruelle impertinence, il me falloit un mérite ſupérieur, ou du moins une réputation établie, comme celle de Verſac.

J'en revins donc à prendre avec moi d'autres arrangemens, plus faciles, & en même tems plus flateurs. Je réſolus de ne rien témoigner à Madame de Lurſay du reſſentiment que j'avois contre elle, de profiter de ſa tendreſſe pour moi, & de lui marquer après, par l'inconſtance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonnes fortunes ont imaginé de plus mauvais en procédez, tout le mépris qu'elle m'inſpiroit. Cette ſcélérate idée me parut la plus agréable & la plus ſûre; & je m'y fixai. J'entrai chez elle, comblé de joye d'avoir pu trouver une ſi belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'inſtant même.

Je comptois, & avec quelque raiſon, que Madame de Lurſay ſeroit ſeule; mais ſoit que ma façon de me comporter dans mes rendez-vous lui eût déplu, ſoit qu'elle eût voulu me les faire deſirer, elle avoit décidé que je ſerois en proye à tous les importuns que mon deſtin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas ſans une extrême ſurpriſe que je vis dans la cour le caroſſe de Verſac: je devois ſi peu m'attendre à cet évènement, que je ne pus d'abord me perſuader ce que je voyois; la choſe cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M. le Comte qui, plutôt étendu dans un grand fauteuil, qu'il n'y étoit aſſis, étaloit faſtueuſement devant Ma-

Madame de Lurſay ſa magnificence & ſes graces, & lui parloit du ton le plus inſolent & de l'air le plus familier.

Pour mieux en impoſer à Verſac, elle me reçut avec une extrême froideur; mais je dûs m'appercevoir au ſouris malin que ma préſence lui arracha, qu'il pénétroit le motif de ma viſite. Je m'aſſis avec cet air décontenancé qui ne quittoit rarement, & qu'alors ſa vûë augmentoit: pour lui, il ſe dérangea peu; & continuant ſon diſcours:

Vous avez raiſon, Marquiſe, dit-il, il n'y en a plus, & je ne ſais, après tout, s'il en faut tant regreter la perte. Une grande paſſion eſt ſans doute quelque choſe de fort reſpectable; mais à quoi cela mène-t-il, qu'à s'ennuyer long-tems l'un avec l'autre? Je tiens qu'il ne faut jamais gêner le cœur. Je n'ai, moi qui vous parle, jamais tant de beſoin de changer, que lorſque je vois qu'on prend des meſures pour me retenir. Oh! je le crois, répondit Madame de Lurſay; mais quel parti prendriez-vous, ſi vous voyiez qu'on voulût vous être infidéle? J'en changerois beaucoup plus vîte. C'eſt aſſurément, reprit-t-elle, un aimable cœur que le vôtre. Eh! Madame, répondit-il, je n'ai là-deſſus rien de ſingulier. Comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaiſir: fixez-le toujours auprès du même objet, nous y ſerons fixez auſſi. Voyez-vous, Marquiſe, il n'y a perſonne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit queſtion de lui être éternellement attaché. Loin de ſe le propoſer l'un à l'autre, c'eſt une idée qu'on écarte le plus qu'on peut, du moins quand on eſt ſage: on ſe dit bien qu'on s'aimera toujours; mais il eſt tant d'exemples du contraire, que cela n'effraye pas: ce n'eſt qu'un propos galant qui n'a que force de madrigal, & qui eſt compté pour rien, quand on veut ſe donner le

plaisir de l'inconstance. Une chose qui me surprendra toujours, repliqua-t-elle, c'est qu'avec ces sentimens que vous dissimulez fort peu, vos perpétuelles trahisons, l'indécence avec laquelle vous conduisez & rompez une intrigue, il y ait des femmes assez insensées pour vous trouver aimable? Eh bien, dit froidement Versac, ce ne seroit pas de cela que je serois surpris, moi; mais je le serois beaucoup, si elles ne nous aimoient pas par des défauts que nous n'avons presque toujours que par égard pour elles? Nous sommes inconstans, dites-vous: sont-elles fidéles? Vous prétendez que nous rompons indécemment; c'est ce dont je ne me suis pas encore apperçu, il me semble que l'on se quitte aussi décemment, qu'on s'est pris: si les choses font du bruit, ce n'est pas toujours notre faute. Ce sera celle des femmes apparemment? reprit Madame de Lursay. Sans doute, Madame, répondit-il: s'il y a quelques femmes qui souhaitent que les foiblesses de leur cœur soient à jamais ignorées, combien n'en est-il pas, qui n'aiment que pour qu'on le sache, & qui prennent soin elles-mêmes d'en instruire le Public? Mais, reprit-elle, Madame de * * * * qui vous aimoit si tendrement, & qui desiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en sût rien, fût-ce elle qui se perdit? Lequel de vous deux en parla le plus? Ni elle, ni moi, reprit-il, & nous deux ensemble: elle craignoit l'éclat, & je m'étois prêté fort sensément aux raisons qu'elle avoit de le craindre. Mais voulez-vous que je dise? il est des yeux qu'on ne trompe pas; le Public vit malgré nous, que nous nous aimions: aussi indiscret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vû; j'eus beau vouloir sauver les bienséances, on me crut amoureux, parce qu'en effet je l'étois, & il en arrive ainsi des engagemens qu'on dissimule le mieux. Je crois toujours que vous

VOUS

vous trompez, repliqua-t-elle : j'ai des exemples contre ce que vous avancez. Idée fausse, reprit Versac : une femme croit souvent qu'on ignore ce qu'elle fait, parce qu'on a la politesse de ne pas marquer devant elle qu'on a pénétré ses sentimens ; mais Dieu sait combien de propos se tiennent sur ces petits commerces tendres si scrupuleusement voilez, & si parfaitement connus ! Je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre, & cependant rien ne m'échape. Eh oui, dit Madame de Lursay d'un ton moqueur, je le croirois bien ! Eh ! mon Dieu ! Marquise, répondit-il, si vous saviez tout ce que je vois, vous penseriez mieux de ma pénétration. Par exemple, j'étois, il n'y a pas long-tems, avec une de ces femmes raisonnables, de ces femmes adroites, dont les penchans sont ensévelis sous l'air le plus réservé, qui semblent avoir substitué, aux déréglemens de leur jeunesse, de la sagesse & de la vertu ; vous concevez, ajouta-t-il, qu'il y a de ces femmes-là. Eh bien, j'étois seule avec une Prude de cette espéce : l'Amant arriva, on le reçut froidement, à peine voulut-on le traiter comme connoissance ; mais pourtant les yeux parlerent, malgré qu'on en eût, la voix s'adoucit, le petit homme, fort neuf encore, fut embarassé de la situation ; & moi à qui rien n'échapa, je sortis le plutôt que je pus, pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles qui me jetterent dans le dernier embaras, & qui, malgré la grande présence d'esprit de Madame de Lursay, ne laissoient pas aussi de l'inquiéter, il se leva en effet, & voulut sortir. Ah ! Comte, s'écria Madame de Lursay, quelle cruauté ! Quoi vous partez ! il y a mille ans que je ne vous ai vû ! vous resterez. Ah ! pour à présent je ne puis ; dit Versac, vous ne sauriez imaginer tout ce que j'ai à faire ; cela ne

ne se comprend pas, la tête m'en tourne ; mais, si vous restez chez vous ce soir, & que vous vouliez de moi, fût-ce au préjudice de toute la terre, je suis à vous. Madame de Lursay y consentit avec autant de joye, que si elle ne l'eût pas détesté ; & il sortit.

Voilà bien, me dit-elle dès que nous fûmes seuls, le fat le plus dangereux, l'esprit le plus mal tourné, & l'espéce la plus incommode qu'il y ait à la Cour ! Pourquoi, si vous le connoissez sur ce ton-là, repris-je, le voyez-vous ? Ah ! pourquoi ? répondit-elle, c'est que si l'on ne voyoit que les gens qu'on estime, on ne verroit personne ; que moins ceux du caractere de Versac sont aimables dans la société, plus il faut les y ménager : quelque amitié que vous leur marquiez, ils vous déchirent ; mais, si vous rompiez brusquement avec eux, ils vous déchireroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui, calomnie toute la terre sans pudeur & sans ménagement : vingt femmes plus étourdies, plus décriées, plus méprisables encore qu'il ne l'est peut-être, l'ont mis à la mode : il parle un jargon qui éblouït : il a sû joindre au frivole du petit-maître, le ton décisif du pedant : il ne se connoit à rien, & juge de tout ; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'esprit, il a persuadé qu'il en avoit : sa méchanceté le fait craindre ; & parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit. Quelque vivacité que Madame de Lursay employât à me peindre Versac si desavantageusement, elle ne me persuada pas que ce portrait pût lui ressembler : Versac étoit pour moi le premier des hommes, & je n'attribuai qu'au dépit de l'avoir manqué, tout le mal qu'elle m'en disoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en sentir redoubler mon mépris pour elle.

elle. Cependant nous étions seuls, elle étoit belle, & je la savois sensible. Elle ne m'inspiroit plus, ni passion, ni respect, je ne la craignois plus; mais je ne l'en desirai que davantage. Je me redis, pour m'animer, tout ce que Versac m'avoit appris. Je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi; & plus je rougissois du personnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le ridicule que je m'étois donné moi-même. En achevant le panégyrique de Versac, elle se mit à me regarder d'un air si particulier, elle avoit quelque chose de si tendre dans les yeux, que quand je n'aurois pas brûlé du desir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bien-tôt combien peu sa conquête étoit flateuse, j'étois trop jeune pour m'occuper long-tems de cette idée : à l'âge que j'avois alors, le préjugé ne tient pas contre l'occasion; & d'ailleurs, pour ce que je souhaitois d'elle, il importoit assez peu que je l'estimasse.

Je m'approchai d'elle sans lui rien dire, & lui baisai la main, mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes espérances. Eh bien ! me demanda-t-elle en souriant, serez-vous aujourd'hui plus sage que vous n'étiez hier ? Je le crois, répondis-je d'un ton ferme : les momens que vous voulez bien m'accorder, sont trop précieux pour n'en pas faire usage; & je sens que vous ne devez pas être contente de celui que j'en ai fait jusques à présent. Que signifie donc ce discours ? dit-elle en affectant de la surprise. Que je prétens, repris-je, que vous m'aimiez, que vous me le disiez, que vous me le prouviez enfin. Je prononçai ces paroles avec une intrépidité dont la veille elle ne m'auroit pas soupçonné, & qui lui parut si peu dans mon caractere, qu'elle ne songea seulement pas à s'en choquer. Elle ne me répondit que par

un

un ſouris mépriſant, qui me fit ſentir le peu de cas qu'elle faiſoit de mes prétentions, & combien elle me croyoit incapable de les ſoutenir. On ſe pique à moins. Je devins tout d'un coup ſi familier, que Madame de Lurſay en fut étourdie, & au point que je n'eus d'abord à combattre qu'une aſſez foible réſiſtance. Elle s'apperçut avec étonnement, qu'elle ne m'impoſoit plus, & peut-être ſi j'avois aidé au moment, ne l'auroit-elle pas reculé; mais au milieu de ces emportemens que l'amour ſeul peut autoriſer, j'étois ſi ſûr de vaincre, j'apportois ſi peu de tendreſſe, qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente. Cette façon trop déterminée me nuiſit ſans doute. Ses yeux s'armerent d'un courroux véritable, mais rien ne me contenoit; & perſuadé qu'intérieurement elle ſouhaitoit d'être vaincue, en demandant pardon, je continuois d'offenſer. Cependant je ne pus rien obtenir, ſoit que Madame de Lurſay ne voulût pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas aſſez décent pour elle, ſoit que le peu d'uſage que j'avois des femmes, ne me rendît pas auſſi dangereux qu'il auroit fallu l'être.

Honteux d'une entrepriſe qui m'avoit ſi mal réuſſi, je laiſſai Madame de Lurſay, fort embaraſſé de ce que je prévoyois qu'elle alloit me dire: je crois qu'elle étoit en peine auſſi de la façon dont elle devoit agir dans une circonſtance ſi délicate. Me montrer trop d'indulgence, que n'en penſerois-je pas? Affecter trop de colere, je pouvois en être découragé; & il étoit à craindre que pour les ſuites, cela ne tirât à conſéquence. Elle demeura quelque tems rêveuſe, & ſans parler; je l'imitois. Un homme un peu au fait du monde, auroit dit, ſur ce qui venoit de ſe paſſer, mille jolies choſes qui aident une femme en pareil cas; mais je n'en ſavois aucune,

&

& il falloit que Madame de Lurſay tirât tout de ſon propre fonds, ou qu'elle ſe réſolut à ne me parler jamais. Elle prit enfin ſon parti : ce fut de me témoigner avec tendreſſe & dignité, qu'elle trouvoit mes procédez extrêmement ridicules. Je m'excuſai ſur l'amour : elle me ſoutint qu'il ne conduit pas à perdre le reſpect ; trés reſpectueuſement je l'aſſurai du contraire : elle pouſſa la diſpute là-deſſus ; à force de differter, nous perdimes le fonds de la queſtion : je la terminai en lui baiſant la main qu'elle tendit, en m'aſſurant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu, juſques dans ſa colere même j'avois vû l'excès de ſa facilité : ma vengeance n'étoit que différée ; & aſſez mal à propos, je ne crus pas devoir trop en preſſer les inſtans. Nous étions retombez dans le ſilence. Madame de Lurſay qui s'étoit conduite ſur mon premier emportement en perſonne ſenſée, étoit en droit d'en eſpérer un ſecond, & ſembloit s'y attendre : elle ne ſavoit qui m'avoit fourni les lumieres qui l'avoient étonnée ; & en ſe flatant peut-être que je ne les devois qu'à l'amour, elle dût ſans doute être ſurpriſe de les trouver auſſi bornées : elle crut, toutes réflexions faites, qu'il ſeroit convenable de m'aider des ſiennes ; & reprenant la converſation que nous venions de finir, elle me demanda, mais avec une douceur extrême, pourquoi j'avois paſſé de beaucoup de reſpect, même d'un reſpect trop timide, à une familiarité deſobligeante. Car enfin, ajouta-t-elle, je conçois que s'il y a des femmes auprès deſquelles l'homme du monde le moins aimable n'a beſoin que de leurs propres deſirs, & pour qui tout eſt moment & danger, qu'on manque à celles-là, je n'en ſuis point étonnée ; mais j'oſe dire

que

que je ne ſuis point dans ce cas : je dois me croire, par ma façon de penſer & de vivre, à l'abri de certaines entrepriſes ; cependant vous voyez ce qui m'arrive.

Outré d'une auſſi impudente hypocriſie, car je ne voulus jamais croire que Verſac eût pu me tromper, d'abord je ne répondis rien : je ne pouvois marquer à Madame de Lurſay tout le mépris qu'elle m'inſpiroit, & lui répéter les diſcours ſur leſquels il étoit fondé, ſans qu'elle ſe crût obligée de me rendre toute la bonne opinion que j'avois eue d'elle, & je me mettois par-là peut-être dans l'impoſſibilité d'en triompher jamais.

Vous ne répondez rien, reprit-elle, craignez vous de vous excuſer trop, ou ne daigneriez-vous pas le faire ? Je ne ſavois que lui dire, & je rejettai tout, encore une fois, ſur l'amour que j'avois pour elle, & ſur les bontez qu'elle m'avoit témoignées. A l'égard de l'amour, reprit-elle, je vous ai, je penſe, déja répondu que ce n'étoit pas une excuſe légitime : pour les bontez dont vous me parlez, je conviens que j'en ai pour vous ; mais il en eſt de plus d'une eſpéce, & je crois que les miennes ne vous mettent en droit de rien. Quand je me ſerois même publié au point que vous le ſuppoſez, un Amant délicat, ou ne s'en ſeroit pas ſervi, ou n'en auroit pas abuſé comme vous venez de le faire. Elle ajouta à cela mille choſes finement penſées, & me fit enfin entrevoir de quelle néceſſité étoient les gradations. Ce mot & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus : je pris la liberté de le dire à Madame de Lurſay, qui en ſouriant de ma ſimplicité, voulut bien prendre la peine de m'inſtruire. Je mettois chaque précepte en pratique à meſure qu'elle me le donnoit, & l'étude importante des gradations auroit pu nous mener fort loin, ſi nous n'euſ-

n'euſſions entendu dans l'antichambre un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquais vint annoncer Madame & Mademoiſelle de Théville. Je connoiſſois parfaitement ce nom : Madame de Théville & ma Mere étoient aſſez proches parentes, mais aſſez mal enſemble depuis long-tems ; & Madame de Théville aiant depuis demeuré preſque toujours en Province, je ne l'avois jamais vûë. Elles entrerent, & ma ſurpriſe fut ſans égale, quand je trouvai dans Mademoiſelle de Théville cette Inconnuë que j'adorois, & à qui je croyois tant d'averſion pour moi. Je ne pourrois exprimer que foiblement le deſordre que cette vûë me cauſa, combien d'amour, de tranſports & de craintes elle renouvella dans mon cœur. Madame de Lurſay l'accabloit de careſſes ; & je jugeai par le ton qu'elle prit avec Madame de Théville, qu'il y avoit entre elles une intime amitié. Cela me ſurprenoit d'autant plus que non ſeulement je ne l'avois jamais vûe chez Madame de Lurſay, mais encore que je ne lui en avois jamais entendu parler. Elle fit des reproches à ſon amie de ce qu'elle avoit été long-tems ſans la voir. Vous devez croire, répondit Madame de Théville, qu'il faut que des affaires très-importantes m'en aient empêchée ; je ne ſuis reſtée à Paris que peu de tems pendant lequel je vous ai vûe : obligée d'aller à la campagne, je n'en ſuis revenue que depuis deux jours, & j'y aurois même demeuré plus long-tems, ſi elle avoit moins ennuyé Hortenſe.

Que ne devins-je pas, quand j'appris par les diſcours de Madame de Théville, que le ſeul lieu où je n'euſſe pas cherché mon Inconnuë, étoit celui où je l'aurois rencontrée, & qu'en fuyant opiniâtrement Madame de Lurſay, j'avois perdu toutes les occaſions de m'approcher d'Hortenſe. En faiſant ces triſtes réflexions, je ne ceſſois pas de

de la regarder, & d'achever de me perdre auprès d'elle. Madame de Lurſay me préſenta, en me nommant, à Madame de Théville, qui me parla obligeamment, quoique d'un air fort ſérieux, qu'elle prit peut-être à propos du froid qui étoit entre elle & ma Mere. Si je ne parus pas lui plaire beaucoup, elle ne fit pas ſur moi non plus une impreſſion fort agréable. C'étoit une femme aſſez belle encore, mais dont la phiſionomie étoit haute, & n'annonçoit pas beaucoup de douceur dans le caractere. Elle étoit, diſoit-on, fort vertueuſe, & d'autant plus reſpectable, qu'elle l'étoit ſans faſte, qu'elle l'avoit toujours été, & ne croyoit pas pour cela qu'il lui fût permis de médire de perſonne; mais peu faite pour le monde, & le mépriſant, elle ne ſongeoit pas aſſez à plaire: on étoit forcé de la reſpecter, on l'admiroit; mais on ne l'aimoit pas. Pour Mademoiſelle de Théville, elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis. Il eſt vrai que j'ai penſé depuis, qu'il n'étoit pas impoſſible qu'elle n'y eût rien compris: le trouble de mes ſens avoit paſſé juſqu'à mon eſprit; & la confuſion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortenſe me piqua plus que celui de ſa Mere. Rêveuſe, & comme embaraſſée de ma préſence, elle ne jettoit ſur moi que des regards triſtes ou diſtraits. Sa Mere & Madame de Lurſay qui ſe parloient, nous laiſſoient en liberté d'en faire autant; mais je ſentois trop vivement le plaiſir d'être auprès d'elle, pour pouvoir lui parler d'autres choſes que de mon amour, & rien dans cet inſtant n'en pouvoit autoriſer l'aveu. D'ailleurs, ce qui s'étoit paſſé aux Thuilleries entre elle & moi, l'indifférence avec laquelle elle avoit paru me revoir, cette paſſion ſecrette dont par ſes propres diſcours je la ſoupçonnois, tout con-

contribuoit à me gêner auprès d'elle. Je cherchois vainement à commencer la converſation, la ſombre rêverie dans laquelle je la voyois plongée, augmentoit ma timidité. Quoi! me diſois-je, j'ai pu penſer que c'étoit moi qui l'avois frappée, j'ai oſé croire que cet Inconnu ſi dangereux pour ſon cœur, n'étoit autre que moi! Quelle erreur! avec quelle indifférence, quel odieux mépris, ne ſuis-je pas reçu d'elle? Ah! cet Inconnu, quel qu'il ſoit, n'ignore plus ſon bonheur: il dit qu'il aime, il s'étend dire qu'il eſt aimé, leurs cœurs unis par les plus tendres plaiſirs les goûtent ſans contrainte; & moi, je nourris dans la douleur une funeſte paſſion privée à jamais de la douceur de l'eſpérance! Par quelle cruelle bizarrerie faut-il que ce moment où elle m'inſpire le plus violent amour, ſoit celui où naiſſe ſa haine!

Ces affreuſes idées m'accabloient, & ne me guériſſoient pas. Je m'en laiſſois pénétrer, lorſqu'on annonça Madame de Senanges: tout entier à ma triſteſſe, à peine la remarquai-je quand elle entra. Il n'en fut pas d'elle ainſi, elle me ſaiſit d'abord; & ſes yeux s'étoient promenez ſur toute ma perſonne, avant que j'euſſe ſeulement entrevû la ſienne.

Verſac que je quitte, dit-elle à Madame de Lurſay, vient de m'apprendre que vous reſtiez chez vous ce ſoir: c'eſt un tems dont je veux profiter, vous le voulez bien, n'eſt-il pas vrai? Ne vous a-t-il pas dit, lui demanda Madame de Lurſay, que je vous faiſois bien des reproches de ce que je ne vous vois jamais? C'eſt un étourdi, reprit-elle, il ne m'a rien dit de votre part; mais dites-moi donc, Reine, ce que vous devenez, qu'il n'eſt plus poſſible de vous trouver nulle part?

Pendant ces complimens auſſi faux que fades, Madame de Senanges me regardoit avec complaiſance. Elle embraſſa Madame de Théville, qu'elle

étoit,

étoit, disoit-elle, charmée de revoir, & qu'elle gronda de s'être enterrée si long-tems dans la Province : elle loua les charmes d'Hortense, mais en femme qu'ils ne satisfaisoient pas : l'éloge fut court & sec, & fait avec un air distrait & orgueilleux. Elle ne me dit rien sur ma figure, mais elle la regardoit sans cesse ; & je crois que si elle avoit cru honnête de m'en faire compliment, il auroit été plus sincere & plus étendu que celui qu'elle fit à Mademoiselle de Théville : en me parlant, elle ne me perdoit pas de vûë ; & l'expression qu'elle mettoit dans ses regards, étoit si marquée, que tout ignorant que j'étois encore, il ne me fut pas possible de m'y tromper.

Madame de Senanges à qui, comme on le verra dans la suite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation, étoit une de ces femmes philosophes, pour qui le Public n'a jamais rien été ; toujours au-dessus du préjugé, & au-dessous de tout ; plus connues encore dans le monde par leurs vices que par leur rang ; qui n'estiment le nom qu'elles portent, que parce qu'il semble leur permettre les caprices les plus fols, & les fantaisies les plus basses ; s'excusant toujours sur un premier moment, dont elles n'ont jamais senti la puissance, & qu'elles veulent trouver par-tout ; sans caractere comme sans passions, foibles sans être sensibles, cédant sans cesse à l'idée d'un plaisir qui les fuit toujours ; telles en un mot, qu'on ne peut jamais, ni les excuser, ni les plaindre.

Madame de Senanges avoit été jolie, mais ses traits étoient effacez : ses yeux languissans & abattus n'avoient plus, ni feu, ni brillant : le fard qui achevoit de flétrir les tristes restes de sa beauté, sa parure outrée, son maintien immodeste, ne la rendoient que moins supportable : c'étoit enfin une femme à qui de toutes ses anciennes graces, il ne restoit plus que cette indécence que la jeu-

jeuneſſe & les agrémens font pardonner, quoiqu'il deshonore l'un & l'autre, mais qui, dans un âge plus avancé, ne préſente plus aux yeux qu'un tableau de corruption, qu'on ne peut regarder ſans horreur.

A l'égard de l'eſprit, elle en avoit, j'entens de celui qu'on trouve ſi communément dans le monde : ce n'étoit rien que ce qu'elle diſoit ; mais elle ne s'épargnoit rien, médiſoit toujours, & ne penſant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle penſoit. Elle avoit de ces tournures de Cour, bizarres, négligées & nouvelles, ou renouvellées : elle les aidoit d'un ton nonchalant & traîné ; pareſſe affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'eſt, à mon ſens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement. Malgré ces rares talens pour le frivole, elle en ſortoit quelquefois, diſſertoit opiniâtrément, & ſans juſteſſe & ſans connoiſſance ne laiſſoit pas de juger ; patrie au-reſte de ſentimens & de probité, & toujours étonnée à l'excès des déréglemens de ſon ſiécle, ſur leſquels elle gémiſſoit volontiers.

La reſpectable Senanges, telle que je viens de la dépeindre, fut frappée à ma vûë. Ce moment qui décidoit chez elle les grandes paſſions, ce moment malheureux dont elle ne pouvoit jamais ſe ſauver, parce que, comme elle le diſoit elle-même, il étoit impoſſible d'y réſiſter, l'entraîna, & me la ſoumit. Ce n'eſt pas, elle me l'a avoué depuis, que j'euſſe bien préciſément tout ce qu'il falloit pour lui plaire : j'étois trop uni dans mes façons, je n'avois, ni tons extravagans, ni manieres ridicules, je paroiſſois ignorer ce que je valois ; mais en ſentant tout ce qui me manquoit, elle fut flatée de la gloire de me le faire acquerir ; elle ſe mit enfin en tête de me former : terme à la mode qui couvre bien des idées qu'il ſeroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'esprit, que ce seroit elle qui me formeroit; & malgré ses mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle, qu'une coquette délabrée, dont l'impudence même me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie, que l'on appelle dans le monde, sotise & mauvaise honte, parce que, s'ils y étoient encore des vertus, ou des agrémens, trop de personnes auroient à rougir de ne les point posséder.

Je ne sais si Madame de Senanges s'apperçut que ces regards avides qu'elle jettoit sur moi, m'embaraſſoient; mais elle ne s'en contraignit pas davantage. Pour que je connusse bien tout le prix de ma conquête, elle m'étala toute sa nonchalance & toutes ses graces, & joignoit, pour m'achever, tous les ridicules de sa personne à ceux de sa conversation. Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui se définissoit au premier coup-d'œil; & quelque froideur que je trouvasse dans Mademoiselle de Théville, je cherchai sa vûë comme le contrepoison à celle de Madame de Senanges. Elle l'écoutoit; & je crus remarquer à sa rougeur & à son air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi; cela ne me surprit pas. Je réfléchissois avec étonnement sur la distance prodigieuse qui étoit entre elle & Madame de Senanges; sur ces graces si touchantes, ce maintien si noble, réservé sans contrainte, & qui seul l'auroit fait respecter; sur cet esprit juste & précis, sage dans l'enjouement, libre dans le sérieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté ce que la nature la plus perverse & l'art le plus condamnable peuvent offrir de plus bas & de plus corrompu.

Madame de Senanges qui pour se prouver son mérite, pensoit plutôt au nombre de ses Amans, qu'au

qu'au tems qu'ils avoient voulu demeurer dans ſes chaînes, étoit très-perſuadée que ſes charmes agiſſoient ſur moi comme il lui convenoit, & qu'elle ne s'en retourneroit pas ſans une déclaration en bonne forme.

Cette idée la rendoit d'une gayeté déteſtable, lorſque Verſac, que ſon fracas annonçoit de loin, entra, ſuivi du Marquis de Pranzi, homme à la mode, éléve & copiſte éternel de Verſac. Madame de Lurſay rougit en le voyant, & le reçut d'un air embaraſſé. Verſac qui avoit prévû cette réception, ne fit pas ſemblant d'appercevoir le trouble où la préſence de Pranzi jettoit Madame de Lurſay : il ne remarqua d'abord que Madame de Senanges, & affectant un air étonné : Elle, ici! s'écria-t-il en regardant Madame de Lurſay, elle, ici! mais eſt-ce que je me ſerois trompé? Que voulez-vous donc dire? demanda-t-elle. Ah! rien, répondit Verſac en baiſſant un peu la voix, c'eſt ſeulement que j'ai cru que, quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit intérêt, on n'imaginoit pas de le laiſſer voir à Madame de Senanges. Je ne la crois redoutable ici pour perſonne, repliqua-t-elle. Eh oui! reprit-il; c'eſt ce qui fait que je me ſuis trompé.

Il auroit ſans doute pouſſé vivement Madame de Lurſay qu'il n'aimoit pas, ſi Mademoiſelle de Théville, qu'alors il enviſagea, ne lui eût donné d'autres idées. Il demeura un inſtant comme ébloui, ſurpris de ce qu'une beauté ſi rare avoit été ſi longtems cachée pour lui; il la regardoit avec un air d'étonnement & d'admiration : il ſalua Madame de Théville & elle avec un reſpect qui ne lui étoit pas ordinaire; & après les premieres politeſſes : Quel ange, quelle divinité, eſt donc deſcendue chez vous, Madame? demanda-t-il, tout bas à Madame de Lurſay. Quels yeux! que de nobleſſe! que des graces! & comment avons-nous

pu jusques à présent ignorer ce que Paris a vû de plus beau & de plus parfait? Madame de Lursay lui dit tout bas qui elle étoit. Admirez-la, si vous voulez, ajouta-t-elle; mais je ne vous conseille pas de l'aimer? Eh! pourquoi? s'il vous plaît, repliqua-t-il. C'est que vous pourriez n'y pas réussir. Ah! parbleu, reprit-il, c'est ce que je suis curieux de voir; & puis reprenant haut la conversation: Madame, lui dit-il, je me flate que vous ne trouvérez pas mauvais, que je vous aie amené Monsieur de Pranzi: c'est une ancienne connoissance pour vous, un vieux ami; l'on revoit ces gens-là avec plaisir, n'est-il pas vrai? Quand on a, pour ainsi dire, vû naître les gens; qu'on les a mis dans le monde, on a beau les perdre de vûë, on s'intéresse à eux, on est toujours charmé de les retrouver. Il me fait honneur, répondit Madame de Lursay d'un air contraint. Eh bien! reprit Versac, vous n'imagineriez pas la peine que j'ai eue à le déterminer; il ne vouloit pas venir, parce que, dit-il, il y a quelques années qu'il ne vous a rendu ses respects: mauvais scrupule, car quand on s'est une fois bien connus, l'on se met au-dessus de ces frivoles bienséances.

L'air ricaneur & malin de Versac, & l'embarras de Madame de Lursay, me surprirent d'abord, moi qui n'étois au fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le Public avoit donné Pranzi à Madame de Lursay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raison de se défendre d'avoir jamais pu faire un pareil choix; & si l'on peut juger le cœur d'une femme sur les objets de ses passions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lursay, & de la rendre à jamais mépriſable, que son goût pour Monsieur de Pranzi.

C'étoit un homme qui, noble à peine, avoit sur sa naissance cette fatuité insupportable, même dans les personnes du plus haut rang, & qui fatiguoit

guoit ſans ceſſe de la généalogie la moins longue que l'on connût à la Cour. Il faiſoit, avec cela, ſemblant de ſe croire brave : ce n'étoit pas cependant ce ſur quoi il étoit le plus incommode ; quelques affaires qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de ſon courage à tout le monde. Né ſans eſprit, comme ſans agrémens, ſans figure, ſans biens, le caprice des femmes & la protection de Verſac en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ſes autres défauts, le vice bas de dépouiller celles à qui il inſpiroit du goût. Sot, préſomptueux, impudent, auſſi incapable de bien penſer, que de rougir de penſer mal, s'il n'avoit pas été un fat, ce qui eſt beaucoup à la vérité, on n'auroit jamais ſû ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Madame de Lurſay n'auroit pas cherché à enſévelir ſes foibleſſes, auroit-elle pu, ſans horreur, ſe ſouvenir que Monſieur de Pranzi lui avoit été cher ? Ce n'étoit peut-être pas ce motif qui lui faiſoit ſupporter ſi impatiemment ſa préſence ; mais la méchanceté que Verſac lui faiſoit, les diſcours qu'il lui avoit tenus l'après-dînée, & les ſujets qu'elle lui avoit donnez de ſe plaindre d'elle, la faiſoient frémir pour le reſte de la journée. Elle ne pouvoit pas douter qu'il n'eût pénétré ſon amour pour moi, & qu'il ne fût tout occupé du ſoin d'en inſtruire le Public, & de la perdre peut-être dans mon eſprit. Verſac étoit un de ces hommes à qui l'on ne peut pas plus impoſer ſilence, que leur confier un ſecret. Qu'elle s'obſervât, ou non, ſur ſa conduite avec moi, elle ſentoit qu'il n'en ſeroit, ni plus trompé, ni plus ſage. Cette cruelle ſituation la plongeoit dans un chagrin, que l'on remarquoit viſiblement, & le diſcours de Verſac ſur elle & ſur Pranzi, l'avoit jettée dans la derniere confuſion. Je l'en vis rougir ſans y répondre ; & je conclus ſur le champ, de ſon ſilen-

ce & de ſon air humilié, que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédéceſſeurs.

Verſac ne s'apperçut pas plutôt du ſuccès des coups qu'il portoit à Madame de Lurſay, qu'il réſolut de les redoubler ; & continuant ſon diſcours : Devineriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lurſay, d'où j'ai tiré Pranzi aujourd'hui, où cet infortuné alloit paſſer ſa ſoirée ? Eh ! paix, interrompit Pranzi, Madame connoit, ajouta-t-il d'un air railleur, mon reſpect, & ſi je l'oſe dire, mon tendre attachement pour elle. Je me ſouviens de ſes bontez, & je n'aurois point réſiſté à Verſac, ſi j'avois pu croire qu'elle me les eût conſervées. Diſcours poli, dit Verſac, & qui ne détruit rien de ce que je voulois dire : en honneur, il alloit ſouper tête à tête avec la vieille Madame de ***. Ah ! mon Dieu, s'écria Madame de Senanges, eſt-il vrai, Pranzi ? quelle horreur ! Madame de *** ! mais cela a cent ans ! Il eſt vrai, Madame, reprit Verſac, mais cela ne lui fait rien ; peut-être même la trouve-t-il trop jeune : quoi qu'il en ſoit, ce que je ſais & quelques autres auſſi, c'eſt que vers cinquante ans on ne lui déplaît pas.

Pendant cette impertinente converſation, Verſac ne ceſſoit de regarder Mademoiſelle de Théville, mais avec une attention ſi particuliere, que je ne pus m'empêcher d'en frémir. L'idée que je m'étois faite de ce grand-homme, autoriſoit mes crainte : je croyois qu'il n'y avoit, ni vertu, ni engagement, qui pût tenir contre lui ; & il le croyoit lui-même. Il ne douta donc pas un moment, malgré le pronoſtic de Madame de Lurſay, qu'il ne ſéduiſît promptement Mademoiſelle de Théville ; mais elle en avoit entendu dire tant de mal, que ſans compter ſa vertu, il la trouva prévenue contre lui. Il s'apperçut qu'elle étoit inſenſible aux agaceries des yeux, & qu'elle n'avoit pas été étonnée de ſa figure ; cela le ſurprit. Vainqueur né des fem-

femmes, honoré de tant de triomphes, & dans son genre le premier des conquerans, il ne pouvoit pas croire qu'il pût manquer un cœur; mais, quand ce cœur qu'il vouloit attaquer, n'eût pas alors été rempli de la passion la plus vive, il étoit vertueux : chose que Versac avoit trouvée si rarement, qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle existât.

L'indifférence de Mademoiselle de Théville ne le découragea cependant pas, il savoit qu'elle étoit fille; titre gênant qui oblige celles qui le portent, à mieux dissimuler leurs desirs que les femmes, à qui l'usage du monde, l'habitude & l'exemple donnent moins de timidité : d'ailleurs, elle étoit devant sa Mere; & cette Mere dont l'air étoit sévere & réservé, devoit lui imposer & la contraindre. Ces réflexions que vraisemblablement il fit, le calmerent : il compta comme Madame de Senanges avoit fait, qu'il ne sortiroit pas sans avoir, à peu de chose près, arrangé cette affaire à sa satisfaction; encore rougissoit-il en lui-même du répi qu'il se voyoit forcé d'accorder. Pour tâcher de savoir plutôt encore à quoi s'en tenir, il étala ses charmes : il avoit la jambe belle; il l'a fit valoir, rit le plus souvent qu'il put, pour montrer ses dents; il prit enfin ses contenances les plus décisives, celles qui montrent le mieux la taille, & en dévelopent le plus les graces.

Alarmé des desseins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de résister, & commençant à avoir mauvaise opinion des femmes aussi sottement que je l'avois eu bonne, j'examinois Mademoiselle de Théville; elle regardoit Versac avec une froideur singuliere & une sorte de mépris qui ne laisserent pas de me rassurer : pour Monsieur de Pranzi qui s'avisa aussi de lui donner des marques d'attention, elle ne daigna seulement pas témoigner qu'elle s'apperçût de sa présence.

A peine Verſac s'étoit-il aſſis, que Madame de Senanges, toujours ne ſachant que dire, & n'en parlant que plus, ſe mit à l'interroger. Peut-on ſavoir, lui demanda-t-elle, d'où vient le Verſac? à quels divins amuſemens il avoit deſtiné ſa journée? quelle heureuſe Belle a tout aujourd'hui poſſédé ce héros? Vous demandez tant de choſes, reprit-il, que je doute que je vous ſatisfaſſe ſur aucune. Il devient diſcret, s'écria ſpirituellement Madame de Senanges: mais, Madame, ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela eſt admirable; pour moi, j'en ſuis confondue au poſſible! Dites-nous donc, petit Comte, nous vous garderons le ſecret? Voilà, dit Madame de Lurſay, une belle façon de l'encourager! Laiſſez-la parler, Comte, & ſoyez ſûr que tout Paris ſaura demain ce que vous nous aurez conté ce ſoir.

En vérité, s'écria Verſac, vous parlez de ma diſcrétion comme ſi elle devoit vous être indifférente à toutes deux! Vous ſavez cependant qu'il y a des choſes dont je n'ai jamais parlé; on pourroit avec un peu de politeſſe me remercier. Eh! de quoi? répondit l'intrépide Madame de Senanges. Pourſuivez, Madame, reprit Verſac avec un ris moqueur: ce courage-là vous ſied bien. Madame de Senanges, toute étourdie qu'elle étoit, connoiſſoit Verſac; & n'oſant pas le défier ſur l'indiſcrétion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu'elle lui nomma. Moi! dit-il, je ne la connois pas. Beau myſtere! reprit-elle, pendant que tout Paris ſait que vous en êtes paſſionnément amoureux. Rien n'eſt plus faux, répondit-il; & Paris qui ſait tout, ne ſait pourtant pas cela ſi bien que moi. Le vrai de l'Avanture eſt, que cette femme qu'à peine je connois de vûë, s'eſt coëffée de l'idée que je l'aimerois un jour, & qu'en attendant que cela arrive, elle dit

à tout

à tout le monde que nous sommes bien ensemble. Cette impertinence a même pris de façon, que pour peu que cela continue, je ferai prier cette femme, mais très-sérieusement, de ne me plus donner de ridicule. Mais il me semble, dit Madame de Lursay, que c'est sur elle, & non pas sur vous, que tombe le ridicule. Mon Dieu! Madame, dit-il, on voit bien que vous ne sentez pas toutes les conséquences qu'un discours pareil entraine. Mais elle est jolie, reprit Madame de Senanges? Oui, elle est jolie, dit Pranzi, cela est vrai, mais cela est obscur; c'est une femme de fortune, cela n'a point de naissance, ne convient pas à un homme d'un certain nom, & il faut surtout dans le monde garder les convenances: l'homme de la Cour le plus desœuvré, le plus obéré même, seroit encore blâmé, & à juste titre, de faire un pareil choix. J'aime Pranzi, dit Versac en raillant, il a des façons de penser tout-à-fait nobles. En effet, ces femmes-là ne sont bonnes qu'à ruiner; & lorsque, comme lui par exemple, ce n'est pas cette idée qui nous détermine, il ne faut pas permettre qu'elles se fassent une réputation à nos dépens. Assurément, reprit Madame de Lursay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu s'écria Versac avec un air de dépit, c'est une chose singuliere, oui, que la persécution de ces petites espéces! Encore avec elles n'est-on pas sûr du secret: comme ce n'est que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en êtes à peine aux pourparlers, que votre affaire est aussi publique, que si vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je suis surprise, reprit Madame de Lursay, que vous, qui n'avez jamais su rien taire, vous vous plaigniez d'une indiscrétion que vous auriez, si on ne l'avoit pas. Vous savez le contraire, Marquise, répondit-il; vous

m'avez connu certaine affaire dont je ne disois rien, & sur laquelle j'aurois bien voulu que vous n'eussiez point parlé plus que moi. Réellement, vous m'aviez déja fait tant de tracasseries, que vous auriez fort bien pu vous dispenser de me faire celle-là.

Versac qui n'étoit venu chez Madame de Lursay, que pour se donner le plaisir de la mortifier, n'auroit pas manqué une occasion où elle s'enferroit d'elle-même, si l'on ne fût venu dire qu'on avoit servi. Résolu de la poursuivre, il commença par avertir en secret Madame de Senanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lursay faisoit tout ce qui étoit convenable pour que nous fussions bien ensemble : il ne doutoit pas de l'usage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en redoubleroit ses agaceries. Ce ne fut pas tout, il pria Pranzi de vouloir bien traiter familierement avec elle, & de faire tout ce qui seroit possible honnêtement, pour que je ne pusse pas douter qu'elle l'avoit autre fois bien traité.

Nous nous mîmes à table, je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiselle de Théville, ou pour éviter du moins Madame de Senanges; rien de tout cela ne me fut possible. Madame de Senanges dont la résolution étoit prise, me mit d'autorité entre elle & Versac, qui de son côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiselle de Théville, que sa Mere & Madame de Lursay gardoient soigneusement contre lui.

L'esprit qu'on employe ordinairement dans le monde, est borné, quoi qu'on en dise; & ce ton charmant qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, n'est le plus souvent que le ton de l'ignorance, du précieux & de l'affectation. Ce fut le ton de notre souper; Madame de Senanges

ges & Monsieur de Pranzi parlant toujours & laissant rarement à la raison de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjouement de Versac, le tems de paroître & de briller.

Toute occupée qu'étoit Madame de Senanges de son esprit, elle me faisoit des agaceries sans ménagement; soit que ce fût sa coutume de ne se contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fît à dessein de tourmenter Madame de Lursay, à qui je m'appercevois qu'elles ne plaisoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuité de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je ne fusse extrêmement prévenu contre Madame de Senanges; mais j'étois comme tous les hommes du monde, qu'une conquête de plus, quelque mépriſable qu'elle puisse être, ne laisse pas de flater. D'ailleurs, j'imaginois par-là me venger de Mademoiselle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indifférence que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Senanges, Mademoiselle de Théville tomba dans une rêverie profonde. De tems-tems elle me regardoit, & quelquefois avec une sorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment je lui voulois plus de mal: la seule chose qui put m'en consoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obstinoit toujours à faire de Versac, qu'un accident si extraordinaire mettoit presque hors de lui. Madame de Lursay, tourmentée par la jalousie que lui causoit Madame de Senanges, & les propos indécens, équivoques & familiers, que lui tenoit Monsieur de Pranzi, étoit, malgré son attention sur elle-même, d'une tristesse mortelle: la perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, sa réputation cruellement compromise, & entre les mains de deux étourdis qu'elle voyoit conjurez contre elle, & qu'elle étoit

forcée de ménager, pouvoit-il être pour elle de situation plus affreuse?

Jamais la conversation ne tournoit vers la médisance, que, craignant d'en devenir l'objet, elle ne fît son possible pour la déranger; mais la chose étoit difficile avec Versac: le malheur de ne pas plaire à Mademoiselle de Théville, lui donna de l'humeur, & toutes les femmes en souffrirent.

Avez-vous ouï parler, demanda-t-il, de la conduite de Mad. de **, & en concevez-vous une plus singuliere? Avoir pris à son âge, après avoir été dévote deux fois, le petit D***? Cela est plaisant, dit Madame de Senanges, & en même tems très-ridicule, très-absurde; car enfin, après s'être retirée du monde avec tant d'éclat, il y falloit du moins rentrer par une Avanture plus sérieuse. Qui que ce fût qu'elle prît, dit Madame de Théville, je ne vois pas qu'au fonds elle en eût été moins blâmable. Oh! pardonnez-moi, Madame, répondit Versac; sur ces sortes de choses le choix ne laisse pas d'être important. On est quelquefois moins blâmée d'un Magistrat que d'un Colonel; & pour une prude, par exemple, l'un est plus convenable que l'autre; car à cinquante ans prendre un Jeune-homme, c'est ajouter au ridicule de la passion, celui de l'objet. C'est qu'il y a, reprit Madame de Senanges, des femmes qui ne savent ce que c'est que se respecter. Oui, répondit Versac d'un ton ironique, & en la regardant, cela est vrai, il y en a; & en vérité les femmes... Oh! point de thèses générales, interrompit-elle, elles sont toujours en droit de déplaire. Et moi, je soutiens le contraire, reprit-il, ce sont celles qui ne doivent jamais fâcher. Quoi! repliqua-t-elle, si vous dites, par exemple, que toutes les femmes sont faciles à vaincre, si vous imputez à toutes les déréglemens dont quelques-unes seulement

sont

ſont capables, vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenſer? Sans doute, reprit-il, je le crois: je crois plus encore; c'eſt qu'il n'y a préciſément que celles qui ſont dans le cas de ſe rendre promptement, qui n'aiment pas à l'entendre dire, & qui s'en plaignent. Je penſe comme vous, dit Madame de Théville: une femme raiſonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'eſt dit que pour une femme qui ne l'eſt pas; & pourvû que je ne me rende pas moi, il m'eſt fort indifférent qu'on diſe qu'aucune femme ne ſait réſiſter. Mais comptez-vous pour rien, dit Madame de Lurſay, l'opinion que de pareils diſcours peuvent donner de nous? Eh! oui, ajouta Madame de Senanges, & que ſur un auſſi faux principe un homme, en nous regardant ſeulement, croye que nous ſommes ſubjugées? Hélas, Madame, dit Verſac, c'eſt qu'il en eſt malheureuſement tant d'exemples, qu'il y a plus de ſotiſe à ne le pas penſer, que de fatuité à le croire! Eh! que vous importe qu'on vous croye ſubjugée lorſque vous ne l'êtes pas? répondit Madame de Théville; que fait à votre vertu l'opinion d'un fat? Croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il ſait bien-tôt que les femmes ne ſont, ni toutes vicieuſes, ni toutes vertueuſes; & l'expérience lui apprend aiſément quelles ſont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela ſeroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lurſay, cela nous expoſe-t-il moins aux ſottes idées d'un Jeune-homme qui, en attendant l'uſage du monde & l'expérience, commence toujours par mal penſer de nous? & qui quelquefois, reprit Verſac, avec l'expérience & l'uſage, ne trouve pas de quoi changer d'avis? En érité, Monſieur, dit Madame de Senanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit jamais vû que *mauvaiſe compagnie!* Avant que de vous répondre là-deſſus, je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous me diſiez ce

de Senanges, sur qui, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, elle jettoit de tems en tems des yeux d'indignation & de mépris. Elle l'avoit entendu me parler sentiment pendant tout le souper, & se plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'eusse pas encore songé à m'y faire présenter. Elle la connoissoit trop, pour ne pas savoir que les complimens les plus simples avoient toujours chez elle un objet marqué : on m'avoit trop interrogé sur l'état de mon cœur, pour que cette curiosité ne fût qu'indifférente. Madame de Senanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agissoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & dispensoit volontiers de l'amour & de l'estime, pourvû qu'elle inspirât des desirs. Madame de Lursay n'ignoroit pas à quel point nous en sommes susceptibles, & même, en me supposant extrêmement amoureux d'elle, ne doutoit pas que je ne me livrasse, pour le moment du moins, à une femme qui sauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de respect, le peu de soin que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois eue pour Madame de Senanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusse près de changer. Impatiente de connoître mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moyen d'arranger un rendez-vous ? d'ailleurs, comment après ce qui s'étoit passé entre nous, me le proposer sans me donner d'elle les plus affreuses idées ? Heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Senanges qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vû que je ne m'aidois presque pas, que les regards les plus marquez ne m'instruisoient point, & qu'aux prie-

res

res preſſantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences qui ne décidoient pas ſon état, ne ſavoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimoit ſi bien. Il ne lui reſtoit plus pour me mettre au fait qu'un mot ; mais toute irréguliere qu'elle étoit, elle n'oſa pas le prononcer, ſoit parce que je ne l'en preſſai point, ou ce qui eſt auſſi vraiſemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois beſoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuiſé à ſouper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médiſance ; ſans cette reſſource, on ſoutient difficilement la converſation, & devant Verſac & Madame de Senanges la raiſon ne pouvoit point paroître long-tems. Bien-tôt nous ne ſûmes plus que nous dire. Madame de Lurſay que Monſieur de Pranzi continuoit à impatienter, propoſa de jouer ; nous y conſentîmes, & moi ſurtout, qui eſpérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiſelle de Théville. Le ſort ne me ſervit cependant pas auſſi-bien que je le deſirois. Madame de Lurſay qui connoiſſoit toute la mauvaiſe volonté de Verſac, & qui vouloit ſe donner en ſpectacle devant lui le moins qu'il lui ſeroit poſſible, me mit avec Madame de Théville, contre Madame de Senanges & contre lui, & fit une repriſe d'hombre avec Hortenſe & Monſieur de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je penſai rompre la partie que je venois d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiſelle de Théville en face : pénétré du plaiſir de la regarder, je ne ſûs pas un inſtant ce que je faiſois : occupé d'elle ſans relâche, je ne m'attachois qu'à ſes mouvemens. Nous nous ſurprenions quelquefois à nous regarder, il ſembloit que nous euſſions le même intérêt à démêler ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs. La triſteſſe où je la voyois plongée, m'en cauſoit à moi-même,

me, & les réflexions qu'elle me faiſoit faire, me donnerent des diſtractions ſi fréquentes, que Verſac qui crut qu'elles avoient Madame de Lurſay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Madame de Senanges qui en hauſſa les épaules de pitié, ſans cependant en rien diminuer des eſpérances qu'elle avoit fondées ſur ma perſonne. Le jeu ne nous intéreſſoit pas aſſez pour nous tenir dans le ſilence. Verſac & Madame de Senanges donnoient de tems en tems carriere à leur humeur médiſante; ce qui joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville, qui aimoit le jeu comme une femme qui n'aime point autre choſe. Verſac chantoit, entre ſes dents, des couplets nouveaux, & fort méchans. Madame de Senanges que la calomnie amuſoit ſous quelque forme qu'elle ſe préſentât, les demanda à Verſac, qui répondit qu'il étoit aſſez malheureux pour ne les ſavoir que par fragmens.

Je les ai, Madame, lui dis-je, & ſur le champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuſer, & me pria ſeulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. Les envoyer! dit Verſac d'un air d'étonnement; vous n'y penſez pas: ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandées, ſi l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même? c'eſt la régle; n'eſt-il pas vrai, demanda-t-il à Madame de Senanges, on porte ſoi-même ces ſortes de bagatelles? Cela eſt plus poli, répondit-elle en ſouriant; mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je ſentis bien que par cette démarche, Madame de Senanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle; mais ne pouvant l'éviter ſans une impoliteſſe impardonnable, je pris le parti de me ſoumettre à la déciſion de Verſac, & de dire à Madame de

Senan-

Senanges, que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle ſouhaitoit, puiſqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'aſſurance que je lui en donnois; & Verſac qui mettoit ſi bien les affaires en train de tourmenter Madame de Lurſay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Senanges.

Nos parties finirent peu de tems après, à l'extrême ſatisfaction de Madame de Lurſay, qui pour tâcher de dérouter Verſac, s'étoit ſacrifiée, non ſeulement en jouant avec un homme qu'elle déteſtoit, mais encore en me laiſſant expoſé aux empreſſemens d'une femme qui devenoit ouvertement ſa Rivale.

Cependant le tems de ſortir de chez Madame de Lurſay approchoit. J'allois perdre Mademoiſelle de Théville; & près de la quitter, je ſentis combien je deſirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il ſe pouvoit, attendre que le hazard m'en fît jouïr. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma Mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle; mais retenu par cette conſidération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convenablement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'oſois la hazarder. Je m'étois approché de Mademoiſelle de Théville; & prenant pour texte de la converſation, la repriſe qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée. Aſſez mal, me répondit-elle froidement. Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous jouïez, repliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous euſſiez fixé la fortune; & ſi je ne me trompe, je vous ai entendu reprocher vos diſtractions. Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lurſay, & je ne crois pas que vous ayez été

été un moment à votre jeu. C'eſt, répondit-elle en rougiſſant que l'hombre m'ennuye. Je ne ſais, dit Madame de Théville; mais je lui trouve depuis quelque tems un fonds de triſteſſe qui m'alarme, & que rien ne peut diſſiper. Elle aime trop la ſolitude, dit Madame de Lurſay; & je veux que demain nous prenions enſemble des meſures pour la diſtraire. Les plaiſirs de ma couſine m'intéreſſent auſſi, dis-je à demi-bas à Madame de Théville: s'il me vient quelques idées, voudrez-vous me permettre d'aller vous en faire part chez vous? Je ne vous crois pas excellent pour le conſeil, répondit-elle en riant; mais il n'importe, Monſieur, vous me ferez plaiſir. En ce cas, me dit Madame de Lurſay, mais d'un ton fort bas, ſi vous voulez vous rendre ici demain l'après-dîné, nous irons enſemble chez Madame. J'acceptai avec tranſport cette propoſition, ſi charmé de l'eſpérance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni ſur le lieu du rendez-vous, ni ſur le véritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit ſi néceſſaire, Verſac, tout indiſpoſé qu'il étoit contre Mademoiſelle de Théville, lui parloit ſur ſa mélancolie & ſur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât aſſez ſagement cette matiere avec elle, il ne put en obtenir que des réponſes froides, & qui marquoient poſitivement le peu de cas qu'elle faiſoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en reſſentoit, il fut cependant aſſez ſenſible, pour n'y paroître pas indifférent; & je le voyois rougir, malgré lui, du peu d'attention que l'on marquoit pour ſes charmes. Cette conquête étoit en effet trop flateuſe pour en perdre l'eſpérance ſans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir paſſer des bras

bras d'un autre dans les ſiens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que ſa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ſes égards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flater ſon orgueil : femmes perdues depuis long-tems de réputation, & qui vouloient finir par lui : femmes inſenſées, dont un homme à la mode, quel qu'il ſoit, mérite les hommages, & qui ſe rendent à ſes agrémens, moins encore qu'au plaiſir d'entendre dire quelque tems qu'elles lui appartiennent ; plus touchées de s'être procuré une avanture qui les deshonore à jamais, que des plaiſirs d'un commerce ſecret qui ne feroit point parler d'elles ; voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaiſie de toutes les femmes, ne regnant ſur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes, il cédoit à leurs deſirs ſans les aimer, vivoit avec elles ſans goût, & les quittoit ſans les connoître plus que quand il les avoit priſes, pour ſe donner à d'autres qu'il ne connoîtroit ni n'eſtimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que, de quelques attraits que Mademoiſelle de Théville fût pourvûe, elle pût inſpirer de l'amour à Verſac : il n'étoit point fait pour connoître ces mouvemens tendres qui font le bonheur d'un cœur ſenſible ; mais celui de Mademoiſelle de Théville étoit auſſi neuf que ſes charmes, & ſans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu ſe le ſoumettre. Comme on ne lui avoit jamais réſiſté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuſer du ſpectacle d'une jeune perſonne vaincue ſans le ſavoir, étonnée de ſes premiers ſoupirs, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore, qui ne reſpire, ne penſe, n'agit, que pour ſon Amant, & pour qui rien n'eſt plaiſir, peine & devoir,

devoir, que tout ce qui tient à ſa paſſion. La conquête de Mademoiſelle de Théville n'auroit ſans doute, toute brillante qu'elle étoit, ſatisfait que l'orgueil de Verſac, qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaiſir à être tendrement aimé; plaiſir qu'il n'étoit pas aſſez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ſes faveurs. Il avoit compté ſur les bontez de Mademoiſelle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un deſagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du perſonnage qu'il jouoit, il ſe détermina à prendre congé de Madame de Lurſay. Il étoit tard; nous en fimes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne ſouhaitât que je reſtaſſe; mais il n'étoit pas queſtion d'imaginer des expédiens devant Verſac, qui joignoit alors à ſa fineſſe naturelle le deſir de lui donner des travers. Madame de Senanges me ſupplia, en me quittant, de ſonger aux couplets que je lui avois promis; & Verſac qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiéte ſur une affaire dont il faiſoit la ſienne. Monſieur Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortenſe. Je lui préſentai la main; mais je n'eus pas ſi-tôt touché la ſienne, que je ſentis tout mon corps trembler: mon émotion devint ſi violente, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Je n'oſai, ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à ſon caroſſe, en gardant le plus profond ſilence. Verſac l'y attendoit, pour lui faire la plus froide révérence qu'il put imaginer; ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de ſa conduite, ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Senanges m'accabla encore de ſes cruelles agaceries, comme Mademoiſelle de Théville de ſa froideur: elles partirent, & je me hâtai d'autant plus de les ſuivre, que

que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lurſay.

Je paſſe ſur les ſentimens qui m'occuperent cette nuit-là. Il n'y a pas d'homme ſur la terre aſſez malheureux, pour n'avoir jamais aimé, & aucun qui ne ſoit par conſéquent en état de ſe les peindre. Si la vanité ſeule avoit pu ſatisfaire mon cœur, il auroit ſans doute été moins agité. Madame de Senanges toute occupée du ſoin de me plaire, Madame de Lurſay de qui je n'avois plus de délais à craindre, me mettoient dans une ſituation brillante; la premiere ſur-tout, qui, ſi elle ne s'attiroit plus par ſes charmes l'attention publique, ſe la conſervoit toujours par de nouvelles avantures. Peu flaté de me voir en même tems l'objet des vœux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui ſembloit ſe refuſer à mes deſirs, étoit le ſeul qui pût remplir le mien. Témoin de la triſteſſe d'Hortenſe & de ſa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuer qu'à une paſſion ſecrette? Les premiers ſoupçons que j'avois portez ſur Germeuil, ſe reveillerent dans mon eſprit; à force de m'y arrêter, ils s'accrûrent. Je crus avoir vû mille choſes qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain ſi je dirois à Madame de Meilcour, que j'avois vû Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les deſunifſoit, ne la portât à me défendre de la voir. J'étois ſi ſûr en ce cas de lui deſobéïr, que j'aurois voulu ne m'y pas expoſer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches: elle n'auroit pu les ignorer long-tems; & le myſtere que je lui en ferois, ne ſerviroit peut-être qu'à les lui faire obſerver avec plus de ſoin. Je crus donc que le parti le plus ſage, non ſeulement

ment pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher. J'entrai chez elle; & en lui racontant, comme une choſe indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vû Madame de Théville. Ce nom que j'oſois à peine lui prononcer, ne lui cauſa pas le mouvement que je craignois : elle me répondit froidement qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fût à Paris. Madame de Lurſay qui ſait que vous ne l'aimez pas, repris-je, a craint, ſans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que ſon retour, repliqua-t-elle; l'éloignement que nous avons l'une pour l'autre, ne nous rend pas ennemies. Vous ne deſapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voye? Au contraire, répondit-elle, elle a trop de vertus pour que ſon commerce ne vous ſoit pas infiniment utile. Mais, ajouta-t-elle, on m'a dit que ſa Fille étoit belle; l'avez-vous vûe? comment la trouvez-vous?

Je fus ſi embaraſſé de cette queſtion, toute ſimple qu'elle étoit, que je penſai lui répondre que je n'en ſavois rien. Je ne me remis de mon trouble, que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je penſois de Mademoiſelle de Théville, l'amour me dicta ſon éloge.

Si je l'ai vûe, & comment je la trouve? m'écriai-je! Ah! Madame, vous en ſeriez enchantée! Sa figure, ſon maintien, ſon eſprit, tout plaît en elle, tout y attache. Ce ſont les plus beaux yeux, les plus tendres, les plus touchans! Si vous l'aviez ſeulement vû ſourire! . . . . Vous la louez vivement, interrompit-elle; & vous aimeriez mieux, à ce que je crois, vivre avec elle, que moi avec ſa Mere. Je ne m'apperçus que dans cet inſtant, que j'en avois trop dit. Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois con-

contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vûe, & peut-être encore moins bien qu'elle n'eſt. Je vous avouerai cependant, que je ne me ſuis pas trouvé de diſpoſition à la haïr. Je ne ſouhaite pas, dit-elle, que vous la haïſſiez ; mais je voudrois que ſes charmes vous fiſſent moins d'impreſſion, qu'ils ne me paroiſſent vous en faire. Eh ! que vous importeroit, Madame ? répondis-je. Quand je l'aimerois, en ſerois-je aimé ? Eh ! ſi vous ne l'aimiez déja, repliqua-t-elle, ſes ſentimens vous occuperoient-ils ? Quoi ! Madame, repris-je, pourriez-vous penſer qu'en un moment que je l'ai vûe, elle eût pu m'inſpirer de l'amour ? Elle eſt belle, & vous êtes jeune, répondit ma Mere : à votre âge, les coups de ſimpathie ſont à ecraindre ; & moins on a d'expérience, plus on s'angage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, ſeroit-ce un ſi grand mal que je l'aimaſſe ? Oui, répondit-elle froidement, c'en ſeroit un, puiſque cette paſſion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être, répondis-je, mes craintes ſur ſon indifférence pour moi, ſont-elles ſans fondement. Je ſerois bien fâchée que cela fût, dit-elle, & ſa ſenſibilité pour vous ne vous rendroit que plus à plaindre. Je ſuis bien-aiſe de vous apprendre que j'ai des vûës ſur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiſelle de Théville pour objet : elle n'eſt pas faite pour occuper votre caprice ; & je ne vous conſeille pas, encore un coup, de lui rendre des ſoins bien ſérieux. Je me flate, ajouta-t-elle, que je puis encore vous parler là-deſſus, & que vous n'avez pas aſſez engagé votre cœur, pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je en prenant tout ſur moi pour ne lui pas montrer ma douleur, je ne vous ai parlé de Mademoiſelle de Théville, que par la néceſſité où vous m'avez mis de répondre à vos

queſtions. Je l'ai trouvé belle, il eſt vrai ; mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je l'ai vûe ſans émotion, & je la reverrai ſans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, Madame, ajoutai-je, maîtreſſe d'ordonner de mes démarches; & je renonce à la voir jamais, ſi vous croyez que je le doive.

Mon air tranquille en impoſa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper. Non, mon Fils, répondit-elle, voyez-la : quelque ſoit le but du commerce que vous voulez lier avec elle, qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas je ne dois, ni ne veux, vous contraindre. Mes ordres, ſi vous l'aimez, ne détruiront pas votre paſſion ; & ſi vous ne l'aimez point, je ne ſuis pas aſſez ridicule pour vous en faire naître le deſir en vous interdiſant ſa vûë. Cette converſation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer; & je pris congé de ma Mere pour aller chez Madame de Lurſay, qui devoit me conduire chez Hortenſe.

Je réfléchiſſois ſur tout ce qui s'oppoſoit à mon amour ; & moins je lui voyois d'eſpérance d'être heureux, plus je le ſentois s'affermir dans mon cœur. Un Rival à qui je ne croyois plus rien à deſirer ; une Mere qui ſur un ſimple ſoupçon venoit de ſe déclarer contre moi ; une femme dont j'allois bleſſer la paſſion ou le caprice, choſe également dangereuſe, rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lurſay, rempli d'Hortenſe, & peu diſpoſé à me ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé la veille avec la premiere, que depuis mes ſoupçons ſur Monſieur de Pranzi, je mépriſois plus que jamais.

Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites

tes de prendre des précautions contre moi, je la trouvai seule : elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé, avec tendresse & familiarité. Ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarassa. Des révérences, du respect, un air morne ; quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontez qu'elle me préparoit encore ! Comment accorder aussi peu d'amour & d'empressement avec les transports que je lui avois montrez ? Elle se croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnez, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit & plus contraint que jamais, j'étois auprès d'elle, moins comme un Amant qui est encore à favoriser, que comme un qui se lasse de l'être. Je ne lui avois dit en entrant, que des choses communes ; jargon d'usage proscrit entre deux personnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé si peu convenable, & ne l'aiant pas mérité de ma part, elle se rappella Madame de Senanges, & ne douta point qu'une indifférence si sensible ne fût causée par un nouveau goût qui me déroboit à sa tendresse. Cette idée qui n'étoit pas sans fondement, la pénétra de douleur : elle voyoit une femme sans mœurs, sans jeunesse, sans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de soins ; & dans quel tems encore, & après quelles espérances ! lorsqu'elle pouvoit se croire sûre de mon cœur ; qu'elle avoit vaincu ses scrupules, & qu'enfin j'avois surmonté mes préjugez.

Je m'apperçus aisément, quoiqu'elle gardât le silence, de son mécontentement & de sa douleur ; mais je ne savois que lui dire. L'idée d'Hortense & les discours de ma Mere me rempliſſoient tout entier, & me laissoient peu de pitié pour les

maux que je faiſois ſouffrir à Madame de Lurſay. Ennuyé cependant d'être ſi long-tems ſeul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville ? Oui, Monſieur, répondit-elle ſéchement, je vous attendois ; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'auſſi ridicules diſtractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un aſſez beau ſujet d'en avoir ; & je crois qu'il n'y a que Madame de Senanges que vous ne puiſſiez plus oublier.

Cette Madame de Senanges qu'on m'accuſoit de ne pouvoir plus oublier, exiſtoit pourtant ſi peu dans ma mémoire, que je ne me ſouvins que dans cet inſtant de la viſite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalouſie de Madame de Lurſay ne me déplut point : il m'importoit qu'elle ne découvrît pas quel étoit le véritable objet de ma paſſion ; & je vis avec joye Madame de Senanges devenue celui de ſes craintes. Le plaiſir de la voir ſe tromper me fit ſourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'eſpéce de reproche qu'elle me faiſoit, la piqua ſenſiblement. Vous avez aſſurément fait un beau choix, continua-t-elle voyant que je ne lui répondois rien, vous ne pouviez pas débuter mieux ; cela eſt reſpectable, & doit vous faire honneur. Je ne ſais, Madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. Vous ne ſavez ? interrompit-elle d'un air railleur ; cela eſt ſingulier : j'aurois cru, quoique votre défaut ne ſoit pas de deviner aiſément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire ; & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais, ſi vous aviez réſolu d'être diſcret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'importance

ſecret

ſecret de votre cœur. Après tout, Madame de Senanges n'exige pas tant de myſtere : ſa vanité veut un triomphe public ; & vous la ſervirez bien mal, ſi vous lui gardez le ſecret. Vous me mettez mieux avec Madame de Senanges, que je ne ſouhaite d'y être, Madame, répondis-je ; & je doute auſſi qu'elle m'honore d'un ſentiment particulier. Vous en doutez ? reprit-elle ; j'aime votre modeſtie : vous n'en paroiſſiez pas hier ſi rempli ; & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ſes intentions, & ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne ſais, repliquai-je, quelles ſont ſur mon compte ſes intentions ; mais j'ai cru pouvoir répondre à ſes politeſſes, ſans que ce fût pour vous matiere à reproches. A l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire : l'amour ici pourroit ſeul les autoriſer, mais l'amitié peut donner des avis ; & ſi vous imaginez davantage, vous m'entendez mal. Au ſurplus, vous me permettrez de vous dire que la politeſſe n'exige point qu'on faſſe des mines à quelqu'un. En vérité, Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'eſt qu'une mine ; & vous le ſavez bien. Madame de Senanges a eu ſans doute des attentions pour moi ; mais je n'y ai dû remarquer rien de ce deſir de me plaire que vous lui attribuez. Si en effet il exiſte, c'eſt un ſecret qu'elle s'eſt réſervée, & qui n'a point paſſé juſques à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit ; mais elle ne m'a parlé que de choſes générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pu ſans être un fat, à ce qu'il me ſemble, tirer de conſéquence particuliere. Vous ſavez vous-même que nous ne nous ſommes pas parlé en ſecret. Sans ſe parler en ſecret, interrompit-elle, il y a bien des choſes ſur leſquelles on peut s'arranger ; & vous ne vous en êtes pas moins

donné un rendez-vous. J'ai promis ſimplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir ; & je ne crois pas qu'en aucun ſens cela puiſſe s'appeller un rendez-vous. S'il ne l'eſt pas, reprit-elle bruſquement, il le deviendra. Mais ne pouviez-vous pas lui laiſſer chercher ces vers ? Etoit-il néceſſaire de vous vanter de les avoir ? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre ; & ſans Monſieur de Verſac qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je ſerois quitte aujourd'hui de cette viſite qui me procure une querelle de votre part. Une querelle ! dit-elle en hauſſant les épaules ; cette expreſſion me paroît ſinguliere ! Eh ! non, Monſieur, je ne vous fais point de querelle, je vous l'ai dit, je vous le répéte ; ayez donc la bonté de m'en croire : je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet, que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Senanges ? N'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira ? Des ridicules ! repris-je ; & à propos de quoi ? A propos de Madame de Senanges ſeulement, répondit-elle. On partage toujours le deshonneur des perſonnes à qui l'on s'attache : un mauvais choix marque un mauvais fonds ; & prendre du goût pour une femme comme Madame de Senanges, c'eſt avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle, c'eſt ſe dégrader pour toute ſa vie. Oui, Monſieur, ne vous y trompez pas : une fantaiſie paſſe ; mais la honte en eſt éternelle, quand l'objet en a été mépriſable. Nous ſortirons à préſent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en ſe levant ; je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main : elle marchoit ſans me regarder ; & je m'appperçus qu'elle avoit ſur le viſage des marques du plus violent dépit. En effet,

fet, quoi de plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de se passer entre nous deux? Pouvois-je me défendre avec plus de froideur & d'une façon plus insultante? Est-ce ainsi qu'un Amant se justifié? Elle avoit trop d'esprit, trop d'usage, & en même tems trop d'amour, pour ne pas sentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré sa tendresse, & jamais je n'y avois aussi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faisoit des reproches, nous étions seuls; & je n'étois pas tombé à ses genoux! je n'avois pas fait de ce moment le plus heureux des miens! je la laissois sortir enfin! Ignorois-je donc le prix d'une querelle?

Je ne sais si elle fit ces réflexions; mais elle monta en caroſſe d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente, & que rien de gracieux ne lui rempliſſoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assurance, que si elle eût eu tous les sujets du monde de se louer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée; mais loin de lui faire là-dessus la moindre politesse, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de faire servir Madame de Lursay à la réunion de Madame de Théville & de ma Mere; & sans examiner si ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. Ma Mere, lui dis-je, sait que Madame de Théville est à Paris, que je l'ai vûe chez vous, Madame, & que vous voulez bien m'y présenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. Madame, continuai-je, intime amie d'elles deux comme vous l'êtes, je suis surpris que vous n'ayez pas encore pu gagner sur elles de se revoir, & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne crois pas, répondit-elle sans me regarder,

que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerois-là-dessus : j'en ai même eu l'idée plus d'une fois ; & je me flaterois d'autant plus aisément d'y réussir, que je sais qu'elles s'estiment mutuellement. Je puis répondre pour ma Mere, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville ; & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts différens, un certain rapport d'humeur qui ne se trouve pas toujours, forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle : nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent, qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'est point douce ; l'inflexibilité de son caractere se retrouve par-tout dans la société : il faut la connoître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualitez de son ame ne se dévelopent pas d'abord, & qu'elles sont cachées sous une dureté apparente qui révolte assez, pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine ; & sans se haïr, elles ont depuis long-tems cessé de se voir. Je sens ce que vous me dites, repris-je ; & je conçois que, sans le long séjour de Madame de Théville en Province, cette antipathie auroit moins duré. Mais, répondit-elle, on ne peut pas appeller cela de l'antipathie. Ce qui les éloigne l'une de l'autre, est sans doute moins fort & plus facile à détruire. Oserois-je, Madame, lui dis-je, vous prier d'employer vos soins pour les raprocher ? Cela me paroît d'autant plus convenable, qu'étant vos amies, elles peuvent se rencontrer chez vous, & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela seroit, repliqua-t-elle, elles ont du monde & de l'esprit, & ne

ne se livreroient pas avec indécence à leurs mouvemens, quelques violens qu'ils pussent être. C'est au contraire chez moi que je veux qu'elles se voyent. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce seroit peut-être les y mal disposer; & il me suffit de les connoître toutes deux, pour ne pas craindre de faire une fausse démarche en les mettant à portée de se revoir.

Comme elle finissoit ces paroles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir de penser que j'allois revoir Hortense, me donna cette émotion que je sentois auprès d'elle, & j'en négligeai plus encore Madame de Lursay, que mes rigueurs mal placées avoient jettée dans un abattement inconcevable. Je l'avois entendu soupirer dans le carosse; chaque mot qu'elle m'avoit dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colere, ou par la douleur; toutes choses dont elle avoit bien voulu que je m'apperçusse, que je vis en effet, mais sans paroître y prendre plus de part, que si je ne les eusse pas causées. L'état où je la mettois, flatoit cependant ma vanité: c'étoit un spectacle nouveau pour moi, mais qui m'amusoit sans m'attendrir, & qui cessoit même de me paroître agréable, quand je me souvenois qu'elle l'avoit donné à Monsieur de Pranzi, sans compter encore ceux que je ne connoissois pas, & que je croyois innombrables; car la mauvaise opinion que j'avois d'elle, étoit sans bornes. Nous entrâmes ensemble chez Madame de Théville. Hortense étoit seule avec elle. Malgré sa grande parure, je lui trouvai l'air abattu; mais cette langueur ajoutoit encore à ses charmes. Elle tenoit un livre qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut aussi bien que je pouvois le desirer; mais je ne trouvai dans Hortense, ni plus de gayeté, ni moins

de contrainte avec moi, que je ne lui en avois vû la veille. C'étoit une chose assez simple, qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi, & si je ne l'avois point aimée, je n'en aurois point pris d'alarmes ; mais dans l'état où je me trouvois, tout étoit pour moi matiere à soupçon, tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tînt compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me sembloit qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvemens qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embaras & mes regards lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible ; & qu'enfin j'aurois été entendu, si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-tems générale entre nous, & j'eus bien-tôt le tems d'entretenir Mademoiselle de Théville. Le livre qu'elle avoit quitté, étoit encore auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, interrompu votre lecture ; & nous devons d'autant plus nous le reprocher, qu'il me semble qu'elle vous intéressoit. C'est, répondit-elle, l'Histoire d'un Amant malheureux. Il n'est pas aimé sans doute ? repris-je. Il l'est, répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre ? Pensez-vous donc, me demanda-t-elle, qu'il suffise d'être aimé pour être heureux, & qu'une passion mutuelle ne soit pas le comble du malheur, lorsque tout s'oppose à sa félicité ? Je crois, répondis-je, qu'on souffre des tourmens affreux, mais que la certitude d'être aimé aide à les soutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime, ne fait-il pas oublier ? Quelles douces espérances ne fait-il par naître dans le cœur ? De combien de plaisirs n'est-il pas la source ? Mais considérez donc, reprit-elle, quel est l'état de deux Amans dont tout contrarie les desirs ? Ils souffrent sans doute, répondis-je ; mais, ils s'aiment : ces obstacles qu'on leur oppose, ne font qu'aug-

qu'augmenter dans leur cœur un sentiment qui leur est déja si cher ; & n'est-ce pas travailler pour eux, que de leur donner les moyens d'accroître leur passion ? Se voyent-ils un moment ? que ce moment a de charmes ! Peuvent-ils se parler ? avec quel plaisir ne se rendent-ils pas compte de leurs plus secrettes pensées ! Sont-ils gênez par des jaloux ou des surveillans ? ils savent encore se dire qu'ils s'aiment, se le prouver même, mettre de l'amour dans les actions qui paroissent les plus indifférentes, ou dans les discours qui semblent les moins animez. Ce que vous dites, peut être vrai, répondit-elle ; mais, pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude & de douleur ! Souvent encore la crainte de l'infidélité se joint aux tourmens de l'absence. Le moyen qu'on se croye sûre d'un Amant qu'on ne voit pas ? Ne peut-il pas se lasser, chercher d'abord des distractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laisse pas même le souvenir du premier ? Le malheur de perdre ce qu'on aime, ne dépend pas toujours d'une passion contrainte ; & je crois, repris-je, que des Amans qui jouïssent en liberté du plaisir d'aimer, peuvent plus aisément encore se porter à l'inconstance. Je suis toujours surprise, répondit-elle, quand je songe combien il est difficile de conserver un Amant, que l'on puisse jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même chose d'une Maîtresse ; & je n'imagine pas que le cœur des femmes se fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en souriant, dequoi vous prouver le contraire ; mais je vous laisse volontiers cette idée, je ne trouve pas que nous y perdions assez pour la combattre. Je ne pense pas de même, lui répondis-je ; & si je pouvois vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. Cela se-

roit difficile, répondit-elle en rougiſſant. Ah! je ne le ſais que trop, m'écriai-je; & c'eſt un bonheur dont je ne me flate pas! Celui de me faire changer d'opinion, reprit-elle avec un extrême embaras, ſeroit ſi peu pour vous, que je ne ſais pourquoi vous le ſouhaitez. Je ſuis fort attachée à la mienne; & je doute qu'on puiſſe jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours. Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler. Je ſuis plus opiniâtre que vous ne croyez, & ſi ſûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je penſe là-deſſus, que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raiſon de craindre que vous en pouvez avoir vous-même, je ne me ſens pas, répondis-je, autant de fermété que vous; & j'en aurois, s'il ſe pouvoit, davantage, qu'un ſeul de vos regards ſuffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma paſſion, j'allois ſans doute la découvrir toute entiere à Mademoiſelle de Théville, ſi Madame de Lurſay qui venoit de finir une lettre que Madame de Théville lui avoit donnée à lire, ne ſe fût pas raprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortenſe combien je l'aimois, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes ſentimens, ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux émûs en nous parlant; mais je n'avois pas trouvé de colere dans ſes yeux; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je puſſe tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penſer qu'elle eût pour moi cette averſion dont je l'avois ſoupçonnée. Il me ſemble, lui dit Madame de Lurſay, que vous vous querelliez? Pas tout-à-fait, répondit-elle en riant; mais pourtant nous n'étions pas d'accord. C'eſt vous faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moyen

de

de terminer la dispute. De quoi s'agit-il donc? demanda Madame de Lursay. De presque rien, Madame, reprit-elle. Monsieur de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'est une des siennes qu'il vouloit vous donner, je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lursay d'un ton aigre; car il n'en a que de singulieres, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il n'en conserve qu'avec plus de plaisir. Quelque entêté que vous puissiez me croire, Madame, lui répondis-je, je cédois à ma cousine; & elle peut vous dire que c'étoit sans regret & de bonne-foi. Ce n'est pas, reprit Hortense, ce dont je suis persuadée: & vous avez raison, ajouta Madame de Lursay; car, avec l'air simple que vous lui voyez, il ne laisse pas d'avoir de la fausseté.

Je m'apperçus aisément que Madame de Lursay vouloit se servir de cette occasion pour me faire une querelle particuliere; mais quelque sensible qu'il me fût d'être accusé de fausseté devant Hortense, j'aimai mieux ne pas lui répondre, que de lui donner le plaisir d'une explication; sûr d'ailleurs, que si je pouvois accoutumer Hortense à m'entendre, je la persuaderois bien-tôt de ma sincérité. Mon silence acheva de piquer Madame de Lursay, un regard qu'elle lança sur moi, m'avertit de sa fureur; mais je ne m'occupois plus de ce qu'elle pouvoit penser. Rempli des commencemens de ma passion, je ne songeois qu'à ce qui pouvoit la faire réussir. Aussi prompt à me flater du succès que je l'avois été à en desespérer, je n'osois plus douter qu'Hortense ne devînt pas sensible; que dis-je? à peine doutois-je qu'elle ne le fût pas déja. J'oubliois dans les douces illusions dont je repaissois mon amour, & cette an-

tipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce Rival qui la veille même m'avoit causé les plus grandes alarmes ; à peine enfin avois-je parlé, qu'il me sembloit qu'elle m'avoit répondu. Je la regardois, & il me paroissoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette tristesse que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'absence de quelqu'un qu'elle aimoit, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuse mélancolie où se plonge un cœur tout occupé de son objet, celle enfin que je sentois depuis que je l'avois vûe.

Ces charmantes idées ne me séduisirent pas longtems ; on annonça Germueil. Je frémis en le voyant entrer : l'étonnement que parut lui causer ma présence, augmenta la jalousie que me donnoit la sienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joye qui se répandit sur le visage d'Hortense, tout reveilla mes soupçons, tout me déchira le cœur. Ciel! me dis-je avec fureur, j'ai pu croire que je serois aimé ! J'ai pu oublier que Germeuil seul pouvoit lui plaire ! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'est-il effacé de ma mémoire ?

Plus je m'étois flaté, plus le coup que me portoit Germueil étoit affreux. Je me sentois, en le regardant, des transports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre : je n'en eus pas moins à le saluer ; mais je ne pus prendre assez sur moi pour répondre convenablement aux choses obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empressement auprès de Mademoiselle de Théville, & l'aborda avec cette politesse animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce satisfaction éclatoit dans ses yeux : je crus même y lire l'amour ; mais un amour paisible, & tel qu'il est

eſt quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choſes fines & galantes qui me firent frémir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient ſans témoins : c'étoient des expreſſions tendres & vives, qu'il me ſembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdûment, & que je n'imaginois moi-même que pour Hortenſe. Il lui lançoit de ces regards, que j'aurois deſirez d'elle : elle de ſon côté lui ſouriroit, l'écoutoit avec complaiſance, ſe preſſoit de lui répondre, & ne daignoit pas contraindre le plaiſir que lui donnoit ſa vûë. Un ſpectacle auſſi cruel pour moi acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiſelle de Théville, & je ſentois augmenter mon amour à chaque proteſtation d'indifférence que je lui faiſois. Chaque fois que je voyois ſes beaux yeux pleins de douceur & de feu s'arrêter ſur Germeuil ; que ſes levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui ſourire ; envyré de plaiſir, en frémiſſant je m'y laiſſois entraîner : à peine pouvois-je me ſouvenir qu'un autre regnoit ſur ce cœur pour qui j'aurois tout ſacrifié, & que je ne devois qu'à mon Rival la ſatisfaction de la voir ſi belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre, quand ces mouvemens ſe ralentiſſoient, pour que mon malheur ne me pénétrât pas de rage ; & ce ſentiment douloureux me faiſoit jetter ſur eux de tems en tems les regards les plus ſombres. Errant dans la chambre où nous étions, plein de mon deſeſpoir & de mon amour, je ne pouvois, ni m'approcher d'eux, ni prendre part à leur converſation. Germeuil m'adreſſa la parole plus d'une fois. Je ne lui répondois qu'à peine, & toujours ſi peu de choſe, qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru, à voir la conduite de Mademoiſelle de Théville, qu'elle n'a-

n'avoit deviné mes sentimens, que pour avoir sans cesse la barbare joye de les mortifier. De moment en moment, elle parloit bas à Germeuil, se panchoit familierement vers lui ; & ces choses qui, toutes simples qu'elles sont en elles-mêmes, ne me le paroissoient pas alors, achevoient de me desespérer.

Tant de mouvemens différens, & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver, m'accablerent : la tristesse où je me plongeois, devint si forte que je ne pus plus la dissimuler. Madame de Lursay qui s'apperçut de l'altération de mes yeux & de la pâleur subite qui se répandit sur mon visage, me demanda si je me trouvois mal. A cette question, Mademoiselle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le tems que je répondois à Madame de Lursay, qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah ! Mademoiselle, lui dis-je en soupirant, je crains qu'elle ne me soit inutile, & ce dont je me plains, n'est pas ce que vous pensez ! Elle ne me répondit rien : je crus seulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée & son empressement à voler vers moi, me causerent un instant de plaisir. Je la regardai fixement ; mais mon attention la gênant sans doute, elle baissa les yeux en rougissant, & me quitta. Je retombai dans ma premiere douleur : j'eus du dépit de lui avoir parlé : je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux qui se portoient sur elle trop tendrement, ne lui eussent donné le sens de mes paroles.

Madame de Lursay qui ne connoissoit pas les intérêts secrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Senanges, le chagrin que je marquois. Cette passion

qui lui paroiſſoit auſſi prompte que ridicule, ne laiſſoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit par ſon progrès de ſa vivacité; & cette affaire, à ce qu'il lui ſembloit, ſe pouſſoit trop rapidement des deux côtez, pour qu'elle y pût apporter des obſtacles. Elle ne doutoit pas que je ne reviſſe le ſoir même Madame de Senanges, & que je ne fuſſe à jamais perdu pour elle. Surtout, elle craignoit Verſac, qui ſe feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Senanges & pour moi, que dans le deſſein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le reméde difficile à trouver: elle avoit perdu par ſa lenteur le droit d'acquerir de l'empire ſur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faiſant eſpérer des faveurs que je ne ſollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton ſur lequel elle me parleroit, elle n'oſoit en hazarder aucun. Celui de l'amour ne ſéduit qu'autant qu'il eſt employé ſur quelqu'un qui aime, & devient ridicule par-tout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce ſeroit le ſeul qui pût me ramener, puiſque les airs ironiques & mépriſans n'avoient point paru ſeulement me donner à penſer. Elle vint donc s'aſſeoir auprès de moi. Madame de Théville qui écrivoit, lui laiſſoit le loiſir de me parler. Elle me regarda quelque tems; & me voyant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde: Y ſongez-vous? me dit-elle fort bas. Que voulez-vous qu'on penſe ici de la mine que vous faites? Ce qu'on voudra, Madame, répondis-je d'un ton chagrin. Il ſemble à vous voir, reprit-elle doucement, que vous y ſoyez malgré vous. Quelque choſe vous a-t-il déplu? Mais non, ajouta-t-elle en ſoupirant; j'ai tort de vous interroger ſur ce

que

que je ne sais que trop bien : ma présence seule vous afflige, & l'intérêt que je prens à vous, commence à vous devenir insupportable. Vous ne répondez rien ; voudriez-vous donc que je le crusse ? Vous vous impatientez aisément, repliquai-je ; & je crains que la querelle que vous me faites à présent, ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. Mais, quand il seroit vrai que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, répondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire ; mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé ce que vous m'avez répété tant de fois, loin de vous plaindre de moi, vous me remerciriez sans doute. Eh ! quel est donc mon crime ? Je vous ai dit que je vous soupçonnois, non d'aimer Madame de Senanges, vous pensez trop bien pour être capable d'un goût aussi peu fait pour un honnête-homme ; mais de vous être livré trop étourdiment à des agaceries dont vous ne sentiez pas la conséquence. Je sais mieux que vous-même ce qu'une femme de cette espéce peut prendre sur vous. Ce ne seroit point le sentiment qui vous conduiroit auprès d'elle ; mais en la méprisant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le satisfaisant, ne devînt pas pour vous une passion violente ? Malheureusement les objets les plus méprisables sont presque toujours ceux qui les inspirent. On se repose sur le peu de goût que d'abord on prend pour eux. On n'imagine pas qu'ils puissent jamais être à craindre ; mais sans qu'on s'en apperçoive, l'imagination s'échauffe, la tête se frappe, on se trouve amoureux de ce qu'on croit détester, & le cœur partage enfin le desordre de l'esprit. Que me restera-t-il donc, je ne dis pas des sentimens que, si

je

je vous en crois, je vous ai inſpirez, mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, ſi je ne puis vous donner des conſeils ſans vous révolter? Quand il ſeroit vrai que plus ſenſible en effet que je n'ai voulu vous le paroître, je craigniſſe en ſecret de vous perdre, qu'enfin je fuſſe jalouſe, ſeroit-ce pour vous une raiſon de me haïr? Mais je ne vous hais pas, Madame. Vous ne me haïſſez pas? repliqua-t-elle. Ah! la plus cruelle indifférence pourroit-elle s'exprimer avec plus de froideur? Vous ne me haïſſez point! Vous me le dites, & vous ne rougiſſez point de me le dire! Que voulez-vous que je vous réponde, Madame, lui dis-je? Rien de ma part ne vous ſatisfait, tout vous irrite, tout eſt crime à vos yeux. Je vois chez vous une femme que je ne cherchois pas, pour qui je n'ai rien marqué; vous trouvez cependant que je l'aime. Je ſuis rêveur ici, parce ce que je me ſens un mal de tête affreux; c'eſt l'ennui que vous me cauſez, qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires, nous ſerons, à ce que je prévois, ſouvent mal enſemble. Non, Monſieur, répondit-elle indignée de mes diſcours, vous prévoyez mal. Je ne ſuis pas aſſez bien payée de mes ſoins pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur, & l'eſtime ce qu'il vaut: peut-être ſerez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien.

En achevant ces paroles elle ſe leva bruſquement; & moi, impatienté de ſes reproches & de la préſence de Germeuil, & ne pouvant plus ſoutenir l'un & l'autre, je pris congé de Madame de Théville, qui fit, mais vainement, tous ſes efforts pour me retenir. J'étois trop piqué des procédez d'Hortenſe pour vouloir lui paroître content d'elle, & je lui témoignai en la quittant une extrême froideur,

deur, que de ſon côté elle me rendit ſans ménagement.

J'avois ordonné, malgré Madame de Lurſay, que mon caroſſe ſuivît le ſien; & j'y montai, deſeſpéré d'avoir laiſſé Hortenſe avec mon Rival, & ſur le point de rentrer chez elle; ce que j'aurois fait ſans doute, ſi j'avois imaginé quelque choſe qui eût pu juſtifier cette démarche. Livré à moi-même, & l'eſprit dans la ſituation du monde la moins tranquille, je ne ſûs d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux fois inutilement où je voulois aller. Je craignois la ſolitude, & ne me ſentois pas en état de voir du monde. Enfin, irréſolu encore ſur ce que je voulois faire, je dis à tout hazard, & pour gagner du tems, qu'on me menât chez Madame de Senanges. Mon deſſein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déja aſſez tard pour que je puſſe eſpérer de ne la pas trouver; & je comptois, en me faiſant écrire, & laiſſant les couplets qu'elle m'avoit demandez, être débaraſſé d'elle pour longtems.

J'arrivai; mais je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux, Madame de Senanges étoit chez elle. Son caroſſe que je vis dans la cour, me fit connoître qu'elle étoit près de ſortir, & qu'heureuſement ma viſite ne ſeroit pas longue. Je montai fort inquiet du tête-à-tête que j'allois avoir avec elle. Je ne ſavois pas encore l'art de les rendre courts quand ils ennuyent, & de les remplir quand ils doivent amuſer. L'idée que j'allois voir une femme qui étoit prévenue de goût pour moi, me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurois en effet été le ſeul homme à qui Madame de Senanges eût pu inſpirer la crainte, ſi ce n'eſt pourtant qu'on n'eût celle de lui plaire un peu plus qu'on n'auroit voulu; ce qui auroit été très-

très-pardonnable. Je ne connoiſſois pas aſſez le péril où je m'expoſois pour le craindre beaucoup. Je ſavois bien que naturellement elle étoit fort tendre; mais j'avois trop peu d'expérience pour porter là-deſſus mes idées bien loin. J'entrai: quoique la journée fût déja fort avancée, Madame de Senanges étoit encore à ſa toilette. Cela n'étoit pas bien ſurprenant. Plus les agrémens diminuent chez les femmes, plus elles doivent employer de tems à tâcher d'en réparer la perte; & Madame de Senanges avoit beaucoup à réparer. Elle me parut comme la veille à peu près; ſi ce n'eſt qu'au grand jour je lui trouvai quelques années de plus, & quelques beautez de moins. Comme elle penſoit auſſi-bien d'elle que tout le monde en penſoit mal, elle ne s'apperçut pas de l'impreſſion deſavantageuſe qu'elle faiſoit ſur moi: elle croyoit d'ailleurs m'avoir conquis le ſoir précedent, & ſe flatoit que ma viſite n'avoit pour objet que de régler entre nous certains préliminaires qui, avec la diſpoſition qu'elle apportoit à finir, devoient vraiſemblablement être peu diſputez. Elle fit un cri de joye me voyant. Ah! c'eſt vous! me dit-elle familierement. Vous êtes charmant d'être régulier: je craignois qu'on ne vous retînt; je n'oſois preſque plus vous eſpérer: je vous attendois pourtant. Je ſuis au deſeſpoir, Madame, lui dis-je, d'être venu ſi tard; mais des affaires indiſpenſables m'ont arrêté plus long-tems que je n'aurois voulu. Des affaires! vous? interrompit-elle. A votre âge, en connoit-on d'autres que celles de cœur? En feroit-ce par hazard une de cette eſpéce qui vous auroit retenu? Non, je vous jure, Madame, repliquai-je, on laiſſe mon cœur aſſez tranquille. Vous me ſurprenez, reprit-elle; & ce n'eſt pas ce que j'aurois imaginé. Mais le croyez-vous fait pour cet abandon-là, Madame? demanda-t-elle à

une

une femme qui étoit chez elle, & que jusques-là j'avois à peine remarquée. Ce qu'il dit, ne vous étonne-t-il pas comme moi? L'autre ne répondit que par un geste d'approbation. Mais vous n'êtes pas sincere, continua Madame de Senanges, ou l'on ne vous dit pas tout ce qu'on pense de vous. Ah! Madame, repartis-je, eh! qu'en pourroit-on penser qui me fût si favorable? Je n'aime point, répondit-elle, les gens qui pensent trop bien d'eux-mêmes; mais en vérité, il y a une justice qu'il faut se rendre: quand on est fait d'une certaine façon, il me semble qu'il est ridicule de l'ignorer à un certain point; & vous êtes au mieux. N'est-il pas vrai, Madame? Mais c'est qu'on voit fort peu de figures comme la sienne: on en admire toute la journée, qui n'en approchent pas. Je vois les femmes s'entêter sans qu'elles sachent pourquoi, mettre à la mode de petits riens qui ne sont point faits seulement pour être regardez: ne diriez-vous pas que c'est quelquefois le regne des *Atômes?* Avec le plus beau visage du monde, il est fait merveilleusement: je l'ai dit, & cela est vrai, ajouta-t-elle affirmativement, on n'est pas mieux.

Pendant qu'elle me louoit avec cette maussade indécence, ses regards aussi peu mesurez que ses discours, m'assuroient qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me disoit. Elle me regardoit, je ne dirai pas avec tendresse, ce n'étoit pas-là l'expression de ses yeux; mais, qui pourroit peindre ce qu'ils étoient? Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faisoit: Voilà, Madame, lui dis-je, les chansons que vous me demandâtes hier. Ah! oui, je vous en remercie, elles sont charmantes. Puis me tirant à part: Savez-vous bien, me dit-elle, que si Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort sérieusement

d'être

d'être venu si tard ; & que le plaisir que j'ai à vous voir, ne m'empêche pas de sentir que, si vous l'aviez voulu, je vous aurois vû plutôt ; mais pour m'en dédommager, je veux que vous veniez avec nous aux Thuilleries. Cette proposition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en défendre ; mais elle m'en pressa tant, que je fus obligé de lui céder. En descendant, je lui donnai le bras : elle s'appuya familierement dessus, me sourit, & me donna enfin toutes les marques d'attention & de bonté que le tems & le lieu lui permettoient. Plus embarassé que flaté de ce qu'elle faisoit pour moi, chaque moment augmentoit l'aversion qu'elle m'avoit inspirée. Quelque prévenu que je fusse contre Madame de Lursay, je ne laissois pas de sentir toute la distance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lursay n'avoit pas toutes les vertus de son sexe, elle en avoit du moins : ses foiblesses étoient cachées sous des dehors imposans : elle pensoit & s'exprimoit avec noblesse ; & rien ne dédommageoit en Madame de Senanges des vices de son cœur. Faite pour le mépris, il semblóit qu'elle craignit qu'on ne vît pas assez tôt combien on lui en devoit : ses idées étoient puériles, & ses discours rébutans. Jamais elle n'avoit sû masquer ses vûës ; & l'on ne sauroit dire ce qu'elle paroissoit dans le cas où presque toutes les femmes de son espéce ont l'art de ne passer que pour galantes. Quelquefois, cependant, elle prenoit des tons de dignité ; mais qui la rendoient si ridicule ! Elle soutenoit si mal l'air d'une personne respectable, que l'on ne voyoit jamais mieux à quel point la vertu lui étoit étrangere, que quand elle feignoit de la connoître. L'air sérieux avec lequel je recevois ses attentions, ne lui donna pas d'inquiétude ; & ma tristesse ne lui paroiſ-

roiſſant cauſée que par l'incertitude où je pouvois être encore de lui plaire, elle ne s'en crut que plus obligée à me remettre l'eſprit ſur des craintes qui ne lui ſembloient pas naître à propos. A tout ce qu'elle employa pour me raſſurer, je dûs croire qu'elle ne jugeoit pas ma peur médiocre; & je deſcendis aux Thuilleries avec elle, comblé de ſes faveurs, & accablé d'ennui.

Fin de la ſeconde Partie.

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

TROISIEME PARTIE.

L'Heure du cours étoit passée quand nous entrâmes dans les Thuilleries; le jardin étoit rempli de monde. Madame de Senanges qui ne m'y menoit que pour me montrer, en fut charmée, & résolut de se comporter si bien, qu'on ne pût pas douter que je ne lui appartinsse. Je n'étois pas

en état de m'oppoſer à ſes projets ; & quoique fâché de lui plaire, je ne ſavois, ni comment recevoir les ſoins qu'elle marquoit pour moi, ni le moyen de m'y dérober. Ce que j'avois vû chez Mademoiſelle de Théville m'avoit rempli le cœur d'une triſteſſe que les objets les plus agréables n'auroient pas diſſipée, & que les deux femmes avec qui je me trouvois, augmentoient à chaque inſtant.

Madame de Mongennes ſur-tout me déplaiſoit : elle avoit une de ces figures qui, ſans avoir rien de décidé, forment cependant un tout deſagréable, & auxquelles le deſir immodéré de plaire ajoute de nouvelles diſgraces. Avec beaucoup trop d'embonpoint, & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aiſée, elle cherchoit les airs légers. A force de vouloir ſe faire un maintien libre, elle étoit parvenue à une impudence ſi déterminée & ſi ignoble, qu'il étoit impoſſible, à moins que de penſer comme elle, de n'en être pas révolté. Jeune, elle n'avoit aucun des charmes de la jeuneſſe, & paroiſſoit ſi fatiguée & ſi flétrie qu'elle m'en faiſoit compaſſion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaiſoit ; & ſes vices lui tenoient lieu d'agrémens dans un ſiécle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer juſques où elle portoit l'extravagance & le déréglement.

Loin qu'elle me touchât, le ſot orgueil que je liſois dans ſes yeux, & ſes graces forcées m'indignoient contre elle. Je ne lui faiſois pas injuſtice dans le fond ; mais je doute que ſans ſes airs dédaigneux, j'en euſſe d'abord auſſi mal penſé. Témoin de tout ce que Madame de Senanges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas ſemblé m'en eſtimer davantage. Cette inattention me déplut, & me la fit examiner moi-même avec une ſévérité qui ne lui pardonna rien, & me la montra

tra même un peu plus mal qu'elle n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas plus mal avec elle pour paroître ne la pas séduire au premier coup-d'œil, & que souvent elle affectoit cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher; car, ainsi que je lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle & une vertu qui ne relâche jamais rien de sa sévérité, sont deux choses également à craindre pour une femme. Ce fut apparemment pour se conformer à cette sage maxime, qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vû.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les spectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'adresser la parole; mais en approchant de la grande allée, je vis changer sa physionomie. Ses façons devinrent vives, elle me parla sans cesse & avec une familiarité déplacée, & que sans de grands desseins on n'a jamais à la première vûë. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéressé davantage, je continuois avec elle sur le ton que d'abord elle sembloit m'avoir marqué. Madame de Senanges ne s'apperçut pas plutôt des nouvelles idées de Madame de Mongennes, qu'elle en conçut des alarmes: elle jugea, & je crois avec raison, que si elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penser qu'elle me plaisoit. L'insulte étoit la même pour Madame de Senanges, qui peut-être aussi étoit moins flatée de ma conquête, que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entrepriſes de Madame de Mongennes allant directement contre ſes intentions, elle prit avec elle un air ſérieux & ſec. L'autre y répondit un peu plus ſéchement encore, & j'eus la gloire, en commençant ma carriere, de déſunir deux femmes auxquelles je ne penſois pas.

Sans comprendre alors ce qui causoit entre elles le froid que j'y remarquois depuis un instant, leurs regards me firent juger qu'elles se tenoient pour brouillées. Elles s'examinoient mutuellement avec un œil railleur & critique; & après quelques momens d'une extrême attention, Madame de Senanges dit à Madame de Mongennes, qu'elle se coëffoit trop en arriere pour son visage. Cela se peut, Madame, répondit l'autre; le soin de ma parure ne m'occupe pas assez pour savoir jamais comme je suis. En vérité, Madame, replique Madame de Senanges, c'est que cela ne vous siéd pas du tout, & je ne sais comment j'ai jusques ici négligé de vous le dire. Pranzi même, qui, comme vous savez, vous trouve aimable, le remarquoit aussi la derniere fois. Mr. de Pranzi, répondit-elle, peut faire des remarques sur ma personne; mais je ne lui conseillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc, Madame? reprit Madame de Senanges. Qui voulez-vous, si ce n'est pas notre ami, qui nous dise ces sortes de choses? Ce n'est point que vous ne soyez fort bien; mais c'est que fort peu de personnes pourroient soutenir cette coëffure-là. C'est vouloir de gayeté de cœur gâter sa figure, que de ne pas consulter quelquefois comme elle doit être; ou plutôt, ajouta-t-elle avec un ris malin, c'est vouloir faire penser qu'on la croit faite pour aller avec tout; & cela ne feroit pas une prétention modeste. Eh! mon Dieu, Madame, répondit-elle, qui est-ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne se croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne se coëffe pas à cinquante ans, comme je le fais à vingt-deux?

Ce discours tomboit si visiblement sur Madame de Senanges, qu'elle en rougit de colere; mais la discussion là-dessus lui pouvoit être si desavantageuse, qu'elle crut à propos de n'y pas entrer:

ce n'étoit d'ailleurs ni le lieu ni le tems de se livrer à de petits intérêts ; aussi ne s'occupa-t-elle que de l'objet qui seul alors la remuoit vivement. Il s'agissoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, & tout le reste ne lui paroissoit rien.

Nous ne nous étions pas plutôt montrez dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis sur nous. Les deux Dames avec qui je me promenois, n'étoient pas assurément un objet nouveau pour le Public ; mais j'en devenois un, digne de son attention & de sa curiosité. On les connoissoit trop pour croire que je ne fusse-là pour aucune d'elles, & le soin que toutes deux prenoient de me plaire, empêchoit qu'on ne pût bien savoir à laquelle j'appartenois. Madame de Senanges que cette irrésolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la chose en sa faveur : chaque fois que sa Rivale vouloit me regarder, un coup d'éventail donné à propos, interceptoit le regard, & le rendoit inutile : elle ajoutoit à cela toutes les minauderies qui lui avoient autrefois réussi, me parloit bas, avoit des airs si tendres, si languissans, si abandonnez, qu'à cette indécence si supérieurement employée, il fut impossible au Public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette victoire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour elle de triompher de Madame de Mongennes, si je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me combloit. Inattentif & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations fréquentes dont elle ne cessoit de me fatiguer. Versac l'avoit si positivement assurée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle sentoit que sans s'exposer aux railleries de Madame de Mongennes, elle ne pou-

voit point paroître douter de mon amour; cependant elle desiroit de me faire parler. Elle se souvint en ce moment, que Versac lui avoit dit que Madame de Lursay avoit des vûës sur moi, & qu'il lui avoit semblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que sans se compromettre, il lui seroit aisé d'éclaircir ses doutes, & me demanda d'un air négligent, s'il y avoit longtems que je connoissois Madame de Lursay. Je lui répondis que depuis fort long-tems elle étoit amie de ma Mere.

Je la croyois pour vous plus nouvelle connoissance, dit-elle; on m'avoit même assurée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi! Madame, m'écriai-je, je vous jure qu'elle n'y a jamais pensé. Peut-être, répondit-elle, n'avez-vous pas voulu le voir, n'est-il pas vrai? cela vous aura échapé. Peut-être aussi l'avez-vous aimée? il est un âge où tout plaît; c'est un malheur. On prend quelqu'un sans savoir pourquoi, parce qu'il le veut, parce qu'on est trop jeune aussi pour savoir dire qu'on ne le veut pas; qu'on est pressé d'avoir une affaire, & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On est amoureux quelque tems, les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, on s'ennuye de l'avoir, on en rougit, & l'on quitte; & voilà comme vous aurez eu Madame de Lursay. Elle a, je crois, répondis-je, beaucoup d'amitié pour moi; mais . . . . . Eh! oui, interrompit-elle, vous allez être discret, & ce ne sera que par vanité. Je ne crois pas, dit alors Madame de Mongennes, que ce soit-là sa raison. Il seroit trop d'injustice à Madame de Lursay, s'il pensoit d'elle aussi mal; & je la trouve assez aimable pour n'être pas surprise qu'elle eût pu lui plaire. Vous le trouvez! Madame, reprit-elle d'un ton de pitié; c'est un goût qui vous est particulier: elle a peut-être plû jadis; mais personne d'au-

d'aujourd'hui n'étoit de ce tems-là. Il n'eſt pourtant pas ſi éloigné que vous ne puſſiez vous en ſouvenir, repliqua Madame de Mongennes ; moi qui vous parle, je l'ai vû ce tems. Eh bien ! Madame, répondit-elle, vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croye jeune.

Comme elles en étoient-là, & qu'une aigreur polie ſe mettoit dans leurs diſcours, nous apperçûmes Verſac. Madame de Senanges l'appella, il vint à nous ; mais ſans cet air libre que j'admirois en lui, & que je cherchois vainement à prendre. Il ſembloit que la vûë de Madame de Mongennes le gênât, & qu'elle eût ſur lui cette ſupériorité qu'il avoit ſur toutes les autres femmes.

Ah ! venez, Comte, lui dit Madame de Senanges, j'ai beſoin de vous contre Madame, qui me ſoutient depuis deux heures des choſes inouïes. Je le croirois bien, répondit-il ſérieuſement ; avec un eſprit ſupérieur, il n'y a rien de bizarre & même d'abſurde, qu'on ne puiſſe ſoutenir avec ſuccès. Eh bien, quel étoit l'objet de la diſpute ? Vous connoiſſez Madame de Lurſay, lui demanda-t-elle ? Exceſſivement, Madame, répondit-il ; c'eſt aſſurément une perſonne reſpectable, & dont tout le monde connoît les agrémens & la vertu. Madame ſoutient, reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lurſay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de générosité & de grandeur d'ame. C'eſt-ce que je dis, repartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'une de l'âge de Madame de Lurſay, ſans ſe faire un tort conſidérable. Cela eſt exactement vrai, repartit-il, mais du premier vrai. Il y a mille belles actions comme celles-là qu'on ne ſauroit faire ſans ſe commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh ! que dites-vous ? dit Madame de Mongennes ; on excuſe tous les jours des goûts extraordinaires : plus ils ſont bizarres, plus

en s'en fait honneur; & vous voudriez .....
Oui, Madame, interrompit-il, non seulement on les tolere, on fait pis, on les approuve; & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves. Mais le Public n'est pas toujours aussi complaisant que je l'ai trouvé; il est des goûts qu'il s'obstine à proscrire.

Il seroit, comme vous le dites, peu complaisant, reprit-elle; & j'ajoute qu'il seroit fort injuste si l'on ne pouvoit aimer Madame de Lursay sans qu'il y trouvât à redire. Je conviens qu'elle n'est plus de la premiere jeunesse; mais combien ne voit-on pas de femmes beaucoup moins jeunes qu'elle, inspirer encore des sentimens, ou du moins chercher à les faire naître? Cela n'est pas douteux, dit Versac; mais aussi ne le souffre-t-on pas tranquillement. Ah! pour cela, dit Madame de Senanges, on en voit fort peu; il est un âge où l'on sait qu'il faut se rendre justice. Oui, reprit Versac, mais il me semble qu'il n'arrive pour personne; & que communément on meurt de vieillesse en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont vieilli beaucoup, extrêmement, qui par conséquent sont devenu laides, & ne s'en doutent seulement pas, & qui croyent de la meilleure foi du monde avoir encore tous les charmes de leur jeunesse, parce qu'elles en ont conservé soigneusement tous les travers. Ah! que c'est bien Madame de Lursay, s'écria-t-elle; des travers qu'on prend pour des charmes! il est inconcevable combien cela est frappant! cela est d'un lumineux particulier! & combien de gens cela ne peint-il pas? Pour moi, j'y reconnois mille personnes. Pas encore toutes celles à qui cela ressemble, dit Madame de Mongennes, & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'est point fait; car en vérité, Madame de Lursay n'est ni vieille, ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, repliqua Madame.

dame de Senanges ; il me pique : laissons-là ses ridicules, ils sont prouvez ; mais enfin quel âge a-t-elle donc ? Eh bien, Madame, dit Versac, elle n'a véritablement que quarante ans ; mais je soutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas assez pour permettre qu'elle n'ait que son âge. Assurément vous vous trompez, repliqua-t-elle aigrement ; quarante ans ! il est impossible qu'elle n'ait que cela. Je me souviens . . . . . Madame, interrompit-il, en poussant cela jusques à la calomnie, elle en a quarante-cinq ; mais je ne saurois aller plus loin. Au-reste, voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante dissertation sur Madame de Lursay ?

Vous le voyez bien, dit-elle, ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle avoit inspiré, l'on ne sait comment, à Mr. de Meilcour. Ah ! Madame, répondit-il d'un air mystérieux, pour peu qu'on estime les gens, on ne dit point ces choses-là tout haut ; on ne devroit pas même les penser ; mais la foiblesse humaine ne permet pas une si grande perfection. Je ne connois personne qu'un fait pareil, s'il étoit avéré, ne perdit à jamais dans le monde. Mr. de Meilcour a sans doute pour Madame de Lursay de l'estime, du respect, de la vénération même, si vous voulez ; mais il seroit trop dangereux pour lui qu'on le soupçonnât seulement du reste. Vous le défendez mieux que lui-même, reprit-elle ; vous voyez qu'il s'en laisse accuser sans répondre, & que ce propos l'embarasse. Peut-être aussi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer ; &. j'en serois peu surpris. A l'égard de son embaras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Etre embaraſſé de l'accusation, n'est pas être convaincu du crime. Il est bien vrai que Madame de Lursay a pour lui d'assez tendres sentimens ; mais qui dans le monde est à l'abri de ces accidens-là ? Répond-on de toutes les passions

qu'on inſpire ? & pourvû qu'on les mépriſe, qu'on les rende bien infortunées quand il n'eſt pas de la dignité de s'y préter, que reſte-t-il au Public à dire ? Je ſuis pour moi très-certain que Mr. de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-deſſus la moindre complaiſance à ſe reprocher. Tant pis ſi cela eſt vrai, dit Madame de Mongennes ; je ne vois pas qu'il puiſſe mieux faire, ou du moins je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal.

Malgré l'extrême & la malheureuſe déférence que j'ai pour tout ce que vous penſez, Madame, répondit Verſac, je ne ſaurois être de votre avis. Pour vous, Madame, continua-t-il en parlant à Madame de Semanges, je ſuis ſurpris que vous ſoyez aſſez mal inſtruite de ſon choix, pour avoir encore Madame de Lurſay à lui reprocher. Moi ! lui dit-elle, je ſuis, je vous jure, dans la bonne-foi ; il ne m'a point encore fait de confidence. Qu'importe, Madame, vous à qui j'ai vû deviner tant de choſes plus obſcures que ne l'eſt le ſecret de ſon cœur, ne pourriez-vous pas vous ſervir encore de votre pénétration ? Par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela ne ſeroit pas convenable : quand il m'aura confié ſes tourmens, je verrai ce qu'il ſera à propos de lui répondre. Allons, Monſieur, me dit Verſac, confiez, vous êtes trop heureux ; mais, ajouta-t-il en me voyant interdit, ces ſortes de confidences ſe font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'eſt-ce donc que ce ſecret ? Je ne l'imagine pas. J'en ſuis fâché, Madame, répondit-il ; car ſi vous ne paroiſſez pas avoir deviné quelque choſe, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame de Mongennes, que ce ſecret ſi merveilleux ne peut vous échaper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à préſent, dit Verſac, que nous ne

ſig-

rîſquons plus rien à vous l'apprendre. Mais, où ſoupez-vous aujourd'hui ? au Fauxbourg ? Oui, répondit-elle, mais ce n'eſt pas chez moi : nous allons toutes deux chez la Maréchale de ***, vous devriez bien y venir. Je ne ſaurois, dit-il, il y a auſſi un Fauxbourg où je ſoupe ; mais ce n'eſt pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient ſans doute ? Tendre ! reprit-il, non. Eſt-ce toujours la petite de *** ? Il ſeroit un peu difficile, repartit-il, que ce fût toujours elle ; je ne l'ai jamais eue. Ah ! quelle folie, s'écria Madame de Mongennes, de nier une affaire auſſi publique, & dont tout le monde ſe tue de parler depuis deux mois ! Je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous fuſſiez quelquefois perſuadée que je ne prens pas toujours, ni toutes les femmes, ni tous les travers qu'on me donne. Eſt-ce, dit Madame de Senanges, une vieille affaire ? Non, dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on ſavoir qui vous attache à préſent ? Qui ! la plus nouvelle ? Oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez ! reprit-il, il eſt ſingulier que vous ne ſachiez pas qui c'eſt ; on ſe tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reſte : j'imaginois pourtant que le fait étoit déja public. Cela s'eſt commencé très-vivement à l'Opera, continué ailleurs, & cela s'acheve aujourd'hui dans ma petite maiſon. Elle eſt charmante ! ajouta-t-il, ma petite maiſon, je prétens au premier jour vous y donner une fête. Cela eſt galant au poſſible, dit Madame de Mongennes ; eſt-ce . . . ? Oui, Madame, interrompit-il, c'eſt toujours la même. Eh bien, acceptez-vous ma propoſition ? Une fête dans une petite maiſon ! dit Madame de Senanges, vous n'y penſez pas ; voilà de ces parties qui ne ſont pas décentes, & qu'on a raiſon de blâmer.

Mais, quel conte ! reprit Verſac ; & quand il ſeroit vrai qu'on les blâmât, ſeroit-il juſte de s'en

contraindre ? Cachez-vous ; le Public vous devine-t-il moins ? Quelques égards que vous vouliez avoir pour lui, il eſt ſûr qu'il parle ; & d'ailleurs je ne connois, moi, rien de plus décent qu'une petite maiſon, rien qui vous expoſe moins à ces diſcours qu'il ſemble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienſéances, plus encore que la néceſſité, les a miſes à la mode.

N'eſt-ce pas dans une petite maiſon qu'on ſoupe ſans ſcandale tête-à-tête ? Et peut-on, ſans cette reſſource former aujourd'hui un engagement ? N'en fait-elle pas même un des premiers articles ? Une femme qui ſe reſpecte, c'eſt-à-dire, qui avec le cœur tendre, ou l'eſprit libertin, veut cacher ſa foibleſſe ou ſes fotiſes, peut-elle en impoſer ſans le ſecours d'une petite maiſon ? Eh quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaiſirs qu'on y goûte, tous deux ſouſtraits à une pompe embaraſſante, arrachez à ces appartemens ſomptueux où l'amour querelle, ou languit ſans ceſſe ? C'eſt dans une petite maiſon qu'on le reveille, ou qu'on le retrouve ; c'eſt ſous ſon humble toît que l'on ſent renaître ces deſirs étouffez dans le monde par la diſſipation, & qu'on les ſatisfait ſans les perdre.

Ah ! Comte, dit Madame de Sénanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maiſon eût cette derniere vertu, qui voudroit en habiter une grande ? Je ne vous dirai pas bien poſitivement qu'on ne les y perde pas, reprit Verſac ; mais il eſt ſûr qu'on les y amuſe davantage. C'eſt toujours y gagner, répondit-elle ; mais en attendant qu'on accepte la fête que vous propoſez, vous feriez bien de ſouper tous deux chez moi, à mon retour de Verſailles, qui ſera dans fort peu de jours : je vous le manderai. Verſac

A moi !

A moi ! s'écria-t-il, vous connoissez mes distractions, j'oublierai peut-être de le faire avertir : écrivez-lui, cela sera plus sûr & plus honnête, & il voudra bien m'instruire du jour que vous aurez choisi. Je le veux bien, dit-elle, c'est un billet sans conséquence. Oh ! vous êtes insoutenable aussi avec vos ménagemens sur les bienséances ; je ne vois personne les pousser aussi loin que vous : vous en deviendrez ridicule à la fin, reprit-il. Il est bon de s'observer ; mais une trop grande exactitude est gênante : je meurs de peur que vous ne deveniez prude. Non, répondit-elle, pour prude, je ne crois pas que je le devienne, cela n'est pas de mon caractere ; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Etre indécente, est une chose qui me révolte, & que je ne pardonne pas. On ne sauroit penser autrement quand on est aussi-bien née que vous l'êtes, répondit-il d'un air sérieux ; mais rassurez-vous sur ce billet, tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez-vous, Monsieur, me demanda-t-elle ? Je desire assurément de le pouvoir, Madame ; répondis-je ; mais je ne sais si je ne vais pas à la campagne avec ma Mere, avant votre retour. Non, Monsieur, me dit Versac, non, vous n'irez pas à la campagne, ou vous en reviendrez : ce n'est pas dans une situation aussi charmante que la vôtre, qu'on s'embarque dans de semblables parties.

Quelque chose que pût dire Versac, mon air mécontent lui prouvoit qu'il ne me persuadoit pas ; & je m'apperçus que Madame de Senanges s'alarmoit de l'obstacle que j'apportois à ce souper. Versac qui avoit résolu de m'enlever à Madame de Lursay, m'engagea si positivement, qu'il me fut impossible de songer davantage à me défendre, & je promis, très-décidé à manquer à une parole que je donnois aussi forcément.

Je rêvois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faiſoit, & je me confirmois plus que jamais dans l'idée que Madame de Senanges, malgré ſes diſcours contre l'indécence, n'étoit que ce qu'au premier coup-d'œil elle m'avoit paru ; elle ne s'en flata pas moins que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je ſuis ſatisfaite de votre complaiſance ! me dit-elle tendrement ; vous êtes charmant ! cela eſt vrai, vous êtes charmant ! Mais, dites-moi donc que vous ſerez bien-aiſe de me revoir. Oui, Madame, répondis-je froidement. Je ne ſais, continua-t-elle, ſi je devrois vous dire que je penſerai à vous avec plaiſir ; je crains que vous ne vous intéreſſiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là-deſſus. Pourquoi ? Madame, répondis-je. Ah ! pourquoi ? reprit-elle ; voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant... ; mais quel uſage ferez-vous de ce que je vous dirai ?

Excédé d'impatience & d'ennui j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorſqu'au détour de l'allée, je vis Madame de Lurſay, Hortenſe, & ſa Mere, qui venoient vers nous. Le deſordre où cette vûë inopinée me plongea, fut extrême. Sans croire que je fuſſe aimé d'Hortenſe, j'étois deſeſpéré qu'après l'avoir quittée ſi bruſquement, elle me retrouvât avec Madame de Senanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lurſay ne m'occupât plus, ſa préſence ne laiſſoit pas de m'embaraſſer. Le reproche de fauſſeté qu'elle m'avoit fait devant Hortenſe, & la derniere querelle que nous avions eue enſemble, m'avoient aigri contre elle au dernier point, & m'éloignoient d'un racommodement dont je craignois les ſuites ; mais je redoutois ſes diſcours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler ſur mes liaiſons avec Madame de Senanges, ſachant

fachant même à cet égard ſe couvrir du maſque le plus noble, elle pouvoit faire penſer à Hortenſe qu'elles n'étoient pas innocentes, & ſi elle n'avoit pas à me détruire dans ſon cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble; il étoit peint dans toutes mes actions & dans mes yeux: je n'oſois les lever ſur Hortenſe, & ne pouvois pas en même tems les porter ailleurs; un charme ſecret & invincible les arrêtoit ſur elle malgré moi.

Madame de Lurſay me parut pénétrée de douleur; mais accoutumée à prendre ſur elle, ſon viſage changeoit à meſure qu'elle approchoit de nous, & elle répondit en ſouriant & de l'air du monde le plus libre & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortenſe, que j'examinois avec ſoin, elle ne marqua en me voyant, ni trouble, ni plaiſir. J'entendois cependant de tous côtez ſe recrier ſur ſes charmes, & j'en ſentois augmenter mon amour & ma douleur. Nous paſſâmes ſans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes en regardant Madame de Lurſay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que par généroſité? Il ſeroit ſingulier aſſurément qu'avec autant d'agrémens, elle ne pût pas faire une paſſion. Hélas! oui, Madame, répondit Madame de Senanges, elle a préciſément ce malheur-là, & votre étonnement ne le fera pas ceſſer. Eh bien! Monſieur, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, rien ne pourra-t-il vous tirer de votre rêverie? Eſt-ce Madame de Lurſay qui la cauſe? Je vous ai déja dit, Madame, interrompis-je, qu'elle ne prend rien ſur mon cœur: une autre idée que la ſienne l'occupe trop vivement pour qu'il puiſſe être partagé; & dût cette paſſion cauſer tous les tourmens de ma vie, je ſens avec plaiſir qu'elle n'en peut jamais être effacée.

L'amour

L'amour dont j'étois pénétré, me donnoit une expreſſion de ſentiment à laquelle Madame de Senanges ſe méprit. Je vis ſes yeux s'animer. Vous, malheureux ! me dit-elle ; eh ! pourquoi le ſeriez-vous ? Devez-vous ſeulement imaginer que vous puiſſiez l'être ; & fait-on quelque choſe qui doive vous le faire craindre ? Soyez conſtant, mais que ce ne ſoit que pour être toujours heureux ! Je reconnus ſa mépriſe, & la lui laiſſai : il m'importoit aſſez peu qu'elle me crût amoureux d'elle, & j'étois ſûr qu'elle ne pourroit pas le croire long-tems.

Verſac qui s'amuſoit à contredire Madame de Mongennes, repaſſa dans ſon inſtant de notre côté. N'eſt-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleverſé ſes idées ? demanda-t-il. Elle veut que Madame de Lurſay ſoit belle, & n'imagine ſeulement pas que Mademoiſelle de Théville puiſſe l'être. Mais ſur la derniere partie de ce qu'elle penſe, je ſerois aſſez de ſon avis, répondit Madame de Senanges ; Mademoiſelle de Théville a plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille, c'eſt en tout une perſonne à paſſer fort vîte. Pour moi, qui m'y connois, dit Verſac, je ne lui trouve qu'un défaut ; c'eſt d'avoir l'air trop modeſte : elle s'en défera dans le monde vraiſemblablement ; & plût au Ciel que je fuſſe le premier à l'en corriger ! Donnez-lui, ſi vous pouvez auſſi, l'air ſpirituel, dit Madame de Mongennes ; défaites-la de ces grands yeux inanimez, dont il paroît qu'elle ne ſait que faire ; jettez-y de l'intention & du feu ; ce ſera un d'autant plus bel ouvrage, que ſûrement il n'eſt pas facile. Si vous le trouviez plus aiſé, repartit-il, il le ſeroit bien moins, & la façon dont vous parlez d'elle, m'aſſure qu'elle n'a rien à acquerir. Indigné de la baſſe jalouſie qui regnoit dans les

dif-

discours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faisoient de la beauté de Mademoiselle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Versac, elle est trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts : il est plus sûr de louer Madame de Lursay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air méprisant avec lequel je parlois, ne devoit pas plaire à Madame de Mongennes ; mais je lui aurois dit des choses plus desobligeantes qu'elle ne s'en seroit pas offensée : ses desseins sur moi étoient moins détruits que dissimulez ; & quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit alarmé Madame de Senanges, & que le desir qu'elle avoit de m'engager, fût extérieurement modéré, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit aux façons froides que j'avois pour Madame de Senanges, que je ne l'aimois point, & trop sotte pour n'être pas excessivement vaine, elle ne doutoit point que je ne lui cédasse aussi-tôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ses espérances par ses attentions, & de certains regards dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvassent pas plus sensible.

Depuis que j'avois rencontré Mademoiselle de Théville, j'avois senti redoubler l'ennui que m'inspiroit Madame de Senanges ; mais la crainte de lui faire penser que j'étois impatient de retrouver Madame de Lursay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureusement ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'instans après, en me priant de songer à elle, & en m'assurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à son retour de Versailles. Je me séparai d'elle & de Versac, résolu de chercher l'un avec autant de soin que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plutôt libre, que je cherchai Mademoi-

demoiſelle de Théville. Quelque choſe que je ſouffriſſe de ſa froideur, je ſouffrois encore plus de ſon abſence : il ſembloit quand je ne la voyois pas, que ma jalouſie me tourmentât plus violemment : j'imaginois qu'elle penſoit ſans diſtraction à Germeuil, & que ſon cœur jouïſſoit trop tranquillement d'une idée que je lui croyois ſi chere : j'eſpérois que du moins ma préſence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois : enfin, & ſans tous ces motifs, je voulois la revoir, duſſai-je encore être témoin de ſon amour pour mon Rival.

Enfin, je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lurſay rougit à ma vûë ; mais peu inquiet de ſes mouvemens, ce fut dans les yeux d'Hortenſe que je cherchai ma deſtinée. Il me parut qu'elle me voyoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penſer qu'il lui étoit égal que je fuſſe auprès de Madame de Senanges, ou auprès d'elle ; & les nouvelles preuves que je recevois de ſon indifférence, acheverent de me percer le cœur.

Madame de Lurſay, pendant le tems que j'employois à examiner Hortenſe, me regardoit fixement & d'un air railleur, dont enfin je m'apperçus, & qui redoubla l'averſion que je commençois à ſentir pour elle. Je ſavois tout ce qu'elle avoit à me dire, & les idées qu'elle s'étoit faites ſur Madame de Senanges. Ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi, étoit encore trop ſecret pour que ce lui fût une raiſon de ſe contraindre. Elle pouvoit, ſans ſe ſacrifier, parler librement du nouvel amour dont elle me croyoit occupé, & j'étois preſque certain qu'elle l'avoit fait : ſi nous avions été ſeuls, j'aurois été moins embaraſſé d'une explication, où j'aurois pu lui montrer qu'il ne me reſtoit pour elle pas plus d'eſtime que d'amour ; mais la préſence de Madame de Théville & d'Hortenſe,

lui

lui donnoit ſur moi un avantage que, ſans renoncer à toutes bienſéances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien! Monſieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête ſi violent n'a pas, ce me ſemble, été de longue durée? En effet, répondis-je, la promenade l'a diſſipé. Seroit-ce ſeulement à la promenade qu'il faudroit, repliqua-t-elle, attribuer une guériſon ſi prompte, & Madame de Senanges y ſera-t-elle comptée pour rien? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fût elle que j'en duſſe remercier. Inſtruit par vos bontez de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoiſſance. Elle vous en donnera ſans doute des ſujets importans, répondit-elle; & je la crois perſonne à ne pas borner ſes bienfaits à ſi peu de choſe: elle eſt fort noble, Madame de Senanges. Mais comment êtes-vous reſté ici ſans elle? Apparemment, repartis-je avec une aigreur qui commençoit à me ſurmonter, qu'il ne m'a pas été poſſible de la ſuivre; mais la certitude de la revoir bien-tôt adoucit extrêmement le regret que j'ai de ſon abſence.

Madame de Lurſay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne, & ſans rien dire, nous nous exprimâmes avec force toute la colere que nous reſſentions. Elle ne s'en tint pas aux regards; & croyant me mortifier d'avilir Madame de Senanges, elle employa tout ſon eſprit à peindre, avec les traits les plus marquez, ſes vices & ſes ridicules. Elle ne pouvoit pas en penſer plus mal que moi-même; mais loin de l'en laiſſer médire à ſon gré, je me crus obligé de la défendre, & je le fis avec tant d'ardeur, & ſi peu de ménagement, qu'il ne fut plus poſſible à Madame de Lurſay de douter de la nouvelle paſſion dont auparavant elle ne faiſoit que me ſoupçonner.

Aveu-

Aveuglé par ma colere, je ne crus pas que ce fût assez que je paruſſe eſtimer Madame de Senanges, & j'en parlai comme ſi je l'euſſe trouvé jeune, jolie & ſpirituelle, & avec cet enchantement où nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus à la douleur de Madame de Lurſay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques inſtans le plaiſir de la vengeance. Ce fut trop tard que je ſentis ce qu'il m'alloit coûter. Occupé du deſir de la tourmenter, j'avois oublié qu'Hortenſe m'écoutoit, & que je ne pouvois perſuader l'une de mon amour pour Madame de Senanges, ſans donner à l'autre la même idée. Cette réflexion que je fis enfin, m'accabla. Avant une ſi cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortenſe; mais comment lui oſer parler de ma tendreſſe, après avoir avoué que Madame de Senanges avoit fait ſur moi la plus vive des impreſſions? Devois-je lui confier les raiſons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme ſi digne de mépris? Pouvois-je moi-même, ſans mériter le ſien, me juſtifier aux dépens de Madame de Lurſay, & ſacrifier le ſecret de ſon cœur? moi! à qui l'honneur impoſoit ſi ſéverement la loi de ne le laiſſer même jamais pénétrer?

Plus je me voyois condamné à garder le ſilence, moins j'eſpérois pouvoir ſortir de l'embaraſſante ſituation où je m'étois mis. Quelque peu d'intérêt qu'Hortenſe eût paru prendre à mes diſcours, je ne ſais quelle idée, que je trouvois ſans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes eſpérances. Preſque certain que je ſerois un jour obligé de me juſtifier auprès d'elle, je préparois déja tout ce qui pouvoit détruire dans ſon eſprit une prévention qu'elle auroit priſe avec d'autant plus de juſtice, que j'avois travaillé moi-

moi-même à la lui donner. Sa triſteſſe augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état auſſi ſingulier que le ſien, ne pouvoit gueres être attribué qu'à une paſſion ſecrette & malheureuſe ; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois cru, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cauſe de ſa mélancolie ? Quand je les avois quittez, aucun nuage ne paroiſſoit devoir s'élever entre eux. Son abſence avoit-elle pu faire naître un ſi violent chagrin ? On s'attriſte quand on perd pour long-tems ce qu'on aime : ne fait-on que le quitter pour quelques inſtans ? on penſe à lui, l'on s'en occupe ; mais cette rêverie eſt plus tendre que douloureuſe. Germeuil n'étoit donc pas l'objet de ſes peines dans le fond : je ne pouvois le croire mon Rival, que parce qu'il eſt aſſez naturel que quand on en craint un auprès d'une femme, ce ſoit l'ami qu'elle paroit aimer le plus tendrement, qui nous cauſe le plus d'inquiétude.

Le moyen le plus ſimple de me délivrer des miennes, étoit ſans doute de m'expliquer avec Hortenſe, & je le ſentois bien ; mais convenir que cette explication m'étoit néceſſaire, n'étoit pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoyois rien qui pût me conduire ſûrement à l'éclairciſſement que je ſouhaitois, & m'aider à découvrir ſi Germeuil etoit cet Inconnu que je ſavois aimé, ou ſi je n'avois pas à craindre quelqu'autre que lui.

Abſorbé dans cette confuſion d'idées & de ſentimens, les parcourant toutes, les éprouvant tous, ſans m'arrêter ſur aucun, je marchois auprès d'Hortenſe dans un état peu différent du ſien. Je voulois interrompre ſa rêverie, & ne trouvois rien à lui dire. Ce fut auſſi vainement que je cherchai à fixer ſes yeux ſur moi ; & nous arrivâmes à la porte ſans qu'il lui fût rien échapé de tout ce qui pouvoit m'inſtruire, ou me ſatisfaire.

Ma-

Madame de Lurſay qui, depuis le panégyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame de Senanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vû partir Madame de Théville & Hortenſe, me demanda, mais avec une douceur extrême, ſi je voulois qu'elle me remenât chez moi, ou qu'elle me conduiſît chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit cauſé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortenſe, m'éloignoient également de ce qu'elle me propoſoit, & je lui répondis ſéchement que je ne pouvois faire ni l'un ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit conſternée de ma réponſe, & de la profonde& ſérieuſe révérence dont je l'avois accompagnée; cependant elle inſiſta. Je lui ſoutins avec moins de ménagement encore, que des raiſons invincibles s'oppoſoient à ce qu'elle deſiroit; & nous nous ſéparâmes enfin, tous deux triſtes & mécontens l'un de l'autre.

Je rentrai chez moi, l'eſprit & le cœur trop tourmentez pour vouloir y voir perſonne; & je paſſai toute la nuit à faire ſur mon avanture les plus cruelles & les plus inutiles réflexions.

On connoît aſſez les ſonges des Amans, leurs incertitudes, leurs différentes réſolutions, pour concevoir tous les mouvemens dont je fus agité tour à tour; & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience, on voit trop par ce recit combien je lui devois d'idées fauſſes, pour avoir beſoin de m'arrêter ſur ce ſujet plus long-tems.

Je ne ſavois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorſqu'on entra chez moi. Je reçus en même tems ce billet de la part de Madame de Lurſay:

Si je ne conſultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous écrire, mon ſilence ſans doute m'épargneroit de nouveaux affronts; plus tendre que je ne ſuis vaine, je ne crains pas de m'y expoſer encore. Je vais aujourd'hui à la

à la campagne pour deux jours : vous ne méritez pas que je vous en avertiſſe, beaucoup moins que je vous priaſſe de m'y accompagner ; cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part ne vous rendra peut-être que plus ingrat ; mais il me ſera doux de vous confondre par mes bontez, ſi je ne puis vous y rendre ſenſible. Je ſuis d'ailleurs curieuſe de ſavoir ſi vous trouvez à Madame de Senanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous penſez ſur ce ſujet. Songez que je puis ne le pas vouloir long-tems. Adieu, je vous attens à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colere contre Madame de Lurſay, avec qui je ne voulois point d'explication ; ainſi, ſans réfléchir ſur cette partie de campagne ſi ſubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniere froideur, qu'il m'étoit impoſſible de faire ce qu'elle deſiroit, & que j'avois pris, la veille, des engagemens que je ne pouvois rompre. Dans la ſituation où nous étions enſemble, cette réponſe étoit impertinente ; mais plus je le ſentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit de tous mes projets le ſeul qui me fût reſté conſtamment dans l'eſprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus qui, ſelon toutes les apparences, affaroit & avançoit notre rupture.

La haine que je reſſentois alors pour Madame de Lurſay, ne me l'avoit pas ſeule dictée. J'avois craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortenſe, que je ne voulois pas quitter dans des circonſtances où il m'étoit important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins ſur mes Rivaux. Je paſſai à m'occuper de ſon idée tous les momens où il ne m'étoit pas encore permis de

la voir ; & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bien-tôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lurſay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite, & l'impoſſibilité de la réparer me deſeſpéra. Je ne pouvois plus douter qu'Hortenſe ne fût de cette partie que j'avois refuſée. La hauteur avec laquelle j'avois écrit à Madame de Lurſay que je ne pouvois en être, ne me permettoit pas de ſonger à la renouer avec elle, & ne la diſpenſoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lurſay pâlit à ma vûë, & il me parut qu'elle lui cauſoit autant de colere que d'étonnement. Quoique je méritaſſe toute ſa haine, je ne laiſſai pas de m'offenſer autant de ce qu'elle m'en marquoit, que ſi elle m'eût fait injuſtice. Je ne m'arrêtai pas longtems à cette idée. Hortenſe qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la ſurpriſe qu'elle marqua en me voyant, & ſa rougeur ſubite, étoient pour moi des objets qui anéantiſſoient tous les autres dans mon eſprit, & me donnoient ſeuls à rêver.

Vous venez ſans doute avec nous, Monſieur? me demanda Madame de Théville. Non, Madame, répondit vivement Madame de Lurſay, je l'en avois prié, mais il a des engagemens qu'il ne ſauroit rompre; je crois que vous les devinez. Quelle folie! s'écria Germeuil, je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je ſais le contraire poſitivement, reprit-elle d'un air ſec; mais l'heure nous preſſe, & il voudroit ſans doute d'autant moins retarder notre départ, que ſûrement nous retardons ſes plaiſirs. Adieu, Monſieur, me dit-elle en ſouriant, je ſerai peut-être plus heu-

reuſe

renſe une autre fois, ou vous ſerez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me préſenta la main d'un air auſſi libre, que s'il n'eût été queſtion de rien entre nous; & mourant de rage, je fus obligé de la conduire juſques à ſon caroſſe.

Il ſeroit cependant ſingulier, me dit-elle tout bas en deſcendant, que vous fuſſiez fâché de la réponſe que vous m'avez faite; mais non, vous ne ſavez qu'offenſer, & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah! de grace, Madame, répondis-je, ceſſons de pareils diſcours, le tems en eſt paſſé pour vous & pour moi. Je connois, reprit-elle, votre obligeante façon de répondre; mais je veux bien ne m'y pas arrêter, vous m'avez accoutumée à être indulgente. Que je ſache ſeulement ſi, comme vous ne penſez pas long-tems la même choſe, il ne vous auroit pas pris un remords? Ne craignez pas de me l'avouer, ſeroit-il vrai que vous vouluſſiez venir? C'eſt, Madame, repartis-je, une queſtion à laquelle j'ai répondu dès ce matin. Il ſuffit, reprit-elle; & je vous ſupplie de vouloir bien oublier que j'ai oſé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes que je ſavois ſi bien lui faire quelquefois. Je voulois en vain déguiſer mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortenſe, & penſer que dans la ſolitude de la campagne, il trouveroit mille momens pour lui dire les choſes les plus tendres, étoit un ſupplice que je ne pouvois ſupporter; ſur-tout quand je me ſouvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis, en les voyant près de partir, de cette fauſſe honte à laquelle je venois de ſacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lurſay, & je crus qu'il ne me ſeroit pas difficile d'obtenir d'elle une choſe qu'elle m'a-

voit paru desirer vivement. Je pris enfin assez sur ma sote vanité pour essayer de me faire parler encore de cette partie que je ne voyois faire sans moi qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plutôt, Madame, dis-je à Madame de Lursay, vous ne m'auriez pas trouvé engagé. Oh ! je le crois, répondit-elle sans me regarder. Si vous le vouliez même, continuai-je.... Non, assurément, interrompit-elle, je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des sacrifices que vous voudriez me faire, & n'en accepterai aucun. Vous pensiez différemment tout-à-l'heure, repris-je, & j'ai cru pouvoir .... Eh bien ! interrompit-elle encore, je pensois fort mal, & je m'en suis corrigée. A ces mots elle me quitta, & me laissa d'autant plus piqué, que je croyois m'être compromis en la priant d'une chose qu'un moment auparavant j'avois refusé d'elle, & que j'avois vainement abaissé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'eusse à ne point quitter Hortense, j'imaginai qu'il falloit le faire céder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin; ainsi ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lursay lieu de penser qu'elle me mortifioit, je les laissai partir, desespéré qu'Hortense, qui n'avoit seulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernieres démarches auprès de Madame de Lursay, & qu'elle pût attribuer mes refus à mon amour pour Madame de Senanges.

Ils étoient déja loin, que je n'étois pas encore sorti du trouble où cette situation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi méditer profondément sur des minuties, penser faux sur tout ce qui m'arrivoit, & m'affliger jusques au retour d'Hortense.

Quoique je susse qu'elle devoit être deux jours

à la

à la campagne, j'envoyai le lendemain ſavoir ſi elle n'étoit pas revenue. Tourmenté par mon impatience & ma jalouſie, le jour d'après j'y allai moi-même, & ne la trouvant pas, je fus cent fois tenté d'aller la joindre; mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lurſay que je ne pouvois ſupporter ſon abſence, l'emporta, & malgré mes terreurs me fit reſter.

J'étois à peine rentré qu'on m'annonça Verſac. Quelque occupé que je fuſſe de mon amour, la ſolitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens ſavoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aie parcouru ſans vous y rencontrer. Je ſuis, répondis-je, de la plus mauvaiſe humeur du monde. Les Amans heureux ont-ils du chagrin? me demanda-t-il. Je ne ſuis pas fâché de vous voir ſenſible à l'abſence de Madame de Senanges; mais vous devez être ſi ſûr d'être aimé... Ah Ciel! m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à ſon tour; eſt-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit? Non, aſſurément, répondis-je, il n'y a que deux jours qu'elle eſt partie, & vous ſavez qu'elle ne doit m'écrire qu'à ſon retour ici. Cela eſt vrai, repartit-il; mais je n'en ſuis pas moins ſurpris que vous n'ayez encore entendu parler de rien. Avant-hier on vous demanda la permiſſion de vous écrire, & dans toutes les régles vous auriez déja dû recevoir quelques billets. C'eſt une femme charmante que Madame de Senanges! On n'a jamais avec elle, ni ſotes réflexions, ni lenteurs affectées à craindre. En un inſtant, ſon eſprit a tout apperçu, ſon cœur a tout ſenti. Ce ne ſeroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indéciſion, quand il s'agit du

choix d'un Amant, ſiéd, je crois, mieux à une femme, que cette précipitation dont vous ſavez ſi bon gré à Madame de Senanges. Autrefois, dit-il, on penſoit comme vous; mais les tems ſont changez. Nous parlerons là-deſſus plus à loiſir. Revenons à Madame de Senanges. Après les eſpérances que vous lui avez données, & les ſoins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. - Moi! m'écriai-je, je lui ai donné des eſpérances? Mais ſans doute, répondit-il froidement: quand un homme de votre âge va chez une femme comme Madame de Senanges, paroît en public avec elle, & laiſſe établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ſes raiſons. Communément on ne fait point ces choſes-là ſans idée. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit, m'importe peu, repris-je; je ſaurai la détromper. Cela ne ſera pas honnête, repartit-il, & vous la mettez en droit de ſe plaindre de vos procédez.

Il me ſemble, répondis-je, que je ſuis plus en droit de me plaindre des ſiens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur? Votre cœur! dit-il; jargon de Roman. Sur quoi ſuppoſez-vous qu'elle vous le demande? Elle eſt incapable d'une prétention ſi ridicule. Que demande-t-elle donc? répondis-je. Une ſorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive qui reſſemble à l'amour par les plaiſirs, ſans en avoir les ſotes délicateſſes. C'eſt en un mot du goût qu'elle a pour vous, & ce n'eſt que du goût que vous lui devez. Je crois, repliquai-je, que je le lui devrai longtems. Peut-être, dit-il. La raiſon vous éclairera ſur une repugnance ſi mal fondée. Madame de Senanges ne vous inſpire rien à préſent; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'inceſſamment elle ne vous paroiſſe plus aimable. Ce ſera malgré vous, mais cela ſera; on vous renon-

renoncerez à toutes sortes de bienséances & d'usages.

Je suis, quoique vous en disiez, répondis-je, très-certain que cela ne sauroit être. On pensera de moi ce qu'on voudra, il est décidé que je n'en veux point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il; il ne nous reste seulement qu'à examiner si vous avez raison de n'en pas vouloir. Mais vous, lui demandai-je, la prendriez-vous? Si j'étois, dit-il, assez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je pusse faire autrement; & par mille raisons cependant je pourrois m'en dispenser. Eh! pourquoi pourrois-je m'en dispenser moins que vous?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Senanges; pour vous, c'est un devoir: si je la prenois, moi, ce ne seroit que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde; & c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célébres. Cela seul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Permettez-moi une question, lui dis-je; ne soyez même pas surpris si dans le cours de cette conversation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choses qui me sont trop nouvelles, pour que je les saisisse d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, aussi souvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous instruire, je me ferai toujours un vrai plaisir d'éclaircir vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets qui par leur étendue & leur variété pourront nous mener loin, je voudrois que nous allassions chercher

quelque promenade solitaire, où nous pussions n'être pas interrompus; & je crois que l'Etoile pourroit convenir à notre dessein. J'approuvai son idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choses indifférentes; & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une conversation qui n'a que trop influé sur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curiosité, lui dis-je; voudriez-vous la satisfaire? N'en doutez pas, répondit-il, je serai charmé de vous instruire. Il y a des choses qu'on ne peut ignorer long-tems sans une sorte de honte, parce qu'elles renferment la science du monde, & que sans elle les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obscurité, tournent souvent contre nous. Je sais que cette science n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ses principes blessent l'honneur & la raison; mais en la méprisant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoissances moins frivoles, puisqu'à notre honte, il est moins dangereux de manquer par le cœur, que par les manieres.

Vous rêvez déja, continua-t-il. Ce n'est pas, repartis-je, que je ne vous prête une extrême attention; mais ce ton sérieux me paroît si peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la surprise qu'il me cause. Je vous trouve Philosophe, vous . . . . ! Cessez de vous en étonner, interrompit-il; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long-tems; & le besoin que vous avez d'être instruit, m'a contraint de vous montrer que je sais penser & réfléchir. Je me flate au-reste, que vous saurez me garder le secret le plus inviolable sur ce que je vous dis, & sur ce que je vais vous dire. Quoi! lui dis-je en

riant, vous pourriez être fâché que je disse : *Verfac fait penser ?* Sans doute, repliqua-t-il fort sérieusement, & vous saurez bien-tôt pourquoi il m'est important que vous ne le disiez pas. Revenons à vous.

Je me suis apperçu avec surprise en mille occasions, que le monde vous étoit absolument inconnu. Quoique vous soyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conserver jusques à présent les préjugez que je vous trouve. Je ne puis sur-tout m'étonner assez que vous connoissiez si peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites sur elles, pourront vous être utiles. Ce n'est pas cependant que je me flate que vous puissiez marcher surement d'après mes seuls préceptes ; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-tems vos lumieres, ou vous empêcheroient peut-être à jamais d'en acquerir.

Quelque nécessaire que vous soit la connoissance des femmes, elle n'est cependant pas la seule à laquelle vous devez vous borner. Celle des usages, des goûts & des erreurs de votre siécle, doit partager vos soins ; avec cette différence, qu'il vous sera facile de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reste parfaitement.

C'est une erreur de croire que l'on puisse conserver dans le monde cette innocence de mœurs que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puisse être toujours vertueux & toujours naturel, sans risquer sa réputation ou sa fortune. Le cœur & l'esprit sont forcez de s'y gâter ; tout y est mode & affectation. Les vertus, les agrémens & les talens y sont purement arbitraires, & l'on n'y peut réussir qu'en se défigurant sans-cesse. Voilà des principes que vous

ne devez jamais perdre de vûë. Mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir que pour réuſſir il faut être ridicule ; il faut étudier avec ſoin le ton du monde où notre rang nous a placez, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux en un mot qui ſont en crédit ; & cette étude exige plus de fineſſe & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? J'entens, reprit-il, ceux qui dépendant du caprice, ſont ſujets à varier, n'ont comme toutes les modes, qu'un certain tems pour plaire, & qui pendant qu'ils ſont en regne, effacent tous les autres. C'eſt dans le tems de leur vogue qu'il faut les ſaiſir : ſouvent il y a auſſi peu de fruit à les prendre, lorſqu'on commence à s'en dégoûter, que de riſque à les garder, lorſqu'ils ſont abſolument proſcrits. Mais, quand on ſait, lui dis-je, que ce qui regne, eſt un ridicule, comment peut-on ſe réſoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, ſont aſſez en état de réfléchir, pour ſavoir ce qui en eſt ; & ceux qui penſent, ſe livrent ſouvent, même par réflexion, aux erreurs qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je davantage ? c'eſt preſque toujours à ceux d'entre nous qui raiſonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions abſurdes qui font honte à l'eſprit, & ce maintien affecté qui gâte & contraint la figure. Moi, par exemple, qui ſuis l'inventeur de preſque tous les travers qui réuſſiſſent, ou qui du moins les perfectionne, penſez-vous que je les choiſiſſe, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & ſans que la connoiſſance que j'ai du monde, régle & conduiſe mes idées là-deſſus ? Sans ſavoir, répondis-je, toutes les raiſons qui peuvent vous déterminer, je conçois

que

que vous n'imaginez des ridicules que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la société.

Oui, je le crois, repliqua-t-il : la façon dont j'ai pris dans le monde, est, je pense, une assez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ce n'est qu'en suivant mes traces, qu'on peut parvenir à une aussi grande réputation. Ne soyez point, au-reste, arrêté par le nom que je donne aux choses qui sont en possession de séduire : tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément, esprit ; & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à vieillir ? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'est, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me prescrivez, répondis-je. Non, reprit-il, on peut réduire l'art de plaire aujourd'hui à quelques préceptes assez peu étendus, & dont la pratique ne souffre aucune difficultez. Je suppose d'abord, & avec assez de raison ; ce me semble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre son nom célébre. Le moyen le plus simple, & en même tems le plus agréable pour y parvenir, est de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vûë, de croire qu'il n'y a d'agrémens que ce qui les séduit, & que le genre d'esprit qui leur plaît, quel qu'il soit, est en effet le seul qui doive plaire. Ce n'est qu'en paroissant soumis à tout ce qu'elles veulent, qu'on parvient à les dominer. Je puis aisément vous faire convenir de cette vérité ; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conseils à vous donner sur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde ;

conseils fondez, au-reste, sur ma propre expérience.

Il faut d'abord se persuader qu'en suivant les principes connus, on n'est jamais qu'un homme ordinaire, que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant; que les hommes n'admirent que ce qui les frappe, & que la singularité seule produit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à-dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possède seul, fait plus d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'est pas tout; vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractere, que ce soit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer; que vous cherchiez toujours sous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils sont en effet. C'est aussi un grand défaut pour le monde, que de vouloir ramener tout à son propre caractere. Ne paroissez point offensé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir dérobez. Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a; cacher sous un air inappliqué & étourdi le penchant qui vous porte à la réflexion, & sacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguisons jamais avec plus de soin que devant ceux à qui nous croyons l'esprit découvert. Leurs lumieres nous gênent. En vain, méprisant de leur raison, nous voulons reprendre la supériorité qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à dissimuler ce que nous sommes, & nos travers sont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ne le faisons-nous

pour prétendre à les instruire, que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroissons quelquefois leurs imitateurs, pour être plus surement leurs juges; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à se développer devant nous, & que notre esprit ne nous serve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'est qu'en paroissant se livrer soi-même à l'impertinence, qu'il n'échape rien de celle d'autrui.

Vous me semblez vous contredire, interrompis-je, ce dernier précepte détruit l'autre : si je deviens imitateur, je cesse d'être singulier.

Non, reprit-il, cette souplesse d'esprit que je vous conseille, n'exclut pas la singularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous est pas moins nécessaire que l'autre : sans la premiere, vous ne frapperiez personne ; sans la seconde, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins vous perdriez le fruit de toutes les observations que vous feriez. D'ailleurs, on n'est jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorsque vous paroissez être tout ; & un génie supérieur fait embellir ce que les autres lui fournissent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une chose encore extrêmement nécessaire, c'est de ne s'occuper jamais que du soin de se faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez vous lû, que celui de faire valoir les autres est plus convenable ; mais il me semble qu'on peut s'en reposer sur eux : & pour moi, je n'ai encore vû personne, quelque modestie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de tems le secret de m'apprendre à quel point il s'estimoit, & combien je devois l'estimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui dans le monde m'a toujours paru réussir le moins à celui qui

la pratique, c'eſt la modeſtie. Ne ſoyons pas intérieurement prévenus de notre mérite, je le veux; mais paroiſſons l'être; qu'une certaine confiance ſoit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos geſtes, & juſques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien de nous-mêmes: ne craignons point de dire & de répéter que nous avons un mérite ſupérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit que parce qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vûë. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laiſſez pas toujours le tems de parler de lui: plus modeſte, vous ſeriez martyr de la vanité. Je ne ſais d'ailleurs, ſi quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, eſt plus blâmable que celui qui, en ſe taiſant ſur lui-même, penſe qu'il fait un ſacrifice à la ſociété, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à ſe croire obligé d'être modeſte.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt plus ſûr de ſubjuguer les autres, que de leur immoler ſans ceſſe les intérêts de notre amour-propre. Le trop grand deſir de leur plaire, ſuppoſe le beſoin qu'on en a. Ils ne ſont jamais plus portez à nous juger avec ſévérité, que lorſqu'ils nous voyent chercher ſervilement à nous les rendre favorables. C'eſt avouer que nous croyons qu'un homme nous eſt ſupérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flatant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons, l'enhardit à nous trouver des défauts, ſur leſquels ſans nos ménagemens pour lui, il n'auroit peut-être jamais oſé porter ſes yeux. Il eſt vrai qu'il veut bien s'y prêter; mais la bonté avec laquelle

il les excuſe, eſt une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pouſſe la facilité juſques à vouloir bien nous raſſurer, qui en blâmant nos vices, nous eſtime aſſez peu pour ne plus nous diſſimuler les ſiens, ſeroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, ſi nous n'avions pas cru avoir beſoin de la ſienne.

Ce n'eſt pas-là le ſeul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétens pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'uſage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'eſprit & la figure que pour peu d'inſtans ; mais de cette timidité qui naiſſant, ou du peu de connoiſſance que nous avons de nos avantages, ou du trop de cas que nous faiſons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins des gens que la nature a placez au-deſſous de nous.

Vous ne ſauriez donc trop préſumer de vos forces, ni affoiblir aſſez celles des autres. Gardez-vous ſur-tout de vous faire du monde une trop haute idée : n'imaginez pas que pour y briller, il faille être doué d'un mérite ſupérieur. Si vous le croyez encore, examinez-moi, voyez, (car je vais me donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois,) voyez ce que je deviens quand je veux plaire ; que d'affectations, de graces forcées, d'idées frivoles ! Dans quels travers enfin ne donnai-je pas !

Penſez-vous que je me ſois condamné ſans réflexion au tourment de me déguiſer ſans ceſſe ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en ſaiſis aiſément le faux. J'y vis les qualitez ſolides proſcrites, ou du moins ridiculiſées ; & les fem-

mes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole : je devins étourdi, pour paroître plus brillant ; enfin je me créai les vices dont j'avois besoin pour plaire. Une conduite si ménagée me réussit.

Je suis né si différent de ce que je parois, que ce ne fut pas sans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissois quelquefois de mon impertinence ; je ne médisois qu'avec timidité. J'étois fat, à la vérité, mais sans graces, sans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette supériorité qu'en ce genre depuis je me suis acquise.

Il est sans doute aisé d'être fat, puisque quelqu'un qui craint de le devenir, a besoin de veiller sans cesse sur lui-même, & que cependant il n'y a personne qui n'ait sa sorte de fatuité ; mais il n'est pas si facile d'acquerir celle qu'il me falloit : cette fatuité audacieuse & singulière qui, n'ayant point de modèle, soit seule digne d'en servir.

Car, quels que soient les avantages de la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle seule réussisse, & qu'un homme qui est fat de bonne-foi & sans principes, aille aussi loin que celui qui fait raisonner sur sa fatuité, & qui occupé du soin de séduire, & en poussant l'impertinence aussi loin qu'elle peut aller, ne s'enyvre point dans ses succès, & n'oublie point de ce qu'il doit penser de lui-même. Un fat dont l'esprit est borné, & qui se croit véritablement tout le mérite qu'il se dit, ne va jamais au grand. Vous ne sauriez imaginer combien il faut avoir d'esprit pour se procurer un succès brillant & durable dans un genre où vous

avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une seul femme suffit souvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir pour saisir le caractere d'une femme que vous voulez attaquer, ou (ce qui est infiniment plus flateur, & ne laisse pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la premiere ! De quelle justesse ne faut-il pas être doué pour ne pas se tromper à la sorte de ridicule que vous devez exposer à ses yeux, pour la rendre plus promptement sensible ! De quelle finesse n'avez-vous pas besoin pour conduire à la fois plusieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié ! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & sans contrainte, du caractere que l'instant où vous vous trouvez, exige de vous ? tendre avec la délicate ; sensuel avec la voluptueuse ; galant avec la coquette ; être passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux ; voilà tous les rôles que vous devez jouer, voilà ce que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'usage du monde, pour voir une femme telle qu'elle est ; malgré le soin extrême qu'elle apporte à se déguiser, & ne croire pas plus à la fausse vertu que souvent elle oppose, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorsqu'elle s'est rendue.

Ce détail est étonnant, lui dis-je, il m'effraye ; je sens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, reprit-il, qu'il n'est pas fait pour tout le monde ; mais j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même, & je ne doute pas que je

ne vous voye bien-tôt partager avec moi l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins néceſſaire ; c'eſt qu'en général vous ne pouvez aſſez vous emparer de la converſation. L'eſſentiel dans le monde n'eſt pas d'attendre pour parler que l'imagination fourniſſe des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir. L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de penſées. J'ai vû beaucoup de gens ſtériles, qui ne penſoient, ni ne raiſonnoient jamais, à qui la juſteſſe & les graces ſont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choſes mêmes qu'ils connoiſſent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent auſſi ſouvent qu'ils racontent, l'emporter ſur des gens de beaucoup d'eſprit, qui modeſtes, naturels & vrais, mépriſoient également le menſonge & le jargon. Souvenez-vous donc que la modeſtie anéantit les graces & les talens ; qu'en ſongeant à ce que l'on a à dire, on perd le tems de parler ; & que pour perſuader il faut étourdir.

Je me ſouviens, lui dis-je, d'avoir vû quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre ; mais loin qu'ils plûſſent, il me ſemble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit auſſi inſupportables qu'ils le ſont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même ; mais que malgré cela, ils ne plûſſent pas, l'expérience y eſt totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'eſt de ſéduire & d'entraîner les perſonnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas eſt celui qui en impoſe plus généralement, &

& ſur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vraies paſſions, que celles qui commencent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachemens que l'habitude de ſe voir forme quelquefois, ne leur paroiſſent preſque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croyent devoir s'occuper que médiocrement. L'impreſſion qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais ſur elles avec vivacité. Il faut pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne ſachent pas ce qui les a déterminées à la tendreſſe. On leur a dit qu'une paſſion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême; & il y a trop long-tems qu'elles le croyent, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'eſt plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette yvreſſe de vous-même, qui vous faiſant tout hazarder, anime les graces de votre perſonne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchante, & parce qu'elle ſe refuſe à la réflexion, croit que ce ſont vos charmes qui ne lui en laiſſent pas le tems. Si par hazard elle ſonge à la réſiſtance qu'elle pourroit vous faire, ce n'eſt que pour mieux ſe perſuader qu'elle ſeroit inutile, & qu'on n'en doit point employer contre quelque choſe d'auſſi fort, d'auſſi imprévû, d'auſſi extraordinaire enfin, qu'un coup de ſympathie. Prétexte aſſez bien imaginé dans le fond pour ſe rendre promptement ſans donner mauvaiſe opinion d'elles, puiſqu'il n'y a point d'homme qui ne ſoit plus flaté d'inſpirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par degrez.

Quels que ſoient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence ſans bornes, je doute que je puiſſe jamais adopter un ſyſtême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour

pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, eſt parfaitement beau quant à la Morale, reprit-il; mais le monde & elle ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus ſouvent on ne réuſſit dans l'un, qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de ſon ſiécle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroîtroient étrangeres, ou ne ſeroient pas du bon ton.

Du bon ton! repris-je. Vous ne ſaurez peut-être pas encore ce que c'eſt? repartit-il d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a ſouvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus qu'on n'a pas encore pu me le définir. Ce ton de la bonne compagnie, ſi célébre, en quoi conſiſte-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à ſi peu de perſonnes, & dans ſi peu de choſes, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'eſt-ce enfin que ce ton?

Cette queſtion m'embaraſſe, répondit-il. C'eſt un terme, une façon de parler, dont tout le monde ſe ſert, & que perſonne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'eſt le nôtre, & nous ſommes bien déterminez à ne le trouver qu'à ceux qui penſent, parlent & agiſſent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définiſſe mieux, je le fais conſiſter dans la nobleſſe & l'aiſance des ridicules; & je vais, en vous diſant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger ſi ma définition eſt juſte.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille juſques à l'indécence, & paſſe, chez nous, ce qu'on appelle aiſance & liberté: tons & manieres affectées, ſoit dans la vivacité, ſoit dans la langueur: l'eſprit frivole & méchant, un

un discours entortillé ; voilà ce qui, ou je me trompe fort, compose aujourd'hui le ton de la bonne compagnie. Mais ces idées sont trop générales pour vous ; étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire souvent des choses pensées : quelque naturellement qu'il les exprime, quelque peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde ; & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvénient, non qu'il a de l'esprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'est à la médisance uniquement que je rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier, & c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnoît ceux qui possédent le bon ton. Elle ne sauroit être, ni trop cruelle, ni trop précieuse. En général, & même lorsqu'on songe le moins à railler, ou qu'on en a le moins de sujet, on ne peut avoir l'air trop ricanneur, ni le ton trop malin. Rien n'embarasse les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre esprit. Que votre sourire soit méprisant ; qu'une fade causticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils secours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on se distingue, parce qu'on se fait craindre, & que dans le monde un sot qui se tourne vers la méchanceté, est plus respecté qu'un homme d'esprit qui, trop supérieur à ces vils objets pour descendre jusqu'à eux, rit en secret des travers de son siécle, & les méprise assez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manieres, quelque recommandable qu'elle soit, est peu de chose sans celle de l'esprit. Les gens du bon

ton laissent au vulgaire, & le soin de penser, & la crainte de penser faux. Persuadez, d'ailleurs, que plus l'esprit est cultivé, moins il conserve de naturel, ils se sont volontairement bornez à quelques idées frivoles, sur lesquelles ils voltigent sans cesse; ou si par hazard ils savent quelque chose, c'est d'une façon si superficielle, ils en font eux-mêmes si peu de cas, qu'il seroit impossible de leur donner des ridicules là-dessus. Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton, que de passer pour savant. L'extrême ignorance à laquelle l'usage semble le condamner, est cependant d'autant plus singuliere, qu'il est en même tems établi qu'il ne doit hésiter sur aucune décision.

En effet, repris-je, cela ne laisse pas d'être embarassant. Moins que vous ne croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modestie, seroit à la vérité incommode; mais avec une extrême présomption, je puis vous assurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement pour être si inquiet sur ce que vous dites? S'il est du ton de la bonne compagnie de décider toujours, il n'en est point de justifier jamais sa décision & la bonne opinion que l'on a de soi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien; ne rien voir, quelque chose que ce puisse être, qu'on ne mépriser, ou ne loue à l'excès; se croire également capable du sérieux & de la plaisanterie; ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être sans cesse; mettre de la finesse dans ses tours, & du puérile dans ses idées; prononcer des absurditez, les soutenir, les recommencer; voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une chose m'embarasse, interrompis-je. Comment des personnes qui n'ont rien appris, ou se sont crues

crues dans l'obligation de tout oublier ; peuvent-elles se parler sans cesse ? Il faut nécessairement avoir l'esprit bien fécond pour soutenir, sans les ressources que fournissent les diverses connoissances, une conversation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas.

C'est qu'on n'y a pas de fonds à épuiser, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tarissoit point dans le monde ; ne vous seriez-vous pas apperçu aussi qu'on s'y parle toujours sans se rien dire ; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, de fades souris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout ? Mais on y discerne sans cesse ! repris-je. Eh bien ! oui, répondit-il, on y differte sans raisonner ; & voilà ce qui fait le sublime du bon ton. Est-ce qu'on peut, sans s'appésantir, suivre une idée ? On peut la proposer ; mais a-t-on jamais le tems de l'établir ? N'est-ce pas même blesser la bienséance que d'y songer ? Oui. La conversation, pour être vive, ne sauroit être assez peu suivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, se laisse interrompre par une femme qui veut parler sentiment ; que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un sujet si noble, & qu'elle possède si bien, se taise pour écouter un couplet galamment obscène ; que celui, ou celle qui le chante, céde au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de Morale qu'on se hâte d'interrompre, pour ne rien perdre d'une histoire médisante qui, quoiqu'écoutée avec un extrême plaisir, bien ou mal contée, est coupée par des réflexions usées ou fausses sur la Musique ou la Poësie, qui disparoissent peu à peu, & sont suivies par des idées politiques sur le Gouvernement, que le recit de quelques coups singuliers arrivez au jeu abrégent dans le tems qu'on y compte le moins ; & qu'enfin un Petit-maî-

maître, après l'avoir long-tems rêvé, traverse le cercle, dérange tout, pour aller dire à une femme qui est loin de lui, qu'elle n'a pas assez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un Ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en est pas moins ressemblant, repliqua-t-il. Au reste, il peut vous prouver qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans sa vanité, ou dans la stérilité d'autrui, de quoi sentir moins le peu qu'il vaut, & se faire en dépit de la nature même, une sorte de mérite qui le met au niveau de tout le monde. Mais vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie? Assurément, reprit-il; je le méprise, mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'ose parler devant personne comme je viens de le faire avec vous; & quand je vous ai prié de me garder sur tout ce que je vous dirois, un secret inviolable, c'est qu'il m'est d'une extrême conséquence qu'on ne sache pas ce que je suis, & à quel point je me déguise. Je vous conseille encore un coup de m'imiter. Sans cette condescendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un esprit dur & peu fait pour la société. Plus vous refuserez de vous prêter aux travers, plus on s'empressera à vous en donner. Je ne suis pas le seul qui ait senti que pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit; & quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus, ne laissent pas d'être persuadez avec moi, que pour avoir le ton de la vraîment bonne compagnie, il faut avoir l'esprit orné sans pédanterie, & de l'élégance, sans affectation, être enjoué sans basseſſe, & libre sans indécence.

A présent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir

aux

aux femmes; mais la conversation que nous venons d'avoir ensemble, a été d'une longueur si énorme, qu'avec plus d'ordre & des idées plus approfondies, elle pourroit presque passer pour un Traité de Morale. Remettons-en le reste à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous instruire, nous saurons aisément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la question que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous besoin qu'une femme nous mette dans le monde? Quelque simple que cette question vous paroisse, elle tient à tant de choses, que je ne saurois y répondre sans m'engager dans des détails immenses, repliqua-t-il. Je me suis plû à l'étude des femmes, je crois à présent les connoître; je vous en parlerois trop long-tems. Eh bien, lui dis-je, effleurons la matiere, quelqu'autre jour nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en coûteroit tout autant, & vous ne seriez pas bien instruit. C'est un sujet qu'il faut traiter de suite, & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi, lui dis-je, il me semble que ce n'est pas travailler pour ses plaisirs, que de chercher tant à connoître les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vûë, occupe l'esprit dans les tems mêmes où le sentiment seul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repliqua-t-il, que ce qu'on aime, doit perdre à l'examen? Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même tems qu'il y en a dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre

sur

ſur Madame de Senanges? Oh! oui, répondit-il; mais vous ſerez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore quelque tems après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injuſtement. Vous rendrez malgré vous juſtice à ſes charmes. Et qui ſait ſi ce n'eſt point par amour-propre que vous diſſimulez actuellement l'impreſſion qu'elle vous a faite? Qui ſait enfin, ſi dans le tems que vous paroiſſez ſi content de ſon abſence, & du ſilence qu'elle garde avec vous, vous ne ſoupirez pas après ſon retour, ou ne mourez pas de douleur de ſa négligence? Si cela eſt ainſi, repris-je, il faut avouer que les tourmens de l'amour ſont bien aiſez à ſoutenir; car on ne peut pas être moins occupé de quelque choſe, que je ne le ſuis de Madame de Senanges. Je vous avouerai cependant que je ſuis ſurpris qu'entre deux femmes qui me paroiſſent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable. Madame de Mongennes....? Je ne m'y oppoſe aſſurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conſeiller de la prendre; & ſans entrer dans les raiſons que j'ai pour cela, & qui à préſent nous meneroient trop loin, je vous dirai ſimplement que Madame de Senanges vous convient mieux que Madame de Mongennes: celle-ci compteroit pour rien, même en vous aimant, le bonheur de vous plaire: l'autre ne croiroit jamais pouvoir aſſez s'en faire honneur; & à l'âge où vous êtes, c'eſt à la plus reconnoiſſante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en caroſſe, & nous employâmes le tems que nous avions encore à être enſemble, lui, à tâcher de me convaincre du beſoin

ſoin que j'avois de prendre Madame de Senanges, & moi à lui perſuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré, que ſans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Verſac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire. Rêver à Hortenſe, m'affliger de ſon départ, & ſoupirer après ſon retour, étoient alors les ſeules choſes dont je puſſe m'occuper.

Ce jour ſi vivement deſiré vint enfin. J'allai chez Hortenſe, & j'appris qu'elle & Madame de Théville étoient revenues, & ſorties. Je crus, je ne ſais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lurſay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduiſoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir; & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le tems & par les réflexions que malgré moi-même j'avois faites ſur mon injuſtice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lurſay; mais je n'y trouvai pas Hortenſe. L'eſpérance de l'y voir arriver, & la certitude qu'au milieu d'un cercle ſi nombreux, Madame de Lurſay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modérerent mon chagrin, & me firent reſter. Elle jouoit quand j'arrivai; & ſans paroître ni troublée ni émue de ma préſence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vûes, lorſqu'il n'étoit encore queſtion de rien entre nous deux.

Après les premieres politeſſes qu'elle me fit dans toutes les régles, ſans embaras & ſans affectation, elle ſe rendit à ſon jeu. J'étois auprès d'elle, & quelquefois elle me parloit ſur les coups ſinguliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché: elle avoit tant de gayeté dans les yeux, je lui trouvois l'eſprit ſi li-

bre, que je ne pus pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raisons que j'avois de souhaiter son indifférence, me firent recevoir avec une extrême joye, tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne savois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le respect qu'elle m'avoit inspiré, étoit en moi comme ces préjugez d'enfance contre lesquels on se révolte long-tems, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque chose que j'en pensasse dans ce moment, l'estime que j'avois eu pour elle, me tyrannisoit encore, & me forçoit à lui déguiser mes sentimens. Je redoutois sur-tout une explication, qui ne pouvoit m'être jamais que desavantageuse, puisqu'il n'y avoit eu dans ses procédez rien qui pût justifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le seul qui pût me convenir: il nous faisoit rompre sans éclat, sans lenteurs, & nous délivroit l'un & l'autre de ces conversations funestes qui brouillent souvent les Amans qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de sujets de joye, je ne sais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire aussi promptement. Je craignis, à ce qu'il me sembla, que sa froideur ne fût affectée, & que je ne la dusse qu'à la contrainte que le monde qui étoit chez elle, lui imposoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup; qu'on peut dans un violent accès de jalousie former le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas; que souvent on se déguise ses sentimens, qu'on veut même

me les cacher à l'objet qui les fait naître ; mais que cette diſſimulation coûte trop pour durer longtems, & qu'on ne ſort ſouvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raiſonnement je concluois que Madame de Lurſay pouvoit bien n'être pas auſſi libre qu'elle me le paroiſſoit, & que j'étois peut-être aſſez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec ſoin ; & plus par l'examen que j'en faiſois, je trouvois de quoi m'aſſurer que ſon changement étoit réel, plus je ſentois diminuer la joye que d'abord il m'avoit cauſée. Sans pénétrer la cauſe du trouble qui ſe répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur ; & me croyant toujours charmé d'avoir perdu Madame de Lurſay, je ceſſai cependant de lui ſavoir ſi bon gré de ſon inconſtance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la ſorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvemens d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même jamais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté ſon cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé ?

Ce que je me diſois là-deſſus, étoit ſenſé, & à force de me le redire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas ſans deſſein que Madame de Lurſay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus ſans ſuccès.

Sa partie finit ; elle me propoſa de jouer avec elle, je l'acceptai. Mon oiſiveté m'ennuyoit, & je me flatai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une diſtraction extrême, & n'oſant preſque jamais regarder Ma-

dame de Lurſay, dont l'air aſſuré & tranquille ne ſe démentoit pas, & qui ſe livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faiſois ſur elle.

Juſques-là je pouvois croire ſimplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penſer qu'elle en aimât un autre.

Le Marquis de *** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude: elle commença à lui ſourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin de ces agaceries qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées deviennent déciſives.

Sans ſe compromettre au point de lui donner des eſpérances, & de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embaraſſée, elle en fit aſſez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à ſe conſoler de ma perte, & que c'étoit aſſurément un commencement d'avanture. Je ne la regardois jamais que je ne trouvaſſe ſes yeux attachez ſur le Marquis, & elle ne s'appercevoit pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment ſur ſes cartes, comme ſi ç'eût été à moi ſur-tout qu'elle eût voulu cacher ſes ſentimens.

Ce manége à la fin m'impatienta: ce n'étoit pas qu'il intéreſſât mon cœur; mais il me ſembloit que je jouois-là un rôle deſagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me ſentois pour elle un mépris! Elle m'inſpiroit une indignation qu'à peine je pouvois diſſimuler!

Verſac ne m'a pas trompé, me diſois-je, & je ne ſais pas comment on ne donne que le nom de

Co-

Coquette à une femme de cette eſpéce. Jamais on n'a agi avec moins de ménagement. Qu'elle ait ceſſé de m'aimer, cela eſt ſimple, ſon changement m'oblige, & à Dieu ne plaiſe que je veuille le lui reprocher ! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Senanges, que ſans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, ſans que ma préſence la contraigne, ſans être ſûre même que je ne l'aime plus, elle ſe livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'eſt, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais oſé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je, je n'ai été comme Pranzi, & mille autres, que l'objet de ſon caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui ſera inconnu demain, & j'aurai bien-tôt le plaiſir de lui voir un ſucceſſeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon ſi peu flateuſe pour elle, je ne ſongeois point à m'obſerver, & mon air froid & bruſque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Il m'échapoit des mouvemens d'impatience qu'elle ſavoit bien qu'ordinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejetter ſur lui. Je regardois ma montre à chaque inſtant, & comme ſi ce n'eût pas été aſſez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je conſultois encore celles des autres. Madame de Lurſay m'interrogea deux fois, ſans pouvoir tirer de moi rien qui répondît à ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu ſtupide ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que tout cela ſe paſſoit dans mon cœur pour une femme à qui le moment d'auparavant j'aurois dit avec joye : Rompons, ne nous ſoyons plus rien l'un à l'autre ; dont le changement m'étoit néceſſaire, & dont la ſeule idée m'étoit importune ; & qu'enfin ce cœur que

ſon inconſtance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie! & nous oſons reprocher aux femmes leur vanité! nous qui ſommes ſans ceſſe le jouet de la nôtre, qu'elle fait paſſer à ſon gré de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine, & qui nous fait ſacrifier la Maîtreſſe la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que ſouvent nous mépriſons le plus.

Telle étoit à peu près ma ſituation. Je cédois inſenſiblement à Madame de Lurſay ſans le ſavoir. J'étois outré qu'elle eût pu ſi-tôt ſonger à un autre engagement; & ce qui, ſi j'avois ſû penſer, auroit dû me détacher d'elle pour toujours, étoit ce qui la rendoit pour mon cœur plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inſpiroit, fût de l'amour; j'étois entraîné par des mouvemens que je ne connoiſſois point, & que je n'aurois pas pu me définir: ils étoient violens ſans être tendres, aucun deſir ne s'y mêloit, & j'étois piqué, ſans être amoureux. Qu'elle eût paru ſenſible un inſtant, que je l'euſſe revû jalouſe, emportée, qu'elle eût fait des efforts pour me ramener, le charme ſe ſeroit diſſipé; ma vanité contente de l'humiliation où je l'aurois vûe, mon cœur n'auroit plus retrouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être mépriſé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lurſay ſavoit combien il ſeroit dangereux pour elle de me détromper: elle n'avoit pas beſoin de m'étudier pour démêler ce qui ſe paſſoit dans mon ame. J'aurois été le premier ſur qui ſon ſtratagême, tout uſé qu'il étoit, auroit été ſans puiſſance; mais pour qu'il fît ce qu'elle en attendoit, il falloit le pouſſer

juſques

juſques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas ſitôt finie, que dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle; mais d'un air ſi contraint, qu'elle ſentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire reſter.

Où voulez-vous aller? me dit-elle gayement. Quelle folie! Il eſt ſi tard! J'ai compté ſur vous. Vous me defobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous defobligerois bien plus d'y reſter, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'eſt, reprit-elle, ſans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaiſir à vous voir. Je ne conçois pas ſur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On eſt accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être ſurpris, je dois l'être toute la premiere, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis ſi long-tems bannies d'entre nous. Je les crois à préſent, Madame, repartis-je, plus néceſſaires que jamais.

Quelle idée! répondit-elle en hauſſant les épaules; que vous êtes déraiſonnable! Ah! que je le ſuis peu, Madame, repliquai-je, & que vous ſavez bien . . . . . Enfin, interrompit-elle en ſe levant comme ſi elle eût craint d'entrer dans le moindre détail, vous êtes le maître, je ne prétens pas vous gêner. Reſtez, vous me ferez plaiſir. Partez, ſi ce que je vous propoſe, ne vous en fait pas.

Je crus voir à ſon air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partiſſe, & qu'elle deſtinoit ſans doute l'après ſouper au Marquis. Je me fis un plaiſir ſecret de les gêner par ma préſence, & de me donner d'ailleurs la douce ſatisfaction de

voir Madame de Lurſay ſe dégrader de plus en plus à mes yeux, & juſtifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de tems après on ſervit. Sans y penſer, à ce que je croyois, & uniquement par habitude je voulus me mettre auprès de Madame de Lurſay. Elle s'en apperçut; & loin de paroître m'en ſavoir gré, elle arrangea les choſes de façon, que ce fut le Marquis, que je regardois toujours comme mon ſucceſſeur, qui ſe mit à la place où je deſirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit ſur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échapa pas, & j'en reſſentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il eſt conſtant que je ne l'aurois pas priſe; mais je ne pus, ſans colere, la voir remplir par un autre.

Bien-tôt le ſouper s'anima. Madame de Lurſay qui après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réuſſir. Cette ſéduiſante coquetterie, plus puiſſante ſur nous que la beauté même, ces airs agaçans que nous mépriſons quelquefois, & auxquels nous cédons toujours, les ſouris les plus tendres; les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement, employé. Perſuadé que le ſeul deſir d'engager mon Rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contre eux. Son enjouement me parut contraint, ſon eſprit apprêté, & les graces dont elle venoit de s'embellir, me ſemblerent peu faites pour ſon âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins, tout entier à la haine que m'inſpiroit Madame de Lurſay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos deſirs, ils agiſſent trop ſen-

ſenſiblement ſur nous, pour qu'ils puiſſent échaper à la femme même la moins habile. Madame de Lurſay qui n'étoit point dans le cas de pouvoir ſe méprendre à mes mouvemens, connut à la froideur de mes regards, qu'elle ne faiſoit pas ſur moi une auſſi vive impreſſion qu'elle l'auroit deſiré. Il eſt à croire qu'elle craignit de m'avoir trop laiſſé penſer qu'elle ne ſongeoit plus à moi, puiſque ſans quitter abſolument ſon premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vû juſques-là.

Elle en faiſoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas riſquer davantage. Quand elle m'auroit ſéduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une ſéduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui ſe feroit diſſipée d'elle-même, avant qu'elle pût la ſaiſir, & qui peut-être, pour avoir été précipitée, m'auroit uſé l'imagination inutilement, & moins diſpoſé à être ſenſible, quand il lui importeroit le plus que je le fuſſe?

Elle étoit aſſez ſage pour faire ces réflexions; & ſans doute elle les fit. Le ſouper continua, ſans qu'elle parût avoir pour moi plus que ces ſoins d'uſage dans la ſociété, & que les femmes ont pour les hommes qui leur ſont les plus indifférens, quand elles vivent avec eux. Ses diſcours furent auſſi meſurez que ſes regards; & elle ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit ſérieuſement rompu avec moi, & qu'elle ſongeoit même à s'engager avec un autre, je dûs en ſortant de table, eſpérer ſeulement qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la faire reſſouvenir qu'elle m'avoit aimé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fût naturel que je songeasse à la rengager, & que les desirs dussent être la suite de mes mouvemens, ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regreté de Madame de Lursay, & ne la regretois pas. Peu de tems même après le souper, aiant presque perdu de vûë l'objet qui m'avoit déterminé à rester chez elle, je fus prêt à suivre quelques personnes qui en sortoient.

Qu'elle reste, me dis-je, avec cet heureux Amant qui me succéde; qu'ils passent ensemble la plus charmante des nuits; que m'importent leurs plaisirs, pour vouloir les troubler? Je n'aime pas, pourquoi serois-je jaloux?

En conséquence de ce raisonnement, je me levois lorsque le Marquis, à qui je supposois une si grande impatience de se trouver seul avec Madame de Lursay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce discours me surprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir; mais après lui avoir représenté froidement qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laissa partir, sans prendre seulement avec lui jour pour le revoir.

Une si grande indifférence, après ce qui s'étoit passé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne pensoient pas l'un à l'autre, & que mes soupçons étoient mal fondez, je crus au contraire, comme ils s'étoient long-tems parlé bas, & que pendant cette conversation elle avoit eu un air mystérieux & embarassé, que leurs arrangemens étoient pris, que cette prompte retraite du Marquis n'étoit que simulée, & qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lursay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanesque, & je pouvois l'avoir sans blesser la vraisemblance & nos usages. Je pensai aussi qu'il y auroit autant

autant de fineſſe à troubler Madame de Lurſay dans ſon rendez-vous, qu'il y en avoit eu à le deviner. Je me fis une joye maligne de reſter ſi long-tems chez elle, que le Marquis s'en impatientât, & pût même penſer que, ſans avoir été heureux, ou ſans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun, au point où je me promettois de le lui paroître.

A tant de raiſons il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas inſenſible, & qui plus que toutes les autres, me porta à deſirer une converſation particuliere avec Madame de Lurſay. J'étois perſuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fauſſeté d'avoir voulu me paroître reſpectable. Il me ſembloit que ne voulant plus la revoir ſur le pied où nous avions été enſemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois inſtruit, & à lui ôter le plaiſir de croire que je conſervois pour elle toute l'eſtime qu'elle ſe flatoit de m'avoir inſpirée ; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, ſaiſir un meilleur tems que celui où malgré cette rigide vertu dont par trois mois de ſoins je n'avois pas pu triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui peut-être n'avoit eu ni le tems ni le deſir de lui en demander. Je me faiſois enfin un tableau ſi touchant de la confuſion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impoſſible de m'en refuſer le ſpectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies ; il vint enfin. Je fis ſemblant de ſortir avec tous les autres, & je dis adieu à Madame de Lurſay d'un air ſi naturel, qu'elle m'en parût choquée. Je reſtai quelque tems dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier

oublier à dire; & tous les équipages sortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lursay sur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fusse armé, je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que j'eusse bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choses à lui dire. Toutefois la nécessité de me tirer heureusement d'une avanture où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que sa vûë m'inspiroit, & le plaisir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi! c'est vous? me dit-elle avec étonnement. Oserois-je vous demander pourquoi vous revenez? Que voulez-vous qu'on pense de vous voir rester ici? Je crois, Madame, répondis-je d'un air railleur, que ce n'est pas de ce qu'on en peut penser que vous êtes inquiéte, & qu'un soin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, repliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me soucios pas d'apprendre; ainsi, sans vous interroger sur le sens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai simplement de vouloir bien ne pas rester chez moi à l'heure qu'il est. Je sais, repris-je, combien je vous obligerois de partir; mais il n'est qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permissiez d'en passer encore quelques-unes auprès de vous. La proposition est sans doute fort honnête, répondit-elle en contrefaisant le ton poli dont je lui parlois, & je suis sincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, repris-je; & j'ai peut-être assez de choses à vous dire pour vous faire passer sans ennui le tems que je vous supplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les instans que vous prenez pour cela,

n'en ſeroient pas mieux choiſis; & d'ailleurs vous pouvez avoir beaucoup de choſes a me dire, ſans qu'elles aient de quoi me plaire: car entre nous, & ſans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que juſques ici vous m'ayez amuſée beaucoup. Vous ſerez ce ſoir plus contente de moi, Madame, répondis-je, & la certitude que j'en ai, m'a fait hazarder une demande que je ne ſuis pas ſurpris que vous trouviez indiſcrete. Je n'ignore aucune des raiſons qui vous la font paroître telle. Je ſais que je remplis des momens que vous aviez deſtinez à des plaiſirs plus doux que celui de m'entendre, & que ſans compter l'impatience que je vous cauſe, vous avez à partager celle de quelqu'un qui peut-être, en gémiſſant de l'obſtacle que j'apporte à ſes plaiſirs, ne vous croit pas abſolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà ſans contredit, s'écria-t-elle, une belle phraſe! elle eſt d'une élégance, d'une obſcurité & d'une longueur admirables! Il faut, pour ſe rendre ſi inintelligible, furieuſement travailler d'eſprit! Si vous me le permettez, lui dis-je, je ſerai plus clair. Oh! je vous le permets, reprit-elle vivement; j'oſe même vous en prier. Je ne ſerai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent: elles doivent être rares. Mais pardonnez-moi, Madame, ces idées que vous croyez rares, ſont aſſez généralement répandues. Le préambule m'excéde, Monſieur, reprit-elle bruſquement, venons au fait. Venons-y donc, répondis-je en rougiſſant de colere.

Vous avez cru long-tems, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en impoſer toujours, & que ſur la belle réſiſtance qu'il vous a plû de me faire, j'eſtimerois votre conquête aſſez pour croire que j'aurois été le ſeul qui l'eût faite, & pour vous

en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raison. . . Asseyez-vous, Monsieur, interrompit-elle tranquillement, ce début m'annonce quelque chose de long, & je serai charmée que vous soyez à votre aise.

Je m'assis vis-à-vis d'elle; & quoiqu'un peu déconcerté par son air ironique, je poursuivis ainsi :

Je vous disois, Madame, que vous aviez raison de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeunesse, & le peu d'usage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité; & si j'avois été plus instruit, vous auriez dû compter moins sur elle. Vous n'avez pas eu besoin de beaucoup d'artifice; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait; & c'étoit penser de moi trop avantageusement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manége dont vous vous êtes servi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous respectois trop aveuglément pour oser douter un instant que vous ne fussiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'eussiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fusse le premier qui eût pu le rendre sensible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle; mais il me semble que pensant avantageusement de moi, vous n'aviez pas mauvaise opinion de vous-même. Ce n'étoit assurément pas vous estimer peu, que de vous croire fait pour séduire une femme qui, jusques à vous, avoit si bien résisté. Eh bien! ensuite d'une idée aussi modeste, que pensâtes-vous?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordi-

ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'oſe douter que vous euſſiez été ſatisfaite de ne m'avoir inſpiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de recompenſer

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, dûrent vous apprendre que j'avois peu d'eſpérance de vous plaire, & vous prouver tout le reſpect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on reſpecte ou non une femme, on eſt de même auprès d'elle, & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinſſe compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au reſpect que vous aviez pour moi.

Quelle qu'en fût la cauſe, repris-je, mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable; & vous deviez être flatée de me voir des craintes que peut-être vous ne deviez pas m'inſpirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaiſir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choſes ridicules n'amuſent pas long-tems. Pourſuivez. Eh bien, vous ne deviez pas m'eſtimer autant que vous avez fait, & vous vous en repentez, n'eſt-il pas vrai? Après.

On m'a détrompé, Madame. J'ai appris combien mes craintes étoient déplacées; & je ne me conſolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, ſi le plaiſir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, repartit-elle avec un extrême ſang-froid, je ne diſconviens pas qu'elles ne m'aient fait jouer plus d'une fois un aſſez mauvais perſonnage; mais c'étoit préciſément par cette raiſon qu'elles ne pouvoient pas m'amuſer.

Je

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je d'un ton menaçant.

Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout aussi-bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre? Vous savez sans doute toutes mes avantures; pourrois-je espérer de vous la complaisance de me les raconter?

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je fort embarassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est-là qu'un mot, repartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli; mais je vous le pardonne. Vous ignorez avec les femmes jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile, je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regreter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe; c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévûës? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression que vous faisiez sur moi? Ce soin de ma part eût sans doute été fort obligeant; mais m'auriez-vous pardonné de le prendre? N'étoit-ce pas à vous à connoître & saisir mes mouvemens? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échapé?

pé ? Et quelqu'un, avant vous, s'eſt-il jamais aviſé de faire des reproches auſſi ridicules que ceux que vous me faites ? Eſt-ce ici du moins qu'ils finiſſent ?

Il ne me reſte plus, repliquai-je confondu de ſa façon de me répondre, qu'à vous féliciter ſur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi ; ſur le ſecret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorſqu'il ne me reſtoit pas le tems de m'arranger pour vous y ſuivre ; & enfin ſur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui ſans doute attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les inſtans de ſon bonheur aſſez pour ne devoir plus y mettre d'obſtacle, & je vais.... Non, Monſieur, interrompit-elle, je vous ai ſi patiemment écouté, que je dois croire que vous voudrez bien m'accorder la même grace. J'en demande pardon au Marquis ; mais dût-il s'impatienter d'une converſation ſi peu faite pour lui, je ne ſaurois me refuſer le plaiſir de vous répondre. Ce n'eſt pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend, ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger ſainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre choſe. Vous n'êtes fait, ni pour être écouté, ni pour être cru ; & vous pouvez, ſans tirer à conſéquence, penſer auſſi mal de moi, que vous penſez bien de vous-même. Ce n'eſt pas ſur vos diſcours que le Public me jugera ; ainſi ma juſtification n'eſt pas ce qui m'intéreſſe, c'eſt le plaiſir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaiſe foi & vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi; vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeller des faits qui m'aviliſſent, & vous m'avez miſe dans le cas de ne pouvoir jetter les yeux ſur moi-même, ſans me mépriſer des erreurs dans leſquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoiſſez depuis long-tems. Liée à votre Mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je ſuſſe ſi vous méritiez de l'être, avant que vous ſaſſiez vous-même ce que c'eſt que d'être aimé, & ſans que je puſſe imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'oſe enfin avouer que je ſuis.

Eh! quelle apparence en effet que je duſſe craindre de vous trop aimer? Quand j'aurois pu prévoir que vous penſeriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez ſenſible, & qu'un évènement ſi peu vraiſemblable dût un jour être compté parmi ceux de ma vie? Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi, ne vous auroit pas craint davantage, & à ne conſidérer que votre âge & le mien, (je laiſſe à part ma façon de penſer) ma ſécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non ſeulement ſans craindre pour moi-même, mais encore ſans faire la moindre réflexion ſur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos ſoins plus marquez, vos viſites plus fréquentes & plus longues, & le plaiſir qu'il ſembloit que vous priſſiez à me voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout ſimple que vous me cherchaſſiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me diſiez ſur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en par-

parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre esprit sur d'autres matieres, ne furent à mes yeux que les suites de la curiosité d'un Jeune-homme qui cherche à s'éclairer sur un sentiment qui commence à troubler son cœur, ou sur des idées qui occupent son imagination. Vos regards ne m'instruisirent pas mieux; & je desirois si peu de vous plaire, que je ne pus jamais penser que je vous plaisois. Votre embaras enfin me fit naître l'envie de savoir ce qui vous agitoit, & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié m'empêcherent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuser de la façon dont un cœur qui en est à sa premiere passion, la sent, & la conduit. Cet amusement qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vûë me faisoit sentir des mouvemens qu'avant que vous m'eussiez parlé, je ne connoissois pas. Je reconnus alors la nécessité de vous fuir; mais je ne le pouvois plus. Un je ne sais quel charme, trop foible dans sa naissance pour que je crusse avoir besoin de le combattre, m'attachoit à vos discours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaisir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord si sensiblement frappée, disparut à mes regards. Chaque jour que nous passions à nous voir, me sembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes,

nes. L'amour ſeul pouvoit m'aveugler à ce point ; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop ſûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le diſſimuler encore, je ne craignis pas de m'examiner ; & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas ſans reſſource. Comme je ne ſouhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déja. Convaincue enfin de l'extrême tendreſſe que vous m'aviez inſpirée, je cherchai du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte & le danger de la derniere foibleſſe. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet ; & je jouïſſois du plaiſir de vous voir amoureux, d'autant plus paiſiblement que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'eſt donc pas extraordinaire, Monſieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aie pas dit que je vous aimois, lorſque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'eſt point davantage, qu'après que mes ſentimens pour vous m'ont été connus, j'aie fait ce que j'ai pu pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir ; & ſi je puis vous le dire, c'eſt à vous, & non à moi, *qu'il a plû de faire une belle réſiſtance.*

Mais, Madame, répondis-je en bégayant, je n'ai pas, à ce qu'il me ſemble, eu tort de vous le dire ; vous convenez vous-même que vous m'avez réſiſté, & vous concevez bien que... Vous héſitez ! interrompit-elle, achevez. Que voulez-vous que je vous diſe, Madame ? repliquai-je plus déconcerté que jamais ; l'expreſſion dont je me ſuis ſervi, a pu vous choquer : je ſuis fâché certainement qu'elle vous ait déplû, je.... Mais, ajoutai-je voyant que je ne ſavois ce que je lui diſois, il eſt tard, & vous voulez bien que je prenne

ne congé de vous. Non, Monsieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore, ne peut se remettre, & les articles qui me restent à traiter avec vous, sont les plus importans pour moi.

Je me remis sur mon siége, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (sans raison apparente à ce que je crus) de m'asseoir sur un fauteuil qui touchoit à son canapé; ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéïs en tremblant, sans oser la regarder, & avec une sorte d'émotion tendre que le recit qu'elle venoit de me faire, m'avoit involontairement donnée. Il est donc vrai, continua-t-elle, que je vous ai aimée. Je pourrois n'en pas convenir, puisque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement; mais après ce qui s'est passé entre nous, ce détour seroit aussi inutile que déplacé, & il vaudroit mieux pour moi que je vous eusse dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir une seule prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir plus à me reprocher, que je vous dois plus qu'à ma raison, le bonheur de n'avoir pas entierement succombé, & que si vous aviez pu connoître toute ma foiblesse, je serois aujourd'hui de toutes les femmes la plus à plaindre. Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échapé; mais dans l'état où sont les choses, ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation, & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée, qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment, & je la trouvai si belle! Elle étoit

étoit dans une attitude si négligée, si touchante, & toutefois si modeste ! Ses yeux qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assuroient encore de tant d'amour, qu'il se glissa dans mes sens je ne sais quel trouble qui me disposant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus distrait.

Vous m'accusez, ajouta-t-elle en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître respectable, & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'eusse dû faire ? Si pour vous donner bonne opinion de moi, j'avois eu des vices à déguiser, des avantures malheureuses à couvrir, & qu'enfin je n'eusse pu, sans risquer de vous perdre, me montrer à vos yeux telle que j'aurois été, pensez-vous que j'eusse été blâmable de chercher à vous en imposer ? D'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécens, j'eusse deshonoré ma jeunesse, auroit-il été impossible que je fusse revenue à moi-même ? Vous ne le savez pas encore, Monsieur; mais vous apprendrez quelque jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes sur leurs premieres démarches; que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foiblesse de caractere qui ne lui a point permis de résister au torrent & au mauvais exemple ; que s'il est presque impossible de se corriger des vices du cœur, on revient des erreurs de l'esprit; & que la femme qui a été la plus galante, peu devenir par ses seules réflexions, ou la femme la plus vertueuse, ou la Maîtresse la plus fidéle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penser qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à personne. S'il est vrai que ç'ait été mon intention, je suis coupable d'une étrange fausseté. Non, Monsieur; j'ai aimé, & avec toute la violence possible. Si je n'avois pas connu

l'amour,

l'amour, vous me l'auriez vû redouter moins. Peut-être prendrez-vous de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raiſon de me mépriſer? Il faudroit ſans doute, pour mériter votre eſtime, que je n'euſſe jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins deſiré que vous auriez pu le deſirer vous-même; & quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas auſſi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les prémices.

Ce diſcours étoit ſi tendre! il me peignoit ſi bien la violence & la vérité de ſa paſſion! Il étoit ſoutenu par un ſon de voix ſi flateur, que je ne pus l'entendre ſans me ſentir vivement émû, & ſans me repentir de faire le malheur d'une femme qui par ſa beauté du moins ne méritoit pas une ſi cruelle deſtinée! Cette idée, ſur laquelle j'appuyai, m'arracha un ſoupir. Madame de Lurſay l'attendoit depuis trop long-tems pour qu'il lui échapât. Elle ſe tut pour un inſtant, me regardant toujours. Elle eſpéroit ſans doute que ce ſoupir me conduiroit plus loin; mais voyant que je m'obſtinois encore à garder le ſilence, elle pourſuivit ainſi:

Vous pouvez à préſent donner une libre carriere à vos idées. J'ai aimé, je l'avoue, & c'en eſt aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aie été capable. J'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger où il m'expoſoit; mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que par toutes ſortes de raiſons je dois moins me reprocher que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachez à votre âge, n'en

avez ni la candeur ni la sincérité. Je doute, lui dis-je piqué de ce reproche, (mais déja persuadé cependant que Versac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lursay offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aie donné lieu de croire que je ne suis pas sincere. Je puis avoir des torts avec vous : je les sens même, mais ils ne sont pas de l'espéce de ceux dont vous vous plaignez ; & si vous avez quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été trop crédule.

Eh ! l'auriez-vous été, si vous m'aviez aimée ? répondit-elle vivement. Ne m'auriez-vous pas au contraire défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous ? Pouviez-vous, sans vous dégrader vous-même, y ajouter foi ? La façon dont je vis, & dont depuis si longtems vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre esprit ? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie assez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expose à faire penser qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude au déréglement, & que c'est toujours pour celle même qui s'est le mieux conduite, une foiblesse qu'on lui reproche d'autant plus qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me soupçonner d'être dans ce cas ; & plus je me sacrifiois, plus pour vous je m'écartois de mes principes, plus vous me deviez de reconnoissance & d'amour. Un autre que vous, auroit senti que sa tendresse seule pouvoit m'étourdir sur la faute irréparable que la mienne me faisoit commettre, & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie ; mais, ajouta-t-elle en tournant vers moi des yeux qui se rempliſſoient de larmes, cette façon de penser n'étoit pas faite pour vous.

Avant

Avant même que vous fussiez sûr d'être aimé, vous m'avez fait essuyer des caprices dont vous ne daigniez seulement pas vous excuser, & qu'il sembloit que vous fussiez fâché que je vous pardonnasse. Je vous ai vû dans le même tems manquer à me rendre les devoirs même les plus simples, passer volontairement plusieurs jours sans me voir, ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable, & agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paroissiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos transports, ce qui auroit pu me les faire partager; &, vous ne paroissiez jamais vous livrer moins au sentiment que lorsque vous vous laissiez le plus emporter à vos desirs. Tous ces défauts ne m'échapoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux usages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'espérois que l'habitude d'aimer vous ôteroit cette rudesse que je trouvois dans vos façons, que vous recevriez avec plaisir les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin vous rendre tel que je desirois que vous fussiez.

Ah, Madame! m'écriai-je pénétré de ses larmes, transporté hors de moi-même, serois-je assez malheureux pour ne vous plus voir vous intéresser à moi? Non! continuai-je en lui baisant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontez; j'en serai digne . . . . Non, Meilcour, interrompit-elle, je ne dois plus espérer de vous retrouver aussi tendre que je le voudrois. Les transports que je vous vois, ne peuvent plus, ni me flater, ni me séduire. Plus jeune, & par con-

ſéquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos deſirs pour de l'amour. Ils m'auroient émue, & vous ſeriez juſtifié ; mais vous avez déja éprouvé dans une occaſion où je pouvois céder ſans avoir rien à me reprocher, puiſque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au ſentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il ſeroit vrai que je me fuſſe trompée en vous croyant amoureux de Madame de Senanges, la façon dont vous m'avez parlé ſur elle, me prouve que rien ne peut, ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais eſt-il poſſible, lui dis-je tendrement, que vos craintes ſur Madame de Senanges aient été réelles ? Avez-vous pu croire que, quand même elle eût voulu m'engager, j'euſſe daigné répondre à ſes ſoins ? Oui, reprit-elle, Madame de Senanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faiſiez, que vous ne l'en auriez pas moins priſe. Peut-être ne l'auriez-vous pas gardée ; mais du moins elle vous auroit ſéduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût ſi indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi le jour même que je vous ai dit que je ne voulois pas que vous vécuſſiez avec elle, vous ai-je retrouvez enſemble aux Thuilleries ? Quelle raiſon, ſi vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi ? Cette partie, dites-vous, s'eſt formée ſecrettement. Le myſtere en étoit bien ſimple, & vous ſeul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Senanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je

n'ai

n'ai qu'un mot à vous répondre là-dessus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit passé entre vous & moi, vous étiez de tous les hommes du monde celui que j'aurois le moins voulu pour spectateur. J'abrége vos torts, comme vous voyez, & ne pése pas sur eux. Ce n'est pas que je fusse embarassée de me les rappeller tous; mais le reproche supposé de l'amour, & vous sentez bien qu'il ne m'est pas possible d'en vouloir conserver pour vous.

Ah! Madame, m'écriai-je plein d'un trouble qui ne me laissoit pas la liberté de réfléchir, vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon desespoir; vous y seriez sensible, si votre tendresse pour moi avoit été aussi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, seroit-il possible que je pusse encore me flater de vous être chere? Dois-je même le souhaiter? Est-il bien vrai que vous soyez fâché de me perdre? vous qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez cru pouvoir vous justifier qu'en me cherchant des crimes, & qui ne doutez pas que le Marquis ne soit assez bien avec moi, pour que je ne l'aie pas fait cacher dans mon cabinet.

Pouvez-vous en parler encore, m'écriai-je, & ne vous croyez-vous pas assez justifiée dans mon esprit? Oui, reprit-elle en souriant, je vois bien que je le suis aujourd'hui; mais je ne serois pas surprise de ne l'être plus demain.

Eh! quoi, lui dis-je, ne cesserez-vous pas de m'opposer d'aussi vaines terreurs? Ah! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous, est trop grand pour moi pour devoir être traité si légerement, & je suis perdue, si je ne suis pas heureuse. Non, repris-je en la pressant

ſant dans mes bras, ma tendreſſe ne vous laiſſera rien à deſirer.

Mais, Meilcour, répondit-elle en paroiſſant rêver, ne pouvez-vous pas être content de mon amitié? Songez-vous que je ne vous préférerai perſonne, & qu'à peu de choſe près j'aurai pour vous l'amour le plus tendre? Croyez-moi, ajouta-t-elle en me regardant avec des yeux que la paſſion la plus vive animoit, c'eſt l'unique parti qui nous reſte, & ce que je vous refuſe, ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-je en me jettant à ſes genoux, & plus enflammé encore par ſa réſiſtance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah, cruel! s'écria-t-elle en ſoupirant, voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez-vous pas déja aſſez de preuves de ma tendreſſe? Levez-vous, ajouta-t-elle d'une voix preſque éteinte, vous m'aimez.

En achevant ces paroles, elle baiſſa les yeux comme ſi elle eût été honteuſe de m'en avoir tant dit. Malgré le tour ſérieux que notre converſation avoit pris ſur ſa fin, je me ſouvenois parfaitement du ridicule que Madame de Lurſay avoit jetté ſur mes craintes. Je la preſſai tendrement de me regarder. Je l'obtins, nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impreſſion de volupté que je lui avois vûe le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progreſſions on arrive aux plaiſirs, & combien l'amour les ſubdiviſe. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'eſſayois en tremblant, juſques où pouvoit aller ſon indulgence. Il ſembloit que mes tranſports augmentaſſent encore ſes charmes, & lui donnaſſent des graces plus touchantes. Ses regards, ſes ſoupirs, ſon ſilence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes ſens me parut ce-

lui

lui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivreſſe de ce dangereux môment; & je me rendis enfin auſſi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerai, mon crime me plût, & mon illuſion fut longue, ſoit que le maléfice de mon âge l'entretînt, ou que Madame de Lurſay ſeule la prolongeât. Loin de m'occuper de mon infidélité, je ne ſongeois qu'à jouïr de ma victoire; ce que je croyois qu'elle m'avoit coûté, me la rendoit encore plus précieuſe; & quoique je ne triomphaſſe dans le fond que des obſtacles que je m'étois oppoſez, je n'en imaginai pas moins que la réſiſtance de Madame de Lurſay avoit été extrême. Je n'en fus pas plutôt poſſeſſeur, que je ſentis renaitre toute mon eſtime pour elle, & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les Amans que Varſac lui avoit donnez, & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique choſe qu'alors je ſouhaitaſſe pour l'avenir, étoit qu'elle ne ceſſât pas de m'aimer; ſes charmes flatoient mes ſens, & ſon amour qui me paroiſſoit prodigieux, ſe communiquoit à mon ame, & y répandoit le trouble le plus flateur.

Je ſentis enfin diminuer mon erreur, mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me ſerois cependant peu à peu livré aux réflexions, ſi Madame de Lurſay avoit bien voulu ne pas m'interrompre; mais malheureuſement pour ma raiſon, elle s'apperçut que je rêvois, & m'en montra une ſorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laiſſer, & qu'en effet elle ne méritoit pas d'avoir. Je la raſſurai donc. Jamais Amante n'a été moins vaine, & plus timide. Plus je la louois ſur ſes charmes, plus je m'en occupois, moins elle oſoit, diſoit-elle, ſe flater de leur pouvoir ſur moi. Je paroiſſois tranſporté, & peut-être je n'aimois pas. Etoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle

n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux transports; l'enjouement le plus tendre & le badinage le plus séduisant, enfin tout ce que l'amour a de charmant quand il ne se contraint plus, se succédoit sans cesse, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à ces réflexions bien sérieuses.

Quelque enchanté que je fusse, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je sentis du vuide dans mon ame. Mon imagination seule étoit émûe, & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois besoin de l'exciter. J'étois encore empressé, mais moins ardent. J'admirois toujours, & n'étois plus touché. Ce fut en vain que je voulus me rendre mes premiers transports. Je ne me livrois plus à Madame de Lursay que d'un air contraint, & je me reprochois jusques aux moindres desirs que sa beauté m'arrachoit encore.

Hortense, cette Hortense que j'adorois, quoique je l'eusse si parfaitement oubliée, revint regner sur mon cœur. La vivacité des sentimens que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit passé. N'est-ce pas dans la seule espérance de la voir que je suis venu chez Madame de Lursay, me disois-je? & pendant leur absence, n'est-ce pas elle seule que j'ai regretée? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je détestois?

Ma situation devoit en effet m'étonner, d'autant plus que j'avois été vain & jaloux sans le savoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvemens avoient pris sur moi. Il étoit, au-reste, extrêmement simple que Madame de Lursay qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connoissance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu

nu avec elle. Ce que j'en puis croire aujourd'hui, c'eſt que ſi j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement ſéduit; ce qu'on appelle l'uſage du monde, ne nous rendant plus éclairez, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait ſentir vivement combien il eſt honteux d'être fidéle. Je n'aurois pas, à la vérité, été ſaiſi par le ſentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lurſay; & pour me vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été auſſi mépriſable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortenſe eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaiſir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lurſay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'uſage qui ne nous permet pas de réſiſter à une femme à qui nous plaiſons, j'aurois ſauvé mon cœur du deſordre de mes ſens; & par ces diſtinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétiſme de l'amour, je me ſerois livré à tous les charmes de l'occaſion, ſans pouvoir courir le riſque d'être infidéle.

Cette commode métaphyſique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrême regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empreſſemens de Madame de Lurſay augmenterent pendant quelque tems mon chagrin; mais, ſoit que je m'ennuyaſſe de me trouver coupable, ſoit que je craigniſſe d'eſſuyer des reproches auxquels je n'aurois ſû que répondre, ou que dans l'ivreſſe où j'étois encore, le ſentiment n'agit que foiblement ſur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaiſirs par les remords, arraché aux remords par les plaiſirs, je ne pouvois pas être ſûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me juſtifiois mon procédé, & je ne conce-

vois point comment j'avois pu manquer à Hortense, puisqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas espérer de lui devoir jamais autant de reconnoissance que j'en devois à Madame de Lursay.

Je persuadois assez facilement à mon esprit, que ce raisonnement étoit juste ; mais je ne pouvois pas de même tromper mon cœur. Accablé des reproches secrets qu'il me faisoit, & ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire, & de perdre dans de nouveaux égaremens, un souvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai, & chaque instant me rendoit plus criminel, sans que je m'en trouvasse plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse d'accord avec moi-même. Graces aux bienséances que Madame de Lursay observoit séverement, elle me renvoya enfin, & je la quittai, en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, & très-déterminé de plus à lui tenir parole.

Fin de la troisième Partie.

LA

LA COMTESSE DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE,

Galante & Tragique.

A MADAME
LA DUCHESSE
DE NOAILLES.

MADAME,

Vous ne vous feriez ſans doute jamais attendu à recevoir de ma façon un hommage public; tant de raiſons vous répondoient de mon reſpect & de mon attachement, que vous ne pouviez ſans injuſtice douter de mes ſentimens. Mais, Madame, ce n'eſt point aſſez pour mon zéle de ſe voir renfermé dans les bornes ordinaires, il a fallu, pour le ſatisfaire, lui donner un eſſort plus étendu. J'en ai cherché inutilement pluſieurs moyens, Madame; mais la connoiſſance que j'ai des lumieres de votre eſprit & de

de la délicateſſe de votre goût, m'a fait imaginer de devenir Auteur tout exprès pour avoir le plaiſir de vous offrir les prémices de ma plume, & la gloire de pouvoir mettre votre illuſtre Nom à la tête de mon Ouvrage. C'eſt aſſurément ce qui en plaira le plus; mais j'en tirerai au moins l'avantage de vous faire connoître publiquement le reſpect & la vénération avec leſquels je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur
L. C. D. V.

AVER-

AVERTISSEMENT.

JE n'ai point penſé au Public quand je me ſuis aviſé d'écrire l'Hiſtoire que je lui donne aujourd'hui ; l'envie de tirer partie d'une ennuyeuſe Campagne où j'ai paſſé ſix ſemaines, m'a fait chercher le moyen de m'y amuſer. Une Bibliothéque aſſez complette qui s'eſt par hazard rencontrée dans le lieu où j'étois, m'a mis dans le goût de la lecture. En parcourant pluſieurs livres, j'ai trouvé une Avanture aſſez curieuſe pour la mettre au jour, & y ajouter les ornemens dont elle pourroit être ſuſceptible. J'y ai donc travaillé d'abord avec ardeur ; mais bien-tôt mon humeur pareſſeuſe a pris le deſſus, & j'aurois laiſſé mon Ouvrage imparfait, ſi les perſonnes avec leſquelles j'étois, ne m'euſſent forcé de l'achever. J'ai eu beau leur oppoſer mon peu de goût pour la peine, & combien ma profeſſion eſt éloignée de celle d'Auteur, ils ont trouvé plaiſant de me le faire devenir malgré moi. J'ai donc raſſemblé à la hâte quelques traits hiſtoriques que j'ai couſus à mon texte pour m'en débaraſſer : je les ai tirez de Mezerai & des Hiſtoriens de Bourgogne. Il eſt vrai que le premier ne dit point qu'aucun Duc de ce nom ſe ſoit trouvé à la Bataille de Bouvines ; mais S. Julien aſſure qu'Eudes III. s'y eſt diſtingué glorieuſement. Je n'ai point vou-

lu me rompre la tête dans une exacte observation de la Chronologie ; j'ai de gayeté de cœur renversé l'ordre des tems, quoique je sache fort bien que ce fut Hugues I. qui tua sa Femme, qui mourut à Clugni en 1078., & par conséquent près de 200. ans avant cet Eudes dont je parle dans mon Histoire. La seule raison qui m'a engagé à me servir de l'un plutôt que de l'autre, est l'envie d'employer Laure de Lorraine dont le nom pouvoit prévenir avantageusement, & qui vivoit dans ce tems. Tout le monde sait ou doit savoir les fréquentes alliances que la Maison de Vergi a eu l'honneur de faire avec celle de Bourgogne ; d'ailleurs je me suis fait un plaisir de nommer une partie de cette Province dont l'antiquité est assez connue pour remonter jusqu'au Regne de Philippe-Auguste. Voilà, mon cher Lecteur, tous les éclaircissemens que j'ai cru nécessaires de vous donner. Comme je n'ai pensé qu'à moi en composant ce petit Ouvrage, je ne serai gueres surpris si vous n'en êtes pas content : & quoique le Misantrope nous assure que dans les piéces d'esprit le tems ne fait rien à l'affaire, avec sa permission, je suis d'un avis différent ; car je suis persuadé qu'avec un peu plus de réflexion mon Livre eût été moins mauvais. Ce qu'il y a de certain, c'est que voilà la premiere fois que je me mêle d'écrire, & je prie Dieu de tout mon cœur de m'ôter à jamais l'envie de recommencer.

LA COMTESSE DE VERGI,

NOUVELLE HISTORIQUE, Galante & Tragique.

JAMAIS la France n'avoit été menacée d'une plus prochaine ruine que ſous le Regne de Philippe-Auguſte : les plus redoutables Puiſſances de l'Europe ſembloient par une conſpiration générale avoir formé le deſſein de détrôner ce Prince, & de démembrer la Monarchie Françoiſe.

Jean-ſans-Terre Roi d'Angleterre, implacable ennemi de cette Couronne, en avoit éprouvé tant de fois la puiſſance, que ſe trouvant trop foible pour la détruire, il employa avec ſuccès ſon adreſſe & ſes ſoins pour attirer dans ſon parti des forces capables de ſoutenir & d'exécuter ſes projets ambitieux.

L'Empereur Otton à qui Philippe-Auguſte avoit donné des ſujets de plaintes conſidérables, fit avec empreſ-

empreſſement l'occaſion que l'Anglois lui offroit de s'en venger.

Ce Prince étoit Fils d'une des Sœurs du Roi d'Angleterre & d'Henri le Lion Duc de Saxe. Il avoit eu pour compétiteur à l'Empire Philippe Frere de l'Empereur Henri. Leurs prétentions avoient diviſé les Electeurs : les uns avoient ſuivi ſon parti, & les autres s'étoient jettez dans les intérêts contraires que Philippe-Auguſte avoit appuyez de ſes forces & de ſon argent.

Otton avoit renfermé dans ſon cœur le reſſentiment qu'il avoit conçu de cette injure ; il ne ſongea à s'en venger qu'après que ſon concurrent à l'Empire eût été lâchement aſſaſſiné.

L'occaſion lui parut d'autant plus favorable, que la France avoit dans ſon ſein des ennemis capables de la déchirer, & de lui ouvrir un facile paſſage juſqu'au Trône du Roi.

Ferrand Comte de Flandres, & Renaud Comte de Boulogne, s'étoient ouvertement révoltez contre leur Souverain, & lui oppoſoient déja des forces conſidérables que l'Empereur joignit aux nombreuſes troupes Allemandes qu'il menoit avec lui.

Les Ducs de Louvain, de Brabant, & le Comte de Namur, groſſirent encore cette formidable armée par les forces de leurs Etats. Une puiſſance ſi redoutable ſe promettoit avec apparence d'envahir la France en peu de tems. Les Confédérez en avoient d'avance fait le partage entre eux. Le Roi d'Angleterre qui par une puiſſante diverſion, occupoit en Guyenne le Prince Louis Fils aîné du Roi, en devoit avoir la plus grande partie.

La nombreuſe armée des Alliez s'étoit aſſemblée à Valenciennes : on y comptoit plus de cent cinquante mille hommes de pied, ſans y comprendre la cavalerie. Philippe-Auguſte dont le courage étoit inébranlable, ne fut point abattu à l'aſpect d'un danger auſſi évident ; il comptoit ſur

la

la Nobleſſe de ſon Royaume, qui de tout tems en a fait la force & la défenſe. Il ne ſe trompa pas, dans une ſi juſte attente; elle ſe rendit en foule à Tournai, où il avoit marqué le rendez-vous. Les Hauts Barons de l'Etat y conduiſirent avec empreſſement leurs vaſſaux. Les plus conſidérable d'entre eux étoit Eudes Duc de Bourgogne: ce Prince avoit donné des marques d'une valeur éclatante dans les guerres qu'il avoit été chercher en Eſpagne contre les Maures: il y avoit acquis une expérience conſommée dans les armes; auſſi le Roi qui le diſtinguoit, déféroit à ſes ſages avis, & le choiſit pour commander l'arriere-garde de ſon armée. Les plus illuſtres après lui étoient Tibaud Duc de Lorraine, Henri Comte de Bar, Robert Comte de Dreux, Jean Comte de Pontieu, & un grand nombre d'autres. Toutes ces troupes réunies faiſoient à peine la quatriéme partie de celles qu'elles devoient combattre; mais elles avoient tant d'ardeur pour la gloire, & tant de fidélité pour leur Roi, que leur courage ſéparoit le deſavantage du nombre. Auguſte qui ne vouloit point les laiſſer ralentir, décampa de Tournai pour choiſir un lieu avantageux à ſa gendarmerie.

Les ennemis qui attribuerent à la crainte ce mouvement des troupes du Roi, les ſuivirent promptement dans leur marche, & les joignirent enfin dans la plaine de Bouvines. Ce fut-là où Philippe-Auguſte ſe couvrit d'une gloire immortelle. Eudes Duc de Bourgogne fut un de ceux qui ſe ſignala le plus dans cette importante journée. L'armée dont l'avant-garde avoit déja paſſé le pont de Bouvines, laiſſa quelque tems ce Prince expoſé aux forces des Alliez: il en ſoutint l'effort avec une conduite & un courage dignes de ſa réputation; mais le Comte de Boulogne ſe ſervit ſi à propos de ſon avantage, qu'enfin il enfonça les troupes qu'il avoit en tête.

Le

Le Duc de Bourgogne environné d'ennemis, demeuré seul avec Guillaume de Vaudrai, l'un des plus braves Chevaliers de sa Cour, auroit sans doute perdu la vie sans la résistance héroïque de ce fidéle Sujet, qui en sacrifiant la sienne, donna le tems à son Prince de se dégager.

Le Duc tira une prompte vengeance du malheur qui l'avoit menacé, & de la perte du Seigneur de Vaudrai.

Le Roi aiant repassé le pont, fit une si furieuse charge sur les ennemis, qu'il donna le tems au Duc de Bourgogne de rallier ses troupes, avec lesquelles il renversa à son tour Renaud Comte de Boulogne jusques sur le bataillon de l'Empereur. Après cette action d'éclat, la victoire se déclara entierement pour le Roi. Otton fut obligé de fuir honteusement, les Comtes de Flandres & de Boulogne demeurerent au pouvoir des vainqueurs, & la plus grande partie de l'armée des ennemis périt sur le champ de Bataille.

Cette journée si complette & si glorieuse termina tout d'un coup une guerre qui paroissoit si dangereuse. Le Roi combla de louanges & de graces tous les Seigneurs qui l'avoient si utilement servi dans cette mémorable occasion ; mais le Duc de Bourgogne fut traité avec la distinction qu'il avoit méritée : le Roi convint publiquement qu'il devoit à sa valeur & à sa bonne conduite une partie de son triomphe.

Ce Prince suivit le Roi jusqu'à Paris, & eut grande part à la réception magnifique que les Peuples firent à leur victorieux Monarque ; & il reçut par la volonté du Roi, des honneurs qui étoient dûs également à sa naissance & à ses services. Son crédit étoit devenu si grand auprès de Philippe-Auguste, que la Comtesse de Flandres y eu recours pour obtenir la vie de son Epoux : le Duc employa efficacement ses prieres auprès du Roi, & à sa con-

fidé-

ſidération il changea la peine que méritoit le malheureux Ferrand en une priſon perpétuelle.

Ce Comte infortuné avoit été expoſé à la plus groſſiere raillerie des peuples ; ce qui juſtifioit en particulier la prédiction qui avoit été faite à Mahaut ſa Mere : on l'avoit aſſuré que dans la guerre que ſon Fils entreprenoit contre le Roi, ce Monarque en une bataille ſeroit abattu & foulé aux pieds des chevaux, & que Ferrand entreroit en triomphe dans Paris; ce qui s'exécuta, mais d'une maniere bien différente de ce que cette Dame s'étoit imaginé.

Le Duc de Bourgogne après avoir reçu du Roi toutes les marques d'amitié & de reconnoiſſance qu'il en devoit attendre, reprit le chemin de ſa Capitale. De retour dans ſes Etats, il ne ſongea plus qu'à goûter les plaiſirs qui ſuivent ordinairement la victoire & la paix. Son premier ſoin fut de recompenſer ceux dont le courage avoit le plus contribué à ſa gloire : Charles & Raoul de Vaudrai qui étoient déja bien avant dans l'honneur de ſes bonnes graces, reſſentirent les premiers les effets de la reconnoiſſance qu'avoit ſi juſtement méritée le brave Seigneur de Vaudrai leur Pere. Le Duc attacha à ſa perſonne, par des emplois conſidérables, le jeune Charles, & honora ſon Frere de pluſieurs bienfaits. Ces jeunes Chevaliers firent bien-tôt connoître par leur mérite, qu'ils étoient dignes des faveurs de leur Prince ; Vaudrai ſur-tout par ſes qualitez brillantes s'attiroit une eſtime générale. Ce jeune Seigneur à l'âge de vingt-ſix ans avoit donné des preuves d'une valeur éclatante en différentes occaſions où il s'étoit trouvé, & même à la Bataille de Bouvines où il laiſſa de ſanglantes marques de vengeance pour la mort de ſon Pere. Il avoit le cœur grand & généreux, l'eſprit facile & élevé; & l'excellente éducation qu'il avoit reçue, avoit encore ajouté de nou-

nouveaux ornemens à la bonté de ſon naturel. D'ailleurs ſa perſonne étoit aimable : il avoit l'air noble & tant de grace dans ſes moindres actions, qu'on ne pouvoit s'empêcher de ſentir de l'inclination pour lui en le voyant : il excelloit dans tous les exercices du corps qui étoient pour lors en uſage parmi la Nobleſſe Françoiſe. Perſonne n'étoit plus ferme à cheval; & dès l'âge de ſeize ans il avoit fait voir ſon adreſſe & ſa force, ſoit à la lance, ou à l'épée.

Il n'étoit pas le ſeul qui ſe diſtinguât avantageuſement à la Cour du Duc ; on y voyoit un nombre de Seigneurs qui ſoutenoient par leur mérite la grandeur de leur naiſſance. Les plus diſtinguez d'entre eux étoient André de Bourgogne Comte d'Albon Frere du Duc, Hugues de Vergi, le Sire de Camplit, Jean de Baufremont Comte de Charnu, Gérard Sire de Vienne, Tibaud Sire de Neuchâtel, Jean de Châlons, les Seigneurs de Mailli, de Ragni, de Choiſeuil, de Mailli, & pluſieurs autres.

Mais, quoique ces Seigneurs compoſaſſent une illuſtre Cour, les Dames qu'on y voyoit briller, en faiſoient ſans contredit le principal ornement. Le Duc aiant perdu Mahaut de Portugal ſa premiere Femme, dont il n'avoit point eu d'enfant, venoit d'épouſer Alix de Vergi. Cette Princeſſe étoit belle, mais fiere & emportée dans ſes paſſions ; l'artifice & la diſſimulation étoient les qualitez favorites de ſon eſprit: ſon cœur étoit tendre, & le penchant qu'elle avoit à l'amour, fit qu'elle ſe livra ſans réſiſtance à la paſſion qui la perdit. Laure de Lorraine Comteſſe de Vergi, Niéce du Duc, veuve depuis quelques années, étoit une Beauté parfaite: ſa perſonne ſembloit être formée par les Graces ; & l'on ne vit jamais dans un même ſujet un ſi rare aſſemblage des plus brillantes qualitez : ſes vertus étoient ſolides ſans être auſteres : ſon

eſprit

eſprit quoiqu'élevé étoit doux & flateur ; enfin la Cour de Philippe-Auguſte n'avoit rien qui lui pût être comparé. Depuis la perte de ſon Epoux cette belle Comteſſe s'étoit retirée dans une de ſes Terres à deux lieuës de Dijon : elle y auroit entraîné toute la Cour ſi l'on n'avoit craint de troubler une retraite pour laquelle elle témoignoit tant d'inclination. Cependant le Duc & la Ducheſſe alloient quelquefois la contraindre d'en ſortir, lorſqu'il étoit queſtion de faire briller ce que la Bourgogne avoit de plus accompli ; mais cette belle Solitaire retournoit le plutôt qu'il lui étoit poſſible dans l'heureux ſéjour qui bornoit tous ſes deſirs. Après cette charmante Comteſſe, les Dames les plus conſidérables par leur rang & par leur beauté, étoient Meſdames de Châteauneuf, de Seau, de Mailli de Ragni, & Meſdemoiſelles de la Beaume, du Tille, de Beaufremont, & un très-grand nombre d'autres. Enfin, quoique cette Cour ne fût pas une des plus nombreuſes de l'Europe, elle l'emportoit aſſurément ſur les plus belles par les charmes & la galanterie des perſonnes qui la compoſoient.

Il y avoit déja du tems que le Duc n'étoit plus dans ſa premiere jeuneſſe ; mais il étoit ſi nouvellement remarié, que ſa magnificence & ſon attention à plaire à la Ducheſſe, étoient l'exemple de ſes Courtiſans. Sa paſſion pour Alix faiſoit naître des plaiſirs en foule. L'Amour étoit de toutes les parties, & jamais il n'avoit établi le ſiége de ſon empire dans un auſſi aimable ſéjour : tout aimoit ; & la raiſon par une importune ſévérité n'empêchoit pas les Amans de concevoir de flateuſes eſpérances Le ſeul Charles de Vaudrai, par une ſingularité blâmable, paroiſſoit indifférent parmi tant de perſonnes enflammées : il étoit expoſé par-là au reſſentiment de toutes les Belles qui avoient des prétentions ſur ſon cœur, & à la raillerie de ceux qui

qui ne l'imitoient pas dans une froideur ſi peu convenable à ſon âge & à ſa figure. Mais le ſoin de plaire à ſon Prince paroiſſoit faire ſon unique occupation, & ſa ſenſibilité ſembloit ſe borner aux moyens de lui prouver ſon zéle. Ce ſentiment ſi peu commun dans une Cour ſi galante, faiſoit autant l'admiration de tout le monde, que ſa ſageſſe & ſon mérite.

La Ducheſſe de Bourgogne dont l'ame étoit ſuſceptible d'impreſſion amoureuſe, & dont le diſcernement étoit délicat & fin, ne put voir ſans émotion les aimables qualitez de Vaudrai : ſes emplois le mettoient ſans ceſſe à portée de faire briller auprès d'elle ſa bonne mine & ſon eſprit. Elle ne s'apperçut pas d'abord de l'impreſſion que ſa préſence produiſoit dans ſon cœur, & confondit l'eſtime qu'il méritoit ſi juſtement, avec des ſentimens qui partoient d'une cauſe différente; mais elle ſortit bien-tôt d'une erreur ſi néceſſaire à ſon repos. Avec quelle douleur ne remarqua-t-elle point la nature des mouvemens qui l'intéreſſoient à la deſtinée de Vaudrai ? Son cœur plein de fierté gémit de ſa défaite. Que de larmes ne donna-t-elle point à la néceſſité d'aimer & de ſoupirer la premiere ? car enfin les façons reſpectueuſes de Vaudrai ne reſpiroient que le zéle dont il étoit rempli pour la Femme de ſon Prince & de ſon Bienfaiteur. Plus elle faiſoit d'attention à ſes démarches, & moins elle remarquoit cet air embaraſſé que l'amour inſpire. Sa vertu combattit long-tems contre le tyrannique amour qui déchiroit ſon cœur ; mais ce fut en vain qu'elle voulut en triompher, & ſe livrant au penchant qui l'entraînoit, elle lui ſacrifia bien-tôt ce qu'elle devoit à un Epoux qui l'adoroit, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même. Ses yeux furent long-tems les ſeuls interprêtes de ſa paſſion ; ſon orgueil plutôt que ſon devoir, retint une déclaration que ſon cœur la preſſoit

de

de faire. L'amour-propre persuada facilement à cette impérieuse Princesse, qu'à la fin Vaudrai, touché de sa beauté, lui feroit remarquer par ses actions ce que son respect l'empêcheroit de déclarer. Elle passa quelque tems dans une prévention si favorable à sa tendresse, qui la porta malgré sa fierté naturelle, à des avances si particulières, que Vaudrai n'auroit pas manqué de reconnoître la source qui les produisoit, si sa profonde vénération pour la Duchesse lui avoit laissé d'autres pensées que celles de son service. Mais son peu d'empressement à la chercher hors les heures marquées par son devoir, & son peu d'attention à profiter de ses distinctions obligeantes, firent naître dans le cœur de cette Princesse un dépit qu'elle crut assez fort pour lui faire surmonter une passion qu'elle jugeoit indigne d'elle. Mais elle ne jouït pas long-tems d'une pensée qui flatoit également son devoir & sa fierté. L'amour lui fit bien-tôt comprendre que des mouvemens qui paroissent lui être opposez, sont des effets de sa puissance; & par une suite de son pouvoir, il la contraignit à des démarches auxquelles elle n'auroit jamais cru pouvoir s'abaisser.

Un jour cette Princesse se promenant dans les jardins du Palais, n'eut pas la force de résister à la présence de Vaudrai, qui avoit l'honneur de lui donner la main. Il y a long-tems, lui dit-elle, que je cherche à vous entretenir: l'indifférence dont vous faites profession, offense trop les Dames de cette Cour pour ne point exciter ma curiosité sur une conduite qui cache sans doute un mystere. Vous aimez, Vaudrai, j'ai sû démêler des sentimens que vous déguisez avec tant de soin; mais je ne veux point devoir à ma pénétration la connoissance d'un secret qui est dû à mes bontez pour vous.

Un discours si peu attendu jetta Vaudrai dans un em-

embaras dont il ne fut pas le maître, & qui se découvrit par la rougeur de son visage. La tendre Duchesse qui le remarqua, en tira un augure favorable à son amour. Parlez, lui dit-elle voyant qu'il s'obstinoit au silence, cessez de vous contraindre; mon amitié vous dispense d'un respect contraire à mes desirs. Je me rends assez de justice, Madame, répondit respectueusement Vaudrai, & je sais trop ce que je dois à ma Souveraine pour oser l'entretenir de ce qui se passe dans mon cœur: d'ailleurs, tous mes secrets se bornent à chercher les moyens de faire connoître à mes Maîtres le respect & le zéle ardent que j'ai pour tout ce qui les regarde.

La Duchesse peu satisfaite de cette réponse, en auroit sans doute exigé une plus positive, si le Duc qui l'apperçut, ne fût venu la joindre avec cet air empressé que lui causoit toujours la présence de cette Princesse. Vaudrai s'éloigna par respect, & ne fut pas fâché de voir interrompre une conversation dont il commençoit à sentir toute la conséquence. Ses yeux s'ouvrirent tout d'un coup; il démêla dans les attentions dont la Duchesse l'avoit prévenu, une partie des sentimens qu'il avoit fait naître. Il vit avec douleur que si l'idée qui le frappoit, étoit véritable rien ne pourroit le garantir du plus affreux malheur, dans la résolution constante où il s'étoit affermi depuis long-tems de ne jamais rien faire contre son honneur & sa patrie. Pour soutenir ce caractere, il évita avec un soin extrême les occasions de renouer ce dangereux entretien, & n'alla plus chez la Duchesse, que lorsque son devoir, ou que quelque ordre particulier du Duc, l'obligeoient de s'y rendre.

Cette Princesse étoit trop clair-voyante, & ce changement intéressoit trop son cœur pour la laisser douter des cruels motifs de cette conduite: elle crut d'abord qu'elle renfermoit un mépris offensant,

sant ; mais bien-tôt l'amour qui dans les cœurs qu'il a soumis, fait naître à son gré l'espérance ou la crainte, après avoir agité celui de cette Princesse par de fâcheuses inquiétudes, présenta à son esprit des idées plus douces & plus agréables. Elle se flata que le soin que Vaudrai prenoit à l'éviter, n'étoit que les impuissans efforts d'une vertu chancelante ; que ce Chevalier, charmé du bonheur qu'elle lui avoit laissé entrevoir, n'en avoit pourtant point été assez ébloui pour franchir sans de violens combats, les limites d'un devoir qu'il avoit si dignement rempli jusqu'alors.

Madame de Lantage, sa Dame d'honneur, instruite de son amour dans le moment même qu'elle l'avoit ressenti, après avoir mis tout en usage pour le détruire, fut enfin contrainte de le flater. Cette adroite confidente fortifia ses espérances, en lui remettant devant les yeux l'avantage & la gloire que le trop heureux Vaudrai devoit trouver dans l'amour d'une Princesse comme elle : elle insista sur la nécessité de lui persuader un bonheur qu'il n'osoit sans doute envisager. La Ducheſſe qui s'étoit d'elle-même résolue à prendre le parti que Madame de Lantage lui conseilloit, chercha avec empressement à l'exécuter. Enfin, malgré la précaution de Vaudrai, elle trouva peu de jours après le moyen de s'expliquer de façon (même devant toute la Cour) à ne plus lui laisser aucun doute.

Au retour d'une promenade, une grande partie des Dames avoient suivi la Ducheſſe dans son appartement ; Vaudrai s'étoit trouvé obligé d'y accompagner le Duc. La conversation y devint générale : on y parla long-tems des préparatifs d'une chasse où les Dames devoient se trouver en habit d'Amazones : les nouvelles de la Cour de Philippe-Auguste occuperent à leur tour un moment cette aimable assemblée ; mais la Ducheſſe qui ne perdoit point de vûe son principal dessein, ramena adroitement la con-

versation sur le chapitre de l'amour, & proposa une question galante. Je voudrois savoir, dit-elle en s'adressant au Duc, qui doit être le plus flaté, de celui qui fait la fortune de l'objet qu'il aime, ou celui qui étant redevable de la sienne à la personne dont il est aimé, reçoit par-là une preuve infaillible de l'amour qu'il inspire?

Pour moi, répondit le Duc, je ne trouve point de difficulté à décider cette question; il est si naturel d'aimer à faire des graces, sur-tout à ce qu'on aime, que l'avantage est, ce me semble, du côté de celui qui oblige: il acquiert par-là un double droit sur le cœur qu'il veut toucher, la reconnoissance ne pouvant manquer de faire valoir le motif qui a produit le bienfait.

Ce sentiment est digne d'un Prince tel que vous, répondit Madame d'Albon; mais, Seigneur, permettez-moi de vous dire que la naissance & la fortune vous ont mis hors d'état de goûter la proposition contraire. Je conviendrai facilement que rien ne flate plus une ame grande & élevée que la libéralité qui lui est naturelle; mais je soutiens en même tems que celui qui reçoit, doit être plus certain de la force des sentimens qu'il inspire, d'autant mieux que plus l'amour produit en notre faveur des choses difficiles au commun des hommes, plus notre amour-propre doit se trouver flaté de cet effort.

Madame d'Albon qui crut que Vaudrai, par la situation de sa fortune, appuyeroit son avis, lui demanda ce qu'il pensoit de ces différentes opinions. Madame, lui dit-il, quoique je trouve un plaisir infini à devoir tout à mon Prince, je pense différemment sur le chapitre d'une Maîtresse; & comme par ma situation je ne pourrois lui offrir qu'une vive tendresse, ma fierté m'en feroit choisir une qui n'auroit aussi que son cœur à me donner.

La Duchesse qui comprit par cette réponse, que Vau-

Vaudrai répondoit mieux à l'intention qui l'avoit fait parler, qu'à la queſtion même, reprit la parole avec une extrême vivacité. Je n'aurois garde, dit-elle, de décider la queſtion que j'ai moi-même propoſée, ſi l'exemple des Dieux nous laiſſoit en ſuſpens ſur ce que nous en devons penſer. Vénus & Diane ont fait leur félicité ſuprême de celle d'Adonis & d'Endimion, malgré la prodigieuſe diſtance qui les ſéparoit: il eſt vrai qu'Atis qui penſoit apparemment comme Vaudrai, fut juſtement puni d'avoir refuſé une fortune qui auroit fait ſon bonheur. Pour moi, continua-t-elle, qui ſuis touchée du plaiſir d'en faire, je trouve que le reſſentiment de Cibelle devoit avec raiſon tomber ſur un ingrat qui lui ôtoit le moyen de mettre en uſage un ſentiment ſi noble & ſi tendre. En achevant ces mots, la Ducheſſe fit comprendre à Vaudrai par un regard irrité, qu'il devoit s'attendre au ſort du malheureux Atis, s'il vouloit ſuivre ſon exemple. Comme il étoit déja tard, on laiſſa prendre à cette Princeſſe le repos dont elle avoit beſoin. Elle ne fut pas plutôt en liberté, que s'adreſſant à Madame de Lantage: N'avez-vous pas remarqué, dit-elle, avec quel ſoin Vaudrai éloigne l'idée de ce que je lui veux faire entendre? C'en eſt fait, je ne puis plus reſter dans cette cruelle incertitude; je veux lui développer ſi clairement ce que je ſens pour lui, qu'il ne puiſſe éluder le ſens de mes diſcours. S'il répond à ma tendreſſe, quelle félicité pour moi! S'il eſt ingrat, quelle amertume pour le reſte de ma vie! Mais j'aurai au moins la foible conſolation de l'entraîner dans le précipice où ſon inſenſibilité m'aura jettée. Je veux lui parler dès demain, s'écria-t-elle: ayez ſoin de lui faire ordonner de ma part de ſe rendre ici pour recevoir mes ordres.

C'eſt ainſi que la Ducheſſe ſe laiſſa entraîner à la paſſion violente qui déchiroit ſon cœur; elle ne

se fit plus de scrupule de trahir un Epoux dont la tendresse & la complaisance méritoient un autre traitement. Le Duc l'aimoit avec une ardeur infinie, & le bonheur de ce Prince eût été parfait s'il avoit pu avoir des enfans; mais son âge un peu trop avancé lui ôtoit presque l'espérance d'un bien auquel il auroit été si sensible. Après la Duchesse, Vaudrai avoit toute sa confiance: il lui trouvoit avec raison un mérite si distingué & un attachement si peu commun pour ses intérêts, qu'il le consultoit sans réserve sur ses affaires les plus importantes & les plus secrettes; aussi Vaudrai auroit sacrifié mille fois sa vie pour prouver à son Maître son extrême reconnoissance. Mais le tyrannique amour de la Duchesse troubla bien-tôt cette heureuse tranquillité. Elle fit venir Vaudrai dans son appartement, comme elle l'avoit résolu; & son ordre fut si exprès que malgré la repugnance qu'il avoit à obéir, il ne put s'en défendre. Ce fut-là que sans chercher de détour, oubliant la retenuë si naturelle à son sexe, & si convenable à son rang, elle lui déclara son amour, ses progrès & sa violence. Je sais, continua-t-elle, qu'un aveu de cette nature est trop fort dans la bouche d'une personne comme moi; mais plus il est extrême, & plus votre cœur doit être touché des sentimens qui m'y contraignent. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un air plus fier, comme il seroit cruel pour moi, il seroit dangereux pour vous d'avoir connu ma tendresse sans y répondre. Vaudrai étonné de l'emportement de la Duchesse, tint quelque tems les yeux baissez comme un homme irrésolu sur ce qu'il devoit répondre; mais la franchise dont il faisoit profession, ne lui permit pas de garder un long silence. Madame, lui dit-il enfin, je connois tout le prix du bonheur que vous m'offrez; il combleroit de gloire le plus grand Prince; mais moi qui ne suis né que pour vous respecter, je suis contraint de regarder comme le plus grand des mal-

malheurs ; ce qui feroit la souveraine félicité de tout autre. Ce sentiment est si profondément gravé dans mon cœur, que quelque effet qu'en puisse produire l'aveu, rien n'est capable de l'ébranler. La Duchesse fut outrée de la noble liberté de cette réponse, & loin de profiter d'un si rare exemple de vertu pour rentrer en elle-même, elle s'abandonna à tout ce que le dépit & la rage lui suggérerent de plus cruel. Tu connois ma foiblesse, lui dit-elle, mais n'espere pas jouïr impunément de la honte où me jette ton injuste refus : je te ferai sentir les effets de ma haine, puisque tu t'es rendu indigne des marques de mon amour. En achevant ces mots elle entra dans son cabinet dont elle ferma la porte avec fureur, & laissa Vaudrai dans un étonnement inexprimable. Enfin, comme il se retiroit chez lui accablé d'inquiétude pour les fâcheuses suites qu'il envisageoit, il rencontra le Duc qui alloit proposer une partie de promenade à la Duchesse. Ce Prince voulut le faire rentrer avec lui ; mais il s'en excusa sur le prétexte de quelques affaires. Il auroit sans doute mieux fait d'être témoin d'une conversation qui alloit rouler sur lui ; sa présence auroit empêché la Duchesse de jetter des soupçons dans l'ame de son crédule Epoux. En effet le Duc ne fut pas plutôt entré dans son cabinet, que cette dangereuse ennemie se plaignit aigrement de Vaudrai, & chercha à lui faire comprendre que les preuves de respect qu'il venoit de lui expliquer, avoient quelque chose de plus tendre que les assurances d'un zéle ordinaire. Seigneur, lui dit-elle, j'aurois voulu pouvoir vous cacher le trouble qui m'agite, & l'insolence de votre Favori ; mais je vous avoue que j'ai été si surprise de ce qu'il a voulu me faire entendre, que je n'ai pu renfermer dans mon cœur la juste colere que sa témérité me cause : vous devez même avoir lû sur son visage l'agitation de son ame ; & quoiqu'il n'ait pas poussé la

hardieſſe juſqu'à me déclarer la violence de ſa paſſion, il m'en a dit aſſez pour ne me plus laiſſer ignorer ce qu'il penſe.

Le Duc dont l'eſprit étoit défiant, fut frappé de ce diſcours artificieux : il fit réflexion à l'embarras qu'il venoit de remarquer ſur le viſage de Vaudrai, & ne balança point à le croire coupable de la plus indigne des trahiſons. Il ne ſût d'abord à quoi ſe déterminer ; tout le portoit à la plus affreuſe vengeance : ſon honneur attaqué par un endroit auſſi ſenſible, ſa confiance abuſée, & ſon amitié trahie, ſembloient avoir effacé de ſon cœur ſa modération ordinaire & ſes bontez paſſées. Madame, lui dit-il en ſe retirant, vous ſerez vengée d'un affront qui nous offenſe également l'un & l'autre.

Il ne fut pas plutôt ſeul dans ſon appartement, que l'ingratitude de Vaudrai ſe préſentant à ſon imagination dans toute ſon étenduë, lui inſpiroit des mouvemens de fureur dont il avoit peine à ſe rendre le maître ; mais auſſi la parfaite connoiſſance qu'il avoit du caractere & de la probité de ſon Favori, le jettoit dans une irréſolution plus facile à s'imaginer qu'à décrire : d'ailleurs aiant eu le tems de faire réflexion que l'accuſation de la Ducheſſe n'étoit encore fondée que ſur un ſimple ſoupçon, qui malgré ſon apparence pouvoit lui paroître encore douteux, il ſe réſolut, avant que de ſe livrer aux mouvemens de ſa colere, de s'éclaircir d'une choſe auſſi intéreſſante pour lui. Après en avoir cherché pluſieurs moyens, il crut que le ſeul dont il pouvoit ſe ſervir avec ſuccès, étoit de faire ſemblant d'exiler Vaudrai : il ne douta pas que, ſi ce malheureux Chevalier ſe ſentoit coupable, il ne ſubît ſans aucun murmure l'arrêt qu'on alloit lui ſignifier de ſa part, puiſque la connoiſſance de ſon crime méritoit encore un traitement plus ſévere ; mais auſſi que s'il ſe trouvoit innocent, il ne cherchât par toutes ſortes de moyens à ſe juſtifier de

l'horreur

l'horreur de ſon accuſation. C'eſt pourquoi le Duc ordonna ſur le champ au Seigneur de Choiſeuil d'aller lui ſignifier ſa volonté & ſon exil.

Vaudrai ne fut point ſurpris d'un ordre qui l'affligeoit mortellement; il ſe détermina ſans balancer à mourir plutôt, qu'à ſubir une loi qui laiſſeroit toujours ſon innocence incertaine. Il obtint par ſes inſtantes prieres, du Seigneur de Choiſeuil, qu'il intercéderoit auprès du Duc pour avoir la liberté d'aller à ſes pieds ſe juſtifier, ou expirer du regret de lui avoir déplû. Choiſeuil qui étoit ſon ami particulier, peignit au Duc ſi naturellement & avec tant d'ardeur la réſolution & le deſeſpoir de Vaudrai, qu'enfin ce Prince qui n'avoit cherché qu'à ſe voir preſſé ſur ce ſujet, permit qu'il vînt devant lui défendre, s'il étoit poſſible, ſon innocence; mais pour l'intimider il ſe prépara avec un viſage ſévere, à lui reprocher un crime dont il ne pouvoit s'empêcher de douter encore. Pendant cet intervalle, Vaudrai qui ne douta point que la Ducheſſe n'eût porté l'eſprit du Duc aux plus violens excès de colere, étoit dans le plus grand des embaras: il voyoit avec deſeſpoir que ſa juſtification ſeroit impoſſible, s'il ne rejettoit ſur la Ducheſſe même la malignité de ſon accuſation. Mais auſſi porter le poignard dans le cœur de ſon Prince, ſe venger par une voye auſſi lâche, exciter le trouble & le divorce dans un lieu où la reconnoiſſance & le devoir l'engageoient par des nœuds ſi ſacrez; toutes ces réflexions ſi naturelles à un homme d'honneur, l'obligerent à taire une vérité odieuſe, & à laiſſer à ſa ſeule innocence le ſoin de le juſtifier.

Il parut devant le Duc dans ce généreux deſſein, & ne le démentit point: ce Prince eut beau par les reproches les plus ſanglans, exciter ſon reſſentiment, rien ne fut capable d'ébranler ſa glorieuſe réſolution. Il ſe jetta à ſes pieds, où fondant en larmes: Je ſuis coupable, Seigneur, lui dit-il, non de l'horrible crime dont on m'accuſe,

mais de n'avoir pas été assez heureux pour trouver les occasions de vous prouver la grandeur & la sincérité de mon zéle : si mon attachement vous eût été connu dans toute son étendue, vous m'auriez sans doute défendu vous-même contre les soupçons les plus vraisemblables. Hé-bien, Seigneur, poursuivit-il avec véhémence, punissez-moi du trouble que mon malheur excite dans votre ame : c'est par-là que je suis véritablement coupable ; mais cessez de grace de m'accuser d'une chose dont l'image me fait horreur. Je n'ai jamais levé les yeux sur la Duchesse qu'avec la plus profonde vénération ; & si mon malheur m'avoit fait concevoir pour elle des desirs trop audacieux, ma mort eût étouffé ma honte & ma foiblesse.

Le Duc ne put se contenter de raisons qui lui parurent si vagues. Vous abusez encore de ma bonté, lui dit-il, en voulant me séduire par une apparence de vertu ; mais je suis trop offensé pour me satisfaire d'un discours qui pourroit également servir à l'innocent comme au coupable : il me faut des preuves plus convaincantes, ou préparez-vous aux effets de ma juste indignation.

Oui, Seigneur, je veux vous satisfaire, répondit Vaudrai ; & puisque vous mettez ma discrétion à une si rude épreuve, j'avouerai naturellement que j'aime le plus parfait ouvrage de la nature depuis plusieurs années : un mystere charmant cache aux yeux de toute la terre la plus fidéle & la plus tendre de toutes les passions. Est-il possible, s'écria le Duc, que vous puissiez être amoureux sans l'être de la Duchesse ? Que ne donnerois-je point pour être persuadé de votre innocence ? Expliquez-moi donc un mystere qui en vous justifiant vous rendra toute mon amitié. Ah ! Seigneur, interrompit Vaudrai, que me proposez-vous ? N'exigez point l'aveu d'un secret où tout le bonheur de ma vie est attaché, & qui me rendroit coupable de la plus lâche in-

indiſcrétion : contentez-vous, s'il vous plaît, de ſavoir que je ſuis lié à celle que j'adore par des nœuds ſi charmans, que la mort ſeule peut les rompre. Mais qui me répondra, interrompit encore le Duc, de la vérité de vos paroles? Mon honneur & ma foi, répondit ſans balancer Vaudrai : fiez-vous-y, Seigneur, & ne me forcez point pour me laver d'un crime imaginaire, d'en commettre un qui bleſſeroit tous les devoirs enſemble.

Quoique le Duc fût ébranlé, il auroit ſans doute voulu ſatisfaire entierement ſa curioſité, ſi dans le moment même l'on ne fût venu l'avertir avec beaucoup d'empreſſement, que le Sire de la Viéville venoit d'arriver de la part du Comte de Flandres, pour une affaire de la derniere importance. Vaudrai, lui dit le Duc, retirez-vous; allez vous préparer à l'éclairciſſement qu'il me faut, rien ne peut vous en diſpenſer : c'eſt à ce prix que j'attache la liberté que je vous laiſſe. Vous pouvez cependant reſter à la Cour, j'engagerai la Ducheſſe à vous y ſouffrir.

Ce généreux Chevalier, que trop de fortune rendoit malheureux, ſe retira chez lui plein de reconnoiſſance pour les bontez de ſon Maître, mais accablé de douleur : il prévoyoit que la Ducheſſe ne s'en tiendroit pas à cette premiere tentative : il ne doutoit pas qu'il ne ſuccombât à la fin ſous les efforts redoublez de cette dangereuſe ennemie. Cette fâcheuſe idée le mettoit dans une agitation qui ne lui laiſſoit aucun repos. Il flotoit entre mille penſées différentes ſans pouvoir ſe fixer ſur aucune. Il paſſa la nuit dans cette cruelle incertitude; & le lendemain l'heure étant venue de ſe rendre au Palais, il y porta le même trouble ſans pouvoir découvrir ſur le viſage de ſon Maître, s'il étoit revenu de ſes fâcheuſes préventions. Enfin, après avoir rempli les devoirs de ſa char-

ge, il se retiroit chez lui, lorsqu'un inconnu lui rendit une lettre avec beaucoup de précaution, & s'éloigna si promptement qu'il ne put s'informer de qui elle pouvoit être.

Il se pressa d'arriver pour éclaircir ce nouveau mystere. Il ne fut pas plutôt dans sa chambre, qu'aiant ouvert ce billet, il y trouva ces mots :

BILLET.

Vous êtes sorti triomphant, mais n'espérez pas toujours vaincre. La fureur & le dépit vous préparent encore de nouveaux combats ; vous y succomberez sans doute si vous ne mettez l'amour dans vos intérêts. Songez à ce que vous méritez, pour penser à ce que vous devez craindre : l'on vous offre la guerre ou la paix ; choisissez.

Vaudrai comprit aisément que ce billet venoit de la Duchesse ; mais l'alternative qu'on lui proposoit, ne put le faire balancer sur le juste parti qu'il avoit pris. Cependant cette Princesse avoit paru s'appaiser quand le Duc lui avoit rendu compte de sa conversation avec celui qu'elle vouloit perdre : elle avoit eu le tems de faire réflexion sur la promptitude avec laquelle elle avoit accusé un homme qu'elle aimoit, & sur le peu d'apparence de toucher son cœur par une voye aussi cruelle : elle se fût bon gré de n'avoir pas poussé son accusation aussi loin que son dépit l'avoit d'abord voulu contraindre. Elle ne fit donc aucune difficulté de convenir que peut-être avoit-elle donné une fausse interprétation aux paroles de Vaudrai, qui ne partoient apparemment que d'un excès de zéle & de respect. L'esprit du Duc qui ne cherchoit qu'à se calmer, fut charmé de la laisser dans un état plus tranquille ; mais l'aveu que Vaudrai avoit fait d'un amour caché avoit tout de nouveau

veau rallumé la colere de la Ducheſſe, ſi ſon cœur ne lui eût fait imaginer qu'il s'étoit ſervi de cette adreſſe pour ſe tirer avec eſprit d'une trop preſſante curioſité : elle ne pouvoit même s'empêcher d'être touchée de la diſcrétion qu'il avoit fait paroître pour une perſonne dont le procédé en méritoit ſi peu. Son cœur étoit attendri de cet effort généreux, & ſentit dans cet inſtant de la pitié & de la reconnoiſſance. Mais elle ne conſerva pas long-tems ces équitables ſentimens : elle s'étoit flatée que Vaudrai profiteroit des occaſions qu'elle lui fourniſſoit de l'entretenir ; mais au contraire aiant remarqué le peu d'effet que ſon billet avoit produit dans ſon cœur, & le ſoin qu'il prenoit de l'éviter, elle ſentit reveiller ſa fureur d'autant plus violemment qu'il s'y étoit joint une étincelle de jalouſie, & revenant bien-tôt à ſes premiers deſſeins de vengeance, elle employa pour y réuſſir les plus indignes artifices. Celui qui s'offrit d'abord à ſon imagination, lui parut infaillible : elle ne douta point que feignant une groſſeſſe, le Duc charmé n'accordât tout à l'impétuoſité de ſes deſirs, & que par ce moyen elle ne portât d'inévitables coups à l'ingrat qui la mépriſoit.

Il eſt aiſé de s'imaginer les tranſports de joye du Duc, quand cette artificieuſe Princeſſe eût fait briller à ſes yeux une eſpérance ſi flateuſe : ſon amour en augmenta, ſon cœur ſenſible à un bonheur ſi peu attendu, redoubla ſa complaiſance, & lui fit chercher dans les fêtes les plus galantes à lui rendre une partie du plaiſir qu'elle lui faiſoit reſſentir. Ce ne fut pendant quelque tems que fêtes & que jeux : chacun s'efforçoit avec empreſſement à faire connoître au Duc la part ſenſible que tous ſes Sujets prenoient à ſa félicité. Le ſeul Vaudrai étoit contraint par bienſéance de ſe joindre à la voix publique : il s'imagina facilement que le

but de cette groſſeſſe feinte ou véritable étoit de le perdre : le caractere du Duc lui étoit connu, & la malignité de la Ducheſſe lui faiſoit tout craindre. Il n'éprouva que trop la vérité de ces conjectures ; cette dangereuſe Princeſſe profita avec ſuccès du redoublement de paſſion qu'elle avoit ſû s'attirer.

Un jour que le Duc lui proteſtoit que rien ne manqueroit plus à ſon bonheur, puiſqu'il alloit avoir un gage de ſon amour : Je ne puis me perſuader, lui dit-elle en le regardant tendrement, que vous ayez autant de paſſion que vous cherchez à me le faire croire ; le Succeſſeur que vous eſpérez, eſt tout ce qui vous plaît en moi : je ne m'en ſuis que trop appercue par le peu de cas que vous fites, il y a quelques jours, de mes plaintes contre Vaudrai. Cet inſolent Favori l'a emporté ſur moi, ſa faveur m'a contrainte de ſouffrir un affront, & d'en paroître ſatisfaite pour vous plaire ; car enfin je n'ai plus lieu de douter de ſa téméraire hardieſſe : ſes yeux ne m'ont que trop confirmé ce que ſa bouche vouloit me dire ; mais vous, vous êtes laiſſé ſéduire par un diſcours trompeur, & vous avez pris pour une excuſe ſuffiſante le ridicule amour qu'il vous a ſuppoſé. Pourquoi vous auroit-il caché, Seigneur, dans une occaſion auſſi preſſante l'objet de cette paſſion ſecrette, ſi ſon audace ne la lui avoit inſpirée pour moi ? Eſt-il naturel qu'il ait pu dérober aux yeux de toute une Cour attentive à ſes démarches, ſes aſſiduités pour une perſonne qui auroit véritablement touché ſon cœur ? Ceſſez donc, continua-t-elle, de vous laiſſer ſurprendre par un piége auſſi groſſier : examinez par vous-même un myſtere où votre honneur eſt intéreſſé. Forcez votre Favori à nommer celle qu'il aime : s'il y conſent, il ſera facile de démêler la vérité du menſonge ; & s'il s'obſtine au ſilence, demeu-

rez

rez persuadé que je suis l'objet de son téméraire amour.

Pendant ce discours le Duc qui en examinoit la vraisemblance, en demeura si persuadé, qu'il s'accusa en secret de foiblesse de s'être rendu à une si légere apparence. Cette réflexion le saisissant tout d'un coup : Vous avez raison, s'écria-t-il, Madame, mon aveugle bonté m'a séduit; mais grace au Ciel vos conseils vont m'aider à réparer ma faute : j'aurois même déja pénétré un secret qui me devient si important, si vous ne m'aviez paru revenue de vos premiers soupçons. Je contraindrai Vaudrai à s'expliquer clairement : s'il hésite à me donner cette satisfaction, il doit s'attendre aux plus violens effets de ma colere.

Après cette conversation le Duc sortit pour se rendre à une chasse de sanglier qu'il avoit ordonnée. Les Dames y étoient en habit d'Amazones dans un équipage galand qui relevoit encore leur beauté naturelle : tous les Seigneurs de la Cour y étaloient à l'envi leur bonne mine & leur magnificence : enfin la beauté de cette cavalcade auroit été parfaite, si la charmante Comtesse de Vergi avoit pu s'y trouver ; mais une légere indisposition dont elle prit le prétexte avec plaisir, la retint dans ses Terres.

Chacun se dispersa dans les routes de la forêt; mais le Duc oubliant ce jour-là son ardeur pour la chasse, se fit suivre par Vaudrai jusqu'au bord d'une fontaine où il s'assit, & lui ordonna d'en faire autant. Son air étoit sombre, ses yeux paroissoient irritez, & son malheureux Favori n'eut pas de peine à connoître qu'il alloit essuyer quelque nouvel orage. En effet, ce Prince rompant brusquement le silence : Il n'est pas juste, lui dit-il, que vous troubliez plus long-tems le bonheur de ma vie : l'espérance où je suis de me voir bientôt un successeur, mettroit le comble à ma félici-

té, si vous seul n'empoisonniez cette douceur. Il faut choisir, poursuivit-il avec un ton de voix plus élevé, de perdre mon amitié, ma confiance, & peut-être la vie, où de me déclarer sans hésiter le nom de celle que vous aimez, & tout le secret de votre amour; mon honneur exige cette obéïssance, les soupçons ne peuvent s'effacer de l'ame d'un Prince, que par le sang ou par la sincérité: parlez donc, & rendez-vous digne de mon amitié ou de ma haine.

Seigneur, répondit respectueusement Vaudrai, je consentirois à perdre la vie plutôt qu'à découvrir mon secret, si par ma mort je pouvois vous convaincre de mon innocence: vos bontez ébranlent plus ma constance que l'horreur des plus cruels supplices. Je vois avec desespoir que ma destinée me rend l'instrument fatal qui s'oppose à votre tranquillité: je vous dois tout, & cependant une apparence trompeuse me fait paroître ingrat. Hé bien, Seigneur, pour vous prouver ma sincérité & ma reconnoissance, je vais vous déclarer la seule chose qui fait le bonheur de ma vie; mais, s'il m'étoit permis d'exiger un serment de mon Prince de ne jamais révéler ce qu'il veut que je lui confie, je regarderois cette grace comme la plus considérable de toutes celles dont il m'a comblé. Ne craignez rien, répondit impatiemment le Duc, je jure par tout ce qui m'est de plus sacré, de garder inviolablement le silence sur tout ce que vous pourrez me dire. Puisque vous avez la bonté de me rassurer, repartit Vaudrai, je vais, par un aveu sincere remettre le calme dans votre esprit. A ces mots aiant gardé un moment le silence pour se rappeller les particularitez de son discours, il le commença en ces termes.

HISTOIRE DE VAUDRAI ET DE MADAME DE VERGI.

VOus allez sans doute convenir, Seigneur, par la conséquence du secret que je vais vous confier, combien je vous suis véritablement attaché, puisque j'oublie mes promesses les plus inviolables, & que je trahis ce qu'il y a de plus parfait dans l'Univers, pour contribuer à votre repos. Vous serez d'autant plus persuadé de cette vérité, quand vous saurez que malgré l'amitié tendre qui me joint à mon Frere, il ignore un mystere si précieux. Préparez-vous, s'il vous plaît, à m'entendre répéter souvent des faits publics qui vous sont parfaitement connus; mais leurs circonstances ont une liaison si nécessaire avec mes avantures particulieres, que je n'en puis omettre aucune.

Je vous avouerai donc, Seigneur, que j'ai connu l'amour presqu'aussitôt que je me suis connu moi-même: la belle Madame de Vergi votre Niéce m'a fait sentir presqu'en naissant cette tendre inclination qui dans la suite a produit la passion la plus forte & la plus constante.

A ces mots le Duc laissa voir beaucoup de surpri-

prise sur son visage ; mais ne voulant point interrompre Vaudrai, il lui fit signe de poursuivre.

Pardonnez ma témérité, Seigneur, reprit-il, elle m'a fait concevoir des pensées trop élevées ; mais les mouvemens impétueux de l'amour laissent peu l'usage des réflexions : d'ailleurs j'étois si jeune lorsque je commençai d'aimer ; que cette seule raison fait mon excuse. Vous savez, Seigneur, que la charmante Laure de Lorraine a été élevée dans cette Cour avec les Princesses filles du Comte d'Albon, & que dès sa plus tendre jeunesse elle donnoit de grandes espérances pour les perfections du corps & les agrémens de l'esprit. Les bontez dont vous honoriez mon Pere, nous donnoient un accès facile dans le Palais, & j'avois souvent l'honneur d'être admis aux amusemens des Princesses. Ce fut par cette fréquentation que mon âge autorisoit, que commença dans mon cœur cette passion qui ne finira qu'avec ma vie : la jeune Laure m'inspiroit des sentimens dont j'ignorois la cause : je n'étois sensible qu'au plaisir de la voir, & je ne connoissois d'inquiétude que par son absence. Je ne vous redirai point, Seigneur, les petites particularitez de notre enfance, qui toutes charmantes qu'elles sont encore à mon souvenir, vous ennuieroient sans doute ; & je ne m'arrêterai qu'aux choses qui pourront le plus vous faire connoître l'excès de mon amour. Les petits soins que j'avois rendus avec empressement à ma jeune Princesse, avoient paru la toucher ; avec quels transports n'avois-je pas remarqué qu'elle n'étoit pas insensible à mon attention à lui plaire ? Nous passâmes quelques années dans cette heureuse tranquillité : il est vrai que nous n'avions pas assez d'expérience pour démêler ce qui rendoit nos sentimens si doux ; mais aussi nous goûtions sans trouble & sans contrainte le plaisir de nous aimer & de nous voir sans cesse. Cette paisible situation ne dura pas long-

tems,

tems, je m'apperçus bien-tôt que des sentimens plus vifs s'emparoient de mon ame.

Ce fut à l'occasion d'un tournois que vous fîtes publier, Seigneur, que l'amour me fit sentir par la différence de ses mouvemens, que j'allois cherement payer la tranquillité de mes premieres années. J'avois à peine seize ans, & l'on me flatoit déja de réussir avec succès dans les exercices où je m'appliquois avec ardeur, autant pour plaire à la belle Laure, que par l'émulation qui regnoit entre plusieurs jeunes Seigneurs, avec lesquels j'étois élevé. Vous aviez ordonné, Seigneur que tous les Chevaliers du tournois soutiendroient la beauté de leurs Maîtresses. Chacun se préparoit à cette superbe fête pour donner à l'envi des marques d'adresse & de magnificence. Mon Pere qui s'y disposoit comme les autres, plutôt par honneur que par aucun autre motif, tomba malade; & quoique son mal ne fût ni considérable ni dangereux, il lui ôta pourtant l'idée de s'y trouver: vous le choisîtes pour être un des Juges du Camp. Je n'avois par malheur aucune part à un divertissement qui auroit si fort flaté mon inclination, lorsque quelque tems avant qu'il commençât, m'étant rendu dans l'appartement où les Princesses prenoient ordinairement leurs plaisirs, je fus extrêmement surpris de n'y point trouver Laure, & d'apprendre que contre son ordinaire elle n'avoit point voulu sortir de sa chambre. J'y courus avec cette liberté qui m'étoit encore permise; je la trouvai dans un abattement qui me surprit & m'inquiéta. Qu'avez-vous, charmante Princesse, lui dis-je, qui peut causer la tristesse où je vous vois? Ne m'en faites point un mystere; car vous n'ignorez pas que je sacrifierois mille fois ma vie pour vous prouver à quel point je vous aime. A ce discours la jeune Laure sortit de sa rêverie; & me regardant avec douceur: Je sais, me dit-elle, que je n'ai point de meilleur

leur ami que vous ; mais je ſais en même tems que vous ne pouvez rien pour diſſiper la mauvaiſe humeur où je ſuis : la raiſon pourroit le faire ; mais j'avoue, pourſuivit-elle avec un petit emportement aimable, que je ſuis encore trop jeune pour ſuivre ces leçons. Que je ſerois heureux ! aimable Laure, interrompis-je précipitamment, ſi vous rejettiez toujours les conſeils qu'elle pourra vous donner au préjudice de ma paſſion. La Princeſſe étoit trop occupée de ſon dépit, pour faire attention à la tendreſſe de mon diſcours. Je craindrois, continua-t-elle, de découvrir à tout le monde le ſujet de mon chagrin ; mais je compte ſi fort ſur votre amitié, que je vous avouerai ſans craindre une raillerie que je mérite, que je ſuis véritablement piquée de voir que mon âge empêche qu'aucun homme de cette Cour ne veuille entreprendre de ſoutenir ma beauté. Hé bien, aimable Princeſſe, il faut vous conſoler, lui dis-je ; mon amour me fera trouver les moyens de vous ſatisfaire. Je ſoutiendrai contre toute la terre que vous ſeule méritez le prix qu'on a la témérité de vous diſputer : faites-moi l'honneur de me recevoir pour votre Chevalier : confiez-moi cette glorieuſe entrepriſe ; & vous verrez que malgré ma jeuneſſe, la force de ma paſſion me fera ſoutenir la gloire d'un ſi beau choix. Quoique la Princeſſe parût touchée d'une offre qui la flatoit, elle s'en défendit avec une bonté & un eſprit au-deſſus de ſon âge ; & j'eus lieu d'être content de connoître que la difficulté qu'elle faiſoit, ne rouloit que ſur le péril où je voulois m'engager. Enfin, vaincue par mes preſſantes importunitez, elle conſentit à recevoir cette preuve de mon amour, & voulut bien m'en donner une ſi touchante de ſa confiance ; mais elle me fit promettre que quelque ſuccès que pût avoir mon entrepriſe, je tairois à toute la terre le motif qui m'y avoit engagé. Cette permiſſion

mission me causa un transport de joye qui sembloit m'annoncer la victoire. Je ne songeois plus qu'à me préparer secrettement à cette illustre fête ; j'en trouvai bien-tôt le moyen. Les armes que mon Pere avoit fait faire pour lui, lui devenant inutiles, servirent très-à-propos à mon dessein : j'étois assez grand pour mon âge, & par-là elles me devinrent convenables. Je ne vous dirai point, Seigneur, les particularitez d'une fête qui ne tiroit son lustre & ses agrémens que de vos ordres & de votre présence. Je laissai donc commencer le tournois, ne voulant m'attacher qu'au vainqueur ; & quand j'eus remarqué que rien ne pouvoit plus résister à la bonne fortune de Gerard de Vienne, j'eus la témérité de m'avancer dans la lice, & de le défier la lance à la main. J'avois eu le tems de faire graver sur mon bouclier la Déesse de la jeunesse environnée d'amours, & celle de Cithere qui paroissoit desespérée de cette préférence : j'avois fait écrire autour en gros caracteres : HÉBÉ L'EMPORTE SUR VÉNUS.

De Vienne me reçut avec cette force & cette adresse qui lui sont si naturelles ; mais mon bonheur voulut que dans les trois courses prescrites, il ne put remporter aucun avantage sur moi. Nous en vînmes donc au combat de l'épée, qui par la loi du tournois devoit se terminer à trois coups ; mais de Vienne trouvant une résistance à laquelle il n'étoit point accoutumé, sortit des bornes ordinaires, & combattit avec une animosité qui nous fut également funeste. Je fus assez heureux pour lui percer la cuisse ; mais trouvant le défaut de mes armes, il me passa son épée au travers du corps. Je tombai de ce furieux coup entre les bras de mon Pere qui étoit accouru avec les autres Juges du Camp pour nous séparer.

Jugez, s'il vous plaît, quelle fut sa surprise quand, après avoir délacé les courroyes de mon casque, il

m'eut

m'eut reconnu. Son extrême douleur parvint jusqu'à vous, Seigneur, & vous eûtes la bonté de vous y intéresser. On m'emporta, & l'on fut assez long-tems sans aucune espérance pour ma vie. Enfin, la bonté des remédes me fit ouvrir les yeux; & quelques instans après je repris l'entier usage de mes sens. Alors on voulut s'informer du motif de ma folle entreprise; mais les Chirurgiens défendirent de me faire parler avant qu'ils eussent levé le premier appareil.

Cependant m'en croirez-vous, Seigneur, si j'ose vous assurer que la fâcheuse situation où je me trouvai, me faisoit sentir une certaine douceur qui l'emportoit infiniment sur ce que je souffrois, & sur le péril dont j'étois menacé? J'avois donné une preuve éclatante de mon courage, & fait connoître en même tems à ma chere Princesse à quel point je l'aimois. Mon unique inquiétude étoit de savoir quel effet cette action auroit produit dans son cœur; je ne fus pas long-tems sans en être informé.

Après que les Chirurgiens eurent unanimement jugé que ma blessure, quoique dangereuse, n'étoit pas mortelle, vous me fîtes vous-même, Seigneur, l'honneur de venir vous informer de mon état, & vous rejoüir de l'heureuse nouvelle qu'on me donna pour ma vie. Il me souvient toujours qu'après avoir blâmé ma folle témérité, vous loüâtes ma généreuse audace, dont la gloire seule vous parut le motif. Toute la Cour suivit votre exemple & vos sentimens: la devise galante dont j'avois orné mon écu, fit cependant balancer quelques personnes sur ce qu'on en devoit croire; mais je soutins si hardiment & avec tant de naïveté, que cette Hébé dont j'avois parlé, étoit une allusion à ma propre jeunesse, qu'enfin je persuadai les plus incrédules. Quelques jours après les jeunes Princesses élevées dans le Palais me firent l'honneur de me visiter, conduites par Madame d'Alban; la char-

charmante Laure étoit de leur nombre. Après les premiers discours, mon Pere aiant eu soin d'entretenir la Comtesse, Laure s'approcha de mon lit; & pendant que cette badine jeunesse s'amusoit à regarder la devise de mon bouclier, elle eut le tems de me dire qu'elle étoit sensible à ce que j'avois fait pour sa gloire: Vous avez risqué votre vie, ajouta-t-elle; mais soyez persuadé que ma reconnoissance égale la grandeur de l'action que vous avez entreprise pour me plaire.

Divine Laure, lui répondis-je, cette reconnoissance que vous m'offrez, est sans doute bien flatteuse; mais j'ai moins travaillé pour l'obtenir, que pour toucher votre cœur d'un sentiment plus tendre. Je vois bien, interrompit la Princesse en souriant, qu'il est aussi difficile de modérer votre ardeur dans les combats, que votre empressement auprès des Dames. Mais enfin, Vaudrai, songez à rétablir une santé à laquelle je m'intéresse; vous avez trouvé le moyen de me la rendre chere: ne m'en faites pas dire davantage, une plus longue conversation nuiroit également à votre guérison, & à ce que je me dois à moi-même. A ces mots, elle rejoignit les Princesses ses Cousines qui s'occuperent encore quelque tems de mes armes, & se retirerent ensuite.

Cependant la bonté de mon tempérament joint à la satisfaction de mon cœur, produisirent bientôt un heureux changement; la fiévre me quitta, les forces me revinrent, & je me vis peu de jours après en état de sortir du lit, & bien-tôt de la chambre. Mon premier soin, Seigneur, fut d'aller vous remercier des graces dont vous m'aviez honoré; après quoi je volai à l'appartement de ma Princesse. Charmante Laure, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je viens vous offrir cette vie que vos bontez m'ont conservée: vous l'avez rendu si glorieuse en l'employant pour votre service, qu'il y auroit de l'inhumanité à détruire votre ouvrage.

Il seroit heureux pour moi, repartit Laure en me faisant relever avec une douceur qui me charma, que j'eusse en effet contribué au rétablissement de votre santé ; j'avois trop imprudemment exposé votre vie pour ne pas vous avouer que je vous revois avec plaisir : mais je vous dirai plus; le danger où je vous avois jetté, a failli à m'être aussi funeste qu'à vous, puisque je n'aurois pu me consoler de vous avoir précipité moi-même dans un péril aussi évident. Mon imprudente jeunesse m'avoit caché la conséquence du dessein auquel j'avois consenti; vous ne devez pas m'en savoir mauvais gré, puisqu'elle vous a fourni l'occasion de faire éclater votre valeur.

Ingrate Princesse, lui répondis-je, c'est au public à louer mon courage, si j'ai eu le bonheur d'en faire paroître; mais permettez-moi de vous dire que ce n'est point à vous à me faire envisager d'autres biens que ceux que l'amour peut prétendre : lui seul m'a guidé, & j'aurois lieu de m'en plaindre s'il vous laissoit prendre le change sur ce qu'il m'a fait faire pour vous. Ces distinctions sont délicates, interrompit Laure en souriant; mais enfin je vous dois trop pour vous laisser en doute sur ce que pense : sachez donc que je ne suis point ingrate; mais, Vaudrai, l'action que vous venez de faire, porte avec elle un caractere si passionné, qu'en me faisant connoître tout ce qu'elle peut prétendre, elle m'ouvre les yeux sur des sentimens dont mon enfance m'a empêché jusqu'à présent de sentir la conséquence. Je dépens d'un Prince jaloux de son rang, qui sans doute joindra ma destinée à quelqu'un de très-élevé ; je lui obéïrai, quoique mon inclination s'y puisse opposer. Que pouvez-vous donc attendre d'un inutile amour? Je suis née Princesse, & j'en dois soutenir le caractere aux dépens de ma propre vie. Préparez-vous, mon cher Vaudrai, à me voir étouffer une inclina-

nation que je veux bien vous avouer que toute ma gloire aura bien de la peine à détruire.

Comme je me préparois à répondre à un discours si obligeant & en même tems si cruel à mon amour, une des femmes de la Princesse vint l'avertir que vous la demandiez, Seigneur, dans votre appartement. Je sortis du sien, aussi rempli de douleur que d'admiration pour cette charmante personne; ses nobles sentimens augmenterent ma tendresse : quoique directement opposez à mon bonheur, je les trouvai si conformes à ce qu'ils devoient être, que je soupirai autant de ne les pouvoir condamner, que du mal qu'ils devoient me faire.

Cependant, Seigneur, depuis ce jour la Princesse commença de m'éviter : elle me retrancha insensiblement les libertez que la grande jeunesse m'avoit permises; je m'apperçus, sans pouvoir la blâmer, qu'il falloit dorénavant soupirer sans le dire.

Deux années s'écoulerent dans cette fâcheuse contrainte, mes yeux étoient les seuls interprétes de mon cœur; & je lisois quelquefois dans ceux de ma Princesse, qu'elle partageoit la peine qu'un trop cruel devoir nous imposoit. Mais hélas! quelle foible consolation pour un cœur aussi enflammé qu'étoit le mien! Dans ce tems-là pour surcroit de desespoir, mon Pere, sans consulter mon inclination, résolut de me marier avec Blanche de Beaufremont qui auroit pu passer avec justice pour la plus belle personne de la Cour, si la charmante Laure n'en eût fait le seul ornement. On vous en parla, Seigneur; vous y donnâtes votre consentement, & je ne fûs qu'après ce moment le joug auquel on vouloit m'assujettir. Mon Pere m'en parla comme d'une chose entierement résolue, & qui devoit se conclure dans peu de jours. Jugez quelle fut sa surprise, quand il me vit obstiné

ſtiné à refuſer les avantages qu'il me promettoit avec une auſſi belle perſonne que Mademoiſelle de Beaufremont. Il eut beau me faire valoir la grandeur de cette alliance, & le juſte reſſentiment qu'une Maiſon illuſtre auroit de mon refus, je demeurai ferme dans ma premiere réſolution malgré l'autorité dont il voulut ſe ſervir. Il vous engagea même, Seigneur, à me dire la part que vous daigniez y prendre : vous le fîtes avec bonté : la Princeſſe eut auſſi la cruauté de m'en preſſer ; mais je crus remarquer que dans cette occaſion ſes paroles trahiſſoient les ſentimens de ſon cœur. A ces preſſantes ſollicitations j'alléguai avec tant de vivacité ma grande jeuneſſe & le peu de goût que je me ſentois pour le mariage, que non ſeulement j'eus à ſoutenir l'indignation de mon Pere, mais encore l'aigre reſſentiment des Seigneurs de Beaufremont. Je négligai ces vains malheurs, comptant d'avoir donné une nouvelle preuve de mon amour à ma Princeſſe.

Je m'apperçus bien-tôt de l'heureux effet que ma réſiſtance avoit produit dans le cœur de Laure. Un jour je la rencontrai qui ſortoit de l'appartement de la feue Ducheſſe : Vaudrai, me dit-elle en paſſant bruſquement, je connois tout le prix de ce que vous faites pour moi ; mais que pourront vous ſervir des ſacrifices dont vous ne pouvez jamais attendre qu'une inutile pitié ? Vous refuſez une fortune brillante pour une perſonne qui ne peut partager que vos malheurs. En achevant ces mots elle s'échapa ſi promptement que je ne pus rien lui répondre. Je demeurai enchanté de ce qu'il y avoit d'obligeant dans ces paroles, & je bénis cent fois l'heureuſe fermété qui me les avoit attirées. Mais bien-tôt de triſtes réflexions me firent connoître que ma Princeſſe, quelque tendre qu'elle fût, ne pouvoit comme moi s'oppoſer à des ordres abſolus, & que quelque fortuné Rival m'enleveroit

leveroit dans peu la foible espérance qui prolongeoit ma vie. En effet ce tems cruel arriva, & je sentis toutes les peines que je n'avois que trop bien prévûes. La beauté de Laure qui commençoit d'attraper ce point de perfection où elle est parvenue, m'attira de redoutables Rivaux. Le Comte de Vergi, par l'honneur qu'il avoit de vous appartenir, déclara son amour, & le fit remarquer par ses empressemens à plaire à la Princesse, & par les fêtes magnifiques qu'il lui donna.

Je fus épouvanté d'une concurrence si dangereuse; elle me réduisit au desespoir. Malgré le peu d'espérance que je devois naturellement avoir, l'idée de voir ce que j'aimois entre les bras d'un autre, venoit à bout de toute ma constance. Mais, Grand Dieu! que mon inquiétude redoubla, lorsque le bruit courut que le Comte de Vergi avoit été assez heureux pour obtenir de vous, Seigneur, la charmante personne qui le faisoit soupirer! Pour lors ma fureur fut sans bornes, mille pensées funestes s'emparerent de mon esprit, je formai cent résolutions contre la vie du Comte; mais la raison & même l'amour me firent bientôt comprendre que par cet inutile éclat, non seulement je perdrois l'objet de ma tendresse, mais encore que je n'en serois pas plus heureux, puisqu'un autre pourroit profiter de mon desespoir.

La Princesse qui s'apperçut de mon trouble, voulut bien par des regards favorables & quelques paroles obligeantes remettre quelque tranquillité dans mon ame. La pensée de la voir s'intéresser à mes peines, ralentit l'impétuosité de mes premiers mouvemens, & l'arrivée des Comtes de Bar & de Bresse servit encore à modérer mes transports.

Ces Princes parurent à la Cour avec une magnificence digne de leur rang & du dessein qu'ils avoient de remporter le prix des courses que la

passion du Comte de Vergi avoit fait publier. Ils étoient suivis d'un grand nombre de Seigneurs de leurs Etats. Le Comte de Bar avoit à sa suite les Sires de Lénoncour, Rachecourt, Gustine, Sonnieure, Saint-Blain : & celui de Bresse avoit avec lui les Seigneurs de la Baume-Monrevel, de Salle, Dalbigni, de Copet & plusieurs autres.

Vous vous souvenez sans doute, Seigneur, combien le Comte de Bar, quoique bien fait, avoit l'air cruel & farouche, & que la physionomie de celui de Bresse étoit fourbe & artificieuse, & qu'il ne la démentoit point par sa conduite. Enfin tels qu'ils étoient, ils devinrent tous deux en même tems amoureux de Laure ; ils lui en donnerent des preuves éclatantes. Cette puissante diversion me causa un plaisir qu'on ne sent point ordinairement à la connoissance de ses Rivaux ; je ne doutai point qu'ils ne balançassent la fortune de Vergi. En effet ces deux Princes chercherent par toutes sortes de soins & d'empressemens à mériter la préférence. Les fêtes, les bals, les tournois devinrent des plaisirs journaliers, & ces trois Rivaux amoureux & magnifiques s'efforcerent à l'envi d'obtenir le prix de leur amour ; enfin tout respiroit la galanterie : moi seul plongé dans les plus affreux chagrins, je gémissois en secret de traîner une vie si infortunée ; car je ne doutai pas qu'à la fin un des trois ne fût choisi. Je fus si fort tourmenté de cette nouvelle idée, que ne pouvant résister à l'inquiétude qu'elle me donnoit, je me résolus d'écrire à ma Princesse, & je m'en tins à ces mots :

BILLET.

Je meurs, divine Princesse ; tout m'abandonne, hors mon amour qui me conduira dans le tombeau. L'espérance qui soutient seule les Amans malheureux, s'est éloi-

gnée

gnée pour jamais de mon cœur : commandez-moi donc de terminer une vie ſi cruelle, ou permettez que j'aille à vos pieds recevoir l'ordre de vivre.

Je mis ce billet ſur moi dans le deſſein de le donner à la Princeſſe. L'occaſion s'en préſenta dès le ſoir même : un bal magnifique qu'il y avoit au Palais, & la liberté qu'on avoit d'entrer maſqué, me donna auſſi celle d'approcher de la belle Laure. Je fus aſſez heureux pour en être reconnu, & pour lui faire recevoir mon billet ; elle le prit ſi adroitement que perſonne ne put s'en appercevoir, & ſur le prétexte de lire des vers que le Comte de Bar avoit faits pour elle, je remarquai qu'elle liſoit ce que mon amour avoit dicté : elle voulut bien par des regards pleins de largueur me faire voir qu'elle étoit touchée de mes peines.

Je me retirai cependant dans l'incertitude de la réponſe que j'eſpérois : j'attendis le lendemain avec une impatience extrême ; mais ce jour qui devoit, ſelon moi, me procurer quelque conſolation, faillit à me coûter la vie. Je m'étois attendu que chez le Comte de Vergi qui donnoit à ſon tour une ſuperbe fête, je recevrois par la même voye les ordres de ma Princeſſe : je m'y rendis le plus ſimplement maſqué qu'il me fut poſſible, afin de n'être reconnu que d'elle.

Mais elle fut toujours tellement environnée d'une foule importune, qu'il me fut impoſſible de m'en faire remarquer. Après avoir perdu l'eſpérance de pouvoir l'aborder dans cette tumultueuſe aſſemblée, je pris le parti de me retirer dans un endroit aſſez obſcur qui conduiſoit à ſon appartement, dans l'eſpérance qu'en ſe retirant elle pouroit m'inſtruire de ſa volonté.

J'y avois à peine rêvé un moment à ma cruelle deſtinée qui me forçoit à chercher le ſilence & l'obſcurité, pendant que mes Rivaux jouïſſoient de

la liberté de faire éclater des sentimens qui n'étoient ni si vifs ni si tendres que les miens, lorsque deux masques qui ne m'apperçurent point, vinrent dans l'endroit où j'étois pour s'y entretenir plus commodément. Comme je les reconnus facilement pour les Comtes de Bar & de Bresse, & qu'il est naturel à un Amant jaloux de vouloir pénétrer dans le secret de ses Rivaux, je fus charmé de n'en être point vû ; aussi le Comte de Bar prenant la parole avec emportement : Nos destinées sont sans doute égales, Seigneur, dit-il à celui de Bresse, & le Duc de Bourgogne vous aura fait sentir comme à moi la préférence qu'il donne à Vergi. Je ne sais quel effet son indigne refus a produit dans votre ame ; pour moi j'en suis transporté de la plus violente colere : j'en aurois sur le champ donné des marques sanglantes, si je n'avois espéré des sentimens plus favorables de celle que nous aimons tous deux ; mais je viens d'être éclairci que son ingratitude pour nous surpasse l'injustice du Duc. J'ai entendu cette foible Princesse donner à Vergi un rendez-vous, & lui ordonner de se trouver demain à huit heures du soir dans la Grotte neuve des jardins du Palais.

Ah ! Seigneur, que m'apprenez-vous, interrompit le Comte de Bresse ? Vous ne confirmez que trop par ce cruel discours, le juste soupçon où j'étois par un billet que je viens de voir sortir de la poche de Laure pendant qu'elle dansoit avec Vergi.

Tenez, continua-t-il en lui présentant ce fatal papier, lisez la confirmation de notre malheur. Le Comte de Bar le prit, & s'étant approché de la seule lumiere qui étoit dans cet endroit, il lut à demi haut ces paroles que j'entendis distinctement, & qui me sont restées dans la mémoire.

BILLET.

Mon cœur voudroit calmer vos agitations ; mais que peut-il pour votre soulagement ? Modérez cependant vos inquiétudes, vos Rivaux sont plus à plaindre que vous ; & pour achever de vous satisfaire autant que je le puis, soyez certain que je partage vos peines, & que je vais, pour l'amour de vous, faire une démarche qui doit pour jamais vous convaincre de mes bontez.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur, ce que je devins à cette fatale nouvelle.

Les deux Comtes ne me parurent pas plus tranquilles. Ils auroient continué leur conversation qui m'auroit sans doute instruit de leur pernicieux dessein, si dans le moment ils ne se fussent apperçus que je les observois. Le Comte de Bar s'avança fierement vers moi ; mais comme je ne voulois pas être reconnu, je rentrai dans la salle où il m'eut bien-tôt perdu de vûë.

Je me retirai chez moi dans la plus cruelle situation où je me sois trouvé de ma vie, persuadé que je venois de découvrir la plus noire des trahisons.

Je me résolus sans balancer de me trouver au rendez-vous de mon heureux Rival. Je passai les heures qui précederent ce fatal moment, dans une impatience extrême ; enfin, quand je crus qu'il étoit tems de me rendre dans l'endroit où je devois être le témoin de mon malheur, je m'y rendis par des allées détournées, & je fus contraint de me cacher dans une touffe de chévrefeuille. Je compris avec chagrin par la distance du lieu, que je perdrois une partie des discours de mon Infidéle ; mais je n'avois pas la liberté de choisir, le buisson où je m'étois mis étant le plus proche de la Grotte. Jugez, s'il vous plaît, Seigneur, quel-

les devoient être mes réflexions pendant que j'y attendois ma perfide Princeſſe : on ne meurt point de douleur, puiſque je n'y ſuccombai pas en cette occaſion. La ſeule choſe qui fut capable de me ſoutenir, étoit la ferme réſolution que j'avois priſe de percer le cœur de mon heureux Rival, & de la même épée qui l'auroit ſacrifié à ma juſte fureur, terminer en même tems mes malheurs & ma vie.

J'étois plongé dans cette noire idée, lorſque jettant les yeux ſur le Palais, je vis venir d'un pas précipité mon Infidéle.

Cette impatience à ſe rendre la premiere au rendez-vous, redoubla ma rage, & je ne puis comprendre comment j'eus aſſez de force ſur moi-même pour réſiſter à l'envie que j'avois d'aller l'accabler des reproches les plus ſanglans.

Mais le deſir extrême que j'avois d'entendre ce qu'elle pourroit dire à Vergi, me retint. La Princeſſe entra dans la Grotte, & n'y trouvant perſonne, elle s'aſſit ſur un banc de gazon où elle s'abandonna à une profonde rêverie. J'obſervois ſes moindres mouvemens autant que la clarté de la lune pouvoit me le permettre. Ma jalouſie me perſuada que le peu d'empreſſement de mon Rival cauſoit l'état où je la voyois; mais je n'eus pas le tems d'y faire une longue attention. Je vis entrer le Comte de Vergi, qui ſe jetta d'abord aux pieds de ma Princeſſe : elle le fit relever avec une douceur qui faillit à m'ôter l'uſage de la raiſon; & pour comble de deſeſpoir je ne pouvois entendre leurs diſcours comme je l'avois bien prévû. Je tirois donc de leurs moindres geſtes des conſéquences qui me paroiſſoient certaines, & la préoccupation de mon ame étoit ſi grande, qu'elle me faiſoit croire que Vergi faiſoit mille remercimens à Laure. Mais enfin la patience m'abandonna abſolument, quand je vis cet heureux Amant atta-

attacher sa bouche téméraire sur une de ses belles mains.

Je vous avoue, Seigneur, qu'à cette vûë je ne doutai plus de mon malheur, & lorsque je me préparois à exécuter mon funeste dessein, je vis entrer dans la Grotte où se passoient des choses si contraires à mon amour, deux hommes l'épée à la main, que je reconnus pour les Comtes de Bresse & de Bar. Ils se jetterent inopinément sur le Comte de Vergi, & le blesserent dangereusement avant qu'il eût eu le tems de se mettre en défense; cependant, comme c'étoit un des plus braves hommes du monde, il se mit bien-tôt en état de résister à ses lâches Assassins : pour moi je ne balançai pas un moment; & quoique j'eusse le tems de penser que je pouvois sans y paroître me défaire de ces trois Rivaux pour jamais, je n'hésitai pas un moment à suivre les mouvemens de l'honneur. Je me jettai avec succès auprès du Comte de Vergi, & j'eus le bonheur de le seconder assez bien pour mettre en fuite ces indignes Princes. Le Comte n'aiant plus d'ennemi, se tourna vers moi pour me témoigner sa reconnoissance.

Vaudrai, me dit-il, je profite bien heureusement du soin que vous prenez de suivre en tous lieux la Princesse; cependant sans en examiner le motif, ma sensibilité .... Il vouloit sans doute continuer son discours; mais sa lassitude & la grande quantité de sang qu'il avoit perdu l'aiant affoibli tout d'un coup, il tomba sans sentiment aux pieds de Laure, qui de son côté avoit été tellement saisie d'étonnement & de frayeur, qu'elle n'avoit pas eu la force de fuir. Je m'approchai d'elle en tremblant : Princesse, lui dis-je, que dois-je faire pour ne pas vous commettre, & pour sauver la vie au plus heureux de tous les hommes? Ne perdons pas un tems si précieux, & connoissez par l'effort que je fais sur moi-

même, que j'étois digne d'une meilleure destinée.

Comme Laure alloit me répondre, nous vîmes venir un grand nombre de personnes que le bruit des épées avoit attirées. Fuyez, lui dis-je, je dois être le seul témoin du bonheur de Vergi.

La Princesse éperdue se préparoit à suivre mon conseil; mais vous entrâtes, Seigneur, suivi d'une partie de la Cour. Vous avez avoué depuis que jamais étonnement ne fut pareil au vôtre: trouver le Comte de Vergi noyé dans son sang, voir la Princesse presque évanouie dans un lieu & à une heure aussi extraordinaires, m'y rencontrer en même tems l'épée à la main; toutes ces choses vous parurent presqu'incroyables. Mais la colere succédant bien-tôt à la surprise, vous ne doutâtes point que ce ne fût moi qui eût mis le Comte en l'état où vous le voyiez, & peut-être soupçonnâtes-vous la belle Laure d'un commerce criminel avec moi. Enfin, Seigneur, vous la fîtes retirer avec une sévérité qui me toucha jusqu'au fond du cœur, quoique je la crusse infidéle.

Je me jettai à vos pieds pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé; mais la cruelle apparence qui s'opposoit à notre justification, vous empêcha de m'entendre.

On me traîna par votre ordre en prison, tandis que l'on porta Vergi au Palais. Je vis avec douleur que mon salut dépendoit du sien, que lui seul pourroit rendre témoignage de mon innocence. Avouerai-je naturellement, Seigneur, ce que je pensois dans cette fâcheuse conjoncture? Le plaisir de me voir justifié du crime qu'on m'imputoit avec tant d'apparence de vérité, ne me paroissoit rien au prix du mortel chagrin de le devoir à mon Rival. Je sentis d'ailleurs tout le malheur de cette triste avanture, & que la Princesse en se disculpant de l'intelligence dont on pouvoit

la

la soupçonner avec moi, seroit forcée d'avouer ce qu'elle avoit fait pour mon Rival.

Ah ! sans doute, m'écriai-je, le Duc qui a déja approuvé son amour, sera charmé de connoître que la Princesse y réponde ; il unira ces deux Amans, & je ne paroîtrai innocent que pour être témoin d'une union si fatale à mon repos.

Je passai la nuit dans ces cruelles réflexions ; mais, hélas ! tout ce que j'avois prévû, me fut confirmé dès le lendemain. Mon Frere qui m'aimoit avec une extrême tendresse, vint le premier par votre ordre me retirer de prison : j'appris de lui que quelques heures après que l'on eut couché Vergi, la parole lui étant revenue, il vous avoit conté, Seigneur, tout ce qui s'étoit passé dans la Grotte ; que non seulement il nous avoit justifiés la Princesse & moi, mais qu'il vous avoit parlé du secours que je lui avois donné, dans des termes qui blessoient ma modestie.

Il me dit encore que les indignes Comtes étoient partis précipitamment de la Cour, & que celui de Bar dans le trouble où il étoit, avoit laissé sur la table de son cabinet, un billet que Somieure y avoit trouvé ; que ce Seigneur qui n'avoit pas voulu suivre son lâche Prince, l'avoit pris, le soupçonnant être de Laure, reconnoissant son écriture par des vers qu'il avoit vû écrits de sa main, & le croyant cause de tout le desordre.

Mais, Seigneur, admirez ma bonne fortune ; mon Frere se trouva heureusement ami intime de Somieure qui le chargea du billet pour le rendre à la Princesse, aiant moins d'accès que lui auprès d'elle. Je priai mon Frere de me le faire voir, & je le reconnus par la lecture que j'en fis, pour être le même qui m'avoit donné tant d'inquiétude.

Il ne fit nulle difficulté de me laisser le soin de le rendre moi-même à la charmante Laure ; après

quoi il me conduisit suivant votre intention à l'appartement de Vergi, où vous étiez. Vous vous souvenez sans doute, Seigneur, qu'il me remercia dans les termes les plus obligeans, du service que je lui avois rendu; il me demanda pardon de la triste recompense que j'en avois reçu: vous voulûtes bien aussi me témoigner que vous étiez fâché de la petite injustice qu'on m'avoit faite, & donner à mon action plus de louanges qu'elle ne méritoit.

Je me retirai charmé de la reconnoissance du Comte. Il parut vraisemblable à tout le monde que me promenant dans les jardins, j'eusse été attiré par le bruit des épées.

Cependant, Seigneur, vous fûtes les bruits qui se répandoient au desavantage de la Princesse, & pour les faire cesser, vous résolûtes de l'unir pour jamais au Comte de Vergi, aussi-tôt que sa santé seroit rétablie; ce qu'on espéroit dans peu de tems, la perte du sang aiant fait son plus grand mal, & causé sa grande foiblesse.

Je faillis à mourir de douleur quand j'appris cette triste nouvelle; mais, comme je m'y étois attendu, & que le coup étoit sans remède, je m'armai de toute ma constance. Je feignis plusieurs jours de suite d'être malade, pour pouvoir préparer & fortifier ma raison contre un malheur inévitable; mais, hélas! que mes soins furent inutiles! J'avois beau me représenter que mon extrême douleur n'étoit ni juste ni raisonnable, je ne pouvois m'en rendre le maître, & l'image de l'infidélité de Laure que j'opposois sans cesse à l'impétuosité de mon amour, fut trop foible pour en triompher.

Enfin ne pouvant plus résister à l'affreuse inquiétude dont j'étois agité, & ne voulant point en laisser échaper quelques marques, je résolus de quitter la Bourgogne, & d'aller finir ma vie

dans

dans les premiers endroits où la guerre m'en fourniroit une glorieuse occasion.

Ce dessein étant formé je me préparai à l'exécuter. J'avois mis un ordre secret à mes affaires, & je m'étois muni de tout l'argent nécessaire pour un long voyage, lorsque le matin qui devoit précéder celui de mon départ, je crus qu'il étoit à propos, pour mieux couvrir mon dessein, d'aller au Palais; mais ce n'étoit qu'un vain prétexte dont je voulois satisfaire ma raison, j'y étois entraîné par le secret plaisir de revoir encore mon Infidéle.

Je m'y rendis donc, & j'appris de tous côtez la confirmation du funeste mariage qui faisoit mon supplice. Après y avoir été quelque tems, je me retirois, n'aiant pas même eu la foible consolation d'y voir la Princesse, lorsqu'en passant devant son appartement, je l'en vis sortir.

Elle étoit seule, & le desespoir qui étoit peint dans mes yeux aiant frappé les siens, elle m'arrêta. Vaudrai, me dit-elle à demi bas, vous me fuyez; une apparence trompeuse vous séduit, quand je suis la plus malheureuse Princesse de la Terre. Trop ingrate Laure, lui dis-je en la regardant fixement, je ne puis douter de mon malheur: j'ai été moi-même le témoin de mon infortune; mais je vais vous délivrer pour jamais d'un objet dont la présence vous reprocheroit sans cesse votre infidélité.

Je ne pus qu'à peine achever ces dernieres paroles, tant j'étois suffoqué par les soupirs & les sanglots; je m'apperçus avec une légere satisfaction, que Laure étoit aussi touchée que moi, par les larmes dont son visage étoit couvert.

Vaudrai, me dit-elle, j'avois résolu d'éviter un secret entretien avec vous, comme une des plus dangereuses épreuves de ma vie; mais ma gloire est intéressée à vous détromper d'un soupçon qui m'offense, je vous convaincrai aisément de mon

innocence : plût à Dieu qu'il me fût aussi facile de vous cacher toute ma foiblesse ! Trouvez-vous donc ce soir dans mon appartement, j'aurai soin que personne ne puisse nous y interrompre ; mais songez que ce sera le dernier entretien que mon devoir me permettra d'accorder à votre amour.

A ces mots la Princesse s'éloigna, & me laissa voir dans ses yeux tant de tendresse & de sincérité, que mes craintes se dissiperent en un instant.

Je sentis renaître dans mon ame quelques mouvemens de ce plaisir qui en étoit banni depuis si long-tems : enfin je retournai chez mon Pere si différent de ce que j'étois auparavant, que j'avois peine à me connoître moi-même.

Il n'est pas besoin de vous dire, Seigneur, avec quelle impatience j'attendis le moment de me rendre chez la Princesse ; quand on a senti de l'amour, on en connoît aisément les différens effets.

Jamais journée ne m'avoit paru si longue. Enfin cette nuit tant desirée arriva ; je me rendis au lieu de mon heureuse assignation.

Laure qui pour se débarasser d'une foule importune, s'étoit plainte d'une violente migraine, s'étoit jettée sur un lit de repos pour mieux la persuader.

Elle me reçut dans cet état : sa coëffure étoit négligée ; & quoique le reste de son habillement répondit à cette simplicité, jamais elle ne parut si belle à mes yeux. Plusieurs de ses femmes s'amusoient dans son appartement à travailler à des ouvrages de broderie : Venez, me dit-elle, Vandrai, en me voyant entrer, je veux vous consulter sur une affaire qui m'intéresse. A ces mots elle me commanda de m'asseoir auprès d'elle, & remarquant que ses femmes ne pouvoient nous entendre :

— Il n'est plus tems de se flater, me dit Laure, je ne puis plus me dispenser d'épouser Monsieur

de

de Vergi, & malgré les sentimens que j'ai pour vous, il faut nous séparer pour jamais. Une loi cruelle m'arrache à mon inclination ; mais, hélas ! telle est la fatale destinée des personnes de mon rang, leur cœur n'est jamais consulté, ils doivent subir en victimes le joug qu'on leur impose.

Le Duc m'accorde à Vergi, & je dois renoncer pour toujours à votre amour & à votre vûe.

Préparez-vous-y donc avec fermeté, & songez à tout ce que la gloire exige de moi. Je connois l'excès de votre tendresse, je fais vos soupçons ; & c'est pour contenter l'un & l'autre que j'ai risqué de vous faire entrer ici malgré les termes où j'en suis avec Monsieur de Vergi.

Vous devez en être satisfait ; mais je me dois encore à moi-même l'éclaircissement de l'avanture de la Grotte. Sachez donc, poursuivit-elle sans me donner le loisir de l'interrompre, que le jour du bal où tant de choses extraordinaires se succéderent les unes aux autres, les Comtes de Bar & de Bresse furent séparément me demander en mariage au Duc.

Ces propositions ne pouvant que lui déplaire, tant par leurs mauvaises qualitez, que par la parole qu'il avoit donnée à Monsieur de Vergi, il les remercia tous deux, & leur dit pour s'en débarrasser, qu'il ne pouvoit se dégager de la promesse qu'il avoit faite ; que je lui étois promise depuis longtems ; & que cette alliance alloit se conclure.

Ces deux indignes concurrens furent outrez de ce refus, qui fut apparemment le prétexte de leur lâche action.

Le Duc peu de tems après passa dans mon appartement, où m'aiant raconté ce qui s'étoit passé entre eux, il me dit que pour éviter dorénavant de pareils refus qui pourroient causer du trouble dans ses Etats, il vouloit que je me pré-

paraſſe à donner dans deux jours la main à Monſieur de Vergi, & qu'il étoit fatigué de la lenteur de mon obéiſſance.

A ces mots il ſortit de ma chambre, où il me laiſſa accablée de douleur. Ce terme me parut ſi court, pourſuivit la Princeſſe, que je ne ſûs d'abord à quoi me déterminer. Le billet que vous m'aviez écrit, me touchoit vivement: je voyois la peinture de vos tourmens ſans pouvoir y remédier. Je me réſolus donc enfin de parler à Monſieur de Vergi, & d'obtenir de lui qu'il conſentît à différer notre mariage de quelque tems.

Je ne doutai pas qu'il ne répondît de bonne grace à ce que j'en eſpérois; & cependant pour calmer vos agitations, j'eus l'imprudence de mettre ſur moi la réponſe que vous attendiez à votre billet, & je fus aſſez malheureuſe de la perdre dans le bal.

Depuis ce tems je ſuis dans l'affreuſe inquiétude de ne ſavoir entre les mains de qui ma lettre eſt tombée.

Ne craignez rien, ma Princeſſe, interrompis-je avec précipitation, la fortune qui m'a donné tant de part aux incidens de cette cruelle nuit, a voulu pour réparer le mal qu'elle m'a fait ſouffrir, faire tomber entre mes mains ce gage précieux de vos bontez. Le voilà, continuai-je, ce fatal billet qui m'a donné autant de peine, qu'il me cauſe à préſent de plaiſir. Grand Dieu! pouvois-je m'imaginer que je fuſſe l'objet d'une attention ſi charmante, le voyant au pouvoir du Comte de Bar, & le croyant deſtiné à l'heureux Vergi!

A ces mots j'achevai de lui raconter comment j'avois entendu la converſation des Comtes, & la ſuite de ce qu'elle ignoroit.

Vous jugez bien, Seigneur, que je n'oubliai pas de lui faire une peinture touchante de ce que j'avois ſouffert; elle m'en parut attendrie: nous admi-

admirâmes enſemble le caprice de la fortune, qui dans le tems même qu'elle ſembloit m'accabler, me réſervoit la gloire du dénouement de tant d'avantures extraordinaires.

Après cet éclairciſſement, la Princeſſe reprit la parole. Bien loin de tirer aucun avantage, me dit-elle, du rendez-vous que j'avois donné à Monſieur de Vergi, le cruel accident qu'il lui a attiré, redouble encore l'empreſſement du Duc pour l'accompliſſement de mon mariage; il n'attend que ſon entiere guériſon pour le conclure: je ne puis plus même le condamner, l'éclat de cette affaire pourroit m'attirer un injuſte blâme que mon mariage ſeul peut détruire.

Mais ce qui redouble mon deſeſpoir, ajouta Laure, c'eſt que Vergi, que l'amour rend clair-voyant, a été étonné du hazard qui vous a conduit ſi à propos à ſon ſecours.

Vous vous reſſouvenez même que dans la Grotte il laiſſa échaper quelques mots de ſon inquiétude. Mais, Vaudrai, pourſuivit-elle en ſoupirant, j'eſpére que vous m'aiderez à éteindre pour jamais dans ſon cœur cette étincelle de jalouſie, & que vous fuirez les occaſions de me voir.

Commencez donc à le faire; ſéparons nous, mon cher Vaudrai, vous connoiſſez ma tendreſſe, vous voyez mon devoir. Adieu, ſouvenez-vous de moi malgré la loi ſévere qui nous ſépare, je ne vous oublierai jamais.

Les larmes étouffererent ſa voix, & me préſentant ſa belle main, j'y collai ma bouche avec un tranſport ſi vif, que je crus expirer dans ce moment. Je lui dis tout ce que l'amour le plus tendre put me ſuggérer; mais enfin, Seigneur, je fus obligé de me retirer pénétré de la plus vive douleur. Je paſſai la nuit en deſeſpéré, & j'appris tout à propos le lendemain, que vous aviez deſſein d'envoyer faire part au Roi du mariage de

Mon-

Monsieur de Vergi & de la Princesse votre Niéce. Cette occasion me parut favorable au dessein que j'avois de m'éloigner.

Je pressai avec tant d'ardeur mon Pere d'obtenir de vous cette commission, qu'il consentit à ma priere, la trouvant conforme à ses desirs par l'honneur qu'elle lui procuroit.

Vous eûtes la bonté de lui accorder sa demande. Je me préparai à le suivre, bien moins par la curiosité de voir la plus auguste Cour de l'Europe, que pour n'être point témoin du bonheur de mon Rival, dont peu de jours après mon départ, les vœux furent comblez par son mariage.

Comme Vaudrai alloit continuer son Histoire, & que le Duc paroissoit prendre plaisir au recit d'un secret si intéressant, le bruit de la chasse se fit entendre, & bien-tôt après le Sanglier passa près d'eux. Le Duc animé par cette vûë sauta sur son cheval, & suivi de Vaudrai, il courut après le monstrueux animal.

Il eut la gloire de le tuer lui-même. Toutes les Dames accompagnées de leurs Chevaliers, arriverent en ce lieu, & félicitérent le Duc sur son adresse & sur sa force.

Ce bon Prince répandit galamment à leurs louanges; & comme le recit de Vaudrai & la mort du Sanglier avoient dissipé sa mauvaise humeur, il retourna à Dijon avec un enjoûment qui en communiqua à toute sa Cour.

Il témoigna en particulier à Vaudrai l'extrême plaisir que son discours lui avoit fait, & l'impatience où il étoit d'en entendre la fuite.

Cependant la Duchesse de Bourgogne qui s'étoit livrée sans réserve à la plus affreuse jalousie, recommença bien-tôt ses artifices & ses importunitez auprès du Duc.

Elle s'étoit flatée de lui avoir communiqué une partie de sa noire malignité dans la derniere conversation

verſation qu'ils avoient eue enſemble ſur le chapitre de Vaudrai, elle ne doutoit pas qu'il n'en reſſentit dans peu les funeſtes effets.

Mais elle ſe trouva cruellement déçue, quand au premier diſcours qu'elle voulut tenir au Duc ſur ce ſujet :

Madame, lui dit-il, ceſſez de vous tourmenter ; Vaudrai n'eſt point criminel : il aime à la vérité ; mais je connois l'objet de ſa tendreſſe.

La Ducheſſe faillit à expirer de rage à ces cruelles paroles ; & malgré la diſſimulation qui lui étoit naturelle, elle auroit ſans doute découvert ce qui lui étoit ſi important de tenir caché, ſi ce bon Prince avoit eu le moindre ſoupçon de la perfidie de ſon indigne Femme.

Cependant s'étant remiſe aſſez promptement : J'en dois être encore plus piquée contre Vaudrai, s'écria-t-elle, puiſqu'ayant une paſſion dans le cœur, il eſt aſſez inſolent pour me choiſir l'objet de ſes railleries ; mais c'eſt bien plutôt la continuation de la fable dont il vous a déja abuſé.

Permettez-moi donc, Seigneur, d'en douter, ou ſouffrez que je vous aide à pénétrer un myſtere où je ne comprens rien. A ces mots l'ingénieuſe Ducheſſe ſe mit à nommer les plus belles Dames de la Cour, pour tirer adroitement, ſans y paroître trop intéreſſée, le ſecret du Duc.

Mais ce Prince ennuyé d'une recherche qu'il ne vouloit point éclaircir, rompit cette converſation, & ſe retira dans ſon appartement.

La Ducheſſe en liberté de s'abandonner à ſa colere, fit appeller Madame de Lancage, & lui conta ce qu'elle venoit d'apprendre. Je connoiſſois, lui dit-elle, le juſte dépit qu'inſpire le mépris d'un Amant aimé ; mais je n'avois que foiblement éprouvé les tourmens d'une véritable jalouſie. Vaudrai aime, il n'en faut plus douter ; il rit ſans doute avec mon indigne Rivale de ma foibleſſe & de mon

mon impuissant courroux. Avec quel plaisir ne doit-elle pas recevoir le sacrifice de mon amour & de mes empressemens, pendant que livrée aux plus cruelles inquiétudes je me consume en regrets inutiles? Non, poursuivit-elle avec emportement, ils ne triompheront pas impunément de la Duchesse de Bourgogne; je me vengerai par leur mort de leur mépris & de leur témérité.

Il faut pour commencer ma vengeance, dit-elle à Madame de Lantage, que vous cherchiez avec moi sur qui j'en dois faire tomber les effets. Leurs soupçons se seroient sans doute fixez sur Madame de Vergi; mais il y avoit si peu d'apparence par l'extrême retraite qu'elle observoit, qu'elles ne purent s'y arrêter un moment. Elles parcoururent ensuite les personnes avec lesquelles Vaudrai avoit le plus de commerce; mais il marquoit si peu d'attachement particulier, qu'elles ne purent asseoir aucun jugement certain. Elles conclurent enfin que Madame de Lantage feroit observer de si près ses démarches, qu'il seroit difficile qu'il lui en pût échapper aucune.

Ce n'étoit plus le tendre amour qui conduisoit les desseins de la Duchesse; la rage & la fureur la guidoient.

Elle fut quelque tems sans rien découvrir qui pût satisfaire son injuste ressentiment; mais enfin elle crut avoir rencontré l'objet de sa haine dans une odieuse Rivale.

Un jour Madame de Lantage lui apporta une boëte de portrait qu'elle venoit de trouver dans les appartemens du Palais: la beauté des diamans dont elle étoit enrichie, faisoit assez connoître qu'elle appartenoit à quelqu'un de considérable. D'abord la Duchesse qui rapportoit tout à sa passion, ne douta point qu'elle ne fût à Vaudrai. Elle l'ouvrit avec précipitation, & y reconnut le visage de Mademoiselle de Montbar.

Cette

Cette jeune perſonne étoit des plus aimables, d'une grande naiſſance, & fort riche. Son Pere en mourant l'avoit recommandée à Madame de Rabutin ſa plus proche parente, chez laquelle cette belle Fille avoit été élevée.

Vaudrai la voyoit quelquefois, étant fort ami de ſa famille. Il n'en fallut pas davantage pour faire paſſer dans l'eſprit de la jalouſe Ducheſſe, un léger ſoupçon pour une vérité inconteſtable.

Elle s'accuſa d'aveuglement d'avoir été ſi longtems la dupe de cette intelligence, & ſe réſolut d'immoler à ſa vengeance ces deux innocentes victimes. Elle voulut ſur le champ être inſtruite par Madame de Lantage de ce qui regardoit Mademoiſelle de Montbar. Elle apprit d'elle que depuis qu'elle étoit à ſa Cour, pluſieurs perſonnes conſidérables s'étoient inutilement attachées à elle, & que depuis trois mois elle étoit aimée éperdûment du Sire de Damas, un des hommes de la Cour le plus plein de courage & de belles qualitez, mais dont l'humeur étoit ſi emportée, qu'il étoit incapable de raiſon dans ſes premiers mouvemens de colere; & que l'on croyoit que cette raiſon avoit empêché juſqu'à préſent Mademoiſelle de Montbar de ſe déclarer en ſa faveur.

C'eſt bien plutôt l'amour de Vaudrai, s'écria la Ducheſſe; bien-tôt elle s'appercevra de la fureur qu'elle m'inſpire: je veux ſacrifier ſon Amant en l'expoſant à l'emportement de Damas. Il n'importe à ma fureur que l'innocent périſſe, pourvû qu'il entraîne le coupable avec lui.

Tenez, dit-elle à ſa Confidente, faites gliſſer adroitement ce portrait dans les poches de Vaudrai, & laiſſez à mon adreſſe le ſoin d'en tirer le fruit qu'en attend ma colere. Après cet ordre qui devoit vraiſemblablement cauſer le mal qu'elle en eſpéroit, elle paſſa dans l'appartement du Duc: elle y déguiſa ſi bien ſon trouble, que perſonne ne

put

put s'appercevoir de la cruelle agitation de son ame. Elle lui proposa une partie de jeu, & nomma les personnes qui devoient en être.

On peut s'imaginer que Vaudrai & Damas n'y furent point oubliez. Le Duc qui ne respiroit que pour elle, & dont l'amour étoit augmenté par l'espérance de sa grossesse, accepta sans balancer cette partie.

Mais loin d'être un divertissement, elle produisit des effets bien différens.

Les Joueurs s'étant assemblez, Madame de Lantage fit signe à la Duchesse, que son ordre étoit exécuté, & lui montra le ruban qui attachoit le portrait de Mademoiselle de Montbar, qui sortoit de la poche de Vaudrai.

La Duchesse fit faire cette même remarque au Duc, & le larcin qu'elle en vouloit faire.

Ce Prince eût bien voulu l'en empêcher, craignant que cette peinture ne fût celle de Madame de Vergi.

Mais quel fut son étonnement quand la Duchesse aiant brusquement exécuté son projet, fit voir à tout le monde le visage de Mademoiselle de Montbar!

La surprise de Vaudrai fut extrême de se voir enlever un portrait qu'il n'avoit jamais vû.

Le Duc fut piqué d'avoir été la dupe de la fausse confidence de son Favori.

Et Damas fut outré d'un si vif ressentiment, qu'il eut toutes les peines du monde à se contraindre.

La Duchesse au contraire, avec un feint enjoûment, accabla Vaudrai de railleries, qui malgré tout son esprit, demeura tellement embarassé de ce qu'il devoit y répondre, qu'il confirma dans leurs soupçons les trois personnes intéressées.

Pour Damas, n'étant plus le maître de ses transports, il sortit de l'appartement de la Duchesse, après

après qu'elle eut rompu la partie de jeu, par l'impatience où elle étoit de profiter de la discorde qu'elle avoit si cruellement semée.

Le Duc qui ne savoit pas l'intérêt que Damas prenoit à Mademoiselle de Montbar, laissa sortir Vaudrai, qui ne fut pas plutôt dans le Palais, qu'il fut attaqué par cet Amant jaloux, qui mettant l'épée à la main, se précipita sur lui avec une fureur qui par leur courage auroit sans doute été funeste à tous les deux, si plusieurs de leurs amis témoins de ce combat, ne les eussent séparez assez à tems, pour en prévenir les dangereuses suites.

Ils furent reconduits chez eux, où Vaudrai ne se fut pas plutôt débarassé de la foule importune qui l'avoit accompagné, qu'il fit une sérieuse attention à la source de cette avanture. Il ne douta pas que ce ne fût un nouveau trait de la Duchesse : il n'en fut pas fort ému par l'habitude où il étoit d'en être persécuté ; mais ce qui le desespéroit, étoit l'impression qu'en pourroit prendre Madame de Vergi.

Son extrême discrétion l'avoit empêché de lui découvrir les sentimens de la Duchesse pour lui ; & par conséquent il avoit caché avec soin l'aveu qu'il avoit été forcé de faire au Duc.

Mais, comme ce qui venoit de se passer, intéressoit directement son amour, il résolut de l'en instruire dès le soir même, & de rejeter sur un ennemi secret le desagrément de cette avanture.

Il étoit encore occupé de ces réflexions, lorsque son Frere entra dans sa chambre.

Je viens aussi, lui dit-il, vous accuser de dissimulation ; j'en ai même plus de sujet que tout le reste de la Cour, puisque vous étant attaché de la plus étroite amitié, vous m'avez cependant fait un mystere de votre amour pour Mademoiselle de Montbar.

De

De grace, mon Frere, interrompit impatiemment Vaudrai, ne m'accablez point comme les autres d'une raillerie ſi mal fondée! J'eſtime cette aimable Fille; mais je n'ai point d'amour pour elle.

Quoi! pourſuivit Raoul en riant, l'on ſe trouve chargé du portrait d'une Belle, & l'on prétendra facilement perſuader qu'on n'a que de l'eſtime pour l'objet d'une galanterie ſi peu commune: ah! mon Frere, ne me faites pas plus long-tems un ſecret inutile.

Je puis pourtant proteſter, reprit à ſon tour Vaudrai, qu'il eſt bien vrai que je me ſuis trouvé chargé de ce portrait, mais que je ne ſais en honneur qui peut l'avoir mis ſur moi.

Je l'ignore comme vous, interrompit plus ſérieuſement Raoul; mais je ne veux pas vous laiſſer plus long-tems en ſuſpens ſur la perſonne à qui il appartient: je l'ai perdu dans le Palais; & c'eſt à moi que l'aimable Montbar a fait une faveur dont j'étois ſi peu digne, puiſque je l'ai ſi mal conſervée.

Je me reproche de vous avoir caché ma paſſion; mais vous devez me pardonner ce myſtere, car il fait ſeul le délice de l'amour: je viens réparer ma faute par un recit ſincere de mon attachement avec elle.

HISTOIRE
DE
RAOUL DE VAUDRAI.

IL y a trois ans que j'aime Mademoiſelle de Montbar, & j'oſe dire qu'il y a trois ans que j'en ſuis aimé, puiſque par une heureuſe ſimpathie, nos cœurs ont ſenti en même tems ce que l'amour a de plus tendre.

Vous vous ſouvenez ſans doute, mon Frere, que j'ai appris mes exercices avec le Sire de Rabutin, & que dès notre enfance il s'eſt formé entre nous l'amitié la plus intime. Il étoit allé faire un petit voyage auprès de ſa Mere, dont vous connoiſſez le mérite & la vertu. Il y étoit depuis quelque tems; & s'ennuyant déja de notre ſéparation, il me pria avec tant d'inſtance de l'aller voir, qu'enfin je m'y réſolus.

Je fis partie avec les Seigneurs Dubled, S. Chaumont & la Riviere, tous amis de Rabutin, d'aller lui tenir compagnie dans ſa ſolitude.

Nous preſſâmes encore notre voyage par une lettre qu'il m'écrivit. Il me mandoit que pour commencer à nous faire trouver la campagne aimable,

ble, nous devions choisir un jour qu'il me marquoit, où toutes les Bergeres de la contrée devoient se rassembler pour une fête galante, à une maison champêtre par-où nous devions passer ; qu'il nous y promettoit un bal rustique qui vaudroit peut être mieux que ceux de la Cour ; qu'en tout cas nous y verrions de fort jolies personnes ; mais que pour ne point contraindre cette petite assemblée, il falloit nous habiller en Bergers ; qu'à la faveur de ce déguisement nous pourrions peut-être faire connoître l'amour à de jeunes cœurs qui n'avoient pas encore soupiré ; que pour lui il n'avoit garde de manquer à un plaisir qui flatoit son inclination ; que même son habillement pastoral étoit déja prêt.

Je fis voir cette lettre à nos amis communs, & nous convînmes ensemble de suivre le conseil de Rabutin. Nous partîmes donc de Dijon, très-disposez aux plaisirs qu'on nous promettoit.

Nous prîmes notre ajustement de Berger à quelque distance du lieu qu'on nous avoit indiqué. Nous l'avions fait faire avec soin : il étoit galant sans être magnifique ; & nous ne doutâmes point qu'il ne fût encore trop beau pour la simplicité des personnes que nous devions y rencontrer.

La maison où nous allions, étoit bâtie dans une prairie émaillée de fleurs, où serpentoit un aimable ruisseau : elle paroissoit simple, mais commode ; & pour y arriver il falloit traverser les routes d'un petit bois dont elle étoit environnée. Nous la trouvâmes remplie de jeunes Payssannes qui dansoient par troupes avec leurs Amans au son des hautbois, des musettes & des chalumeaux, dont l'harmonie faisoit agréablement raisonner les échos de ce séjour champêtre. Deux Bergers nous chanterent agréablement des paroles dont on nous donna des copies. Plusieurs tables étoient dressées de tous côtez couvertes de lait, de fleurs & de fruits.

Nous

nous eûmes peine à nous débarasser de cette vive jeunesse, dont l'empressement à nous faire partager leurs plaisirs, nous devint bien-tôt incommode, & pour en éviter la suite, nous nous avançâmes vers la maison.

La cour n'en étoit fermée que d'une palissade de jasmin & de chévrefeuille, qui laissoit l'entiere liberté d'une agréable perspective. Après l'avoir traversée, nous entrâmes dans le plus joli salon du monde: on avoit élevé dans le milieu un petit trône de roses, qui soutenoit un tableau où l'Amour & la Raison étoient représentez.

Ce contraste nous surprit; mais nous le fûmes bien davantage mes amis & moi, de nous trouver peints en Bergers dans le même tableau, & si naturellement que nous n'eûmes aucune peine à nous y reconnoître.

La Raison sous la forme d'une femme sévere, sembloit d'un côté nous défendre l'entrée d'un jardin délicieux; & de l'autre l'Amour par une contenance flateuse paroissoit faire tous ses efforts pour nous y attirer. Ces quatre Vers étoient écrits sous la figure qui représentoit la Raison:

Bergers, fuyez loin de ces lieux,
Craignez ce séjour redoutable,
Il a beau vous paroître aimable,
Il est encor plus dangereux.

Ces Vers ne nous parurent pas mauvais, & nous lûmes avec empressement le Quatrain qui étoit sous la figure de l'Amour. Il étoit tel:

N'écoutez point la loi sévere
Que vous fait craindre mes faveurs,
Et pour la perte de vos cœurs
Je vous promets le Don de plaire.

Comme nous examinions avec plaisir l'idée galan-

te de ce tableau, Rabutin joliment habillé vint nous joindre en riant. Après nous avoir embrassez, il nous dit que, puisque nous étions échapez aux attraits qui étoient préparez contre nos libertez dans le petit bois, il avoit crû en véritable ami nous devoir avertir par l'emblême de ce tableau, de ce que nous avions à craindre si nous passions outre.

Nous lui répondîmes en riant à notre tour, que les enchantemens que nous avions déja surmontez, n'avoient pas mis nos cœurs à de fort rudes épreuves; que son tableau ne nous en imposoit point, quelque ingénieux qu'il fût, & qu'une personne de sa figure & de son âge étoit plus propre à faire goûter les conseils de l'Amour, que les leçons de la Raison: enfin nous le priâmes de ne plus différer à nous exposer aux périls dont on nous menaçoit.

A ces mots, il nous fit passer dans plusieurs chambres tapissées de fleurs & de verdures dont l'odeur embaumoit cet aimable lieu; des volieres posées dans l'embrasure des fenêtres, & remplies de différens oiseaux, faisoient un plaisir infini par la douceur de leurs ramages. Tant de choses galantes redoubloient à chaque pas notre curiosité pour ce qui la devoit terminer.

Nous arrivâmes enfin dans la salle du bal; mais quelque idée que nous nous fussions formée de ce que nous y devions trouver, la réalité l'emporta de fort loin sur la vivacité de notre imagination. Tout flatoit les yeux dans cette aimable assemblée: une simphonie charmante touchoit avec plaisir les oreilles les plus délicates: le goût & la propreté étaloient de tous côtez la galanterie la plus recherchée; mais nous négligeâmes bien tôt de faire attention à tout ce que l'art avoit apporté en ce lieu, la vûë d'une vingtaine de jeunes & charmantes personnes habillées en Bergeres, nous parut seule digne de notre admiration.

Rabu-

Rabutin qui fut charmé de la surprise où il nous voyoit, nous fit convenir sans peine que le péril qu'il nous avoit fait craindre, n'étoit que trop réel. Vous avez le goût trop fin, nous dit-il, pour vous méprendre sur la naissance & le mérite des Bergeres qui vous causent tant d'admiration; mais pour vous mieux faire voir les honneurs de cette fête, tous les Bergers de cette assemblée vous laissent la liberté de déclarer votre choix.

C'est ici, mon cher Frere, continua Raoul, que je vous prie d'admirer les effets de la sympathie, & ce n'est que pour vous en faire connoître la force, que je vous raconte si particulierement le détail de cette petite avanture.

Il y avoit sans doute en ce lieu des personnes aussi belles que Mademoiselle de Monthar; mais mon cœur ne balança pas un moment, & sans m'embarasser de ce que devinrent mes amis, je courus me jetter aux pieds de cette aimable Fille.

On remarquoit dans sa personne & dans ses habits un air galant qui plaisoit infiniment, & quoiqu'ils ne fussent composez que de fleurs, & qu'elle eût voulu par là ressembler à Flore, elle imitoit moins cette Déesse par son ajustement que par ses charmes.

Aimable Bergere, lui dis-je, il est dangereux à des Bergers étrangers comme nous de se rencontrer ici, la perte de nos cœurs va suivre de près notre témérité, & nous n'en remporterons que la honte de notre défaite: c'est sans doute un piége que l'Amour tend à nos libertez; pour moi, je m'y soumets sans résistance, & la livre sans peine à vos beaux yeux, dont ce Dieu se sert sans doute pour en triompher.

Ne craignez rien, Berger galant, interrompit Mademoiselle de Monthar avec un son de voix qui me toucha jusqu'au cœur, l'Amour ne nous a pas confié le soin de ses conquêtes; nous nous acquite-

rions mal d'une commiſſion ſi importante: cependant, s'il m'avoit chargé d'un ſoin ſi glorieux, je me ſaurois bon gré, & pour lui & pour moi, d'avoir aſſujetti à ſon empire un Berger tel que vous.

Je fus charmé de cette réponſe obligeante, & nous continuâmes cette converſation avec beaucoup d'eſprit de ſa part, & beaucoup d'amour de la mienne; car effectivement mon cœur en étoit pénétré, quoique je ne ſuſſe pas encore le nom de celle dont mon cœur étoit ſi tendrement touché. Nous danſâmes pluſieurs fois enſemble, & je fus extrêmement ſurpris de la grace & de l'agrément qu'elle y faiſoit paroître.

Le bal fut interrompu par une collation où la vûë & le goût étoient également flatez.

Enfin, après avoir paſſé une partie de la nuit dans ce petit Palais enchanté, nous trouvâmes pluſieurs chariots peints & dorez qui nous conduiſirent à la clarté d'un grand nombre de flambeaux juſqu'au Château de Rabutin. Pendant le court intervalle de ce petit voyage, je m'informai de cet aimable ami, du nom & de ce qui regardoit la perſonne qui me tenoit ſi fort au cœur: il m'apprit qu'elle s'appelloit Mademoiſelle de Montbar; que cette belle Fille étoit élevée chez ſa Mere, & qu'étant un parti conſidérable, tant par ſa naiſſance que par ſes biens, Madame de Rabutin auroit fort ſouhaité qu'il s'y fût fortement attaché, mais que ſon humeur étoit ſi fort oppoſée à un engagement de cette nature, qu'il avoit prié ſa Mere de ne le point contraindre, quoique Mademoiſelle de Montbar eût autant de douceur & d'égalité dans l'humeur, que de charmes dans l'eſprit.

Que pour le reſte des perſonnes qui s'étoient trouvées dans la fête, il répondit à mes amis qu'il s'en informeroit; que les hommes étoient d'une qualité diſtinguée dans la Province; que pour les Dames, il ne vouloit leur nommer que celles pour leſ-

lesquelles ils auroient témoigné de l'empressement ; que c'étoient Mesdemoiselles de S. Fal, de Chavigni-le-Roi & Darlin. Nous arrivâmes après ce petit éclaircissement ; mais, comme il étoit extrêmement tard, chacun se retira dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Le lendemain Rabutin nous présenta à sa Mere, qui nous reçut avec beaucoup de politesse & de bonté : elle nous railla avec esprit des avantures qui nous étoient arrivées, & nous conta que son Fils, qui depuis long-tems avoit prémédité cette petite fête, avoit eu celui d'imaginer & de faire exécuter le tableau qui nous avoit si agréablement surpris.

Je revis Mademoiselle de Montbar ; je la trouvai aussi belle, & mon cœur se fortifia dans le dessein de l'aimer toujours : j'eus soin de lui faire connoître très-sérieusement l'excès de ma tendresse, & Rabutin à qui je fis confidence de ma passion, m'accorda son secours pendant le séjour que je fis chez lui, pour m'obtenir de cette belle Fille un aveu favorable à mon amour.

Elle eut la bonté de m'avouer que la même sympathie qui m'avoit attaché à elle, l'avoit heureusement déterminée en ma faveur ; que cependant il falloit cacher nos sentimens, jusqu'à ce qu'elle se trouvât en état de disposer d'elle-même.

Depuis ce tems, mon Frere, Madame de Rabutin qui a la bonté d'approuver ma passion, permet que j'en donne des marques vives, mais cachées à celle qui la cause ; & rien n'auroit pu troubler ma félicité, si le fatal accident qui vient d'arriver, n'en avoit empoisonné la douceur.

Comme je suis cadet, & qu'il n'est pas juste que Mademoiselle de Montbar fasse un mariage au-dessous de ce qu'elle peut raisonnablement prétendre, nous attendions que les bontez du Duc m'élevassent à un rang digne d'elle ; mais la concurrence

de Damas m'a paru si dangereuse par la situation de sa fortune, que je n'ai pu m'empêcher d'en témoigner de l'inquiétude à Mademoiselle de Montbar. Cette généreuse personne a fait tout ce qu'elle a pu pour remettre le calme dans mon esprit; mais voyant qu'elle ne pouvoit y réussir, elle me donna il y a deux jours, comme un gage assuré de sa foi, le portrait que j'ai eu le malheur de perdre.

Comme Raoul achevoit ces dernieres paroles, on vint avertir Vaudrai que le Duc le demandoit. Il sortit assez troublé de cet ordre : il étoit tellement accoutumé aux noirceurs de la Duchesse, qu'il en appréhendoit toujours de nouveaux effets. Son Frere ne voulut pas l'abandonner, craignant encore la fuite du ressentiment du Seigneur de Damas : ils monterent tous deux à l'appartement du Duc, & furent également surpris d'y trouver la Duchesse & Mademoiselle de Montbar. Cette belle Fille aiant su l'accident que son portrait avoit causé, s'étoit résolue sur le champ de venir éclaircir cette avanture devant le Duc; mais avant de s'expliquer sur ce sujet, elle avoit prié ce Prince de faire venir Vaudrai : elle fut charmée que le hazard y eût conduit son Frere.

La maligne Duchesse étoit desespérée de ne pouvoir parer ce coup imprévû; elle craignoit que malgré ses artifices le Duc n'unît sur le champ ces deux Amans. Elle étoit dans ces craintes mortelles, lorsque Mademoiselle de Montbar lui adressant respectueusement la parole, lui redemanda son portrait qu'elle ne put s'empêcher de lui rendre; après quoi cette aimable Fille se tournant vers Raoul: Tenez, lui dit-elle en le lui présentant, gardez mieux dorénavant ce gage autentique de toute ma tendresse; ensuite elle avoua publiquement l'amour que depuis long-tems Raoul avoit pour elle, & que son cœur partageoit avec plaisir.

Le Duc fut si charmé du dénoûment de cette avanture,

vanture, que pour le rendre parfait, il ordonna sur le champ le mariage de ces deux Amans; & pour rendre l'heureux Raoul un parti digne de Mademoiselle de Montbar, il lui donna une charge considérable qui venoit de vaquer: il eut même l'attention de faire défendre au Seigneur de Damas de troubler le bonheur de ce couple fortuné qui se maria peu de jours après avec un applaudissement général.

Cependant la Duchesse sentit redoubler son dépit; & quoique sa jalousie fût calmée au sujet de Mademoiselle de Montbar, comme elle devoit avoir un objet, elle ne fit qu'augmenter son inquiétude. Elle rendit compte à Madame de Lantage d'un succès si contraire à ses pernicieux desseins, & se prépara par de nouveaux projets à troubler le bonheur de Vaudrai. Le Duc après quelques réflexions sur l'incident qui venoit d'arriver, ne pouvoit comprendre comment Vaudrai s'étoit chargé du portrait de Mademoiselle de Montbar.

Ce bon Prince avoit un esprit doux & crédule, & par conséquent susceptible d'impression & de défiance; ainsi ce caractere, par une suite naturelle, lui causoit beaucoup d'incertitude, sur-tout dans une affaire aussi embrouillée que l'étoient les accusations qu'on formoit contre Vaudrai. Pour éclaircir les doutes qui l'agitoient, il l'envoya chercher sur le champ; & après s'être fait répéter qu'il ignoroit par quel hazard ce portrait s'étoit trouvé sur lui, il lui ordonna de lui raconter la suite de son amour avec Madame de Vergi; ce que Vaudrai fit en ces termes:

SUITE DE L'HISTOIRE DE VAUDRAI ET DE MADAME DE VERGI.

J'En étois, ce me semble, demeuré, Seigneur, à mon départ de la Cour pour celle de France. Nous partîmes donc honorez de vos ordres, & bien-tôt après nous arrivâmes auprès du Roi. Ce Monarque nous reçut avec cette bonté qui lui gagne tous les cœurs. Mon Pere eut l'honneur de vous rendre un compte particulier de sa commission.

Auguste étoit fort occupé des guerres qu'il avoit à soutenir contre le Comte de Flandres, de Boulogne & de Champagne, qui s'étoient joints aux Anglois; & la Cour étoit tellement attentive aux mouvemens des ennemis & aux préparatifs d'une guerre cruelle, qu'elle étoit devenue un séjour peu propre à faire oublier un desespoir aussi vif qu'étoit le mien. Aussi, Seigneur, je m'y livrai si aveuglement, que je ne puis comprendre comment j'eus la force de n'y pas succomber.

Lorsqu'une imagination fatale à mon repos me représentoit le bonheur dont jouissoit Monsieur de Vergi

Vergi, ma raison étoit accablée sous le poids d'une si fâcheuse idée.

Enfin, Seigneur, je passai plusieurs mois à Paris dans un accablement & une tristesse qui auroit pu toucher de pitié mon Rival même. Cette Ville si fameuse par la beauté de ses bâtimens & par le concours d'un peuple prodigieux qui arrive de tous côtez, ne parut à mes yeux qu'un séjour desagréable, & malgré les plaisirs dont elle abonde, je fus charmé de l'ordre que le Roi nous donna de nous rendre auprès de vous pour en obtenir des troupes qu'il pût joindre aux siennes: ses ennemis s'étant mis en campagne avec des forces considérables, il n'espéroit pouvoir leur en opposer de pareilles que par votre secours.

Je fus transporté de joye d'une commission qui me raprochoit de Madame de Vergi; & quoique je dusse la trouver entre les bras de mon heureux Rival, c'étoit toujours revoir l'objet de mon amour. Enfin nous nous rendîmes auprès de vous; mon Pere eut l'honneur de vous exposer la volonté du Roi. Les embaras où vous vous trouvâtes alors par l'inquiétude que vous donnoit la liaison des Comtes de Bar, de Bresse & de Genève, qui sembloient avoir dessein de vous déclarer une injuste guerre, vous empêcherent de faire ce que le Roi souhaitoit, & vous fûtes contraint de retenir auprès de vous la plus grande partie de vos troupes: vous commandâtes seulement cent cinquante Chevaliers sous les ordres de Monsieur le Comte de Vergi.

Mais, Seigneur, pendant cette délibération j'avois revû plusieurs fois ma belle Comtesse. Une langueur charmante que j'avois cru remarquer dans ses yeux, flatoit agréablement mon amour; & quoique je ne lui eusse parlé qu'en présence de toute la Cour, ma tendresse tiroit avantage du trouble & de l'agitation qui regnoit dans ses discours. Que

l'amour nous rend injuste ! Mon cœur cherchoit à se consoler de ses malheurs par l'espérance flatteuse de les lui voir partager.

Cependant les Chevaliers qui devoient partir pour l'Armée, étant sur le point d'être nommez, j'obtins de vous, Seigneur, la gloire d'être de leur nombre. Je me préparai à partir avec la consolation d'enlever mon Rival à ce qu'il aimoit, & de lui voir partager avec moi les peines de l'absence. La veille de notre départ j'allai prendre congé de la Comtesse de Vergi.

Madame, lui dis-je, je n'ai brigué l'avantage de servir sous les ordres de votre illustre Epoux, que pour vous le conserver, ou mourir. Je ne sais, continuai-je à demi bas, si je ne mériterai pas plus de louanges par la seule résolution que j'en forme, que pour l'accomplissement d'un si beau dessein.

Allez, généreux Vaudrai, me dit-elle, suivez les nobles sentimens de votre cœur : vous n'êtes pas seul à former de glorieuses résolutions, & j'avoue en rougissant, que je sais, comme vous, ce qu'il en coûte à les exécuter.

La foule des Chevaliers qui s'approchoient de nous pour prendre congé de la Comtesse, interrompit cette petite conversation ; & je partis sans pouvoir la renouer. Je m'attachai d'abord à Monsieur de Vergi, par un effort de ma passion : je trouvai beau de sacrifier ma jalousie en faveur de celle à qui la fortune l'avoit liée ; mais bien-tôt le mérite du Comte & son amitié pour moi, me forcerent à lui accorder, par inclination & par devoir, ce qu'un raffinement de délicatesse m'avoit d'abord fait faire.

Enfin, Seigneur, nous arrivâmes à Abbeville où étoit le rendez-vous des troupes. Là nous apprîmes l'horrible débordement de la Seine, qui avoit failli à submerger Paris & toute l'Isle de France ; mais

mais nos disgraces particulieres nous firent bientôt oublier les calamitez générales : le Roi apprit en même tems la prise de S. Valeri & le siége d'Arras fait par Baudouin de Flandres.

Nous nous pressâmes de secourir cette place. Il y eut dans notre marche plusieurs rencontres où Monsieur de Vergi donna des preuves éclatantes de son courage : je le suivois assez près dans les occasions périlleuses pour m'en attirer des louanges.

Un jour entre autres le Roi détacha Vergi avec ses Bourguignons, & donna un même nombre de troupes à Walter de la Viefville Sire de Buire qui connoissoit le pays : il nous ordonna d'aller combattre un détachement des ennemis qu'on nous assuroit être à Cercan. En effet nous l'y trouvâmes, mais si supérieur à nos deux troupes jointes ensemble, qu'il paroissoit presqu'impossible de le défaire : cependant la valeur de nos Chefs ne leur permettant pas de faire attention à l'inégalité du nombre, nous les attaquâmes avec une ardeur qui vraisemblablement ne devoit pas laisser la victoire incertaine. Le combat fut long & douteux : le Comte de Vergi s'y distingua avantageusement ; mais son cheval aiant été tué sous lui, il alloit être accablé par le nombre, si l'idée de la promesse que j'avois faite à mon aimable Comtesse, ne m'eût attaché à la conservation de son Epoux trop fortuné.

Je me précipitai donc au milieu des ennemis, & j'eus le bonheur d'arriver assez à tems pour lui sauver la vie. Après cette heureuse action le Comte redoubla ses efforts ; nous achevâmes de vaincre les ennemis avec une perte considérable de leur part. Le Seigneur de la Viefville donna aussi dans cette occasion des marques de valeur & de bonne conduite. Lorsque le combat fut fini, le Comte de Vergi courut à moi les bras ouverts : il m'appel-

la ſon Ange Tutelaire, & raconta devant tout le monde les deux périls dont je l'avois garanti.

Cependant, Seigneur, le Roi s'engagea ſi inconſidérément dans le pays, que Baudouin aiant eu le tems de rompre les ponts, nous nous trouvâmes environnez de toutes parts. Les tentatives que nous fimes pour nous retirer d'un endroit ſi dangereux, furent inutiles. Enfin en aiant perdu l'eſpérance, le Roi fut obligé de capituler avec le Comte de Flandres à des conditions avantageuſes pour ce Prince.

Nous paſſâmes le quartier d'hiver à Vernon; & les ennemis qui l'avoient employé en préparatifs, ouvrirent la campagne par la priſe de S. Omer. Le Roi voulant ſe dédommager de cette perte par le recouvrement de S. Valeri, faillit à tomber entre les mains de Richard Roi d'Angleterre qui l'attendoit avec des forces conſidérables près de Gamache. Ce fut dans cette périlleuſe occaſion que Philippe-Auguſte fit éclater la grandeur de ſon courage; car, quoique le Seigneur de Noailles & Meneſſier de Mauvoiſin, tous deux vieux & expérimentez Capitaines, lui conſeillaſſent de ſe ſauver ſans combattre, il ne put s'y réſoudre, & ſans balancer il attaqua les ennemis, quoiqu'ils fuſſent douze fois plus que lui.

Le Comte de Vergi qui ne cherchoit que la gloire, n'eut garde de laiſſer échaper une ſi belle occaſion d'en acquerir. Je le ſuivis avec ce qui reſtoit de troupes Bourguignonnes, & je fus témoin de la valeur héroïque du Roi, qui ne voulut jamais tourner bride, qu'il ne ſe fût ouvert un glorieux paſſage au travers des eſcadrons des ennemis pour ſe retirer dans Giſors.

Ce fut dans cette ſanglante occaſion, Seigneur, que malgré mes ſoins, Vergi qui avoit fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, fut mortel-

tellement bleſſé : il tomba de ſon cheval, & ſeroit ſans doute reſté au pouvoir des ennemis, ſi le deſeſpoir où je fus de voir ce généreux Comte dans un état ſi pitoyable, ne m'eût donné aſſez de force, avec le ſecours d'un de ſes Ecuyers, pour le mettre ſur mon cheval, qui par bonheur étoit un des meilleurs de l'Armée. Chargé d'un tréſor que l'image de la Comteſſe me rendoit encore plus précieux, je traverſai à toute bride, malgré les ennemis, le chemin qui me reſtoit à faire pour arriver à la Ville. Mon principal ſoin, comme vous jugez bien, Seigneur, fut de porter le Comte chez un Chirurgien qui, après l'avoir fait mettre au lit, viſita devant moi ſa bleſſure. Je faillis à mourir de douleur du jugement qu'il en fit : & tandis que fondant en larmes auprès de Monſieur de Vergi, je lui témoignois ma ſincere amitié, le Roi qui par ſon heureuſe témérité s'étoit ouvert une libre retraite aux dépens de ſes ennemis, tomba dans un danger encore plus évident.

Le pont de la riviere d'Epte, trop chargé de la quantité des fuyards qui s'y rencontrerent en même tems, fondit tout-à-coup ſous lui, & ſans la bonté de ſon cheval, il auroit été infailliblement noyé, comme les Seigneurs Desbartes, de Noailles, de Mailli, & dix autres de marque.

Je n'étois occupé pendant ce tems que des ſoins que Vergi devoit attendre de mon amitié dans la triſte ſituation où il ſe trouvoit. Je le voyois approcher de ſa fin avec une fermeté qui marquoit la grandeur de ſon courage : ma douleur le touchoit ſans l'abattre, il me répétoit ſans ceſſe qu'il emportoit au tombeau une extrême reconnoiſſance de mes attentions obligeantes.

Mais enfin, Seigneur, l'on fut obligé de lui annoncer qu'il n'avoit plus que peu de tems à vivre. Cette nouvelle me fut plus ſenſible qu'à lui-même,

me, & j'en demeurai auſſi conſterné, que ſi je n'euſſe point dû m'y attendre : pour lui, me regardant avec des yeux tranquilles : Mon cher Vaudrai, me dit-il, profitons utilement des momens qui me reſtent ; enſuite s'étant fait donner de quoi écrire, il fut long-tems à compoſer une lettre pour Madame de Vergi.

De combien de réflexions ne fus-je point agité pendant ce tems ! Je me flatois que le généreux Comte inſtruiroit ſa divine Epouſe de ce que j'avois fait pour lui, & m'attireroit ſa reconnoiſſance ; mais j'écartois bien-tôt cette idée trop flateuſe de mon imagination ; je m'étois engagé à perdre la vie, ou à ramener Vergi entre ſes bras. Que ne penſera-t-elle pas ? diſois-je en moi-même ; peut-être ſoupçonne-t-elle qu'une indigne jalouſie m'a empêché de ſecourir ſon illuſtre Epoux ?

J'étois occupé de cette cruelle idée, lorſque le Comte aiant fini ſa lettre, me fit appeller ; & après avoir cacheté ſa lettre, il me pria de faire ſortir tout le monde, & m'aiant fait aſſeoir au chevet de ſon lit, il me fit jurer par ce que j'avois de plus ſacré, que, quelque choſe qu'il pût me dire, je rendrois, ſans l'ouvrir, à la Comteſſe de Vergi cette même lettre qu'il me préſentoit.

Je lui promis, ſans balancer, tout ce qu'il voulut. Je vous connois trop, me dit-il, pour douter un moment de la foi de vos promeſſes ; ainſi je ne ferai aucune difficulté de m'expliquer librement avec vous. Sachez donc, mon cher Vaudrai, qu'il y a long-tems que je me ſuis apperçu de votre amour pour Madame de Vergi (les yeux des Amans ſont trop clairvoyans pour ne pas pénétrer les myſteres les plus cachez) ; j'ai connu votre tendreſſe pour Laure, & votre paſſion reſpectueuſe pour la Comteſſe : il doit même vous ſouvenir que je ne vous m'empêcher de vous en dire quelque choſe dans le tems même que vous me ſecourûtes ſi à pro-

propos contre les Comtes de Bar & de Breſſe. Depuis ce tems, quoique vous ayez obſervé vos démarches, vos yeux vous ont trahi, & votre reſpect paſſionné m'a donné plus d'inquiétude que les plus tendres déclarations. En effet, j'avois ſujet de le craindre, Laure n'eſt point ingrate, elle vous aime, Vaudrai; & quoique ſon devoir & ſa vertu ne ſe ſoient jamais démentis, mon amour & mes ſoins n'ont rien pu contre ſa premiere inclination. J'ai voulu vous haïr comme le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à mon entiere félicité : je vous ai cru pour moi des ſentimens tout pareils ; mais vous m'avez forcé d'aimer un Rival qui triomphoit de la meilleure partie de ma conquête ; & la délicateſſe de votre amour vous donnant pour tout ce qui touche Madame de Vergi un attachement inviolable, vous avez ſacrifié votre haine à la violence de votre tendreſſe.

Vous méritez d'être heureux, pourſuivit-il, & la nobleſſe de vos ſentimens mérite un cœur tout entier. La Comteſſe réparera ſans doute l'injuſtice du ſort, & s'acquitera pour moi des obligations eſſentielles que je vous ai.

Le Comte eut peine à achever ces derniers mots par la foibleſſe où il tombatout d'un coup : il languit dans cet état encore quelques heures, ſans paroles & ſans ſentimens ; après quoi il expira entre mes bras.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur, l'accablement de douleur où cette cruelle perte me plongea : je ne négligéai pourtant rien pour lui faire rendre après ſa mort ce qui étoit dû à ſa naiſſance & à ſa vertu ; & je me préparai enſuite à ramener en Bourgogne le reſte des troupes dont il m'avoit confié la conduite.

Le Roi après avoir brûlé la Ville de Dreux, ſépara ſon Armée, & je repris en tremblant le chemin de vos Etats.

Que

Que ce voyage me parut long, quoique je craignisse d'arriver trop tôt! De quel œil ma belle Comtesse me recevra-t-elle? m'écriai-je. Je lui porte peut-être ma condamnation dans la lettre dont m'a chargé Vergi. Ah! sans doute elle m'est contraire, puisqu'il m'a défendu avec tant de précaution de la voir! Ce soin ne m'annonce que trop qu'il lui défend de me revoir jamais. J'avoue, Seigneur, que des réflexions si naturelles me presserent cent fois de pénétrer ce terrible mystere. Qui pourra rendre compte de ce manque de foi? me disois-je à tous momens. Dérobons pour jamais à la Comtesse, les dernieres volontez de son Epoux; je puis peut-être par ce seul moyen éviter le plus affreux des malheurs.

Cependant, Seigneur, je résistai à une curiosité qui auroit blessé la probité dont je fais profession. Je mourrai, m'écriai-je, si cette lettre me bannit pour jamais de la vûë de ma divine Princesse; mais au moins ma scrupuleuse exactitude la forcera de m'estimer; & j'emporterai au tombeau la gloire de n'avoir jamais manqué, ni à ma passion, ni à mon devoir.

Enfin, Seigneur, j'arrivai à la Cour dans le dessein de m'exposer à ce que la fortune en voudroit ordonner: j'eus l'honneur de vous faire la révérence en arrivant; vous me reçûtes avec bonté, & vous me fites la grace de me témoigner que vous étiez content de ma conduite à la guerre, & de mes soins auprès de Monsieur de Vergi. Vous veniez de perdre l'illustre Mahaut de Portugal: toute la Cour étoit dans une affliction proportionnée à la grandeur de cette perte; & la mort de Monsieur de Vergi augmenta encore un deuil si général, étant également aimé & estimé de tout le monde.

Je fus assez long-tems sans pouvoir obtenir une audience particuliere de la désolée Comtesse. Enfin,

fin, pour y parvenir, je fus obligé de lui faire dire que Monsieur de Vergi m'avoit en mourant chargé d'une lettre pour elle, & expressément ordonné de la lui remettre à elle-même. Cette circonstance la détermina à m'écouter : je la trouvai dans un abattement qui redoubla le mien ; il me parut même que ma vûë aigrissoit sa douleur.

Hé bien ! Vaudrai, me dit-elle enfin d'une voix entrecoupée de sanglots, vous n'avez pu exécuter la généreuse résolution que vous aviez formée ; Monsieur de Vergi est mort malgré mes vœux & vos soins. Je vous rends cette justice de croire que sa perte vous est sensible ; vous en avez donné des preuves dont je conserverai toute ma vie la mémoire.

Je suis trop recompensé, Madame, interrompis-je, puisque vous daignez vous ressouvenir des foibles marques d'attachement que j'ai données à Monsieur de Vergi ; mais hélas ! que je crains de vous porter dans cette lettre des ordres funestes à mon repos ! Là-dessus je lui racontai en tremblant ma derniere conversation avec le Comte : je lui dépeignis mes inquiétudes sur la lettre que j'avois à lui rendre, & la lui présentai avec une crainte mortelle. Elle me parut satisfaite de ma fidélité & de ma soumission ; & pour me le témoigner, elle lût tout haut ces paroles, qui par le plaisir & le bonheur qu'elles me produisirent par la suite, me sont demeurées profondément dans la mémoire.

LETTRE.

Je ne vous verrai plus, ma chere Comtesse, la mort va me priver du plus rare trésor de la nature, & ne me laisse de tems que pour vous peindre une foible partie de mon desespoir, & pour vous instruire du dernier témoignage d'amour que j'exige de vous. Vaudrai

vous

vous rendra cette lettre : je lui dois tout, Madame ; c'eſt vous que je charge du ſoin de le récompenſer. Il vous aime, j'ai ſû le pénétrer ; & quoique la vertu & le devoir vous aient fermé les yeux ſur ſon amour, votre cœur ne s'étoit pas à ſa tendreſſe. Ce généreux Rival a tout fait pour me témoigner ſa paſſion, c'eſt moi ſeul qui en ai reçu des preuves éclatantes pendant qu'il ſoupiroit en ſecret. Mais, Madame, ſi ſa généroſité l'a emporté ſur moi pendant ma vie, ſouffrez que j'en triomphe après ma mort. Uniſſez-vous à Vaudrai par des nœuds éternels ; il eſt digne de ce bonheur : laiſſez-vous vaincre à la paſſion du plus fidèle Amant, & aux inſtantes prieres d'un Epoux qui expire. Adieu, Madame, je ſens la mort qui s'approche : ſouvenez-vous de moi ; j'ai connu tout le prix de mon bonheur par l'horrible peine que ſa perte me cauſe.

Juges, Seigneur, quelle fut ma ſurpriſe à la lecture de cette lettre ; le bonheur qu'elle m'annonçoit, me parut ſi extraordinaire, que je fus longtems à douter de ce que je venois d'entendre. Grand Dieu ! m'écriai-je enfin tout hors de moi, la perte de mille vies pourroit-elle mériter une ſi glorieuſe récompenſe ! Ah ! Vergi, ta vertu étoit peu commune !

Cependant la Comteſſe les yeux baiſſez étoit dans une profonde rêverie ; je n'oſois l'interrompre, la crainte & le reſpect retenoient mon impatience. Enfin me regardant le viſage couvert de larmes : Vaudrai, me dit-elle, plus l'infortuné Comte vous donne des marques de ſa reconnoiſſance, plus il me retient dans ce que je dois à ſa mémoire, & dans ce que je me dois à moi-même : qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que vous méritez, même de mon aveu, ce que Monſieur de Vergi vous deſtinoit ; mais ſoyez aſſez généreux pour ne me point preſſer ſur l'exécution d'un ordre qui bleſſe ma gloire, quoiqu'il flate mon inclination : contem-

tentez-vous de la plus parfaite estime, & laissez-moi pleurer la perte de mon illustre Epoux.

Oui, Madame, lui dis-je, il n'est pas juste que vous oubliiez jamais le malheureux Vergi, il mérite vos larmes ; & quelque brillante que soit la fortune qu'il me réservoit, je ne m'opposerai point à une douleur si bien fondée : mon respect & ma profonde soumission vous feront seuls souvenir de ma tendresse & de ses bontez. Je ne veux devoir qu'à ma constante passion le bonheur qu'on accorderoit à la reconnoissance ; c'est d'elle seule, Madame, que j'attens un heureux changement dans ma fortune.

Allez, Vaudrai, me répondit-elle, retirez-vous ; je ne dois plus vous entendre, votre obéissance ébranleroit des résolutions que ma fierté doit soutenir.

A ces mots elle me fit signe de m'éloigner. Je sortis de son appartement, partagé entre la crainte & l'espérance : je n'avois jamais osé aspirer au bonheur dont la lettre de Vergi me flatoit ; elle me laissoit envisager une félicité mille fois au-dessus de ce que je devois prétendre. Que l'amour produit à son gré de différens changemens ! Avant la lecture de cette lettre, je me croyois perdu pour jamais ; après l'avoir entendue, je me trouvai à portée d'être le plus heureux des hommes.

Plusieurs mois s'écoulerent, pendant lesquels je ne laissai parler que mon respect & ma retenuë ; & quoique je me présentasse à ma belle Comtesse le plus souvent qu'il m'étoit possible, j'affectois de ne point chercher de conversation particuliere avec elle. Je crus que cette discrétion feroit plus pour mon amour, que les discours les plus pressans. En effet je ne me trompai pas ; elle fit impression sur Madame de Vergi, qui me voyant un jour près d'une fenêtre avec des yeux pleins de langueur : Vaudrai, me dit-elle en s'approchant

de

de moi, que votre silence est à craindre! Je ne ressens que trop ce qu'il renferme de respect & de passion; les expressions les plus tendres seroient sans doute moins d'effet. Mais, mon cher Vaudrai, outre les raisons générales que la bienséance m'impose, la jalousie que vous avez inspirée à Monsieur de Vergi, me cause des scrupules qui blessent ma délicatesse.

Madame, lui dis-je avec une douleur qu'elle n'eut point de peine à remarquer, je n'opposerai jamais à vos loix souveraines qu'une aveugle soumission; & quelque cruelle qu'elle me paroisse, je sacrifierai ma vie sans repugnance pour vous prouver la parfaite déférence que j'ai pour vous. En achevant ces mots je lui fis une profonde révérence, & je me retirai.

Depuis cette conversation la Princesse affecta d'être encore plus retirée, & s'accoutuma insensiblement à la solitude. Elle m'a avoué depuis, qu'elle avoit été exposée à de violens combats par la lettre de Vergi, & qu'enfin ne pouvant plus se flater de résister au penchant qui l'entrainoit vers moi, elle avoit cru que l'absence seule pourroit la secourir en cette occasion.

En effet, Seigneur, elle partit peu de jours après pour la campagne, & son départ fut si précipité, que je n'en eus aucune connoissance. Cet éloignement qui me parut sans sujet, me plongea dans des inquiétudes mortelles. Ah! sans doute, m'écriai-je, non seulement son cœur s'oppose aux dernieres volontez de son Epoux, mais encore la cruelle fuit une présence qui lui reprocheroit toujours son ingratitude. Je demeurai quelques jours accablé de ces noirs pressentimens; enfin ne pouvant plus être maître du trouble qu'ils excitoient dans mon ame, je me résolus d'aller chercher aux pieds de ma divine Laure l'éclaircissement des doutes qui m'accabloient. Je partis donc, & sur le prétexte

d'une

d'une partie de chasse, je me rendis chez la Comtesse. Elle étoit dans ses jardins, & ne voulant pas me faire annoncer, je les traversai avec précipitation. Je la trouvai seule assise au bord d'une fontaine dont l'agréable murmure excitoit une douce rêverie. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle ne put s'empêcher de rougir. Ah! Vaudrai, me dit-elle, que venez-vous faire ici? Avez-vous oublié mon devoir & vos promesses? Car enfin, ma tendresse pour vous ne m'aveugle point assez pour me faire espérer que le Duc consente jamais à la volonté de Monsieur de Vergi. Pourrois-je y consentir moi-même? Que diroit l'Univers? Il m'accuseroit avec raison d'avoir supposé l'ordre d'un Epoux pour prétexter celui de l'amour : nos conditions sont inégales, quoique nos cœurs soient faits pour s'aimer. J'ai voulu vous fuir pour me fortifier contre vous & contre moi; cependant l'amour vous conduit ici pour ébranler de si justes résolutions. Plaignez-moi, mon cher Vaudrai, & si vous êtes véritablement généreux, ne permettez pas qu'une honteuse foiblesse me deshonore aux yeux de toute l'Europe.

Charmante Princesse, interrompis-je, le Ciel m'est témoin que votre gloire & votre grandeur me sont aussi cheres qu'à vous-même; & quoique mon amour passe de beaucoup les amours ordinaires, il ne veut point de bonheur aux dépens de votre repos. Je n'alléguerai donc point pour soutenir mes droits sur votre cœur, ni la violente tendresse que je vous ai toujours témoignée, ni les loix souveraines d'un Epoux expirant; il ne m'a que trop payé par la seule idée d'une espérance aussi glorieuse que celle qu'il me promettoit. Ainsi, sévere & raisonnable Princesse, permettez-moi de mourir en vous adorant, c'est l'unique bien qui me reste : soutenez la gloire de votre naissance, trop heureux par ma mort de pouvoir y contribuer!

Ah! c'en est trop, s'écria la Princesse après un mo-

moment de silence, vous triomphez, la raison est trop foible contre tant d'amour & de soumission. Hé bien, Vaudrai, je veux vous rendre heureux; j'aurai au moins pour ma défense l'ordre d'un Epoux, & la tendresse du plus parfait & du plus fidéle de tous les Amans; mais cachons à toute la Terre une union qui pourroit être condamnée : recevez ma main pour gage du bonheur que je vous promets.

Puis-je vous représenter, Seigneur, ce que je devins à cette charmante assurance de ma félicité? Je passai si promptement de la plus affreuse douleur au plus sensible de tous les plaisirs, que ce contraste faillit à me coûter la vie. Je me jettai à ses pieds; & là par les transports les plus vifs je lui exprimai une partie de la joye dont mon cœur étoit pénétré.

Nous convînmes ensuite de la conduite que nous devions suivre pour dérober à la connoissance de tout le monde, une intelligence dont le mystere augmenteroit encore la douceur.

Je retournai à Dijon, après que ma Princesse m'eut permis de revenir quelquefois la voir, sur le même prétexte, & avec la même précaution, jusqu'au moment fortuné où la fin de son deuil la mettroit en état de nous unir pour jamais.

Vous jugez bien, Seigneur, que je profitai de la permission qu'elle me donna. Que je trouvois de douceur dans ses conversations par les charmes de son esprit & par les sentimens de son cœur! Que de motifs & de raisons pour redoubler mon amour, si depuis long-tems il n'eût été au plus haut degré qu'il pouvoit atteindre! Aussi ma situation étoit si douce qu'elle eût fait envie au plus heureux des hommes.

Enfin, Seigneur, ce tems si desiré arriva, ce moment qui devoit me combler de gloire, me fut annoncé. Je me rendis secrettement chez Madame de Vergi. Ce fut avant de s'engager pour jamais, qu'elle

qu'elle exigea de moi les sermens les plus inviolables, de cacher avec soin le bonheur dont j'allois jouïr : ce secret étoit si important pour elle, que, pour en être toujours la maîtresse, elle n'y voulut point admettre ses femmes les plus fidèles & les plus affectionnées; & ce fut un Prêtre inconnu qui dans la Chapelle de son Château nous attacha l'un à l'autre par des nœuds sacrez & charmans.

Concevez-vous bien, Seigneur, quel fut mon ravissement de me voir possesseur d'un bien si plein d'appas? Il faut avoir éperdûment aimé un objet adorable pour sentir comme moi la douceur de l'état où je me trouvai. J'étois tellement enyvré de mon bonheur, que je croyois souvent une illusion flateuse ce qui étoit en effet une réalité charmante.

La Comtesse me donna la clef d'une des portes de ses jardins, ne voulant pas que personne de sa maison pût m'appercevoir : je m'y rendois par la campagne où cette porte répondoit, & j'étois reçu par ma belle Comtesse dans un cabinet de plein pied à son appartement, & qui étoit en saillie sur les jardins : aucune de ses femmes n'y entroit, & un petit chien qu'elle avoit soin d'y enfermer, l'avertissoit tous les soirs, par ses cris, de mon arrivée.

Ce tems fortuné dura quelques années, qui loin de diminuer mon amour, augmentoit encore sa violence. Madame de Vergi a tant d'agrémens dans l'esprit, que rien n'est plus doux & plus brillant que sa conversation; son caractere est sûr & solide, son humeur égale & enjouée. Enfin, Seigneur, tant de rares qualitez attachent par des graces toujours nouvelles, dont on ne peut jamais se dégoûter. D'ailleurs, cette Princesse en liberté de me témoigner sa tendresse, recevoit les preuves de la mienne avec tant de bonté, que jamais l'Amour n'unit deux Amans qui firent plus d'honneur à son empire.

Cepen-

Cependant la fortune jalouſe d'une félicité où elle n'avoit point contribué, me contraignit de m'éloigner d'elle.

Le Roi preſſé par l'Empereur Otton, vous envoya demander du ſecours, dont il avoit un extrême beſoin. Vous réſolûtes, Seigneur, de vous mettre vous-même à la tête de vos troupes, & d'aller ſoutenir par votre valeur, l'éclat de votre réputation & la gloire de la Nation Françoiſe. Pendant que vous étiez occupé aux préparatifs de cette glorieuſe campagne, que ne me dit point ma belle Comteſſe! Vous partez, me diſoit-elle, une guerre cruelle vous arrache à mon amour, pour vous expoſer aux plus affreux périls: peut-être, hélas! y ſuccomberez-vous; mais croyez que ſeule à pleurer les travaux & les dangers où vous ſerez expoſé, j'en ſentirai plus que vous la dureté, puiſque le coup fatal qui vous ôteroit la vie, me conduiroit ſans doute au tombeau.

Que d'amour, Seigneur, dans une perſonne aimée! J'étois ſi tranſporté des marques touchantes de ſa tendreſſe, que, quelque éclatante que pût être la gloire où j'aſpirois, elle ne pouvoit que foiblement me dédommager de ce que je quittois pour elle: cependant il fallut s'y réſoudre. Je ne vous dirai pas nos adieux, il vous eſt aiſé d'imaginer qu'il n'en fut jamais de plus paſſionnez ni de plus ſinceres; mais enfin je m'arrachai des bras de ma divine Comteſſe, & j'eus l'honneur de vous ſuivre. Mon Pere qui avoit celui de commander vos Gardes, mena mon Frere avec lui; nous arrivâmes tous dans la plaine de Bouvines. Cette campagne fut auſſi glorieuſe pour vous, Seigneur, qu'elle fut funeſte pour nous, puiſque mon Pere finit glorieuſement ſa vie en défendant la vôtre.

La guerre fut heureuſement terminée par cette fameuſe Bataille, & vous revîntes dans vos Etats couvert de lauriers, & comblé d'une gloire immor-

mortelle. Ce fut à votre retour que vous épousâtes la Ducheſſe, & que vous nous honorâtes mon Frere & moi d'une diſtinction particuliere : nous en avions déja reſſenti des effets ; mais votre cœur reconnoiſſant touché de la mort de mon Pere, vous fit répandre libéralement ſur nous vos dons les plus précieux, au-deſſus deſquels j'ai mis toujours l'honneur de votre confiance. Cependant dès le jour même de votre arrivée je volai chez ma Princeſſe. Que d'amour & de tranſports j'y trouvai ! Rien n'avoit été ſi touchant que notre ſéparation ; rien ne fut plus paſſionné que le plaiſir que nous goutâmes en nous revoyant.

Nos diſcours entrecoupez des plus ardentes careſſes, firent éclater des tranſports inconnus aux vulgaires Amans. Depuis plus d'une année que je ſuis de retour, je jouïs ſans trouble & ſans inquiétude du bonheur d'une ſi douce intelligence. Rien ne manque à ma félicité, j'aime auſſi tendrement que je ſuis aimé, je goûte le plaiſir du plus tendre myſtere, & rien au monde n'auroit pu me contraindre à le révéler, ſi les inquiétudes mal fondées de la Ducheſſe n'avoient troublé votre repos, & ne m'avoient forcé, par l'attachement inviolable que j'ai pour vous, Seigneur, à vous confier le ſecret de ma vie. Je croirois l'avoir hazardé, ſi vous n'aviez eu la bonté de me raſſurer, Seigneur, par les ſermens les plus ſacrez, ſur un ſujet qui m'eſt ſi important ; car enfin je vous le répéte encore, la vie de la Comteſſe & la mienne ſont abſolument attachées à l'obſervation de vos promeſſes.

Vaudrai finit ainſi ſon diſcours. Le Duc qui l'avoit écouté avec un extrême plaiſir, n'en eut pas plutôt remarqué la fin, qu'il lui témoigna la ſatisfaction qu'il en avoit reçue. Bien loin de blâmer Madame de Vergi, lui dit ce Prince, je ne puis qu'approuver infiniment ſa conduite : un Amant auſſi parfait méritoit ſans doute de toucher le cœur

d'une Maitreſſe raiſonnable. D'ailleurs l'ordre de Monſieur de Vergi autoriſe ſon choix. Que vous êtes heureux! s'écria le Duc, vous goûtez les plus doux plaiſirs de l'amour, vous avez oublié ſes peines; & ce qui m'en paroit de plus heureux, c'eſt que depuis le tems que vous êtes unis, vous avez conſervé l'ardeur & la vivacité qui ne ſe reſſent ordinairement qu'au commencement des paſſions. Il eſt ſi rare de trouver ces ſentimens après l'Himénée, que rien n'eſt moins commun que votre exemple. Ah! Seigneur, interrompit Vaudrai en ſouriant, votre attachement pour la Ducheſſe fait bien voir que cette maxime n'eſt pas générale; & quand il ſeroit vrai qu'il puiſſe ſe rencontrer des Époux aſſez ennemis de leur propre bonheur pour faire ſuccéder une tiéde indolence à un violent amour, je connois trop le prix du bien que je poſſéde, & tout ce que je dois à Madame de Vergi, pour me priver volontairement d'une fortune après laquelle j'ai tant ſoupiré: de ſon côté, Madame de Vergi a trop de ſolidité dans l'eſprit, & trop de reconnoiſſance dans le cœur, pour n'être pas toujours la même pour un homme dont les ſentimens ne changeront jamais. Vous êtes donc le plus fortuné des mortels, s'écria le Duc: mon cher Vaudrai, tout conſpire à votre félicité; car je ſuis ſi touché d'une patience ſi raiſonnable & ſi tendre, que je veux par une approbation publique autoriſer la Comteſſe dans la douceur de ſon choix: je donnerai par-là à toute l'Europe une marque éclatante du cas que je fais de votre mérite, en vous élevant à un rang auſſi diſtingué.

Ah! Seigneur, interrompit Vaudrai en ſe jettant aux genoux du Duc, je ſuis pénétré de la plus vive reconnoiſſance d'une bonté ſi peu commune, & de la fortune que vous m'offrez; mais, Seigneur, mon cœur exempt d'ambition n'a jamais formé de deſir ſi élevé: l'amitié dont ſon Prince l'honore, & le doux plaiſir que lui donne l'amour, rem-

rempliſſent entierement ſes ſouhaits ; il préfer-cette vie douce & tranquille à une élévation pour laquelle il n'eſt point né. Ainſi, Seigneur, ſouffrez que je mette toute mon application à conſerver vos bonnes graces, & que je borne tous mes deſirs à la poſſeſſion du cœur de ma Princeſſe. Pardonnez-moi donc ſi je refuſe une gloire qui pourroit intéreſſer la vôtre, & bleſſer celle de Madame de Vergi.

Le Duc ſurpris d'une modeſtie qui ne lui parut pas naturelle, fut un moment incertain de ce qu'il devoit répondre : plus la grace qu'il vouloit accorder, étoit conſidérable, & plus le refus lui en paroiſſoit extraordinaire. Son eſprit défiant lui en fit chercher la cauſe avec inquiétude. Il crut enfin l'avoir trouvée dans les accuſations dont la Ducheſſe chargeoit Vaudrai auprès de lui. Il fut frappé de cette idée qui lui fit craindre que tout ce qu'il venoit d'apprendre, ne fût peut-être une hiſtoire faite à plaiſir, pour cacher de véritables ſentimens. C'eſt pourquoi reprenant la parole avec un air chagrin : Il faut, Vaudrai, lui dit-il, pour achever de me convaincre, que je ſois moi-même le témoin de votre félicité : je veux aller avec vous chez ma Niéce, je n'y paroîtrai point ; mais j'ai beſoin de cette certitude pour étouffer dans mon ame les ſoupçons que me donne un refus ſi peu attendu.

Je ſuis bien malheureux, Seigneur, interrompit Vaudrai, que mon innocence vous paroiſſe douteuſe après l'effort que je viens de faire pour vous la rendre évidente ; mais enfin je ne puis plus balancer ſur ce qui me reſte à faire : je vous conduirai chez Madame de Vergi, je vous rendrai témoin de mes tranſports & de ſon amour ; alors vous conviendrez que la Ducheſſe s'eſt mépriſe en prenant les preuves de mon zéle pour les marques d'une téméraire paſſion. Mais, Seigneur,

que ferez-vous dans ce voyage ? Ma Princeſſe mourra ſans doute, non ſeulement de la ſurpriſe de vous voir, mais encore d'une indiſcrétion qui trahit mes ſermenes; car enfin je n'ai jamais oſé lui avouer la violence que vous m'avez faite, & les motifs qui vous y ont engagé. Jugez donc, s'il vous plaît, des ſuites funeſtes que peut produire votre préſence, puiſqu'en lui arrachant la vie, j'expirerois à vos yeux, de ſa perte & de mon imprudence.

Ne craignez rien, lui dit le Duc impatiemment, je vous renouvelle mes ſermens les plus inviolables, & je vous promets que la Comteſſe ne s'appercevra point que je l'obſerve.

Eh bien, Seigneur, reprit triſtement Vaudrai, quand voulez-vous partir ? Dès ce ſoir, interrompit le Duc; & lorſque je ſerai débaraſſé de la foule des Courtiſans qui m'obſédent, je ſortirai par un eſcalier dérobé qui donne dans les jardins de ce Palais, vous vous y trouverez, & nous prendrons enſemble le chemin du Château de la Comteſſe. Après cet ordre, Vaudrai ſortit de l'appartement du Duc, rempli de trouble & d'agitation.

Cependant la Ducheſſe qui ſut par Madame de Lantage la longue conférence du Duc & de Vaudrai, ne douta point qu'elle n'eût roulé ſur l'entiere confidence d'un amour qui la deſeſpéroit : ſon cuiſant dépit ne lui permettant pas de reſter ſi long-tems dans une même ſituation, d'abord après ſouper elle deſcendit dans les jardins accompagnée de ſa Confidente, pour s'entretenir avec elle de ſon malheur & de ſes deſſeins contre Vaudrai. La nuit étoit belle, quoique la lune n'éclairât point ; & la douceur de l'air l'engageant d'en profiter, elle continua ſa promenade plus long-tems qu'elle n'avoit d'abord réſolu. Elle fit donc pluſieurs tours dans les différentes allées dont ce jardin étoit compoſé. Enfin la laſſitude la força de

s'aſſeoir

s'asseoir sur un tapis de gazon qui regnoit le long de la palissade : on étoit pour lors dans les plus beaux jours de l'Eté, & elle se résolut d'attendre dans ce lieu le lever de l'Aurore.

A peine y avoit-elle resté un moment, qu'elle entendit deux hommes passer auprès d'elle : elle les reconnut facilement à la voix pour être le Duc & Vaudrai.

La nuit favorise mon dessein ; disoit à demi bas le Prince, je puis à la faveur de son obscurité me dérober à des regards importuns, & me rendre sans danger le témoin du bonheur qui vous attend : j'abuse de votre confiance, je le sais ; mais, mon cher Vaudrai, j'aime la Duchesse, ses soupçons loin de diminuer, augmentent incessamment ; elle s'obstine à croire toujours que vous l'aimez.

Ah ! Seigneur, interrompit Vaudrai, je la respecte comme la Femme de mon Prince ; mais je ne l'aime point : d'ailleurs, convenez, s'il vous plaît, que rien dans l'Univers ne peut me paroître aimable après la divine personne que j'adore.

Il est vrai, repartit le Duc en s'éloignant toujours, que vous êtes le plus heureux des hommes, de posséder un trésor dont les charmes sont infinis.

Que n'auroit point donné la curieuse Duchesse pour entendre le reste de cette conversation ? Mais, comme ils marchoient toujours, elle fut bien-tôt hors d'état de les entendre. Grand Dieu ! s'écria-t-elle, de quel rigoureux supplice m'accablez-vous ? Rien n'approche de la fureur qui déchire mon ame ; mais rien ne sauroit soustraire à ma vengeance les indignes objets de ma haine ; & je ne desire de prolonger ma vie, que pour avoir le plaisir de répandre ce sang odieux.

Madame de Lantage effrayée de son emportement, tâcha par toutes sortes de moyens de calmer cette implacable ennemie ; & ce ne fut qu'a-

vec une peine extrême qu'elle put l'obliger de retourner au Palais y prendre quelque repos.

Cependant le Duc guidé par Vaudrai arriva chez Madame de Vergi : ils attacherent leurs chevaux à quelques pas du jardin, & s'avancerent vers une fauſſe porte qui y donnoit entrée. Vaudrai après l'avoir ouverte, conduiſit le Duc à quelque diſtance du cabinet (lieu charmant deſtiné à ſon bonheur) : il étoit en dôme ouvert de tous côtez de croiſées en ceintre qui donnoient un libre paſſage à la vûë.

Après que cet Amant fortuné eut avec grande précaution placé ſon Prince derriere quelques arbres, il entra dans le cabinet qui étoit éclairé de pluſieurs bougies : il n'y fut pas plutôt, qu'aiant ouvert une petite porte conſtruite dans le mur, il en ſortit une aimable Epagneule qui ſe mit à japer ; c'étoit l'heureux ſignal dont Vaudrai ſe ſervoit pour inſtruire de ſon arrivée. Ces heureux Amans n'avoient pour témoins de leurs amours que cet innocent confident de leur félicité ; auſſi Vaudrai ne ſe fut pas plutôt ſervi de ce moyen, que la belle Comteſſe parut avec tous ſes charme.

Le Duc qui la voyoit ſans en pouvoir être apperçu, fut ébloui du nouvel éclat qu'elle apportoit en ce lieu : pour Vaudrai, auſſi tendre, auſſi reſpectueux que le premier jour de ſon amour, il ſe jetta à ſes pieds, & ſembloit lui faire mille tendres proteſtations d'une paſſion éternelle, que le Duc ne pouvoit entendre ; mais il vit l'aimable Comteſſe embraſſer ſon fidéle Epoux, & lui faire des careſſes ſi tendres, qu'elles auroient pu être enviées du plus heureux des hommes. Il eſt aiſé de s'imaginer que cet Amant paſſionné enchériſſoit par ſes tranſports ſur l'amour qu'on lui témoignoit.

Mais pour tirer le rideau ſur un endroit ſi délicat de cette Hiſtoire, la Comteſſe ſe retira à l'approche du jour, & Vaudrai ſortit le plus amou-

reux

reux & le plus fortuné des Amans : pour le Duc il fut si touché du bonheur de son Favori, qu'il l'embrassa avec affection, & le félicita mille fois sur la gloire & le plaisir dont il jouïssoit.

Ils sortirent de ce lieu avec la même précaution qu'ils avoient apportée en y entrant, & rejoignirent leurs chevaux : ils se presserent d'arriver à Dijon avant que le jour les surprît.

Il étoit si peu vraisemblable, disoit le Duc en marchant, que vous pussiez refuser l'offre avantageuse que je vous faisois, que j'avoue à ma honte que j'ai douté de votre sincérité ; mais je connois bien à présent, mon cher Vaudrai, toute la délicatesse de ce refus : vous possédez la plus belle & la plus vertueuse Femme du monde, dont vous êtes passionnément aimé ; une vaine idée de grandeur apporteroit sans doute quelque diminution à votre bonheur : jouïssez, continua le Duc, jouïssez d'une fortune d'autant plus grande, que vous en avez sû assaisonner le plaisir d'un mystere impénétrable, & comptez pour toujours sur l'amitié de votre Prince, que rien dorénavant ne pourra ébranler.

Vaudrai pénétré de reconnoissance, remercia le Duc dans les termes les plus soumis : il lui demanda pardon de la nécessité où il s'étoit trouvé de le rendre témoin de ses empressemens pour Madame de Vergi. Je sais, continua-t-il, que mon respect auroit dû contraindre mon amour ; mais quelque grand que soit le premier, il doit sans doute céder à la violence du second.

Avec de pareils discours le Duc rentra dans le Palais, & se fit mettre au lit. A peine avoit-il goûté quelques heures de repos, que l'inquiéte Ducheſſe, à qui la conversation qu'elle avoit entendue, avoit ôté le sommeil, se résolut à quelque prix que ce fût, de pénétrer un secret où le bonheur de sa vie sembloit être attaché.

Elle connoissoit le caractere du Duc, & le for

aſcendant qu'elle avoit ſur ſon eſprit, ſur-tout depuis que l'âge & l'amour avoient augmenté ſa foibleſſe naturelle : elle ne douta point que par ſon adreſſe & ſes artifices, elle ne triomphât de la diſcrétion d'un homme qu'elle gouvernoit encore plus abſolument depuis ſa feinte groſſeſſe.

C'eſt pourquoi elle entra dans ſon appartement, & ſe mettant au chevet de ſon lit : Je trouble trop inconſidérément votre repos, lui dit-elle d'un air aſſez fier ; vous en aviez cependant plus beſoin que jamais par les courſes nocturnes où Vaudrai vous engage : je vous ai vû cette nuit ſuivre cet indigne Favori, qui non ſeulement m'outrage par l'endroit le plus ſenſible, mais qui cherche encore à détourner votre cœur de la tendreſſe qu'il me doit. Vous aimez donc, Seigneur, s'écria l'artificieuſe Ducheſſe, & malgré vos ſermens une autre m'enleve un bien qui n'étoit dû qu'à mon amour. C'eſt donc là cette ardeur cachée que vous attribuiez au téméraire Vaudrai : je ſuis trahie par un Epoux qui me ſacrifiant lâchement à ma Rivale, ſe joue encore de ma crédulité ; car enfin ne prétendez plus rejetter ſur votre Favori une paſſion dont il n'eſt que le prétexte : vous ſouffrez ſans murmure l'inſolent amour qu'il a pour moi, en faveur des ſervices qu'il vous rend auprès de votre nouvelle Maîtreſſe ; mais, Seigneur, ne cherchez plus à m'abuſer, & permettez-moi d'aller ailleurs qu'en cette Cour, achever ma triſte deſtinée. En achevant ces dernieres paroles, la perfide Ducheſſe ſe couvrit le viſage pour cacher les larmes qu'elle affectoit de répandre. L'amoureux Duc en fut ſi touché, que prenant une de ſes mains qu'il ſerra tendrement entre les ſiennes : Madame, lui dit-il, calmez une douleur qui me deſeſpere : une apparence trompeuſe me fait paroître coupable à vos yeux ; mais je vous proteſte avec vérité que le voyage de cette nuit qui vous donne tant d'ombrage,

brage, n'a eu d'autre objet que l'amour de Vaudrai. C'eſt pour guérir vos ſoupçons & les miens que j'ai voulu m'éclaircir par moi-même de la vérité de ſa paſſion. Je ſuis enfin aſſuré de ſa ſincérité ; & lorſque rien ne peut plus troubler mon repos, vous cherchez, Madame, à m'accabler par un doute qui offenſe également mon honneur & mon amour.

Quelle foible excuſe, Grand Dieu ! s'écria précipitamment la Ducheſſe. Prétendez-vous que j'en puiſſe être ſatisfaite ? Non, non, Seigneur, ne joignez pas le plus lâche artifice au plus ſenſible des affronts : ſi vos diſcours avoient quelque apparence, vous feriez vous preſſer de me nommer la perſonne que Vaudrai aime, pour vous diſculper d'un ſoupçon qui m'alarme avec tant de vraiſemblance ; mais vous m'alléguez un objet imaginaire, pour me cacher celui qui vous fait ſoupirer.

Ah ! ne le croyez pas, Madame, interrompit le paſſionné Duc, je n'aime que vous, croyez-en les marques que je vous en ai toujours données, & ſoyez certaine que je ne changerai jamais. N'en eſt-ce point aſſez, & voulez-vous que je vous révéle un ſecret qui par les ſermens les plus forts m'eſt devenu inviolable ? Eh bien, lui repartit l'impérieuſe Ducheſſe en ſe levant, gardez cet important myſtere ; mais n'eſpérez plus de moi que froideur & qu'indifférence. Après ces mots, elle ſortit bruſquement, & fut raconter à Madame de Lantage le détail de cette converſation.

Cette habile Confidente conjectura facilement, que le moyen dont elle ſe ſervoit, étoit l'unique pour tirer du Duc ce qu'elle en vouloit ſavoir. Ces deux pernicieuſes femmes prirent enſemble les meſures néceſſaires pour parvenir à leur but. Enfin cette délibération ſe termina par convenir que la Ducheſſe feindroit une maladie.

Cependant le Duc affligé de la colere de la Du-

cheſſe, ſe réſolut de chercher les moyens de l'adoucir. Il ſongea à ce qu'il devoit faire pour y parvenir: il ſentoit avec douleur qu'il ne réuſſiroit point à ſurmonter ſon opiniâtreté, qu'en lui racontant l'hiſtoire de Vaudrai; mais ſon honneur & ſa probité ne lui permirent pas de douter un moment qu'il n'obſervât ſcrupuleuſement ſes promeſſes. Ainſi il chercha d'autres voyes pour la détromper; il crut que ſon aſſiduité, ſoutenue de fêtes & de plaiſirs, lui ôteroit un ſoupçon qui le détruiſoit lui-même.

A peine avoit-il pris cette réſolution, que Vaudrai, par le devoir de ſa charge, entra dans ſon appartement. Il ne lui parla pas de la converſation qu'il venoit d'avoir avec la Ducheſſe; il craignit qu'il ne s'en alarmât, & qu'il ne le crût capable d'une foibleſſe dont il ſe croyoit exempt pour jamais.

Vaudrai, lui dit-il, je veux ordonner un magnifique tournois: vous ſerez un des Tenans avec les Seigneurs de Mailli, de Beaufremont & de Neuchâtel; pendant trois jours vous ſoutiendrez le pas contre tous les Avanturiers qui ſe préſenteront. Je ne veux rien omettre pour rendre cette fête éclatante; ainſi je vous ordonne de vous y préparer. Faites publier par les Hérauts, qu'on donnera la liberté du choix des armes, ſoit à la lance, ſoit à l'épée ou à la maſſe, ſuivant les différens écus que les Aſſaillans toucheront. Je vous charge du ſoin de faire conſtruire les barrieres & les échafauts pour les Dames qui jugeront & donneront le prix de la valeur; car je veux, mon cher Vaudrai, lui dit ce Prince en ſe penchant vers lui, célébrer le plaiſir que j'ai de votre union avec ma Niéce.

Ce Favori remercia le Duc en ſouriant, de l'honneur qu'il lui faiſoit, & ſortit pour aller exécuter ſes ordres.

La Ducheſſe cependant commença bien-tôt à mettre

mettre en pratique l'artifice dont elle vouloit ſe ſervir. Le Duc qui vouloit paſſer dans ſon appartement, en fut reſpectueuſement empêché par Madame de Lantage, qui contrefaiſant l'affligée, lui dit que la Ducheſſe s'étoit trouvée ſurpriſe d'un ſi violent mal de tête, qu'elle en appréhendoit les ſuites, & que pour les prévenir il lui falloit du repos.

Il n'en fallut pas davantage pour troubler ce foible & tendre Epoux : il deſcendit dans les jardins pour y diſſiper ſon chagrin, & y attendre que la Ducheſſe fût viſible ; mais ſon inquiétude ne lui donnant point de relâche, il revint pluſieurs fois coup ſur coup s'informer d'une ſanté de laquelle la ſienne dépendoit entierement. Mais l'habile Confidente l'empêcha toujours ſur différens prétextes, de s'éclaircir par lui-même de la vérité du mal de la Ducheſſe : elle prévoyoit que ces obſtacles redoubleroient l'inquiétude où il étoit. Elle ne ſe trompoit pas : ce Prince ne l'aiant pu voir de tout le jour, fut de très-bonne heure le lendemain ſe préſenter à la porte de ſon appartement, où aiant été introduit, il témoigna à cette Princeſſe la peine extrême qu'il avoit reſſentie de ſon indiſpoſition, & d'avoir été ſi long-tems privé du plaiſir de la voir.

Mais la Ducheſſe l'interrompant avec une langueur affectée : Puis-je croire, Seigneur, que vous ſoyez ſenſible à ce qui me touche, puiſque je ne ſuis plongée dans la triſte ſituation où vous me voyez, que par l'agitation & la douleur que votre infidélité me cauſe ?

Je vous aimois, je me croyois aimée, vos ſermens chaque jour m'en donnoient de nouvelles aſſurances, & je ſuis trahie dans le moment même que mon cœur s'abandonnoit au plaiſir de poſſéder le vôtre. Mais ce qui redouble mon deſeſpoir, c'eſt d'entraîner dans ma perte le gage précieux de

votre amour, dont vous faites l'innocente victime de la légereté de votre ame.

Madame, interrompit le Duc avec beaucoup de marques de foibleſſe qu'il s'efforçoit encore de vouloir cacher, quel funeſte plaiſir pouvez-vous prendre à me deſeſpérer par l'affliction à laquelle vous vous livrez ? De grace faites quelque attention au peu d'apparence qu'il y a que je ſois capable de l'infidélité dont vous m'accuſez : mon âge, ma conduite & mon extrême tendreſſe pour vous, ſont plus que ſuffiſans pour détruire une idée ſi contraire à ce que je me dois à moi-même ; & pour ajouter encore s'il ſe peut à des raiſons ſi ſenſibles, je vous jure de nouveau, que la ſeule curioſité m'a conduit chez la Maîtreſſe de Vaudrai. J'ai voulu voir par mes propres yeux, dans la crainte d'être abuſé par une fauſſe confidence : vos conſeils, Madame, m'y ont autant porté que mes ſoupçons.

Je ne ſens que trop, repartit la Ducheſſe, par les frivoles défaites que vous m'alléguez, combien peu vous êtes touché de l'état où je ſuis, & du riſque où peut être par là ce ſucceſſeur tant deſiré : vous préférez une vaine & inutile diſcrétion au repos qu'il ſeroit aiſé de nous donner à tous les trois ; mais hélas ! Seigneur, vous ne m'avez jamais aimée.

La Ducheſſe prononça ces paroles d'un ton ſi tendre, que le Duc ſentit qu'il ne réſiſteroit pas long-tems à une ſi rude épreuve ; & reprenant la parole : Le Ciel m'eſt témoin, Madame, lui dit-il, que rien ne peut approcher de l'amour que j'ai pour vous ; mais pouvez-vous ſouhaiter que je me deshonore par le plus indigne des parjures ? Voulez-vous me rendre la honte de l'Univers par la plus lâche trahiſon ? Je ſuis né Prince, & j'en ſouillerois l'auguſte caractere par l'horreur d'une action qui ſeroit condamnée de toute la Terre. Ceſſez

donc,

donc, Madame, de me preſſer, ſi ma gloire vous eſt auſſi chere qu'elle doit l'être.

La Ducheſſe connoiſſoit trop parfaitement l'eſprit du Duc pour ne pas s'appercevoir qu'il commençoit à s'ébranler : c'eſt pourquoi reprenant la parole ſans héſiter : Tout ce que vous craignez, Seigneur, lui dit-elle, pourroit arriver ſi j'avois quelque intérêt particulier à divulguer le ſecret que je vous demande avec tant d'inſtance ; mais ſongez que c'eſt un autre vous-même qui cherche à s'éclaircir d'un doute qui la deſeſpére ; c'eſt une Epouſe inquiéte qui veut effacer de ſon cœur un ſoupçon qui la tue. Car enfin, Seigneur, quel autre motif pourroit exciter ma curioſité ? Et que me fait l'amour de Vaudrai, ſi je ceſſe d'en être l'objet ? Quel avantage pourrois-je trouver à troubler par mon indiſcrétion, deux Amans qui s'adorent ? Connoiſſez donc, Seigneur, combien vos excuſes ſont foibles contre des raiſons ſi preſſantes.

Eh bien, Madame, s'écria le foible Duc, vous avez vaincu, je vois qu'il faut vous ſatisfaire ; mais au moins donnez-moi le tems de ſurmonter un reſte de ſcrupule qui combat encore dans mon ame. Songez donc à vous guérir, & bien-tôt vous connoîtrez l'excès de mon amour par celui de ma foibleſſe.

Le Duc ſortit après cette dangereuſe converſation ; mais la crainte qu'il eut que Vaudrai ne lût ſur ſon viſage les remords dont il étoit agité par avance, lui fit prendre la réſolution de s'éloigner pour quelques heures du Palais. Il ſe fit amener des chevaux, & ſuivi de peu d'Officiers, il ſortit de la Ville pour avoir le tems de diſſiper ſon trouble. Pendant cette promenade il ſe plongea dans des réflexions qui lui cauſerent les plus noirs preſſentimens. Il ſe repréſentoit l'infidélité qu'il alloit

commettre, comme une chose absolument indigne de lui : ses sermens violez, sa probité blessée par un procédé si bas, l'amitié cruellement trahie; toutes ces choses jointes ensemble présentoient à son imagination une bréche irréparable à son honneur. Mais bien-tôt l'impérieux amour qu'il avoit pour la Ducheſſe, étouffa ces vains scrupules : ce n'étoit plus selon lui manquer à son devoir, c'étoit sauver une Princesse aimable qui ne vouloit que se détromper : c'étoit une reconnoissance dûe à la plus vive tendresse; enfin c'étoit un secret qui demeureroit toujours enséveli dans le plus profond silence. Qui peut résister à l'Amour, quand il attaque un cœur avec toutes ses forces? Le Duc en fit bien-tôt une triste & fatale expérience.

Cependant Vaudrai surpris d'une promenade à laquelle ce Prince n'étoit point accoutumé, en conçut quelque ombrage : depuis la confidence qu'il avoit été forcé de lui faire, il étoit dans de continuelles alarmes; c'est pourquoi il monta précipitamment à cheval pour aller rejoindre ce Prince : il en fut reçu avec une égale douceur.

Le Duc aïant eu le tems de remettre son esprit dans son assiette ordinaire, ils revinrent ensemble au Palais. Le dessein des fêtes & du tournois fut le sujet de leur conversation : le Duc lui dit même, sans être entendu, qu'il vouloit aller en personne obliger Madame de Vergi à venir embellir, par sa présence, des plaisirs qui dans le fond n'étoient inventez que pour elle. Ces discours les conduisirent jusqu'à l'appartement du Prince, où ils s'entretinrent encore quelque tems, pendant que la Ducheſſe cherchoit les moyens de consommer un ouvrage qu'elle avoit si heureusement commencé. L'idée d'une vengeance prochaine avoit rempli son cœur d'une maligne joye; & Madame de Lantage qui partageoit ses transports, se flatoit comme elle d'en voir bien-tôt les funestes effets.

En

En effet, la nuit étant venue, le Duc auſſi tendre que jamais, ſe préſenta pour la paſſer avec la Ducheſſe; & ce fut au milieu des plus tendres careſſes, que cette artificieuſe Femme repouſſant ſon foible Epoux: Ne vous attendez pas, lui dit-elle, de retrouver en moi, ni ſenſibilité, ni tendreſſe; il me faut le ſecret de Vaudrai: ſans cette entiere déclaration, n'eſpérez plus de moi qu'un devoir forcé dont même je ſaurai me ſouſtraire. Parlez, Seigneur, continua-t-elle, votre cœur a-t-il détruit les vains ſcrupules dont il étoit combattu? Enfin avez-vous choiſi entre ma perte & mon amour?

Ah! Madame, interrompit triſtement le Duc, vous avez triomphé, pouvois-je balancer entre les deux extrémitez dont vous parlez? Je vais donc, puiſqu'il le faut, vous déclarer cet important ſecret: mon aveugle complaiſance va mettre une tache éternelle à ma mémoire; mais hélas! telle eſt la foibleſſe que j'ai pour vous, vos larmes m'ont vaincu. Mais, Madame, ajouta le Duc avec un ton plus ſévere, écoutez la condition que j'attache à ce que je vais vous découvrir, malgré l'ardeur que vous m'inſpirez & la violence de ma paſſion: Je jure par le Dieu vivant témoin de mon parjure, qu'à la moindre connoiſſance que vous donnerez de ce myſtere, rien ne pourra vous garantir de mon juſte courroux. Penſez-y donc, Madame, avant de me forcer à rompre le ſilence; examinez le péril où votre imprudence peut vous expoſer.

Je ne crains rien, interrompit bruſquement la Ducheſſe, je conſerverai inviolablement ce dangereux ſecret; il ne me touche qu'autant qu'il vous regarde.

Puiſqu'aucune conſidération ne peut ébranler votre ame, lui dit le Duc, écoutez donc l'hiſtoire de Vaudrai; mais je vous répéte encore avant de

la commencer, que vous devez vous attendre à toute ma colere, si jamais il vous arrive d'en rien révéler. A ces mots, ce Prince indiscret raconta le détail des Avantures de son Favori, & n'en oublia aucune circonstance. Quelle connoissance, Grand Dieu ! pour la furieuse Ducheſſe ! Si la nuit n'eût point caché son horrible agitation, le Duc eût sans doute pénétré le motif de son importune curiosité ; mais n'y prenant point garde, il continua à lui apprendre son voyage chez Madame de Vergi, & tout ce qu'il y avoit vû.

Vous voyez, lui dit-il sans lui donner le tems de l'interrompre, que ma fidélité pour vous s'eſt conservée dans toute son étenduë, & que ma tendreſſe ne s'eſt point démentie ; mais craignez d'en abuſer, ce secret m'eſt doublement sacré par la foi de mes sermens & par la part que ma Niéce a dans cette hiſtoire.

La Ducheſſe qui pendant ce discours avoit eu le tems de se remettre, promit de nouveau un éternel silence : elle eut même assez de force pour accabler son crédule Epoux de careſſes trompeuſes. Enfin, Seigneur, lui dit-elle, vous rassuré mon cœur, & dissipé mes alarmes : je ne crains plus la perte d'un bien si juſtement dû à l'attachement que j'ai pour vous ; mais d'où vient que vous héſitiez à me découvrir l'intelligence de Vaudrai & de Madame de Vergi : vous êtes à coup sûr moins sensible que moi à l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre : non seulement je rends à votre Favori ma premiere eſtime, mais je veux contribuer encore par tout ce qui pourra dépendre de moi, à rendre la fête que vous préparez, digne de mes sentimens pour eux. Gardez-vous cependant d'apprendre à Vaudrai la confidence que vous venez de me faire, il y trouveroit sans doute des sujets de plainte ; il n'eſt peut-être pas perſuadé, autant qu'il devroit l'être, de ma discrétion.

Avec

Avec de pareils discours, la Ducheſſe fut ſi adroitement cacher la fureur qui la dévoroit, que le Duc ſe repentit de lui avoir ſi long-tems déguiſé une choſe à laquelle elle paroiſſoit donner une ſi juſte approbation ; mais, hélas ! il ne comprenoit pas par quel cruel motif elle s'y intéreſſoit : s'il avoit pu lire dans ſon ame, il y auroit vû les projets de la plus noire perfidie.

En effet, le Duc ne ſe fut pas plutôt retiré, que paſſant dans ſon Cabinet, elle fit appeller Madame de Lantage, & lui redit avec véhémence l'importante découverte qu'elle venoit de faire. Vous voyez, ajouta-t-elle, que je dois pour jamais renoncer à la douce eſpérance de toucher le cœur de mon Ingrat. Livrons-nous donc ſans balancer à la rage & au deſeſpoir ; je veux par la plus affreuſe vengeance immoler à mon reſſentiment deux ennemis qui m'outragent par un endroit auſſi ſenſible. Commençons par Vaudrai, s'écria-t-elle, que mes yeux ſoient aujourd'hui témoins de ſa mort, & qu'il éprouve le juſte châtiment de ſon ingratitude.

Si j'oſois combattre votre ſentiment, Madame, interrompit la pernicieuſe Confidente, j'aurois l'honneur de vous repréſenter que par la mort de Vaudrai, vous déroberiez à votre courroux ſa principale victime : Madame de Vergi qui pénétreroit facilement la cauſe de ſa perte, éviteroit ſans doute les effets de votre reſſentiment ; ainſi, Madame, mon avis ſeroit, puiſque depuis long-tems vous me permettez de vous le dire, de les raſſembler ici l'un & l'autre, & de les ſacrifier tous deux en même tems.

Ce conſeil flata ſi fort la colere de l'impitoyable Ducheſſe, qu'elle réſolut de le ſuivre, quoiqu'il retardât ſes deſſeins ; mais auſſi il aſſuroit d'autant mieux la fin barbare qu'elle ſe propoſoit : elle fut donc

donc ſe contraindre avec tant d'art, que Vaudrai qui l'obſervoit avec ſoin pour découvrir dans ſes yeux ſi le Duc ne l'avoit point trahi, ne put s'appercevoir d'aucun changement en elle.

Cependant le tems des tournois s'approchant, & pluſieurs Chevaliers s'étant déja rendus de tous côtez à la Cour, le Duc alla lui-même chercher Madame de Vergi, comme il l'avoit promis à Vaudrai; & malgré ſon goût pour la ſolitude, & la repugnance qu'elle avoit pour les plaiſirs, elle conſentit de ſuivre ce Prince avec une impreſſion de chagrin qui ſembloit lui préſager des malheurs qu'elle ne pouvoit pas prévoir. Elle parut à la Cour avec cet éclat qui la faiſoit toujours admirer. La Ducheſſe l'accabla de careſſes; mais un mortel venin s'étoit caché ſous ſes perfides embraſſemens.

En effet, dès le lendemain elle ſe réſolut d'exécuter l'horrible vengeance qu'elle méditoit depuis ſi long-tems.

Le Duc avoit ordonné pour ce jour-là une ſuperbe cavalcade pour ſe rendre à une de ſes Maiſons de plaiſance, où toute la Cour devoit le ſuivre : une magnifique collation étoit préparée, qui devoit être précedée d'une pêche, où toutes les Dames habillées en Néréïdes, & les Hommes en Dieux Marins, feroient une innocente guerre aux poiſſons des canaux dont cette Maiſon étoit embellie.

De ſon côté la Ducheſſe avoit fait préparer dans une des cours du Palais, un très-beau feu d'artifice, qui devoit être ſuivi d'un excellent concert, & la repréſentation d'une paſtorale devoit couronner les plaiſirs de cette belle journée.

Toutes ces choſes furent effectivement exécutées en partie. Rien ne fut plus galant & plus magnifique que ce qui ſe paſſa à la Maiſon de plaiſance du Duc : il en fit tous les honneurs à Ma-

Madame de Vergi ; jamais elle n'avoit paru plus belle.

Au retour, le feu d'artifice fut auſſi beau qu'on ſe l'étoit promis, & préſenta à cette brillante & nombreuſe Compagnie, le plus agréable ſpectacle du monde ; après quoi ſuivant le projet qu'on s'étoit formé, le Duc conduiſit les Dames dans l'appartement de la Ducheſſe, où elles devoient avoir l'honneur de ſouper avec elle.

Enſuite ce Prince paſſa dans le ſien avec tous les Seigneurs qui étoient de cette fête : il leur donna un ſuperbe feſtin, où l'on avoit pris ſoin de raſſembler avec profuſion, tout ce que le luxe & le goût pouvoient deſirer de plus exquis.

Celui que la Ducheſſe donnoit dans ſon appartement, n'étoit ni moins beau, ni moins délicat : cette Princeſſe en fit les honneurs avec une liberté d'eſprit & un enjouement dont elle ſeule pouvoit être capable.

En effet, le repas ne fut pas plutôt fini, que pendant que tout ſe préparoit pour le concert, elle voulut par une ſuite de ſa bonne humeur, & pour exécuter ſon funeſte deſſein, conter à toutes les Dames dont elle étoit environnée, une hiſtoire galante & nouvelle qu'elle leur dit avoir appris depuis peu. Mais avant de la commencer, cette abominable femme préſenta à Madame de Vergi un bouquet empoiſonné, ſous le prétexte de la rendre Reine de cette fête ; après quoi elle raconta ſous des noms ſuppoſez, l'avanture de cette infortunée Comteſſe, ſans en oublier la moindre circonſtance, pas même l'innocent artifice du fidéle petit chien.

N'eſt-il pas vrai, continua-t-elle en s'adreſſant à la malheureuſe Laure, qui avoit eu aſſez de force pendant ce recit pour ſe contraindre, qu'il y a un caractere bien ſingulier dans la paſſion de ces

ces deux Amans, & qu'une femme capable d'aimer de si bonne-foi, ne méritoit pas la trahison du Perfide qui a divulgué un secret qui devoit lui être plus cher que sa vie? Mais il n'a pu refuser ce sacrifice à la nouvelle Maîtresse qu'il adore à présent.

Madame, lui répondit enfin l'infortunée Laure, cet Amant a commis sans doute une grande lâcheté; mais cette nouvelle Maîtresse dont vous parlez, l'aura apparemment payé de toute son innocence. La Duchesse contente de sa vengeance ne voulut pas répondre à un discours dont elle sentit toute la force: elle changea de conversation, & donna par ce moyen la liberté à la désolée Princesse d'aller exaler dans son appartement une douleur qu'elle ne pouvoit plus contenir.

Pendant que ces choses se passoient chez la Duchesse, le Duc après son souper lut tout haut des nouvelles de la Cour de Philippe-Auguste, qu'il avoit reçues cette même après-dînée, par un courrier qu'on lui avoit envoyé exprès.

Après qu'il eut cessé de lire, & que chacun eut raisonné sur ce que ces lettres contenoient, ce Prince se préparoit à rejoindre les Dames, lorsqu'il se ressouvint que Vaudrai avoit reçu par la même voye le détail d'une affaire très-importante dont il l'avoit chargé de s'instruire. Il le fit appeller comme il ne faisoit que de sortir: il lui demanda à voir le paquet qu'il avoit reçu; mais la fortune qui sert quelquefois à punir le crime comme à l'élever, voulut que Vaudrai pour obéir promptement à son Prince, & troublé d'une lettre que Madame de Lantage venoit de lui donner, & qu'il n'avoit pas eu le tems de lire, se méprit en donnant au Duc celle de la Duchesse, au lieu de celle qu'on lui demandoit; après quoi, par une secrette inquiétude dont il n'étoit pas le maître, il

sortit

sortit brusquement pour passer chez la Duchesse ; mais n'y trouvant point Laure, il courut à son appartement.

Pendant ce tems, le Duc s'étoit approché des flambeaux pour apprendre ce qu'il vouloit savoir ; mais, Grand Dieu ! quelle fut sa cruelle surprise, quand après avoir ouvert le fatal papier que Vaudrai lui avoit remis, il y reconnut l'écriture de la Duchesse, & y trouva ces paroles ?

LETTRE.

J'ai tout fait, Ingrat, pour me faire aimer de toi, je n'ai rien négligé pour m'en faire craindre, tu as résisté à ces différens mouvemens ; apprens donc aujourd'hui ce qu'ils m'ont contraint de faire : je triomphe, Vaudrai, & ma Rivale succombe sous mes coups. J'ai su ajouter au subtil poison qui la tue, l'horreur de te croire infidèle. Il manqueroit quelque chose à la douceur de ma vengeance, si je te laissois ignorer par quel moyen j'y suis parvenue. J'ai abusé de la crédulité du Duc : ce n'est pas tout, j'ai su par une feinte grossesse contraindre mon lâche Epoux à devenir parjure. Nous n'avons tous les trois aucuns reproches à nous faire, & pour couronner mes crimes & ma fureur, je n'ai plus à souhaiter que de te voir mourir de douleur à la vûe de ma Rivale expirante.

Qui pourroit exprimer l'effroi dont le Duc fut saisi à la lecture de cette lettre ? Un mortel frisson parcourut toutes ses veines, & le rendit quelque tems immobile. Mais enfin l'extrémité cruelle où il croyoit la Comtesse, ranimant toutes ses forces, il s'informa avec précipitation si elle étoit encore dans l'appartement de la Duchesse ; & comme on

lui

lui eut répondu qu'elle étoit passée dans le sien avec un visage tout changé, il y courut en défendant qu'on le suivît. Mais, ô Ciel! quel funeste spectacle s'y présenta à sa vûë?

La belle Laure étendue sur son lit paroissoit n'avoir plus que quelques instans à vivre : son teint livide & plombé, ses yeux éteints & égarez auroient attendri l'ame la plus barbare; cet état ne laissoit de ses charmes, qu'un portrait effacé, & les violentes agitations de son corps faisoient assez connoître le genre de mort qui enlevoit à l'Univers son plus bel ornement.

Le malheureux Vaudrai renversé sur le bord de son lit, la tête appuyée sur une de ses belles mains, perdoit tout son sang par une large blessure qui sembloit ne lui laisser de vie qu'autant qu'en pourroit conserver sa fidéle & tendre Princesse.

A cette terrible vûë, le Duc déja affoibli succomba sous tant de coups redoublez, & se laissant tomber dans un fauteuil, il contemploit avec horreur ce tragique évènement: son cœur en étoit si saisi, que sa bouche n'avoit pas la liberté d'exprimer ses sentimens.

Mais Vaudrai le regardant d'un œil mourant: Voilà, Seigneur, lui dit-il avec une voix foible, le fruit cruel de mon obéïssance à vos ordres, & de mon soin à cacher à ma divine Laure l'indigne amour de la Ducheſſe : ma mort est juste, je la mérite; mais, Grand Dieu! faut-il que le desespoir l'accompagne? Je meurs soupçonné de la plus noire des infidélitez; & pour achever le cours de ma déplorable destinée, j'entraîne avec moi dans le tombeau le plus parfait ouvrage de la nature. En achevant ces mots, ce véritable & parfait Amant expira aux yeux de Laure.

Attens, mon cher Vaudrai, lui cria foiblement la mourante Comtesse, notre barbare ennemie ne

jouïra

jouïra pas d'une vengeance complette, puiſque je meurs perſuadée de ta fidélité, & que le deſtin qui nous accable tous deux, eſt un effet de ta vertu.

Ces paroles furent les dernieres qu'elle put prononcer, & la mort réunit pour jamais deux Amans dont la fidélité méritoit un autre ſort.

Il vous faut encore une victime, s'écria alors le Duc tranſporté de fureur. Tendres Epoux que j'ai conduits moi-même dans le tombeau, je vais vous venger. A ces mots, ramaſſant le poignard tout fumant encore du ſang du malheureux Vaudrai, il courut dans la ſalle où la Ducheſſe étoit au milieu de la Cour, & là avec un égarement qui lui laiſſoit à peine la liberté de ſe connoître lui-même, il lui plongea ſans pitié trois fois le poignard dans le ſein. Reçois, perfide, s'écria-t-il, le juſte châtiment des crimes affreux dont tu m'as malheureuſement rendu complice.

A ces mots, s'égarant de plus en plus, il alloit attenter à ſa propre vie, ſi les Seigneurs préſens à ſon action ne ſe fuſſent jettez ſur lui, & ne lui euſſent arraché le fer cruel qui venoit de confondre également le crime & la vertu.

On l'emporta dans ſon appartement, & l'on fut obligé de l'obſerver juſqu'à ce que la raiſon & la religion euſſent calmé les impétueux tranſports de ſon ame.

Après quoi ce Prince revenu à lui-même, ſe crut obligé de ſe juſtifier aux yeux de ſes Sujets, & raconta l'Hiſtoire malheureuſe de ces tendres Amans, & l'indigne paſſion de la Ducheſſe qui avoit produit une ſi horrible cataſtrophe; & pour ſuivre la douceur de ſon naturel, & la bonté de ſes mœurs, il s'impoſa une ſévere pénitence, qu'il rendit autentique en réſignant ſes Etats au Comte d'Albon ſon Frere, après s'être déterminé au voyage de la Terre-Sainte. Mais avant que de

de partir, il voulut unir dans un magnifique tombeau les reſtes précieux de deux Epoux qui lui avoient été ſi chers pendant leur vie, & donna à Raoul de Vaudrai tous les établiſſemens de ſon malheureux Frere. Pour Madame de Lantage, elle mourut dans un Cloître, du repentir de ſes crimes.

FIN.

HISTOIRE
SECRETTE
DE LA
CONJURATION
DES PAZZI
CONTRE
LES MÉDICIS.

PREFACE.

ON traite de deux manieres différentes les choſes dont on entreprend de donner la connoiſſance à ceux qui deſirent s'en inſtruire. La plus ſimple & la plus ordinaire, c'eſt de la réduire en préceptes par un ordre didactique, comme un Régent qui dicte ſes cahiers de Rhétorique ou de Philoſophie. Mais la plus ſublime, c'eſt d'emprunter la fineſſe de l'Art pour envelopper ces préceptes dans des recits d'hiſtoires & d'évènemens qui donnent des leçons ſans paroître les donner, & qui en divertiſſant l'eſprit, le conduiſent inſenſiblement à ce qu'on veut qu'il ſache.

C'eſt ainſi que Plutarque admirable dans ſa Philoſophie, au lieu d'en faire des leçons en forme pour exciter les hommes à la pratique des vertus & à la fuite des vices, a écrit les Vies des plus Grands-Hommes de l'Antiquité, & renfermé dans la deſcription de leurs actions, des préceptes inépuiſables de morale & de politique.

J'ai fait toute ma vie mon plaiſir d'une forte application à connoître le cœur de l'homme, & les principes de tous ſes mouvemens, tant à l'égard des mœurs & des paſſions, que dans ſes vûës politiques. J'en ai voulu donner des préceptes au Public, & j'ai réduit ceux qui concernent les

mœurs, dans tous mes Ouvrages; & pour donner de solides instructions de politique, j'avois commencé mon Histoire d'Hollande que mes malheurs ont interrompue, & que je ne puis continuer jusqu'à ce que je sois libre. Mais pour imiter le modele que Plutarque m'a tracé, & envelopper dans des avantures aussi instructives que divertissantes, ces sortes de leçons politiques, j'ai choisi dans les grands Auteurs les intrigues secrettes des plus fameuses Conjurations, & je les ai réduites en petites Histoires particulieres, dans lesquelles, outre le plaisir des évènemens singuliers mêlez d'intrigues de cœur, j'espere qu'on trouvera tout ce que la politique la plus fine & la plus délicate a de conduite pour l'éxécution d'un grand dessein, & en même tems tout ce que la fortune se plaît à y apporter d'obstacles pour confondre la prudence humaine.

Cette matiere des Conjurations est si importante dans la politique, que Machiavel qui a fait profession d'en pénétrer plus que qui que ce soit tous les secrets, en a fait un long Chapitre dans ses discours sur Tite-Live, dans lequel il prétend renfermer toutes les leçons nécessaires pour détourner les hommes de ces entreprises téméraires par la vûë des périls infinis & des catastrophes fatales qui ne manquent presque point de les suivre.

C'est sur les idées de ce Grand-Homme que j'ai composé un Traité politique des Conspirations; Traité également utile aux uns pour les prévenir & les éviter, & aux autres pour les en détourner, en leur faisant connoître les difficultez presqu'insurmontables qui en rendent le succès comme impossible.

Mais,

Mais, comme ces leçons frappent moins dans les préceptes que dans les exemples, & que de l'aveu de Machiavel, il y a peu de ces sortes d'entreprises qui n'avortent, ou devant l'exécution, ou dans le moment qu'on les exécute, ou après qu'elles sont exécutées; avant que de donner au Public ce Traité rempli d'une infinité de morceaux d'histoires dignes de satisfaire la curiosité de ceux qui voudront en faire la lecture, je vais lui donner trois Histoires importantes, dont l'une qui est la fameuse Conjuration des Pazzi contre les Médici, a manqué dans le moment de son exécution : la seconde sera celle de Pison contre Néron qui a manqué avant que d'être exécutée; & l'autre sera celle de Brutus contre le Grand Jules-César qui manqua après son exécution.

On y verra dans toutes de quelle maniere le cœur humain se remue par les principes de l'intérêt, de l'ambition, de l'amour & de la vengeance, qui sont les quatre motifs qui déterminent les actions politiques des hommes. Ils agiront tous quatre dans la conduite de la Conjuration des Pazzi, qui sera la premiere; & la seconde qui sera celle de Pison, fera voir autant de crimes & de bassesses dans la Cour de Néron, que la troisiéme fera éclater de vertus, & dans César assassiné, & dans les Conjurez qui l'immolerent à ce qui leur restoit de zele pour la République.

Je me flate que ces Histoires que je n'ai pas moins composées pour l'instruction des Politiques que pour le plaisir de ceux qui ne cherchent que l'agrément de l'avanture, seront bien reçues; je puis dire que j'ai apporté beaucoup de soin, pour y suivre exactement la vérité de l'Histoire, & pour y joindre tous les ornemens dont je l'ai crue-

ſuſceptible ſans l'altérer. Mais ce n'eſt pas à la ſeule écorce extérieure du diſcours & de l'avanture que je voudrois qu'on s'attachât, il faut que celui qui veut en profiter, étudie en les liſant, ce qu'opere le cœur humain dans les paſſions qui l'animent; & ſi ces paſſions donnent les mêmes mouvemens au Lecteur qu'à ceux dont ils liſent les avantures, il faut conclure que la nature y eſt attrapée avec juſteſſe; & réfléchiſſant alors ſur ce qu'on ſent dans ſon propre cœur, il faut, ou s'animer à la vertu qu'on y approuve, ou ſe corriger du vice qu'on y condamne.

C'eſt dans cet eſprit qu'il faut lire tous mes Ouvrages, puiſque c'eſt dans cet eſprit que je les écris; & ſi on veut avec exactitude en examiner le fond & le caractere, on trouvera qu'il n'y en a pas un ſeul, non pas même de ceux qui ne paroiſſent que des bagatelles enjouées, qui n'ait pour but une leçon morale, ou une inſtruction politique; étant convaincu de la vérité de la maxime générale qu'Horace établit, que l'ouvrage qui l'emporte par-deſſus tous les autres, eſt celui qui ſait joindre avec art l'utile & l'agréable:

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

HIS-

HISTOIRE SECRETTE

DE LA

CONJURATION

DES PAZZI

CONTRE

LES MÉDICIS.

FLORENCE Capitale de la Toſcane, & qui compoſe l'un des principaux Etats de l'Italie, s'eſt long-tems gouvernée en République; mais enfin elle a eu le deſtinée de celles que les querelles particulieres conduiſent aux diſſentions publiques; ces diſſentions aux factions, & les factions à la perte de la liberté.

La Nobleſſe fut d'abord la maîtreſſe abſolue du Gouvernement; mais la querelle des Bondelmons & des Uberts fut la premiere qui diviſa la Ville en deux partis, dont l'un ſuccomba & fut chaſſé. Mais celui qui reſta le maître étant corrompu par le mauvais levain qui avoit altéré les eſprits, ſe

partagea bien-tôt lui-même entre les Cerchi & les Donati, qui se ruinant & se baniſſant tour à tour ſous le nom de Guelphes & de Gibelins, affoiblirent tellement la Nobleſſe, que le Peuple prit le deſſus, donna un nouveau tour au Gouvernement, & établit la pure Démocratie ſur la ruine des grandes familles, dont il ne ſe conſerva que celles qui pour avoir part aux emplois avilirent leur condition juſqu'à ſe faire incorporer dans les métiers.

Pour fonder ce Gouvernement nouveau ſur l'autorité du Peuple, la Ville fut diſtribuée en Arts qui avoient leurs Suppôts, & de chaque Art on tiroit tous les ans les Magiſtrats; à la tête deſquels on établit un Gonfalonier de la Juſtice, qui ſe changeoit tous les deux mois, & qui étoit comme une eſpéce de Dictateur ou Chef de la République.

Ce bouleverſement d'Etat ayant anéanti la Nobleſſe, éleva quantité de nouvelles familles; & comme parmi les Arts celui de la laine qui lui ſeul en compoſoit trois, étoit le plus puiſſant, la famille des Médicis fort ancienne parmi les principales populaires, étant appuyée des Suppôts de cet Art, ſe rendit bien-tôt une des plus illuſtres, par la part qu'elle eut dans le Gouvernement public.

Cette famille qui au commencement s'étoit peu à peu enrichie par le commerce, ſe trouvoit dans quelque conſidération dès le tems que la Nobleſſe gouvernoit, puiſqu'on voit que par ſon crédit, elle s'étoit pouſſée juſqu'à prendre parti dans les querelles des Grands. Cependant elle étoit demeurée ſans ſe diſtinguer beaucoup juſqu'à l'an 1378., que Silveſtre de Médicis fut élevé à la ſuprême Dignité de Gonfalonier; & c'eſt à ſon génie, à ſa prudence & à ſa hardieſſe, que cette famille doit le premier fondement de ſa grandeur.

Il étoit fin, courageux & politique; & la mauvaiſe adminiſtration de la République lui ayant dès-lors

fors inſpiré des vûës ambitieuſes, il rechercha la faveur du Peuple, le protégea ouvertement contre quelques familles principales qui avoient renfermé le Gouvernement entre peu de perſonnes, & leur oppoſant une puiſſante faction, la diſcorde qui avoit autrefois partagé & ruiné la Nobleſſe, mit le divorce & la confuſion entre ceux qui l'avoient exterminée.

Cette diviſion qui fut l'ouvrage de la ruſe & de l'ambition de Silveſtre, n'eut pas d'abord un ſuccès avantageux à ſa famille, puiſque peu de tems après les troubles qu'il excita, ſes ennemis ayant pendant plus de vingt ans repris l'autorité, les principaux Médicis furent ou bannis ou exclus du Gouvernement.

Cependant ils avoient toujours l'adreſſe de ménager & d'entretenir cette faveur de la Populace que Silveſtre avoit acquiſe, & redoublant leur induſtrie pour amaſſer de grands tréſors, enfin Jean de Médicis au commencement du ſiécle ſuivant, ayant joint à une richeſſe immenſe un génie doux & adroit, s'inſinua peu à peu dans l'eſprit de ceux qui gouvernoient, & les ſecourant & les prévenant même dans leurs beſoins, il ſut ſi bien les gagner, qu'il engagea ceux-mêmes qui avoient été les plus grands ennemis de ſa famille, à faire le pas imprudent de conſentir qu'il fût élevé à la même dignité dont Silveſtre s'étoit ſi heureuſement ſervi.

Le Peuple en fit éclater une joye qui faillit à le perdre, en le rendant tout d'un coup ſuſpect; mais ſon adreſſe & ſon argent le garantirent du péril; & comme il avoit des qualitez fort au-deſſus de celles de Silveſtre, il fonda bien plus ſolidement que lui la fortune inébranlable de ſa Maiſon.

Il laiſſa pour héritier de ſes richeſſes prodigieuſes, de ſa libéralité & de cette faveur du Peuple, le Grand Côme de Médicis ſon Fils, qui ſans contredit fut le plus prudent, le plus opulent

& le plus magnifique homme de condition privée qui ait jamais été dans le monde.

La fortune favorisa tellement son commerce, qu'il y avoit peu de Prince qui approchassent de son opulence, & il sut s'en servir avec tant de bonheur & d'adresse, qu'après avoir essuyé à quarante ans un terrible péril pour sa vie, & enfin un banniſſement que l'envie de ses ennemis lui procura, il retourna au bout d'un an plus grand & plus glorieux qu'il n'étoit sorti, & vécut pendant trente-quatre ans l'unique Arbitre de la République, mourut dans le comble de la félicité, & mérita par ses grandes actions & par les services signalez qu'il rendit à la République, que le Peuple fît graver sur sa tombe le superbe titre de *Pere de la Patrie.*

Il laissa sa puissance si solidement établie, que, quoique Pierre de Médicis son Fils fût d'un corps très-débile, & réduit par la goute à n'avoir plus sur la fin de ses jours que l'unique liberté de la langue, le respect qu'on avoit pour la mémoire de son Pere, le soutint jusqu'à la mort dans la même autorité.

Pierre mourut à cinquante-trois ans, & laissa pour héritier de sa grandeur & de ses trésors Laurent & Julien de Médicis ses deux Fils dans la premiere fleur de leur jeunesse, & avec une faveur si universelle du Peuple déja accoutumé à regarder les Médicis comme ses Maîtres, qu'appuyez de Thomas Soderini, qui pour lors avoit le plus grand crédit, ils reçurent dans une Assemblée publique les mêmes respects & les mêmes acclamations que s'ils avoient été les véritables Princes de la République; le Peuple ayant juré d'un côté qu'il les adoptoit pour ses Fils, & ces jeunes Citoyens de l'autre qu'ils acceptoient le Peuple pour Pere.

Ils méritoient sans doute l'un & l'autre cette faveur

faveur extraordinaire, puiſqu'en effet il étoit difficile de trouver deux Jeunes-hommes d'une plus grande eſpérance, & qui euſſent plus de vertus & moins de vices.

La rent n'avoit pas vingt ans lorſque ſon Pere mourut ; & Julien étoit de deux ans plus jeune. Ils étoient non ſeulement l'un & l'autre très-bien faits, mais extrêmement adroits dans tous les exercices qui peuvent rendre les Princes accomplis. Leur eſprit étoit d'une vaſte étenduë, & les ſoins qu'on avoit employez à les inſtruire, leur avoient donné une capacité peu commune à des perſonnes d'un caractere ſi éminent. Mais ce qui les rendoit encore plus recommandables, c'eſt qu'ils poſſédoient tous deux au plus haut degré la libéralité & la magnificence, qui étoient les deux vertus particulieres de leur Maiſon. Pour ce qui eſt de leur génie, le caractere en étoit différent, puiſque Laurent étoit plus vif, plus ambitieux & plus hardi dans ſes entrepriſes ; & Julien plus doux, plus modéré & plus ſenſible aux plaiſirs de l'amour.

La tranquillité avec laquelle ils gouvernoient preſqu'abſolument la République, fut quelques années ſans être troublée, quoiqu'ils ne manquaſſent pas d'ennemis, qui jaloux d'une grandeur qui paroiſſoit exceſſive, auroient deſiré, ou par amour pour la liberté de leur Patrie, ou par envie, pouvoir y donner atteinte ; mais leur puiſſance avoit pris de trop profondes racines, & prévaloit avec tant de ſupériorité, qu'on ne pouvoit plus faire des efforts inutiles pour les choquer ouvertement.

Entre pluſieurs familles puiſſantes qui ne ſouffroient qu'avec un chagrin mortel leur autorité, celle des Pazzi étoit ſans contredit la plus conſidérable en richeſſes, en crédit, en nombre de perſonnes, & en alliances. Le Grand Côme qui les redoutoit, avoit eſſayé de les attacher à la fortune de ſa

Maiſon, en donnant pour Femme au Chef de celle des Pazzi une Fille de ſon Fils. Mais il devoit ſavoir qu'entre les Grands les mariages ſont de foibles chaînes pour unir des cœurs que diviſent l'ambition & la jalouſie d'Etat.

L'un & l'autre de ces motifs n'auroient pas néanmoins pouſſé les Pazzi à la funeſte entrepriſe qui devoit ruiner l'une des deux Maiſons, ſi l'amour n'eût ajouté la violence de ſon feu aux offenſes particulieres qui acheverent de les jetter dans le précipice.

Jaques Chef de la Maiſon des Pazzi, que le Peuple pour ſon mérite & pour ſes ſervices avoit honoré du titre de Chevalier, n'avoit point d'enfans; mais de ſes deux Freres, il avoit ſept Neveux, dont Guillaume aîné de tous avoit épouſé Blanche de Médicis, Sœur de Laurent & de Julien. Jean avoit épouſé l'Héritiere & Fille unique du Comte Jean Boromée; mais entre les autres il y en avoit un qu'on nommoit le Seigneur Franciſque, homme d'eſprit, bien fait de ſa perſonne, vif & agréable dans la converſation, impatient ſur l'offenſe, hardi juſqu'à la témérité, capable de tout oſer, & qui ne manquoit pas de jugement pour conduire les plus grandes entrepriſes; & avec toutes ces qualitez, il avoit un cœur fort tendre à l'amour.

Il s'étoit jetté dans le commerce de la Banque que les plus nobles familles de l'Italie exercent ſans ſcrupule, & les grandes ſommes qu'il faiſoit rouler dans Rome, l'avoient engagé d'y établir ſa principale réſidence.

Il y avoit lié une amitié très-particuliere avec le Comte Hiérôme Prince de Fourli, Fils naturel du Pape Sixte IV., qui d'une très-baſſe naiſſance & de ſimple Cordelier, s'étoit par ſon génie & par ſon rare mérite élevé juſqu'au ſouverain Pontificat, & qui aimant tendrement deux Fils dont il cachoit la véritable naiſſance ſous un nom plus hon-

honnête, avoit fait l'un de Cordelier Cardinal Patron, & l'autre Prince de Fourli sous le titre de Comte, & lui avoit fait épouser Dona Catharina Fille naturelle du Duc de Milan.

Comme ce Pape étoit un Grand-Homme d'Etat & d'entreprise, & que depuis qu'il étoit sur le Trone, il s'étoit montré perpétuel ennemi des Florentins, & particulierement de la Maison de Médicis, cette étroite amitié du Comte de Fourli avec Francisque parut suspect à ceux qui gouvernoient la République; de-sorte que sans l'avertir, ni lui donner le tems de régler les affaires de son négoce, on l'obligea de quitter Rome, & de se rendre incessamment à Florence.

Il y trouva les Magistrats animez de ce que le Pape avoit contre leur intention donné l'Archevêché de Pise à un Salviati, ennemi déclaré des Médicis; & d'autre côté, toute la famille des Pazzi irritée contre les Médicis, non seulement parce qu'on les éloignoit entierement de la part qui sembloit leur être dûe dans le Gouvernement de l'Etat, mais parce que le Comte Jean Boromée étant mort, au lieu que tous ses biens devoient infailliblement tomber à sa Fille unique Femme de Jean de Pazzi, les Médicis jugeant que de si grands biens rendroient trop puissante une famille qui leur faisoit ombrage, appuyoient de leur crédit secret le Comte Charles Boromée, qui sous le titre de Neveu avoit envahi presque tous les fiefs de cette succession, & par une injustice manifeste avoient fait passer une loi nouvelle qui autorisoit cette usurpation

Ils ne pouvoient cependant former que des plaintes inutiles contre une violence qui les opprimoit, & toutes leurs forces réunies n'étoient pas capables de donner dans le Conseil la moindre secousse à la puissance de leurs ennemis, qui étoient appuyez de la faveur universelle du Peuple, & qui maîtres

de tous les ſuffrages, donnoient le mouvement ſelon leur volonté à toutes les réſolutions qui ſe prenoient.

La ſageſſe & la modération de Jaques Chef de la famille des Pazzi, étoit un frein qui retenoit l'impétuoſité du reſſentiment de ſes Neveux ; & lorſqu'ils s'efforçoient par leurs plaintes de l'animer à quelque réſolution violente, il ne leur répondoit autre choſe, ſinon que ſi, lorſqu'on ſe trouve embarqué dans un vaiſſeau, & qu'on eſt battu d'une tempête qui menace du naufrage, les plaintes contre les vents & contre la mer ſont inutiles, qu'il faut recourir à la prudence, caler les voiles, prêter le flanc au choc des vagues, perdre ſans regret une partie de ſes marchandiſes pour ſauver l'autre avec ſa vie, & attendre avec patience le calme qui dépend du Ciel.

Mais ſi ces offenſes ne purent les déterminer à la vengeance qu'ils deſiroient, une paſſion qui agit avec plus de puiſſance ſur les cœurs, acheva ce que l'ambition & l'intérêt avoient commencé, & l'amour l'emporta ſur la prudence, comme la prudence l'avoit d'abord emporté ſur la haine.

La diſſimulation eſt ſi naturelle aux Italiens, qu'on ne doit pas être ſurpris ſi malgré les traverſes perpétuelles que les Médicis donnoient ſous main aux Pazzi pour leur fermer tous les chemins à l'élévation, & malgré la haine mortelle que ceux-ci avoient conçue contre ces Maîtres de la République, ces deux familles, ſous l'ombre de leur alliance, vivoient dans les apparences d'une étroite amitié, & ſi elles ne manquoient à pas un des dehors qui pouvoient faire croire au public qu'elles étoient dans la plus parfaite union du monde.

Franciſque lui-même qui ſe trouvoit de même âge que Julien, & avec la même pente aux plaiſirs, avoit affecté, dès qu'il fut de retour à Florence,

rence, de se lier avec lui d'une maniere fort étroite; & n'imputant qu'à la circonspection timide des Magistrats, la peine qu'on lui avoit faite de quitter Rome, il s'insinua si bien dans toutes les parties de divertissement du jeune Médicis, qu'il en devint presqu'inséparable.

Laurent de Médicis avoit épousé comme son Pere une Fille de l'illustre Maison des Ursins; c'est un mariage qui s'étoit fait avant la mort de Pierre, qui se voyant au-dessus de toutes les familles de Florence, voulut lui donner une alliance étrangere pour se tirer du pair des autres Citoyens. Il en avoit depuis quelque tems un Fils qu'il voulut faire batiser, & le fit avec une magnificence Royale, dont la pompe superbe fut augmentée par un tournois, dans lequel on vit paroître avec tout l'éclat possible tout ce qu'il y avoit de jeune, de galant & de bien fait à Florence.

Clarice des Ursins, Femme de Laurent, & qu'on appelloit publiquement la Princesse, y parut vêtue en Junon pour y distribuer le prix, & sa présence ayant fait donner à tout le beau sexe de Florence la liberté d'y assister, les galeries qui environnoient la place où se devoient faire les courses & les combats, étoient remplies de tout ce que la Toscane avoit de plus belles femmes & de plus aimables filles.

Mais l'on peut dire que l'élite des charmes étoit dans la superbe loge de la Princesse, & l'on ne pouvoit jetter l'œil sur une vingtaine de filles qu'elle avoit choisies pour l'accompagner, & qui représentoient toutes les Divinitez de l'Antiquité, qu'on ne prit cet endroit pour les Cieux ouverts, & que tandis que les yeux étoient ravis, l'esprit ne demeurât en balance sur tant de beautez qui avoient chacune leur mérite particulier.

Mais le cœur fit à l'égard de Julien & de Francisque, une décision que les yeux & l'esprit auxoient

roient eu peine à faire. Tous deux entrerent à cheval à la tête de leurs quadrilles, & des deux bouts de la lice s'étant approchez au petit pas pour rendre à la Princeſſe le reſpect qui lui étoit dû, ils jetterent tout à la fois les yeux ſur la belle & jeune Camille de la Maiſon des Cafarels, & furent en même tems frappez des traits qui partirent des plus beaux yeux qu'ils euſſent jamais vûs.

Dès qu'ils furent retournez à leur poſte, & que Mancini & Altoviti qui commandoient les deux autres quadrilles, eurent fait la même manœuvre, les courſes commencerent, & le feu que venoient de concevoir les deux principaux Chefs, animant le deſir qu'ils avoient d'attacher ſur eux les regards de Camille, donna une nouvelle ardeur à leur courage; de-ſorte que, comme ils étoient l'un & l'autre extrêmement adroits, ils reſterent bien-tôt les ſeuls à diſputer le prix. Il fut long-tems balancé; & peut-être que leur émulation auroit laiſſé l'avantage incertain, ſi la fortune qui veut être de toutes les parties, n'eût fait faire au cheval du jeune Médicis un faux pas qui rompit ſes meſures dans le moment qu'il joignoit ſon Rival pour rompre avec lui la derniere lance. Ainſi Franciſque n'ayant point été touché, porta ſa lance juſte, frappa Julien dans l'eſtomac, & l'étendit avec ſon cheval ſur le ſable; mais en achevant ſa carriere, comme il reconnut qu'il ne devoit ſa victoire qu'au hazard, il ne voulut point que cette courſe fût comptée, & la faveur des Juges qui panchoit pour Julien, y applaudiſſoit, lorſque ce Rival remonté, & qui vaincu par cet accident, eût été bien marri de l'être encore par la généroſité de ſon ennemi, vint le joindre, & le conduiſit lui-même à la Princeſſe pour recevoir le prix de ſa victoire.

Il le reçut avec le reſpect qu'il devoit; mais toute

toute son attention étoit à Camille : il la regardoit d'un œil qui sembloit lui rendre graces de ce qu'il devoit un si heureux succès à l'ardeur dont elle l'avoit animé ; & Julien qui ne sentoit pas une moindre passion, portoit sur elle des regards pleins de feu, & par la rougeur de son visage, faisoit paroître une espéce de honte de l'injure qu'il avoit reçue de la fortune aux yeux de sa Maîtresse.

Tous deux remarquerent dans les yeux de Camille, & sur son teint, une certaine émotion qui n'étoit apparemment que l'effet de sa pudeur & de sa modestie, mais que l'un & l'autre auroit bien voulu pouvoir attribuer aux impressions d'une passion réciproque. Ils se retirerent donc plus amoureux qu'ils n'étoient entrez, & tous deux se préparerent à chercher les occasions de se déclarer dès le même soir à la faveur du bal qui devoit se donner chez la Princesse.

Camille paroissoit fort peu dans le monde ; ainsi ni l'un ni l'autre ne l'avoit jamais vûe. Mais, quoiqu'elle fût d'une famille très-considérable dans Florence, elle n'étoit, ni pour Julien, ni même pour Francisque, un parti convenable à leurs intérêts.

La mauvaise conduite & l'exil de son Pere qui avoit toujours pris un parti contraire aux Médicis, avoit ruiné de fond en comble sa Maison, & elle ne possédoit au monde que les bonnes graces de Clarice, & ce que ses libéralitez lui fournissoient pour la faire subsister dans un état conforme à sa naissance. Ainsi, comme ils étoient l'un & l'autre dans le courant des plaisirs de la jeunesse, ils ne penserent dans ce premier moment à l'aimer que dans des vûës conformes à la pente qu'ils avoient aux divertissemens ; & ayant appris l'état malheureux de sa fortune domestique, ils se flaterent d'en pouvoir faire sur ce pied leur conquête.

Le

Le jeune Médicis se préparoit le soir pour se rendre au bal, lorsque Laurent son Frere le manda pour être présent à un Conseil qu'il tenoit en secret avec cinq ou six des Principaux de l'Etat, sur des lettres importantes qu'on venoit de recevoir de Naples, & qui donnoient avis d'une surprise dont le Roi menaçoit Pise, ou quelque autre des places maritimes de la République ; & comme on jugea qu'il étoit nécessaire que Julien partît sur le champ pour se rendre à Pise avec un des Commissaires de guerre, ce premier obstacle lui fit laisser à son Rival un champ libre pour le prévenir.

En effet Francisque s'étant rendu au bal, avec tout ce qu'il avoit pu ajouter d'ornemens à sa bonne mine, rehaussée du plaisir de la victoire qu'il avoit remportée, il ne tarda pas long-tems à prendre Camille, & lui fit aisément comprendre par ses regards & par quelques mots que la Dame entrecoupoit, qu'il avoit des choses à lui dire bien plus importantes que ce qu'elle entendoit.

Camille étoit d'une beauté éblouissante, blonde, & très-bien faite : elle n'avoit que dix-huit ans, & son esprit étoit fin, mêlant beaucoup d'enjoûment à une grande douceur ; mais elle avoit une ambition démesurée, & autant que le mauvais état de sa famille sembloit s'opposer à l'orgueil de sa naissance, autant son adroite Gouvernante lui avoit jusques-là fait comprendre qu'elle devoit s'appliquer à trouver par son industrie quelque parti qui lui fît raison des outrages de la fortune. Ainsi prête à toujours agir par le principe intéressé de son établissement, elle avoit résolu de se faire un point fixe de défendre son cœur contre l'amour, & de se servir des apparances de cette passion autant qu'elles pourroient contribuer au but qu'elle se proposoit.

Dans

Dans cette disposition, & sachant que Franciſque joignoit à une naissance illustre de très-grands biens, elle reçut ses premieres avances d'une maniere qui le persuada qu'elle ne fuiroit pas l'occasion de l'écouter.

Il s'attacha donc à la chercher; & comme à chaque moment le monde grossissoit, la confusion que l'affluence apporta dans la sale, quelque vaste qu'elle fût, lui fournit bien-tôt le moyen de joindre Camille dans un endroit moins observé. Il prévoyoit bien qu'il ne pourroit pas y rester longtems sans être interrompu; & voulant ménager les momens, si-tôt qu'elle eut entamé le discours en le félicitant sur la victoire qu'il avoit remportée: Belle Camille, lui dit-il, si rien n'a pu résister à ma bonne fortune, je la dois au feu que vous m'avez inspiré, & je n'ai vaincu que parce que vous veniez de me vaincre.

Si vous n'aviez point eu d'autres armes pour combattre que le feu que je suis capable d'inspirer, répondit Camille, vous n'auriez pas fait tous les prodiges qui ont forcé Florence à vous juger le plus adroit Cavalier de l'Italie; mais ne pensez pas que je sois assez vaine pour me flater d'avoir eu la part que vous dites que j'ai eue à votre victoire.

Vous l'avez toute entiere, reprit Franciſque, & plût au Ciel qu'il me fût aussi aisé de vous persuader la passion que vous avez fait naître dans mon cœur, qu'il me seroit facile de vaincre tous mes Rivaux sous les auspices de cet amour.

Je suis persuadée, dit Camille, qu'il y a peu de Dames dans Florence qui ne fussent fort aises d'avoir fait naître une véritable passion dans le cœur d'un Cavalier si accompli; mais dans la disproportion que la fortune a mise entre nous, permettez-moi de ne point croire que vous puissiez concevoir

cevoir pour Camille des ſentimens qui ne ſont réſervez qu'aux principaux partis de l'Etat.

Comme elle diſoit ces paroles, & que Franciſque ſe préparoit à lui répondre, ils furent interrompus par le jeune Mancini qui vint la prendre pour danſer; & comme elle avoit tiré la déclaration qu'elle deſiroit, ſa politique adroite crut qu'il étoit à propos de laiſſer ſon Amant ſur ces avances, afin de l'enflammer davantage: & ainſi autant qu'il s'efforça de trouver les occaſions de la rejoindre, autant employa-t-elle de ruſes pour l'éviter, ſans qu'il pût s'appercevoir de ſon deſſein; au contraire elle avoit l'adreſſe de ménager de tems en tems quelques regards qui puſſent lui faire croire qu'elle auroit été bien-aiſe de renouer cet entretien.

Le bal s'acheva ſans qu'il pût ſatisfaire l'impatience de ſes mouvemens; & s'étant retiré chez lui, l'opinion qu'il eut d'avoir inſpiré à Camille quelque ſenſibilité, redoubla ſon amour: il repaſſa ſur-tout ce qu'elle lui avoit dit, & ne trouva rien qui ne flatât ſon idée de l'eſpérance d'être aimé; mais en même tems il conçut bien que ſa naiſſance lui donnoit trop d'orgueil pour répondre à ſa paſſion dans d'autres vûës que celles du mariage. Ainſi après avoir fait différentes réflexions, il ſe la repréſenta avec tant de mérite, & ſe forma une ſi grande idée de félicité dans ſa poſſeſſion, que ſon amour l'emportant ſur toute ſorte d'intérêt, il ſe détermina à la rechercher dans la vûë du mariage, ne doutant point qu'elle ne conſentit avec plaiſir à un avantage qui étoit beaucoup au-deſſus de tout ce qu'elle pouvoit prétendre.

Le jour parut avant qu'il eût achevé ſes réflexions; & ſentant que l'agitation de ſon cœur ne lui permettoit pas de prendre du repos, il ſe

fit

fit porter dans le délicieux jardin de ce Palais superbe que Luc Pitti avoit fait bâtir dans le torrent de sa fortune, & que sa disgrace réduisoit alors en promenade publique.

Comme il cherchoit les endroits les plus solitaires pour y rêver avec plus de tranquillité, après plusieurs tours il entra dans une maniere de grotte que l'art avoit formée avec tant d'industrie qu'il sembloit qu'elle fût le seul ouvrage de la nature. Une infinité de grosses roches, couvertes de mousse, & qui paroissoient entassées les unes sur les autres sans ordre ni symmétrie, donnoient à son entrée un air sauvage : le milieu étoit occupé par un bassin de figure irréguliere, bordé de tuf, où se rendoient quantité de fontaines qui sortoient d'entre des pierres brutes, & qui tombant avec bruit sur d'autres semblables, y formoient un nombre prodigieux de petites cascades : la voute étoit toute de pierres de ponce, entrelassées avec le tuf ; & de grands lits de gazon ne sembloient être nez dans les enfoncemens obscurs que pour inviter ceux qui s'y retireroient, à s'abandonner au sommeil que provoquoit le gazouillement des eaux.

Franciſque qui se trouvoit las de la fatigue du tournois, & de celle de la nuit qu'il avoit passée sans repos, voulut se jetter sur le lit dont il se trouvoit le plus proche ; mais il ne se fut pas plutôt avancé dans cette intention, que sur un autre plus éloigné & plus enfoncé, il apperçut une fille qui dormoit profondément, & s'en étant doucement approché, un petit jour sombre qui se communiquoit par un soupirail, lui fit reconnoître que c'étoit Camille.

C'étoit elle en effet, elle n'étoit sortie du Palais Médicis qu'à la pointe du jour ; & comme elle étoit prête de monter en litiere avec la Monna sa nourrice qui lui servoit de Gouvernante, & qui l'étoit venue rejoindre pour l'accompagner à son re-

retour, un inconnu l'aborda, & ſans lui rien dire, lui mit un billet entre les mains, & diſparut.

Comme elle avoit perdu jeune ceux qui lui avoient donné la vie, elle logeoit chez une Tante qui ne la conſioit qu'à ſa Gouvernante, mais qui n'avoit pu la refuſer à la Princeſſe pour la ſuivre dans la fête publique qu'elle donnoit. Elle avoit aſſez éprouvé le zele & la diſcrétion de ſa nourrice pour n'avoir aucun ſecret pour elle; ainſi dans le peu d'entretien qu'elles avoient eu enſemble, elle l'avoit inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé entre elle & Franciſque.

Elles crurent d'abord l'une & l'autre que ce billet venoit de lui, & qu'il n'étoit que pour ſe plaindre de ce qu'il n'avoit pu la rejoindre au bal: elle l'ouvrit donc, & le lut; mais elle y trouva toute autre choſe, & ce qu'elle y lut l'ayant embaraſſée, elle propoſa à ſa Gouvernante d'aller faire un tour de promenade au jardin de Piti avant que de rentrer chez ſa Tante. Monna qui étoit bien-aiſe de l'entretenir en liberté ſur les premiers pas d'une avanture qu'elle voyoit naître, y conſentit. Après qu'elles ſe furent promenées quelque tems, elles étoient entrées dans cette grotte, où le ſommeil ayant ſurpris Camille, ſa nourrice pour la laiſſer repoſer avec plus de tranquillité, étoit ſortie, & ſe promenoit dans un petit bois touſu qui joignoit la grotte.

Elle étoit couchée ſur le gazon, la tête ſur une maniere de couſſin que Monna lui avoit fait de ſa mante & de ſon voile pliez: ſa main gauche étoit appuyée ſur ſon eſtomac; & ſon bras droit qui pendoit nonchalemment à côté du lit, donnoit par cette contrainte plus d'air à une gorge plus blanche que l'albâtre.

Franciſque ſurpris & charmé d'un ſpectacle ſi doux, ſe trouvoit fort irréſolu. Troubler ſon ſommeil pour jouïr d'un entretien qu'il n'avoit pu con-

continuer, c'étoit une indiscrétion trop incivile ; mais attendre son reveil pour lui parler, c'étoit vouloir en perdre l'occasion, puisque n'y ayant pas d'apparence qu'elle fût venue seule dans ce jardin, il étoit impossible qu'il restât long-tems avec elle sans qu'on vînt le surprendre.

Il balançoit donc sur le parti qu'il prendroit, lorsqu'il apperçut à terre immédiatement au-dessous de sa main, ce billet qu'elle avoit reçu, & qui apparemment lui étoit échapé dans le moment qu'elle s'étoit assoupie. Cette vûë le détermina, & poussé par une curiosité jalouse, il ramassa le billet, sortit de la grotte, & pour le lire entra dans le petit bois.

Mais il n'avoit pas fait dix pas qu'il trouva la Monna, qui ne croyant pas qu'il fût entré dans la grotte, puisqu'elle ne voyoit point paroître Camille, prit la résolution soudaine de l'amuser pour l'empêcher d'y aller. Elle avoit su la déclaration qu'il avoit faite de son amour, & quelles étoient les vûës de Camille pour arriver si elle pouvoit à un mariage avantageux ; mais sur le billet qu'elle avoit reçu, toutes deux avoient jugé qu'il étoit à propos d'en éclaircir le mystere, avant que de prendre avec Francisque de plus grands engagemens.

La Monna étoit une de ces grosses femmes, grande & de bonne mine : elle avoit trente-huit ans, & son teint & les restes de sa beauté avoient plus de fraîcheur que son âge ne sembloit le devoir permettre. C'étoit un esprit adroit & fin, & son dessein étoit en l'amusant d'essayer si elle pourroit pénétrer ses véritables sentimens pour Camille.

Francisque qui ne connoissoit point la Monna, quoiqu'il en fût connu, & qui avoit en tête de lire le billet qu'il avoit surpris, voulut éviter & passer outre ; mais il ne put empêcher qu'elle ne l'arrêtât. Pour un Cavalier aussi galant que vous êtes,

êtes, lui dit-elle, vous mépriſez bien une Dame qui a peut-être à vous dire des choſes plus importantes que vous ne penſiez.

Ce début d'une inconnue qui avoit un air aſſez intrigant, porta Franciſque à un jugement peu avantageux, & par une réponſe courte & bruſque il tâcha de s'en débaraſſer; mais voyant qu'elle le ſuivoit à vûë & de près, & qu'ainſi il ne pouvoit trouver la liberté de ſatisfaire ſa curioſité, ni de retourner à la grotte où ſon cœur le rappelloit, il ſe tourna tout d'un coup vers elle, & lui dit: Eh bien, Madame, qu'avez-vous à me dire? dépêchez-vous, & me laiſſez en liberté.

Vous ne ſavez donc pas, lui dit-elle, que je ſuis la plus habile femme du monde à juger de la bonne ou de la mauvaiſe fortune des hommes, non ſeulement ſur les lignes de leurs mains, mais au premier coup-d'œil que je jette ſur leur front, & pour vous montrer combien je ſuis habile, ne m'avouerez-vous pas que vous êtes dans les premieres agitations d'une violente paſſion qui ne fait que preſque de naître? Oui, je lis ſur votre front une inquiétude terrible; mais ſi vous voulez que je vous en diſe davantage, il ne faut que vous aſſeoir avec moi ſur ce banc de marbre, & je vous apprendrai des choſes qui ne vous ſeront pas inutiles pour le ſuccès de votre amour.

Franciſque qui n'aimoit & n'avoit déclaré ſon amour que depuis quelques heures, étoit bien éloigné de s'imaginer que qui que ce ſoit au monde en pût rien ſavoir. Il avoit, comme la plupart des Italiens, la foibleſſe de conſulter avidement tous ceux qui ſe piquent de prédire l'avenir, & il ſe trouvoit pour la fortune & pour l'amour dans une ſituation qui pouvoit encore augmenter cette curioſité; mais celle de voir le billet tombé des mains de Camille le preſſoit davantage. Ainſi pour ſe dégager d'elle entierement, il lui dit que d'au-

d'autres ſoins l'empêchoient de l'écouter, & que ſi elle pénétroit ſi bien les replis du cœur, elle devoit voir que la curioſité qu'il auroit pu avoir en d'autres tems, ne pouvoit dans ce moment l'obliger de lui confier ſon ſecret. J'en ſerai néanmoins malgré vous la confidente, lui repliqua-t-elle, & ſi vous ne voulez pas m'expliquer la cauſe de votre inquiétude, je vais moi-même vous la dire.

Dans le tems qu'elle l'amuſoit de la ſorte, Camille éveillée, & dans une grande émotion de ne point trouver ſon billet, ſortit de la grotte, & de l'entrée appella de toute l'étenduë de ſa voix la Monna. Elle courut; & Franciſque qui la ſuivit, ne fut pas moins ſurpris de découvrir que celle qui venoit de lui parler, accompagnoit Camille, que Camille fut étonnée de voir Franciſque dans un lieu où elle ne l'attendoit point.

Sa préſence lui fit diſſimuler ſon inquiétude, de crainte qu'il n'en pénétrât la cauſe. Et Franciſque, quoique chagrin de n'avoir pu trouver un moment pour lire ce billet qu'il ſerra, & d'avoir manqué l'occaſion de s'expliquer avec Camille en liberté, ne laiſſa pas de l'aborder avec un air enjoué; & pour détourner l'idée qu'elle pouvoit avoir qu'il eût entré dans la grotte & ſurpris ſa lettre, il lui demanda par quelle avanture elle ſe trouvoit à la promenade, lorſque la fatigue du bal devoit lui faire chercher du repos.

Elle lui répondit avec plus de circonſpection qu'il n'en attendoit, après ce qu'elle lui avoit dit au bal; mais, comme il pouvoit attribuer cette réſerve à la préſence de la Monna, ſon amour n'en fut point allarmé. Il voulut tenter de l'engager dans une converſation plus particuliere, & dont ce petit bois leur offroit la commodité; mais elle lui dit que ſes momens étant réglez, il étoit impoſſible qu'elle reſtât plus long-tems, & le pria même de s'abſtenir de lui donner la main juſqu'à

ſa litiere, de crainte que ceux qui pourroient le voir avec elle, n'imputaſſent malicieuſement à un rendez-vous prémédité ce qui n'étoit que l'effet d'un hazard innocent.

Il ſe contenta donc de lui donner, autant que la préſence de ſa Gouvernante pouvoit le permettre, toutes les marques poſſibles d'une paſſion ſincere; & l'ayant conduite de l'œil, il s'enfonça dans le petit bois pour déplier ce billet qu'il avoit tant d'impatience de lire.

Il conſidéra d'abord avec attention le cachet, ſur lequel il vit un petit amour qui tenoit un foudre dans ſa main avec ces paroles, *anche i ſcogli*, pour dire qu'il ſavoit briſer les cœurs quand même ils ſeroient auſſi durs que les Rochers; & l'ayant enſuite ouvert, il y trouva ces paroles d'une écriture qui lui étoit inconnue:

Vous voir & vous aimer, divine Camille, ce ſont deux choſes inſéparables. Je vous ai vûe; mais vos yeux n'ont jamais fait naître une paſſion ſi tendre que celle que j'ai conçue pour vous. La fortune qui depuis cet heureux moment s'eſt plu à me perſécuter, vient encore de m'ôter la liberté de vous ouvrir mon cœur; mais mon impatience qui ne peut ſouffrir cet outrage, le fait voler vers vous dans le moment qu'on m'en éloigne. Souffrez donc que le plus paſſionné de tous les hommes vous apprenne ſon amour, juſqu'à ce qu'il puiſſe lui-même vous apprendre le nom d'un Amant que vous ne trouverez pas indigne de vous ſervir.

Franciſque connut par ce billet qu'il avoit un Rival; mais quelque chagrin qu'il en eût, il modéra ſon émotion, en voyant que Camille, bien loin d'avoir aucune correſpondance avec lui, ne ſavoit pas même qui c'étoit. Il le relut pour en démêler le caractere; mais il étoit ſi bien déguiſé, que, quoique ſa banque eût fait paſſer par ſes mains

des

des billets de tout ce qu'il y avoit de riche Nobleſſe Florentine, il lui fut impoſſibe d'en reconnoître la main. Son idée qui couroit par-tout, ne put imaginer qui pouvoit entreprendre de lui diſputer un cœur ſur lequel il ſe perſuadoit avoir déja fait quelque progrès, & ne regardant aucun parti dans l'Etat, ſur lequel il ne s'aſſurât de l'emporter, il ne penſoit à rien moins qu'à celui qui l'avoit écrit.

C'étoit le jeune Médicis qui n'étant ſorti du Conſeil que ſur la fin de la nuit, & ſe voyant forcé de partir en diligence pour ſe rendre à Piſe, avoit pris le moment qu'on préparoit ſes chevaux pour écrire ce billet dont il chargea un de ſes Eſtafiers qui le rendit à Camille au ſortir de chez la Princeſſe; & comme Franciſque ignoroit ce voyage, & croyoit que Julien n'avoit manqué au bal que pour ſe repoſer de la fatigue du tournois, ſon imagination ne pouvoit aller à ſe figurer que ce billet fût de lui.

Il réſolut donc d'appliquer ſes ſoins à la découverte de ce Rival; & la premiere choſe qu'il crut néceſſaire, ce fut de ne rien épargner pour mettre la Monna dans ſes intérêts, ſans laquelle il voyoit bien qu'il ſeroit fort difficile d'aborder Camille.

Tandis qu'il faiſoit ces raiſonnemens, Camille & ſa Gouvernante étoient en litiere, & la premiere fit part à l'autre de l'inquiétude où la mettoit la perte de ſon billet, l'aſſurant qu'elle le tenoit dans le moment qu'elle s'étoit aſſoupie; mais, comme elles ne croyoient point que Franciſque fût entré dans la grotte, elles conclurent qu'il falloit qu'étant tombé de ſes mains, un vent l'eût fait rouler dans un endroit ſi obſcur, qu'elle n'avoit pu le trouver; & cette penſée diminua ſon inquiétude. Mais leur peine fut de pouvoir deviner de qui venoit cette lettre. Camille diſoit à ſa Nourrice qu'elle

avoit bien remarqué que toutes les deux fois que le jeune Médicis avoit paru aux pieds de la loge de la Princeſſe, il avoit moins d'attention à ſa Sœur, qu'à jetter ſur elle des yeux pleins de feu; qu'elle en avoit reſſenti une émotion qui l'avoit engagée à prendre part à ſa courſe, & à déſirer qu'il emportât le prix que ſon adreſſe méritoit; qu'elle avoit même conçu du chagrin de l'accident qui avoit empêché le ſuccès des vœux qu'elle faiſoit en ſa faveur; mais qu'il y avoit une ſi prodigieuſe diſproportion d'un des Maîtres de la République à une Fille réduite dans l'état auquel elle ſe trouvoit, qu'il ne falloit pas s'imaginer que ce billet vînt de lui.

Il ne vous ſeroit pas avantageux, ma Fille, reprit la Monna, que ce billet fût du jeune Médicis. Dans l'état où la fortune a réduit votre Nobleſſe, vous avez beſoin d'un Epoux, non pas d'un Amant. De jeunes Ambitieux qui ſont Maîtres de l'Etat, & qui n'ont plus qu'un pas à faire pour en uſurper l'autorité ſouveraine, ne s'abaiſſeront pas à une alliance qui ne peut apporter ni bien ni appui pour leurs projets, eux qui par un mépris de leurs Concitoyens qu'ils regardent déja comme des Sujets, ſe ſont deux fois alliez à la puiſſante Maiſon des Urſins. Un Amant de cette qualité ne ſerviroit qu'à vous amuſer, & qu'à faire obſtacle à l'établiſſement que vous pouvez attendre du côté de Franciſque. Je ſuis même chagrine de voir déja dans votre cœur un certain panchant pour Julien qui me fait craindre qu'un amour naiſſant ne ſe cache ſous le voile de l'eſtime, & cette maniere dont vous parlez de ſes regards pleins de feu, & de la part que vous preniez au ſuccès de ſes courſes, me fait trembler pour vos véritables intérêts, s'il ſe rencontre que ce jeune Ambitieux ait conçu pour vous une paſſion qui ne vous pourroit être que très-dangereuſe.

J'ai trop bien profité, reprit Camille, des leçons

çons que vous m'avez toujours données, pour craindre que j'aie la foibleſſe de ſacrifier un intérêt néceſſaire à une paſſion frivole : on ne peut pas empêcher la pente d'un cœur ; mais la prudence peut bien empêcher que cette pente ne nous jette dans le précipice.

Ah ma Fille ! dit la Monna, quand le torrent nous entraîne, on a bien de la peine à réſiſter à ſon impétuoſité ! Le charme de l'amour nous aveugle, & il eſt ſi ſubtil & ſi violent, que ſouvent nous ſommes dans le fond du gouffre avant que nous nous ſoyions apperçus que nous y tombons. Avouez-le franchement, n'eſt-il pas vrai que le jeune Médicis ne vous eſt pas indifférent?

J'avoue, repliqua Camille, que mon cœur ſeroit diſpoſé à prendre pour lui plutôt que pour tout autre des ſentimens plus tendres que ceux de la ſimple eſtime ; mais croyez, ma chere Monna, que votre ſage conduite ſera toujours maîtreſſe de mes inclinations, & que vous ne me verrez jamais faire que ce que vous approuverez pour mon établiſſement. Quand je vous parle de la ſorte, reprit la Nourrice, ne penſez pas que je prétende forcer vos inclinations en faveur de Franciſque : il eſt riche, il a de la naiſſance & du mérite ; mais la famille des Pazzi eſt ſuſpecte au Gouvernement, & peut-être que ſon alliance ſeroit pour vous une fortune moins ſolide que d'autres qui ſont plus liez à celle des Médicis. Ainſi, mon avis eſt que nous écoutions tout, ſans entrer avec Franciſque dans des engagemens qui faſſent obſtacle à un meilleur parti.

Cet entretien les conduiſit juſqu'au logis de la Tante, où Camille ſe mit au lit pour donner le reſte du jour à un repos dont elle avoit beſoin. Mais Franciſque, après avoir employé ſa promenade à ſes réflexions, & le reſte de la journée à former différens projets, ne fut pas plutôt le lendemain debout, que ſachant bien qu'il étoit impoſſi-

ble d'aborder chez la Tante que par une correſpondance avec la Monna, il ſe réſolut d'écrire ce billet à cette Gouvernante:

N'imputez point à mon incivilité, mais au malheur que j'avois de ne vous pas connoître, ce qui ſe paſſa hier entre nous. Il n'étoit pas difficile à celle qui a le cœur de Camille entre les mains, de lire ſur mon front l'inquiétude qui me dévoroit. Vous m'avez dit que vous ſeriez malgré moi la confidente de mon ſecret, je le mets avec plaiſir entre vos mains, & c'eſt de votre unique appui que j'attens mon bonheur. Comme vous vous piquez de dire parfaitement la bonne ou la mauvaiſe fortune, accordez à ma curioſité de vouloir bien me dire ce ſoir la mienne ſur les dix heures à la petite porte de votre jardin, & penſez que c'eſt uniquement de vos bons offices que dépendent la vie & le repos de

FRANCISQUE.

Il chargea de ce billet une femme qui le rendit ſur le midi à la Monna; elle avoit ordre de lui remettre en même tems un diamant conſidérable. La Monna prit le billet, & refuſa le diamant, & par un mot de lettre manda qu'elle ſeroit où l'on deſiroit; mais que le moyen d'écarter ſes bonnes volontez, c'étoit de la croire capable d'aucun intérêt.

Si la facilité du rendez-vous accepté rejouït Franciſque en faiſant naître dans ſon cœur un mouvement d'eſpérance, le refus de ſon diamant lui donna du chagrin; & comme les Italiens ſont rafinez & pénétrans dans leur politique, il crut qu'une nourrice ſi facile à préter l'oreille, & ſi circonſpecte à ouvrir la main, ne pouvoit manquer d'avoir des vûës de réſerve dans le bon office qu'elle ſe propoſoit de lui rendre. Mais cette idée ne le détourna point de ſa route, & il ſe prépara d'entrer dès le ſoir en négociation avec la Monna, pour l'engager abſolument dans ſes intérêts.

Si

Si Franciſque étoit à Florence dans ce mouvement, le jeune Médicis n'étoit pas à Piſe dans de moindres inquiétudes. Il y arriva en peu d'heures; & après y avoir employé le reſte du jour & une partie du lendemain à établir les ordres dont il étoit chargé, il y laiſſa le Commiſſaire de la guerre pour les exécuter; & dès qu'il eut ſatisfait à tous ſes devoirs, il ſe rendit ſur ſes relais à Florence un peu devant le coucher du ſoleil, informa ſon Frere & le Conſeil de ce qu'il avoit fait, & débaraſſé de ce ſoin public, il ſe fut à peine donné un moment de repos, qu'il tourna toutes ſes penſées à Camille.

Il ſut qu'elle avoit eu ſon billet, & l'agitation que lui donnoient les premieres ardeurs de ſa paſſion, ne lui permit pas de paſſer la nuit ſans donner quelque eſſor à ſon amour. Ce n'eſt pas qu'il ſe flatât de pouvoir, ni aborder Camille, ni lui parler, ni même la voir; mais, comme les Amans ſe repaiſſent ſouvent de chimeres, il s'imaginoit du plaiſir de pouvoir au moins ſe ſentir proche de l'endroit qui renfermoit ce tréſor. Ainſi ſuivi de quelques eſtafiers, il monta en chaiſe, & prit la route du logis de la Tante de Camille.

Cependant Franciſque alloit à ſon rendez-vous; & la Monna, après avoir informé Camille de la démarche qu'elle alloit faire, ne vit pas plutôt la Tante retirée, qu'elle deſcendit avec la Niéce dans le jardin, & s'y étant promenée fort peu de tems, elle ouït le ſignal, laiſſa Camille ſous un berceau, & ayant ouvert ſans bruit la petite porte du jardin qu'elle laiſſa un peu entr'ouverte, elle joignit Franciſque, & tous deux pour s'entretenir avec plus de commodité, entrerent ſous un portique qui n'en étoit qu'à cent pas.

Cependant le jeune Médicis, après avoir laiſſé ſa chaiſe & ſes eſtafiers à quelques pas du logis de Camille, fit une ronde aux environs, & trouvant la porte du jardin ouverte, il y entra, & ne s'y

fut pas plutôt gliſſé, qu'à la ſombre clarté de la lune, il vit une fille qui ſe promenoit ſous un berceau. Il ne s'imaginoit pas que ce fût Camille; mais voulant tout tenter, & pour découvrir qui ce pouvoit être, il ſe coula doucement dans l'ombre. Mais, dès qu'il fut vis-à-vis, il reconnut que c'étoit elle, & qu'elle étoit ſeule.

Quelle ſurpriſe agréable, mais quel trouble, & quelle agitation de cœur! Son amour tout à la fois impatient & timide, ne ſavoit à quoi ſe déterminer: il n'étoit pas aſſez imprudent pour manquer une occaſion que la fortune lui préſentoit ſi favorablement; mais il balançoit ſur la maniere dont il devoit l'aborder, lorſqu'elle vint dans l'obſcurité s'aſſeoir à deux pas de lui ſur un banc.

A peine y fut-elle qu'il ſe jetta à ſes pieds, & d'une voix baſſe & tremblante lui dit en lui prenant les mains: Ne craignez rien, divine Camille, c'eſt l'heureux Julien de Médicis, c'eſt ce même Amant qui .... A cette action & à ces mots, Camille ſurpriſe, effrayée & toute éperdue, reſta preſque immobile à force d'étonnement. Elle ſe trouvoit d'un côté preſque ſous les fenêtres de la chambre de ſa Tante qui pouvoit n'être point endormie; & de l'autre Monna étoit avec Franciſque. Ainſi entre tous ces embaras n'oſant faire de bruit: Que faites-vous, Seigneur? lui dit-elle tout bas en l'interrompant. Où allez-vous, & comprenez-vous à quoi vous m'expoſez, & à quoi vous vous expoſez vous-même? Retirez-vous, ou je ſuis perdue.

Il n'eſt point de péril auquel je ne ſois prêt d'expoſer ma tête, dit Julien, pour faire connoître à la belle Camille à quel point je l'adore. Je vous fis hier dans un mot de lettre un crayon de mon amour, parce que la fortune m'avoit fait perdre l'occaſion de vous ouvrir mon cœur; mais, puiſque cette même fortune répare ſon outrage, ſouf-

ſouffrez, aimable Camille, ſouffrez que j'en profite, & que je vous diſe que, comme Florence n'a rien qui ne ſoit au-deſſous de votre mérite & de votre beauté, elle n'a rien auſſi qui ne ſoit au-deſſous de mon amour.

J'ai vû votre lettre, reprit Camille; mais ne penſez pas, Seigneur, que j'aie aſſez de préſomption pour me croire capable d'inſpirer un amour tel que vous me l'expliquez, & que j'aie aſſez peu d'eſtime de vous pour imaginer que vous ſoyez capable vous-même d'expoſer ma réputation à des atteintes dangereuſes. Retirez-vous donc, Seigneur, puiſque je ſerois perdue ſi ma Gouvernante qui va me rejoindre, vous trouvoit ici.

Si mon obéïſſance peut paſſer dans votre cœur pour une preuve de mon amour, reprit Julien, je me ſacrifierai moi-même à ce que vous exigez. Mais, Madame, ſouffrez que j'emporte du moins la ſatisfaction de ſavoir que la témérité de ma paſſion ne vous a point offenſée, & que je puis vous aimer ſans vous déplaire.

Seigneur, lui répondit Camille, ne ſuffit-il pas que votre nom ait forcé ma ſurpriſe au ménagement que j'ai. Retirez-vous, je vous en conjure, & n'augmentez point le trouble que vous jettez dans mon eſprit; chaque moment redouble mon inquiétude, ſortez.

Julien qui connoiſſoit à quel péril ſon amour expoſoit Camille, ne voulut pas prolonger ſa peine. Il prit congé d'elle avec des tranſports qui ne ſe peuvent exprimer, & au travers deſquels il vit bien qu'il ne lui étoit pas indifférent; & enfin ayant pris, malgré une réſiſtance qui fut vaincue, un baiſer innocent ſur ſa main, il ſe retira ſans bruit, & ſe gliſſa, comme il avoit fait, dans l'ombre pour regagner la porte. Mais dans le moment qu'il y portoit la main pour la tirer, la Monna rentra bruſquement, donna de la tête contre la ſienne,

& croyant que ce fût Camille: Je vous demande pardon, dit-elle en refermant doucement la porte, je ne vois rien. Notre homme eſt parti, mais un peu moins content qu'il n'eſpéroit.

En diſant ces mots, elle ſe tourna, & malgré l'obſcurité ayant reconnu qu'elle parloit à un homme, & croyant que ce fût un des domeſtiques de Franciſque qui eût entré dans le jardin, elle rouvrit la porte, & lui dit: Courez, votre Maître eſt déja loin. La ſurpriſe de ce diſcours cauſa tout à la fois dans le cœur du jeune Médicis un prompt mouvement de jalouſie, & une ſecrette indignation qui lui fit demander avec un ton aigri, qui étoit ſon Maître.

La Monna le regardant alors avec plus d'attention, vit ſon erreur, le reconnut à ſa voix & à ſon air; & ne pouvant concevoir par quelle avanture elle voyoit chez Camille l'homme qu'elle y auroit le moins imaginé, elle demeura dans un étonnement qui lui ôta la parole.

Mais, comme elle étoit auſſi prudente qu'adroite, & une femme qui ſavoit admirablement bien prendre ſon parti ſur le champ: Vous n'eûtes jamais de maître, lui dit-elle. Mais, Seigneur, nous ſommes ſi peu utiles à votre fortune, que je ſerois aveugle ſi je doutois que ce ne fût le ſeul amour qui vous amène ici; cependant, ſi vous conſidérez Camille, vous devez réfléchir à quoi vous l'expoſez. Songez, Seigneur, qu'elle eſt confiée à ma conduite, & que j'ai pour vous tous les reſpects & les ménagemens qui ſont dûs à votre qualité; ainſi retirez-vous ſans bruit.

J'ai trop de reſpect pour Camille, dit Julien, & je ſerois au deſeſpoir de lui cauſer le moindre chagrin; je ne ſors que pour lui obéir. Mais vous ne me refuſerez pas de me dire qui eſt l'homme à qui vous venez de parler?

Vous m'eſtimeriez trop peu, dit la Monna, ſi j'étois

j'étois capable de vous le dire : il suffit que c'est un homme qui ne peut faire ombrage à Julien de Médicis. Croyez-moi sur ma parole ; & lorsqu'il sera tems de m'expliquer davantage, je le ferai avec plaisir.

Julien qui ne vouloit rien faire qui pût chagriner Camille, ni sa Gouvernante, & qui desiroit au contraire profiter de cette occasion pour la mettre dans ses intérêts, lui dit : Je sors, le lieu & le tems sont peu propres aux éclaircissemens ; mais vous me promettez du moins que demain je pourrai vous entretenir : mille prétextes peuvent vous donner occasion de venir chez moi, & à moi celle de vous recevoir dans mon cabinet. Adieu, soyez mon amie sincere, ajouta-t-il en lui serrant la main, & vous verrez de quoi je suis capable. Il sortit en même-tems, & ayant rejoint sa chaise & ses domestiques qu'il avoit laissez à l'écart, il se fit reporter au Palais Médicis.

La Monna chagrine & embarassée de ce contre-tems, fut rejoindre Camille, & toutes deux étant remontées dans leur chambre, & s'y étant enfermées, se rendirent un compte réciproque de leurs avantures. La Gouvernante apprit à Camille, que Francisque paroissoit être dans toutes les dispositions qu'on pouvoit desirer ; qu'il n'avoit point d'autre but que de l'épouser, & qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'engager à lui procurer dans la grotte de Piti une entrevûë pour lui expliquer ses sentimens ; mais qu'elle n'avoit pas jugé à propos de le lui promettre avant que d'avoir approfondi le secret du billet reçu ; & que tout ce qu'il avoit pu obtenir d'elle, ce qu'il pouvoit écrire & s'assurer qu'elle feroit passer ses lettres.

Elle ajouta que Francisque lui avoit ensuite avoué qu'il étoit entré dans la grotte tandis qu'elle y étoit endormie, & que c'étoit lui qui avoit pris le billet ; qu'il n'avoit pu refuser ce larcin à

ſon inquiétude jalouſe, & que l'ayant preſſée de lui dire qui étoit ce Rival, elle lui avoit juré qu'elle l'ignoroit, & promis de le lui apprendre lorſqu'elle l'auroit découvert, ſi la confidence qu'il en deſiroit, ne pouvoit avoir de mauvaiſes ſuites.

Camille ſatisfaite de la conduite de la Monna, lui apprit que le billet inconnu étoit de Julien, & lui expliqua enſuite tout le ſecret entretien qu'ils avoient eu en ſon abſence.

La Monna l'ayant écoutée avec patience : Vous aimez, lui dit-elle, beaucoup plus que vous ne penſez, & le panchant de votre cœur va vous embarquer plus avant que je ne le voudrois. J'avoue qu'il eſt peu de mérites qui approchent de celui du jeune Médicis : il a eu le ſecret d'unir une extrême prudence à une grande jeuneſſe ; ſa douceur engageante ajoute à ſa bonne mine & à la délicateſſe de ſa beauté, des charmes contre leſquels ſes ennemis mêmes ont peine à ſe défendre : il eſt brave, libéral, généreux & ſage ; & ſi Florence avoit à choiſir un Maître, je ne ſais ſi les ſuffrages publics ne le préféreroient point à ſon aîné, tout Grand-Homme d'Etat qu'il ſoit ; mais plus il a de mérite, de fortune & d'élévation, plus je redoute pour vous un engagement qui ne pourra produire que des atteintes fâcheuſes à votre vertu.

Non, non, répondit Camille, ne croyez pas que je ſois jamais aſſez foible pour écouter ſon amour ſous d'autres conditions que ſous celles qui peuvent mettre ma réputation hors de toutes atteintes. Le ſang dont je ſors, me donne trop d'orgueil. Je connois tout le prix de ſes grandes qualitez, je ſais juſqu'où la fortune éleve ſes eſpérances, & juſqu'à quel point elle m'abaiſſe ; mais s'il n'eſt pas mon Epoux, toute mon eſtime, & toute la place qu'il auroit dans mon cœur, ne me feront jamais faire une démarche indigne de ma Nobleſſe.

Eh bien, soyez ferme dans cette résolution, dit la Monna, & laissez-moi gouverner le reste.

Sur cette conclusion, elles se mirent au lit, tandis que Julien qui n'avoit alors dans son amour que des vûës de plaisir & d'amusement, se flatoit d'avoir déja fait sur le cœur de Camille un progrès au-delà de ses espérances; & sur tout ce qu'on lui avoit dit, & qu'il expliquoit avantageusement, il comptoit de s'en voir bien-tôt le possesseur par l'entremise de la Gouvernante, résolu de ne rien épargner pour la gagner absolument.

Il ne doutoit point qu'il n'eût un Rival; mais dans son raisonnement il se disoit, ou que c'étoit un parti proportionné à la fortune de Camille, qui agissoit dans des vûës qui ne faisoient point d'ombrages à sa passion, ou que si c'étoit un Amant qui eût un but pareil au sien, il ne lui seroit pas difficile de l'emporter sur lui par tous les avantages qui aident les conquêtes amoureuses.

Il s'endormit sur cette réflexion; & dès qu'il fut éveillé, avant que de se donner à la foule publique des jeunes Courtisans qui venoient à son lever, il entra dans son cabinet, & ne doutant pas que la Monnane vînt le trouver, il écrivit une lettre, la cacheta, & la mit sur sa table pour l'en charger après qu'il l'auroit entretenue.

Il rentra ensuite dans sa chambre, & s'habilla environné de la jeune Noblesse qui formoit sa Cour. Franciſque qui entroit plus que pas un autre dans ses divertissemens, y manquoit peu. Julien qui se plaisoit à l'enjoûment de sa conversation, avoit pour lui une familiarité distinguée, & malgré les intérêts politiques qui divisoient leurs Maisons, il est certain que bien loin de le haïr, souvent il n'étoit point d'accord avec son Frere sur les traverses qu'il lui suscitoit.

Le bruit qui s'étoit répandu des desseins du Roi de Naples, ayant servi de matiere à tout ce qui fut dit

dit tandis qu'il s'habilloit, ſi-tôt qu'il le fut, il voulut montrer à quelques-uns de ſes plus particuliers amis un nouveau plan de Piſe qu'il avoit rapporté, & étant entré avec eux dans ſon cabinet, tandis qu'il faiſoit comprendre à Strozzi, Altoviti & quelques autres, les raiſons des nouvelles fortifications qu'on avoit faites à cette place, Franciſque qui étoit entré avec eux, ayant apperçu ſur la table un billet, jetta l'œil ſur le cachet, & reconnut que c'étoit le même amour armé d'un foudre & la même déviſe que celle du billet qu'il avoit trouvé dans la grotte. Il fut extrêmement tenté de hazarder de le prendre; mais ſa prudence réfléchiſſant ſur l'éclat qui en pourroit arriver, l'emporta ſur ce premier mouvement, & content d'avoir découvert par ce hazard qui étoit le Rival qui cauſoit ſon inquiétude, il réſolut de s'appliquer avec plus de ſoin à étudier toutes ſes démarches, à précipiter ſon mariage avec Camille, pour prévenir les ſuites dangereuſes d'un amour qui n'avoit encore, à ce qu'il croyoit, aucun engagement.

Julien après avoir ſatisfait la curioſité de ſes amis, les congédia tous, & reſta ſeul dans ſon cabinet. Comme les Italiens ſont extrêmement circonſpects pour ne point expoſer les femmes à la vûë des hommes, il y avoit dans le Palais des Médicis, à chaque appartement, de petits eſcaliers par leſquels les Dames étoient introduites, pour ne ſe point rencontrer avec les hommes qui abordoient par le grand.

Franciſque fut donc à peine au bas du grand eſcalier, qu'il vit de loin la Monna ſortir d'une chaiſe au pied du petit, par lequel elle fut conduite à l'appartement du jeune Médicis.

Quoique tous les jours il pût naître à toutes ſortes de perſonnes, des affaires qui les engageoient à des relations avec l'un ou l'autre des Médicis, cepen-

cependant la conjoncture du billet trouvé, & du billet préparé, ſuffit pour fonder le mouvement jaloux dont Franciſque fut frappé. Il ne douta point que la Monna ne vînt dans le deſſein de lier une intrigue amoureuſe, & qu'elle ne dût être indubitablement chargée du billet qu'il venoit de voir.

Cette penſée dans ſon premier tranſport le portoit à ſouhaiter de pouvoir imaginer quelque moyen pour ſurprendre ce billet. La nuit auroit pu lui en fournir; mais le jour étoit un obſtacle à toute ſorte de violences. Il reprima donc ce deſir; & jugeant qu'il lui étoit plus avantageux de diſſimuler pour pénétrer les ſecrets de ſon Rival, il ſe contenta de ſe poſter dans un endroit d'où il pût l'obſerver lorſqu'elle ſortiroit, & voir enſuite dans ſes entretiens quelle ſeroit ſa ſincérité.

La Monna eut une longue converſation avec le jeune Médicis On ne peut pas expliquer une paſſion avec plus de vivacité qu'il exprima la ſienne; les careſſes qu'il lui fit, furent inconcevables, ſes promeſſes immenſes; & afin qu'elle ne pût douter de leur effet, il lui préſenta un magnifique filet de perles pour Camille, & pour elle un préſent proportionné. Mais, comme il ne lui parloit que ſur le pied d'un Amant qui cherche un attachement qui ne lui ôte point ſa liberté, non ſeulement elle refuſa l'un & l'autre, mais elle lui éleva la nobleſſe & la vertu de Camille à un point ſi haut, qu'il ſe trouva auſſi éloigné de ſes vûës qu'il avoit cru en être proche.

Tout ce qu'elle lui dit, roula d'abord ſur les ſentimens de la parfaite eſtime qui étoit dûe à ſon mérite, & de celle que Camille en avoit particulierement conçue: elle lui parla enſuite des diſpoſitions qu'elle avoit elle-même à le ſervir; mais en même tems elle ne laiſſa pas échaper un mot qui ne fût d'une Gouvernante zélée, ſage, ſévere & incorruptible.

Elle

Elle lui dit que Camille étoit recherchée par un homme d'un parti considérable ; qu'après l'illustre Maison de Médicis, il pouvoit non seulement aller de pair, mais l'emporter sur tout ce qui étoit dans Florence ; que c'étoit avec cet homme qu'elle venoit de parler lorsqu'elle le rencontra ; que, comme il se présentoit dans des vûës permises, & qu'elle jugeoit cette recherche avantageuse, elle n'avoit point hésité de prêter son entremise pour la conduire à une heureuse fin; & qu'en cet état elle avoit cru devoir le venir trouver pour lui donner cette marque de son zéle & de son respect, mais en même tems pour le prier, comme elle faisoit, instamment d'étouffer une passion qui n'aboutiroit à rien, & dont les mouvemens qui feroient éclat, pourroient devenir un obstacle à la fortune & à l'établissement de Camille.

Le jeune Médicis surpris d'apprendre ce que lui disoit la Monna, & ne pouvant blâmer dans son cœur les sentimens qu'elle lui témoignoit, la pressa de vouloir lui nommer celui qui prétendoit épouser Camille. Je vous ai déja dit, Seigneur, lui répondit-elle, que je serois indigne de votre estime si j'étois capable de cette indiscrétion ; quelque vertu que vous ayez, vous êtes un Rival, & un Rival trop redoutable. N'exigez donc point de ma prudence la découverte d'un secret qu'elle ne peut trahir; mais croyez qu'après vous, Florence n'a rien de plus digne de Camille que celui dont je vous parle.

Julien sentoit son cœur agité de différens mouvemens; mais, soit qu'il doutât des paroles de la Monna, soit que flaté de sa fortune & de son mérite, il espérât qu'un peu de persévérance & beaucoup d'amour feroient avec le tems d'autres impressions sur son esprit, soit enfin qu'il crût que Camille seroit moins inébranlable que sa Gouvernante,

nante, il continua de parler de l'ardeur excessive de son amour, mais sans y rien mêler qui pût faire attendre aucun engagement de la nature qu'elle le desiroit. Il la pria seulement de rendre à Camille le billet qu'il avoit préparé, & de lui conserver ses bonnes intentions. Il fit de nouveaux efforts pour l'engager à prendre ses présens; mais elle lui dit que cette proposition réïterée marquoit moins d'estime pour Camille, qu'elle n'en méritoit. Ainsi elle les refusa avec la même fermété, & se chargeant de porter & de rendre fidélement sa lettre, elle prit congé de lui, & en partant lui dit: Seigneur, lorsqu'on peut être heureux, & qu'on ne l'est pas, il ne faut se plaindre que de soi-même.

La Monna peu satisfaite de sa visite, jugea par cet entretien que le jeune Médicis n'avoit pas des intentions convenables aux véritables intérêts de Camille, & sortit du cabinet dans la résolution de ne lui permettre auprès d'elle aucun accès, & de favoriser entierement les desseins de Francisque, de maniere néanmoins qu'elle fût toujours en état de prendre toute sorte de partis. Francisque la vit rentrer dans sa chaise; mais dans le dessein qu'il avoit de dissimuler ce qu'il savoit pour en mieux développer le mystere, il ne se montra point, & s'étant retiré chez lui, il écrivit ce billet à Camille:

Monna vous aura sans doute fait connoître quelles marques je prétens vous donner de ma passion, elle m'a flaté de quelque espoir; mais je ne sais, aimable Camille, quels funestes pressentimens le viennent troubler. Plus on soupire après un bien, plus l'ombre des moindres obstacles en fait appréhender la perte; je tremble que chaque moment n'en fasse naître. Assurez donc mon bonheur par l'aveu d'un amour qui n'a rien d'égal, & accordez à mon impatience un moment pour vous expliquer à vous-même tout ce que j'ai à vous dire. On

me

me cache qui eſt mon Rival, il peut me ſurpaſſer en quelque choſe; mais tel qu'il ſoit, il ne ſurpaſſera jamais en reſpect & en amour

FRANCISQUE.

Il envoya ce billet à la Monna, avec un autre par lequel il la prioit de lui tenir parole, & de le rendre à ſon adreſſe. Cependant cette ruſée Gouvernante étoit de retour auprès de Camille; & après lui avoir fait le recit de l'entretien qu'elle avoit eu avec le jeune Médicis, elle lui dit que les vûës de cet Amant n'étant pas droites, elle devoit arracher entierement de ſon cœur toute l'inclination qu'elle auroit pu concevoir pour ſon mérite, & que ſon intérêt & ſa fortune demandoient qu'elle ſe déterminât en faveur de Franciſque, dont il ne falloit pas échaper l'occaſion.

Camille n'avoit point encore juſques-là reſſenti tout le poids de l'amour qu'elle avoit pour le jeune Médicis; mais, lorſqu'elle ouït ce cruel arrêt de ſa Gouvernante, ſon feu prenant force par la violence qu'on vouloit lui faire, la jetta tout d'un coup dans un abattement qui ſurprit la Monna: elle la vit porter à terre un regard languiſſant, une rougeur ſoudaine lui monta ſur le viſage, & un profond ſoupir fut le témoin du trouble dont elle étoit agitée.

Sa Nourrice qui l'aimoit tendrement, n'eut pas de peine à pénétrer la cauſe d'un effet ſi ſoudain: elle l'embraſſa; & n'ayant pu retenir quelques larmes: Je vois, lui dit-elle, ma chere Fille, je vois tout ce que vous ſouffrez; votre cœur eſt auſſi bleſſé que je l'appréhendois: vous aimez véritablement le jeune Médicis; je vous plains de la violence que je vous fais. Mais, où eſt cette force que vous promettiez?

Ah chere Monna! dit alors Camille en l'embraſſant

ſant auſſi, ſi mon cœur n'étoit pas entre vos mains, j'eſſayerois de vous cacher ma foibleſſe. Hélas ! tant que j'ai cru qu'il m'étoit permis d'aimer Julien, j'étois dans les plus fortes réſolutions du monde de me rendre la maîtreſſe de ma paſſion ; mais dans le moment que vous avez prononcé que je ne devois plus l'aimer, elle s'eſt aigrie, elle s'eſt révoltée, & je me ſens mille fois plus foible & plus amoureuſe que je ne m'imaginois l'être.

J'avois, dit la Monna, une lettre à vous rendre de ſa part; mais, comme je dois chercher tout ce qui peut ralentir votre paſſion, je n'oſe dans l'état où je vous vois, donner ce qui ne pourroit ſervir qu'à l'augmenter.

Ah cruelle Monna ! dit alors Camille, quoi ! vous voudriez m'affliger juſqu'à me priver de cette conſolation dans le tourment dont vous m'accablez ? Non, non, donnez-la moi, je vous en conjure.

La Monna n'y pouvoit conſentir; mais Camille redoubla de maniere ſes empreſſemens, qu'enfin ne pouvant plus réſiſter, elle lui abandonna la lettre du jeune Médicis, qu'elle ouvrit, & y trouva ces paroles :

Qu'eſt devenu ce moment heureux que la fortune m'avoit donné ? qu'il a paſſé vite ! & que l'obéiſſance que mon amour vous a rendue, m'a coûté cher ! Le hazard m'avoit mis à vos pieds, pourquoi, belle Camille, me refuſâtes-vous le tems de vous expliquer tout mon amour ? Hélas ! je vous avois à peine ouvert mon cœur, que vos ordres cruels me forcerent à me ſéparer de vous. Cet inſtant fortuné eſt-il paſſé pour jamais ? & ne me ſera-t-il plus permis de vous dire à vous-même que toute mon ambition ſe renferme à vous plaire, & à mériter que vous penſiez à moi ? Y avez-vous penſé un ſeul moment, tandis que je ſuis dévoré d'un feu que je ne puis vous exprimer ? Tous les ſoins publics

blics ne dérobent pas un inſtant à ma paſſion ; puis-je eſpérer qu'elle ne vous ſera pas indifférente ? Oui, je me flate que la tendreſſe de mon amour touchera votre cœur, & vous êtes trop juſte pour n'être pas ſenſible à ce que ſouffre pour vous

J. DE MEDICIS.

La Monna avoit bien raiſon de craindre que cette lettre n'augmentât la violence de la paſſion de Camille. Ce qu'elle avoit prévû, arriva ; & les pleurs qu'elle vit couler de ſes yeux, lui marquerent aſſez combien ce qu'elle venoit de lire, l'avoit vivement touchée. Elle ne put s'empêcher d'en être elle-même émûe ; & voyant que ſa douleur l'avoit jettée dans un ſilence ſombre, elle l'embraſſa une ſeconde fois avec tendreſſe, & lui dit : Modérez votre affliction, ma chere Fille, je vais redoubler mes efforts pour amener cet Amant au point que je ſouhaite ; donnez ſeulement à mon induſtrie le tems d'agir : vous l'aimez ; & s'il vous aime véritablement, il ne ſera pas aſſez lâche pour vous livrer à un Rival inférieur.

Ces paroles appaiſerent une partie du trouble de Camille, & remirent le calme ſur ſon viſage : elle ſerra Monna entre ſes bras, & lui avoua que ſa vie & ſon repos dépendoient du ſuccès de l'amour qu'elle avoit conçu pour un homme ſi digne d'être aimé.

Ce fut dans ce moment qu'on lui apporta la lettre de Franciſque, & elle ne pouvoit pas arriver dans une plus malheureuſe conjoncture pour les deſſeins de cet Amant. Camille ne ſe réſolut à la lire, que parce qu'elle ne vouloit pas chagriner ſa Gouvernante, & que cette adroite femme lui fit comprendre que les choſes pouvoient tourner de maniere que ſes intérêts l'auroient obligée à prendre ce parti.

La

La Monna ne voulut point que Camille fît réponſe, ni à l'un, ni à l'autre, & ſe chargea d'y ſatisfaire elle-même de bouche ſuivant qu'elle le jugeroit néceſſaire, & ſelon le but qu'elle s'étoit propoſé, qui étoit de faire comprendre au jeune Médicis, que, quoique Camille eût pour lui toute l'eſtime dûe à ſon mérite, la néceſſité de ſon établiſſement la ſacrifieroit à un autre; & à Franciſque qu'elle ménageoit ſes intérêts auprès de Camille, & qu'elle travailloit à ôter de ſon eſprit un panchant qui faiſoit obſtacle à ſes deſirs.

Ce fut ſur ce pied qu'elle les entretint quelque-tems, pendant lequel ils écrivoient l'un & l'autre tous les jours à Camille, & s'enflammoient de plus en plus par le refus ſévere que la Monna leur faiſoit de la laiſſer voir.

Franciſque ſavoit bien que Julien étoit ſon Rival; mais perſuadé que les intérêts ambitieux de la Maiſon de Médicis ne pouvoient pas permettre qu'il penſât à une alliance ſi fort au-deſſous de leur fortune, il craignoit moins ce Rival qu'un autre dont le parti eût été plus proportionné à l'état de Camille. Ainſi il continua toujours de diſſimuler ce qu'il avoit découvert; & la Monna ne s'en ouvroit point à lui, parce qu'elle s'imaginoit qu'il ne le ſavoit pas.

Julien de ſon côté flaté du panchant que la Monna lui diſoit que Camille avoit pour lui, & ne croyant pas que le parti qui ſe préſentoit pour elle, fût d'un ſi grand poids, ou s'imaginant peut-être que c'étoit une ruſe de la Gouvernante pour l'animer davantage, eſpéroit que ſans l'épouſer, le tems le conduiroit au ſuccès qu'il ſouhaitoit. Mais toutes ces politiques myſtérieuſes qui ne pouvoient pas long-tems durer dans la violence de tant de paſſions, furent tout d'un coup déconcertées par un incident inopiné.

La famille qui, après les Médicis, avoit le plus de

de part au Gouvernement, étoit celle des Soderins ; & Thomas qui avoit ſi utilement ſervi Laurent & Julien après la mort de leur Pere, avoit de ſon Fils une petite Fille âgée de ſeize ans, belle, & qui devoit être l'unique héritiere des richeſſes immenſes que ſa fortune avoit ajoutées à ſes autres biens.

Laurent vouloit marier ſon Frere ; mais craignant que lui chercher un parti dans quelque illuſtre Maiſon étrangere, comme il avoit fait lui-même, ce ne fût affecter trop de mépris pour les Florentins, & rendre ſon ambition trop ſuſpecte, il forma le deſſein de donner cette Fille à Julien, & ayant ſecrettement conclu ce mariage avec Thomas, ſans en avoir auparavant communiqué avec ſon Frere, de crainte qu'au milieu de ſes plaiſirs, il ne laiſſât échaper quelque choſe qui en portât l'idée aux oreilles des Pazzi, il en fit une eſpéce d'affaire d'Etat, & propoſa la choſe en plein Conſeil.

Elle y fut univerſellement applaudie ; mais Laurent ne fut pas moins ſurpris que tout le Conſeil, lorſqu'il vit que ſon Frere, bien loin d'y répondre avec l'ardeur & la ſatisfaction qu'on attendoit, l'écouta froidement, & dit que juſqu'alors il n'avoit point encore pris la réſolution de ſe marier, & que quand il la prendroit, il déclareroit à ſon Frere ſes intentions.

Cependant le bruit de ce mariage, comme conclut & indubitable, ſe répandit dès le même jour dans Florence, & fut porté juſqu'à Camille. Toute ſa vertu ne put empêcher l'éclat de ſa douleur : elle tomba évanouïe entre les bras de la Monna ; & cette Gouvernante qui par ce coup imprévû voyoit échouer toutes ſes idées, & avorter ſon induſtrie, ne put s'empêcher d'en demeurer interdite. Mais ſon eſprit & ſa prudence reprenant bien-tôt le deſſus, elle eſſaya de conſoler Camille, & de la raffer-

raffermir contre ce coup de foudre qui la terraſſoit.

Ou Julien, dit-elle, eſt le plus perfide & le plus lâche de tous les hommes, & c'eſt ce que je ne puis croire, ou les choſes ne ſont point comme on les dit. Je veux par moi-même m'informer de la vérité, & le voir. Chargez-moi d'un mot de lettre ſous prétexte de le complimenter ſur ſon mariage, & laiſſez-moi conduire le reſte.

Le jeune Médicis n'avoit point reſſenti ſi fortement les atteintes de ſon amour que dans le moment que ſon Frere lui propoſa le mariage de la jeune Soderini; tous les charmes de Camille vinrent en même tems ſe préſenter à ſon idée, & lui en firent concevoir la perte comme le plus grand de tous les maux. Ce fut cette penſée ſoudaine qui le porta à la réponſe qu'il fit; & quoiqu'il n'eût aucune intention d'épouſer Camille, cependant en ſortant du Conſeil, plein de trouble & d'incertitude, la ſeule choſe qu'il avoit en vûë, & à laquelle il ſe déterminoit, c'étoit de ne rien vouloir de tout ce qui le pouvoit éloigner de l'eſpérance de la poſſéder.

Il fut à peine de retour dans ſon cabinet, que ſon Frere qui naturellement étoit vif & prompt, vint le trouver, & lui appuya de toutes les raiſons imaginables les avantages & la néceſſité de conclure au plutôt cette alliance, lui remontra les conſéquences dangereuſes d'un mépris qui pourroit outrer les Soderins; que ce ſeroit leur faire croire que ce refus auroit été concerté pour les jouer plus adroitement; & que pour s'en reſſentir, ils ne manqueroient peut-être pas de donner cette riche héritiere à quelqu'un de la Maiſon des Pazzi, & de groſſir par cette union le nombre des ennemis puiſſans qui envioient leur fortune.

Mais toutes ces raiſons étoient trop foibles contre une paſſion qui s'étoit rendue la maîtreſſe abſolue

ſolue du cœur de Julien : il ne pouvoit ſe réſoudre à un lien incompatible avec l'attache qu'il avoit pour Camille ; & tout ce que Laurent put tirer de lui, ce fut une réponſe vague qui n'aboutiſſoit qu'à de longs délais pour ſe déterminer.

Il y avoit quelque tems que ſon Frere l'avoit laiſſé dans toute la liberté qu'il pouvoit ſouhaiter, pour réfléchir à loiſir ſur cette conjoncture, lorſqu'on l'avertit que la Monna demandoit à le voir. Il la fit introduire dans ſon petit cabinet ſecret, où ſe voyant ſeule, elle lui dit que Camille ayant appris par le bruit public le mariage avantageux qu'il étoit ſur le point de faire, elle l'avoit chargé de l'en féliciter ; & de lui rendre une lettre qu'en même tems elle lui préſenta. Julien la prit, l'ouvrit, & y lut ces mots :

Votre fortune, Seigneur, eſt à un point qu'il ne vous peut rien arriver que le public ne s'y intéreſſe ; & comme votre félicité ſera toujours celle de l'Etat, je ne m'étonne point de la joye univerſelle qu'on témoigne du mariage avantageux qui vous eſt deſtiné. Je ne crois pas que vous ignoriez, Seigneur, combien je dois être ſenſible à tout ce qui vous touche, par l'eſtime particuliere que j'ai conçue pour vos vertus ; ainſi quelque choſe qu'il m'en doive peut-être coûter, ſoyez perſuadé que je prens à votre bonheur, & plus que perſonne du monde, toute la part qu'y peut prendre

CAMILLE.

Le jeune Médicis relut trois fois ce billet ; & ſe tournant enſuite vers Monna qui étoit attachée à l'examiner : Camille, lui dit-il, a raiſon de prendre plus de part que qui que ce ſoit à la propoſition qu'on m'a faite d'un mariage, puiſqu'elle eſt la ſeule au monde qui ait part au refus que j'en ai fait en plein Conſeil.

Quoi !

Quoi! Seigneur, s'écria la Monna toute étonnée, ſeroit-il poſſible que vous euſſiez refuſé un parti ſi avantageux? Je l'ai refuſé, dit Julien, & après une marque ſi éclatante de mon amour, je ne crois pas que Camille puiſſe douter de ma paſſion: mon cœur eſt incapable de toute autre attache que celle que j'ai priſe pour elle, & je n'ai pas balancé un ſeul moment.

Votre amour eſt trop généreux, Seigneur, reprit l'adroite Monna, & vous ne devez point le mettre en balance avec les raiſons politiques de votre fortune. Votre bonheur fera toujours la félicité de ceux qui vous eſtiment; & quoique la paſſion dont Camille n'a pu ſe défendre en voyant un homme ſi accompli, doive lui rendre ce coup dur, pour moi je regardois votre mariage avec la jeune Soderini comme un bien pour Camille, puiſque votre exemple l'auroit peut-être réſolue à conſentir au parti avantageux qu'on lui propoſe, & qu'elle n'a point encore voulu accepter: au lieu que ne voyant aucune apparence de mériter que vous bleſſiez votre fortune juſqu'à vouloir bien l'épouſer, ſa vertu fera ſouffrir à ſon amour & au vôtre de plus grandes peines que celle de vous voir tous deux dans d'autres liens.

Ah Monna! reprit le jeune Médicis, Camille ne peut-elle m'aimer ſans vouloir me forcer à des choſes impoſſibles? Ne ſait-elle pas que les perſonnes que la fortune éleve aux places que nous occupons, ſont des victimes d'Etat? & veut-elle mettre entre mon Frere & moi une diviſion capable de nous renverſer? Ne ſuffit-il pas que je ne me donne jamais à d'autres?

Seigneur, reprit la Monna, vous êtes le maître de la félicité de Camille & de la vôtre. Je veux bien vous avouer comme dépoſitaire unique de ſon cœur, qu'elle vous aime avec toute la ſincérité & toute la tendreſſe que vous pouvez deſi-

rer; mais ne préſumez pas que cette félicité qu'elle mettroit dans votre poſſeſſion, coûte jamais à ſon amour un pas indigne de ſa naiſſance. Ainſi, puiſque vous jugez ce lien impoſſible, conſervez-vous une eſtime mutuelle; épouſez la jeune Soderini; & quelque amour que Camille ait pour vous, abandonnez-la aux pourſuites légitimes d'un Rival, & ſouffrez qu'elle s'efforce d'éteindre ſa paſſion entre les bras de Franciſque.

De Franciſque! dit Julien tout étonné, que me dites-vous, Monna? & puis-je vous croire? Il vous eſt permis.., reprit-elle, de douter de mes paroles: je vous ai tû ce ſecret tant que j'ai cru devoir le cacher; mais le myſtere en ſeroit à préſent inutile, & ſi vous ne me croyez pas, il ne ſera pas difficile de vous en convaincre. Quoi qu'il en ſoit, Camille n'eſt point maîtreſſe d'elle-même, & le parti eſt ſi avantageux, que malgré ſon panchant pour vous, ne doutez point que ſa famille ne la ſacrifie à ce Rival.

Le trouble que ce diſcours cauſoit dans le cœur du jeune Médicis, paroiſſoit ſur ſon viſage; il ne pouvoit croire ce qu'il entendoit, & en même tems il ſe faiſoit un ſcrupule de douter de la bonne-foi de la Monna. Il eut encore avec elle quelque entretien qui le laiſſa plus inquiet; & cette Gouvernante ſatisfaite des diſpoſitions où elle venoit de mettre ſon intrigue, le quitta après qu'il lui eut donné cette réponſe:

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le bruit public impoſe, & principalement à ceux qui deſirent ou qui craignent quelque choſe, & qui reçoivent avidement tout ce qu'on en dit. Je ſuis incapable de rien écouter qui puiſſe éloigner mon cœur de celle qui le poſſéde entierement, je vous l'ai donné, il eſt à vous, & perſonne ne vous l'ôtera jamais. Ne me félicitez donc point ſur un mariage que je regarderois comme le plus affreux de tous les ſupplices.

plices. Je m'expliquerai plus fortement lorſque vous me permettrez un mot d'entretien, que vous me refuſez avec trop de cruauté.

Franciſque de ſon côté apprit avec une merveilleuſe joye le bruit qui ſe répandit de ce mariage; & flaté de ſe voir bien-tôt délivré d'un Rival ſi redoutable, il redoubla ſes empreſſemens auprès de la Monna, pour avoir avec Camille un entretien qui pût fixer l'incertitude de ſa deſtinée, & les eſpérances qu'elle lui donnoit tous les jours, & dont il ne voyoit aucun effet.

La Gouvernante qui par l'émotion qu'elle avoit reconnue dans l'eſprit de Julien à la découverte de ſon Rival, voyoit que ſa ruſe prenoit le chemin du ſuccès qu'elle ſe propoſoit, jugea que ce qu'elle avoit dit au jeune Médicis, alloit le mettre en mouvement pour obſerver toutes les démarches de Franciſque, & qu'ainſi il étoit tems de permettre à ce Rival une entrevûë avec Camille, afin que Julien qui ne manqueroit pas d'en être informé par l'exactitude de ſes eſpions, ne pût plus douter de la vérité du ſecret dont elle lui avoit fait confidence.

C'eſt dans cette vûë que ſans expliquer à Camille ſes intentions, elle l'engagea de paroître le lendemain matin au lever de la Princeſſe, & d'aller enſuite faire un tour de promenade dans les jardins du Palais des Médicis; & par un billet elle fit avertir Franciſque de ſe trouver à une heure avant midi dans le Salon d'Orphée.

C'étoit une eſpéce de grotte ſuperbe, placée dans le centre d'un petit bois, & dans laquelle par un artifice merveilleux l'eau & l'air forcez & mêlez enſemble mettoient non ſeulement en mouvement des figures d'animaux qui paroiſſoient s'aſſembler au ſon de la lyre de ce Muſicien, mais faiſoient retentir cette grotte du gazouillement imité d'une infinité d'oiſeaux, qui ſe mêlant à celui des

cascades, produisoit, lorsque ces eaux jouoient, un effet surprenant.

La Monna ne s'étoit point trompée dans l'idée qu'elle s'étoit formée de l'inquiétude jalouse du jeune Médicis, puisqu'elle ne fut pas plutôt sortie d'auprès de lui, qu'il mit tant d'espions autour de Franciſque, qu'il ne fit pas un pas qu'il n'en fût averti, & il fut même servi si à propos, qu'à peine le billet de la Monna fut rendu à ce Rival, qu'on le surprit, & qu'on le lui porta. Il le vit; & quoiqu'il fût sans nom, & d'une écriture inconnue, c'en fut assez à un Amant jaloux pour ne pas perdre cette occasion d'éclaircir ses doutes.

Le réservoir des fontaines de ce salon étoit attaché derriere, & l'on pouvoit facilement s'introduire dans le regard par une porte secrette dont il se fit donner la clef; & de ce regard, sans être apperçu, l'on pouvoit voir tout ce qui se passoit dans le salon, & y entendre aisément tout ce qui s'y disoit. Ce fut-là que Julien se rendit à l'heure marquée par le billet de la Monna, & il n'y resta pas long-tems sans la voir arriver avec Camille, qui vint aussi-tôt s'asseoir au fond du salon sur un banc de marbre appuyé contre la muraille du réservoir; & presqu'en même tems Franciſque s'y rendit, & l'ayant apperçue, sans perdre un seul moment, il vint se jetter à ses pieds, & malgré la surprise qu'elle fit éclater par un cri, il embrassa ses genoux, & lui dit: Est-il possible, Madame, que le moment heureux que m'offre la fortune, vous donne du chagrin; ce moment que j'ai souhaité avec tant d'ardeur, ne m'est-il accordé que pour vous trouver insensible à l'amour que j'ai pour vous, & dont je viens vous offrir la marque la plus pure & la plus solide que je puisse vous donner? Seigneur, répondit Camille, puisque le hazard fait que nous nous rencontrons, je veux vous expliquer avec franchise mes sentimens. Je n'ai jamais

douté

douté de la sincérité de votre amour, ni de ses vûës légitimes: je sais que vous avez un mérite extraordinaire; que vos biens égalent votre naissance; & qu'il ne vous manque rien de tout ce qui peut satisfaire l'ambition de celle qui aura le bonheur de vous posséder pour Epoux : je vous dirai plus, je vous estime, je me connois fort au-dessous des avantages que vous me proposez. Mais, quoique de toute la Noblesse de Florence vous soyez peut-être celui que je préférerois à tout autre, je ne me trouve point encore dans les dispositions d'accepter ce que vous me proposez. Vous savez même que je suis dans une dépendance qui ne me permet pas d'écouter aucun engagement, que vous n'ayez prévenu ceux qui ont sur moi une autorité que je révere.

Ah ! Madame, reprit Francisque, que je crains que l'amour n'ait plus de part à ce que vous me dites, que cette dépendance qui seroit bien-tôt vaincue si votre aveu m'autorisoit ! Mais, puisque vous voulez me parler avec franchise, que ne me dites-vous que j'ai un Rival qui vous touche plus sensiblement? Oui, Madame, continua-t-il, il n'est plus tems que je le dissimule : je sais que le jeune Médicis vous aime : je sais qu'un billet que la fortune mit entre mes mains dans la grotte de Piti, où je vous trouvai endormie, étoit de lui ; j'en ai reconnu le cachet sur un semblable qui étoit sur la table de son cabinet, & préparé pour le donner à la Monna, & j'eus le déplaisir de la voir le même jour entrer & sortir de chez lui. Hélas ! pourquoi la fortune m'a-t-elle donné un Rival si redoutable !

Camille ne put entendre ce discours sans qu'une extrême rougeur dont son visage se couvrit, fût une marque, ou de sa confusion, ou du déplaisir qu'elle avoit que Francisque eût découvert un amour qu'on lui cachoit avec tant de soin; & cet Amant qui la voyoit interdite, voulant profiter de ce moment pour lui déclarer tout ce qu'il avoit

à lui dire : Oui, Madame, ajouta-t-il, Julien vous aime ; mais que ſes vûës ſont différentes des miennes ! Je vous offre une fortune & un rang dignes de vous : j'ai du bien & de la naiſſance ; & vous avouez que j'ai de quoi ſatisfaire l'ambition d'une Epouſe. Je vous offre tout, je vous donne tout, avec mon cœur & ma main. Que vous offre le jeune Médicis ? ſinon un amour indigne de votre ſang & de votre vertu. Les vûës ambitieuſes de ſa famille ſont incompatibles avec l'eſpérance que vous auriez d'en faire votre Epoux : ſon Frere n'y conſentiroit jamais : lui-même Fils & Beau-Frere de deux Princeſſes de la Maiſon des Urſins, croiroit ſe trop abaiſſer ; & ſon mariage que la politique de ſon Frere vient de réſoudre avec les Soderins, ne vous dit-il pas aſſez, qu'où regne l'ambition, l'amour ne triomphe jamais ?

Seigneur, repliit Camille lorſqu'elle ſe ſentit un peu remiſe de ſon émotion, je ne prétens point pénétrer dans les vûës politiques de ceux qui gouvernent l'Etat. Si le jeune Médicis a pour moi des ſentimens tels que vous me les expliquez, c'eſt ce que j'ignore ; mais ce que je ſais avec certitude, c'eſt que j'ai un cœur ſans foibleſſe, & la rougeur que votre diſcours a fait monter ſur mon viſage, a dû vous faire connoître que je n'ai pu, ſans indignation, entendre que vous me croyiez capable d'écouter un amour qui donneroit la moindre atteinte à ma vertu.

Ah ! Madame, repliqua Franciſque qui craignoit de l'avoir offenſée, ne croyez pas que de ſi lâches penſées aient pu tomber dans mon eſprit ; tout ce que je ſais, c'eſt que Julien vous aime, qu'il eſt trop digne d'être aimé pour n'être pas un Rival redoutable à mon amour ; que vous pouvez vous flater qu'il vous épouſera ; mais que la politique & l'ambition de cette famille ne le permettront jamais. Voilà, Madame, mes uniques & ſince-

ſinceres ſentimens que je ne vous déguiſe point; & puiſque je vous adore, puiſque je vous aime avec le plus profond reſpect, & dans des vûës les plus droites du monde, que je vous offre une fortune & un rang dignes de vous, fixez votre ſort & le mien, & acceptez avec mon cœur la main que je vous préſente.

Il auroit continué de la preſſer avec plus de vivacité, ſi un gros de Courtiſans que Monna vit entrer dans le bois, ne lui eût fait juger que Laurent de Médicis venoit s'y promener. Il étoit vrai, & c'eſt ce qui cauſa la rupture de leur entretien. Camille qui ne vouloit point qu'on la vît avec un homme dans un lieu ſi ſuſpect, quelque innocente que fût ſa conduite, & malgré la préſence de ſa Gouvernante, obligea Franciſque de ſortir bruſquement. C'eſt ce qu'il fit, & pour n'être point apperçu, ayant tourné par des allées oppoſées à la route que tenoit Laurent, il laiſſa Camille & la Monna dans le ſalon.

L'entretien de Camille & de Franciſque fut ouï du jeune Médicis, & fit ſur ſon eſprit & ſon cœur tous les effets qu'il y devoit faire. Il connut que tout ce que la Monna lui avoit dit, étoit véritable, & ne douta plus que Franciſque ne fût ſon Rival, & qu'il ne fût réſolu à un mariage que Camille, ſuivant toutes les raiſons d'honneur & d'intérêt, devoit préférer à un amour moins ſolide & moins légitime.

Il reconnut même encore mieux qu'il n'avoit fait juſqu'alors, que Camille avoit une vertu qui ne ſe laiſſeroit point ébranler; & que ſi elle refuſoit le parti avantageux que Franciſque lui offroit, ce n'étoit que parce qu'elle l'aimoit lui-même, & qu'apparemment elle ſe flatoit de pouvoir, par la conſtance de cet amour, le toucher & l'engager à prendre enfin des vûës qu'il n'avoit pas.

Les mouvemens que cette connoiſſance lui don-

noit, redoubloient la violence de ſon amour, repréſentoient à ſon eſprit Camille digne de la plus haute fortune, & capable de remplir tous les deſirs & de faire toute la félicité d'un homme qui s'attacheroit à elle pour le reſte de ſa vie.

Le dépit jaloux ſe mit auſſi de la partie; & lorſqu'il réfléchiſſoit que ce tréſor de mérite & de vertu, cet objet de ſa tendreſſe, cette Fille dont il étoit aimé, pouvoit être en un inſtant la conquête d'un Rival, il ſe ſentoit prêt de conſentir à tout ce qui pouvoit aſſurer à ſon amour la poſſeſſion d'une Maîtreſſe ſi accomplie.

Mais en même tems réfléchiſſant ſur les obſtacles qu'un mariage ſi peu égal apporteroit à ſa fortune, ſur le courroux que ſon Frere en concevroit, ſur le refus indubitable de ſon conſentement, ſur le peu d'approbation que le Peuple qui adoroit ſa famille, donneroit à une action qui ſeroit conſidérée comme une foibleſſe, & enfin ſur la juſte indignation que les Soderins concevroient de voir une Fille d'un caractere, à leur ſens, fort inférieur, préférée à la riche héritiere qu'ils lui offroient, toutes ces raiſons produiſoient dans ſon cœur un flux & reflux de réſolutions ſi oppoſées, que la mer battue de tous les vents n'eſt pas dans une plus tumultueuſe agitation.

Cependant, lorſque Camille crut avoir donné aſſez de tems à Franciſque pour être hors du bois, elle ſortit avec la Monna du ſalon, pour le laiſſer libre à Laurent de Médicis qui s'avançoit par l'allée qui venoit y aboutir; mais, comme le bois n'étoit pas d'une grande étenduë, & qu'il étoit déja fort proche, elle ne put empêcher qu'on ne la reconnût. La premiere penſée qu'on eut en la voyant, c'eſt qu'elle n'étoit point venue chercher un endroit ſi écarté ſans quelque deſſein; & comme tous ceux que peut former une jeune & belle perſonne, ne roulent d'ordinaire que ſur l'amour, Laurent

rent, conclut en soi-même qu'il falloit que Camille fût en intrigue.

Franciſque s'étoit gliſſé ſi adroitement hors du ſalon, & dérobé avec tant de promptitude, qu'on ne l'avoit point apperçu; & Julien qui voyoit que cet endroit alloit être environné d'une multitude de Courtiſans, n'oſoit ſortir de ſon réduit, & s'étoit réſolu d'y reſter juſqu'à la fin de la promenade de ſon Frere, lorſqu'il prit envie à Laurent de faire jouer les fontaines. La choſe ne ſe pouvoit exécuter que le Fontenier n'entrât derriere. On le manda, & la clef qu'un de ſes aides lui avoit ſurpriſe pour la donner à Julien, ne ſe trouvant point, Laurent qui étoit vif & impatient fit en deux coups enfoncer la porte, & ſe trouvant lui-même préſent à ce débris, fut fort étonné d'y voir ſon Frere enfermé.

Le chagrin fut égal de part & d'autre. Julien fut confus d'être ſurpris dans un endroit ſi ſuſpect à la vûë de toute la Cour; mais ce qui l'affligeoit le plus ſenſiblement, c'eſt qu'il ne pouvoit douter que le contrecoup n'en retombât ſur Camille dont cette avanture alloit cruellement bleſſer la réputation; & Laurent que le refus de l'alliance des Soderins irritoit contre ſon Frere, & qui le connoiſſant d'un tempérament amoureux, avoit attribué ce refus à quelque intrigue ſecrette qu'il cherchoit à démêler, fut piqué d'en trouver une cauſe qu'il jugeoit indigne de rompre les projets de ſa politique.

Mais quelque dépit que l'un & l'autre en conçuſſent, comme ils étoient fort diſſimulez, qu'ils s'aimoient véritablement, & que Laurent ſur-tout par ſa prudence ne vouloit pas qu'il parût y avoir entre eux aucune altération, il cacha ſon chagrin ſous le voile d'un enjoûment affecté, & riant dans l'apparence d'une avanture qui l'outroit dans le cœur, il en fit la matiere d'une petite guerre divertiſſante, à laquelle ſe mêlerent tous les jeunes

Rieurs ; & Julien de ſon côté n'ayant pas de meilleur parti à prendre, eſſayoit de tourner en plaiſanterie une affaire qui lui étoit fort ſérieuſe, & tâchoit de faire croire qu'il attendoit autre choſe, & qu'il ne s'étoit caché que pour ſe dérober aux yeux de Camille qui étoit venue mal à propos donner un contretems à ſon rendez-vous. Mais ſon Frere ne prit point le change, & la vertu de Camille demeura expoſée à la malignité des idées que la vraiſemblance en faiſoit concevoir.

Elle s'étoit cependant retirée chez elle, ignorant la fâcheuſe cataſtrophe de ſon rendez-vous ; & tandis que les eaux jouoient dans la grotte, & qu'elle y occupoit par des ſentimens bien différens tous les eſprits, elle rentra chez ſa Tante avec la Monna, & toutes deux après de longs raiſonnemens ſur tout ce que Franciſque avoit dit, conclurent de tenir ſes eſpérances ſuſpendues, juſqu'à ce qu'on eût vû à quoi ſe détermineroit le jeune Médicis.

Après le jeu des eaux, les deux Freres rentrerent dans leur Palais, & Julien après le dîné s'étant retiré dans ſon cabinet pour délibérer ſur tout ce qui lui étoit arrivé, Laurent entra dans le ſien avec Thomas Soderini & deux autres de ſes plus affidez ; & leur ayant ouvert ſon cœur ſur le dépit qu'il avoit tenu caché, il leur dit qu'il voyoit bien qu'il y avoit entre ſon Frere & Camille une intrigue qui lui cauſoit un déplaiſir ſenſible ; qu'il ne doutoit point que le refus d'épouſer la Petite-Fille de Thomas ne fût un effet de cette paſſion ; & que, comme il n'y a pas de meilleur moyen pour éteindre l'amour, ou pour en prévenir les ſuites dangereuſes, que d'en faire diſparoître l'objet, il étoit néceſſaire d'informer la Tante de tout ce qui ſe paſſoit, & de tirer d'elle un conſentement pour enfermer Camille, lui ôter ſa Gouvernante qui étoit ſans doute complice de ſon intri-

trigue, & penſer en même tems à lui trouver un bon parti pour l'attacher.

Ce projet ayant été approuvé par ſes amis, il ſe chargea de l'exécution, & pour ne la point différer, il fut trouver la Princeſſe ſon Epouſe, lui fit confidence de cette réſolution & des motifs qui l'avoient obligé de la prendre, & l'engagea de mander à la Tante de Camille, ſous un prétexte facile à inventer, qu'elle la prioit de lui amener elle-même ſur le ſoir ſa Niéce; & qu'après qu'on l'auroit informée de toutes choſes, on mettroit Camille entre les mains d'une Dame qui dès la même nuit la conduiroit à Fizoles dans un Couvent fondé par le Grand Côme, & dont l'Abbeſſe étoit entierement à la dévotion de Laurent, & incapable de trahir un ſecret qu'on lui auroit confié; que cependant on aſſureroit la Tante de toute la faveur & l'appui poſſibles pour marier avantageuſement ſa Niéce, afin que par ce moyen Julien ayant le cœur libre, conſentît au mariage de la jeune Soderini.

Laurent avoit donc confié tout ce détail à la Princeſſe, afin qu'elle pût agir avec plus de poids, & l'on ne pouvoit concerter la choſe avec plus de prudence; mais Clarice avoit la foibleſſe de la plupart des femmes qui s'entêtent preſque toujours de quelques domeſtiques qui abuſent le plus de leur confidence. Ainſi ne pouvant rien cacher à la Catarina ſa premiere femme de chambre, fine, louche & intéreſſée, elle lui découvrit ce ſecret, en la chargeant d'aller chez la Tante de Camille; & cette femme qui avoit quelques obligations à Julien, qui ne doutoit point qu'un ſi bon office auprès de lui ne fût ſuivi d'une forte recompenſe, fut le trouver, & lui révéla le complot qu'elle avoit appris.

L'atteinte qu'il avoit cauſée à la réputation de Camille, & qu'il ſe ſentoit obligé de réparer, a-

voit ajonté à ſon amour des mouvemens de généroſité qui enfin après un long combat l'avoient déterminé à s'aſſurer ſa poſſeſſion par l'unique voye qui pouvoit la lui donner, & mettant ſous le pied toutes les conſidérations politiques pour ne plus écouter que ſa paſſion, il ſe fixoit à l'épouſer, lorſque cette femme de chambre fut introduite auprès de lui, & par le recit qu'elle lui fit de l'entrepriſe qu'on méditoit, le confirma dans ſa réſolution; tant il eſt vrai que les obſtacles ne ſervent qu'à fortifier les deſirs, & à obſtiner un eſprit à les vaincre.

Julien après avoir bien payé l'infidélité de la Catarina, ne perdit pas un moment pour en profiter. Il écrivit à Camille le détail de l'avanture du ſalon qu'elle ignoroit, & tout ce qu'il venoit d'apprendre du complot que ſon Frere avoit formé; & ayant fait rendre à la Monna cette lettre, il lui manda en particulier que Camille ne devoit point s'inquiéter, qu'il tiendroit toutes choſes prêtes pour prévenir les violences dont elle étoit menacée, & pour la mettre dans un lieu auſſi ſûr que ſecret; que touché des perſécutions qu'elle étoit ſur le point de ſouffrir pour lui, il étoit réſolu de lui donner toutes les marques qu'elle pouvoit deſirer d'un amour qui ſait triompher de tout; qu'ils en réſoudroient les moyens à la premiere entrevûë, & lui marqua l'endroit où il prétendoit la faire enlever, afin qu'elle ne fût point ſurpriſe.

L'étonnement de la Monna ne fut pas moindre que celui de Camille. L'entrepriſe de Julien ne lui paroiſſoit pas d'une exécution ſi facile qu'il la propoſoit, & les ſuites qu'elle en prévoyoit, la faiſoient trembler. Cependant, comme elle avoit une pitié tendre de l'état où ſe trouvoit le cœur de Camille; qu'elle voyoit Julien arrivé au point auquel elle le deſiroit; qu'elle le connoiſſoit pour

un

un homme ferme & inviolable ſur ſa parole, & avec qui Laurent avoit intérêt de ne ſe point brouiller; enfin ayant aſſez d'expérience dans le monde pour ſavoir qu'on ne ſe tire jamais d'un péril ſans péril, elle ne réſiſta point à la réſolution que Camille eut bien-tôt priſe de tout hazarder pour être l'Epouſe de celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même.

Julien prit aiſément toutes les meſures néceſſaires pour ne pas manquer le coup qu'il avoit réſolu. Il avoit un ſi grand nombre d'amis prêts à tout hazarder pour ſon ſervice, qu'il n'avoit qu'à choiſir; mais le plus affidé de tous, & en même tems le plus adroit, c'étoit le jeune François de la Maiſon de Nori, & ce fut lui ſeul qu'il chargea de ſon ſecret, n'obligeant les autres qu'à ſimplement exécuter tout ce que Nori leur commanderoit.

La nuit s'approchoit, & Laurent avoit de ſon côté diſpoſé toutes choſes pour faire conduire Camille dans le Couvent qu'il lui deſtinoit; & déja la Tante accompagnée de la Niéce, & ſuivie de la Monna, étoit arrivée au Palais de Médicis, lorſqu'au bas de l'eſcalier une Dame que Nori avoit apoſtée, l'arrêta pour l'entretenir, & pour la prier de vouloir bien recommander à la Princeſſe une affaire dont elle lui fit un long détail en montant avec elle l'eſcalier, tandis que deux autres femmes vêtues de l'air de la Monna & de Camille les ayant coupées ſe mirent derriere la Tante; & cependant Nori avec une merveilleuſe adreſſe & ſans bruit exécuta ſa commiſſion, & ayant fait paſſer Camille & la Monna par un faux-fuyant qui étoit à côté de l'eſcalier, il les mit dans un caroſſe, & ſans aucun obſtacle les emmena hors de Florence dans une maiſon de campagne dont il étoit abſolument le maître.

Cependant celle qui avoit amuſé la Tante, l'ayant quitté ſur le haut de l'eſcalier, elle reconnut à la

lumiere qui parut, qu'elle n'étoit suivie, ni de la Monna ni de sa Niéce, & les ayant inutilement appellées, & fait appeller & chercher, elle entra toute interdite dans la chambre de la Princesse, & lui conta le sujet de son émotion.

Clarice qui savoit par quelle raison elle avoit mandé la Tante, fut extrêmement surprise que Camille eût disparu dans un moment si fatal, & en fit aussi-tôt avertir Laurent qui se rendit dans l'appartement de son Epouse. Il étoit trop habile pour ne pas comprendre que son secret avoit été trahi, & que ce coup étoit l'ouvrage de son Frere. Mais jugeant en même tems qu'il n'étoit ni de son intérêt ni de la politique de faire un éclat indiscret qui ne serviroit qu'à lui faire prendre encore mieux toutes ses précautions, & que les recherches vaines qu'il en feroit, l'aigriroient en le choquant dans l'endroit le plus tendre de son cœur, il se résolut de dissimuler, espérant que ce pourroit être un feu volage qui s'amortiroit de lui-même. Ainsi il se renferma uniquement à consoler la Tante, & à lui promettre qu'il n'oublieroit rien pour lui faire retrouver sa Niéce, punir ceux qui se trouveroient coupables de cette insulte, à laquelle il témoignoit prendre d'autant plus de part, qu'elle étoit faite chez lui.

Mais tandis que le Palais des Médicis avoit été le théatre de tous ces mouvemens, Francisque après s'être dérobé du bois sans être vû, fut fort étonné lorsqu'à l'issuë de son dîné Bernard Bandini, le plus intime de ses amis, & qui étoit à la promenade de Laurent, vint le voir, & lui conta qu'on avoit trouvé Camille en rendez-vous avec le jeune Médicis dans le salon d'Orphée; que comme Laurent entroit dans le petit bois, Julien qui ne vouloit pas être vû, s'étoit échapé d'auprès d'elle, & enfermé dans le regard; & que la porte en ayant été enfoncée, on l'y avoit trouvé.

Le

Le recit de cette avanture dont Franciſque ſe fit faire deux fois le détail, le jetta dans un trouble merveilleux. Il lui étoit aiſé de comprendre qu'il falloit néceſſairement que le jeune Médicis eût été caché dans le regard durant l'entretien qu'il avoit eu avec Camille ; & rappellant à ſa mémoire la ſurpriſe qu'il avoit remarquée ſur ſon viſage lorſqu'il l'aborda, & que d'ailleurs c'étoit la Monna ſeule qu'il croyoit entierement dans ſes intérêts, qui l'avoit mandé à ce rendez-vous, il s'imagina que non ſeulement elle l'avoit fait ſans la participation de Camille, mais que le jeune Médicis n'étoit venu là que de concert avec elle.

Le dépit qu'il en conçut, porta ſa jalouſie juſqu'à la fureur. Il ne regarda plus le jeune Médicis que comme un Rival odieux qui le privoit d'un ſuccès qui ſans cette traverſe lui paroiſſoit indubitable ; & dans la chaleur de ſon animoſité, il fit à Bandini une confidence entiere de ſon amour, lui apprit la vérité de l'avanture du ſalon ; & que c'étoit lui-même, & non pas le jeune Médicis, qui étoit avec Camille ; que Julien ne pouvoit s'être enfermé dans ce lieu ſecret que pour l'épier, ou pour attendre le moment d'un rendez-vous ; & enfin il lui déclara qu'il ſe ſentoit tellement outré, que ſi ce Rival continuoit de lui enlever le cœur de Camille, il n'y avoit point d'extrémité à laquelle il ne fût prêt de ſe porter pour venger ſon amour.

Bandini avoit de très-grandes obligations à la Maiſon des Pazzi, & les mauvais offices que les Médicis lui avoient rendus, lui avoient inſpiré une haine mortelle contre Laurent & contre Julien. Il ne cherchoit donc que les occaſions d'animer ſecrettement contre eux tous ceux qu'il croyoit en pouvoir ou en volonté de leur nuire, & avoit déja ſouvent excité les Pazzi à former quelque entrepriſe hardie pour délivrer Florence

de

de la puiſſance de ceux qu'il en appelloit les Tyrans; ainſi profitant du courroux de Franciſque, il fit ſes efforts pour verſer dans ſon cœur tout le poiſon de la haine & de l'amour, & le laiſſa tellement irrité contre ſon Rival, qu'il ne falloit plus qu'une étincelle pour mettre le feu aux amorces.

La haine, l'amour & la jalouſie avoient mis le cœur de Franciſque dans cette agitation, lorſque ſe rendant ſur le ſoir au Palais des Médicis, il y apprit que Camille venoit d'être enlevée, & qu'il n'y avoit perſonne qui réfléchiſſant ſur l'avanture du ſalon qui s'étoit divulguée, ne fût perſuadé que Julien étoit l'auteur de cet enlevement, quoique Laurent ni la Princeſſe ne s'expliquaſſent point ſur l'idée qu'ils en avoient conçue, & que le complot qu'on avoit formé pour l'enfermer, demeurât enſéveli dans la ſeule connoiſſance de ceux à qui Laurent en avoit fait part.

Ce dernier coup acheva de déterminer Franciſque à une vengeance qu'il ſe croyoit dûe. Il ne pouvoit imaginer que Julien fût capable de ſe réſoudre à épouſer Camille; & confirmé dans la penſée qu'elle l'avoit elle-même fait venir à ce rendez-vous, & que ſon enlevement ne s'étoit point fait ſans qu'elle y eût conſenti, ſon amour jaloux le porta aux idées les plus deſavantageuſes à l'honneur de Camille. Il ne la regarda plus que comme une Fille indigne de l'honneur qu'il ſe propoſoit de lui faire; la Monna comme une fourbe qui l'avoit trahi; & Julien comme un Rival d'amour & de fortune, contre lequel toutes ſortes de raiſons devoient armer ſa haine.

C'eſt dans cet état qu'il ſortit du Palais des Médicis pour aller chercher Bandini, lui apprendre ce qui étoit arrivé, l'excès de la fureur dont il étoit juſtement ſaiſi, & pour le conſulter enfin ſur les moyens les plus prompts & les plus ſûrs pour exécuter ſa vengeance.

Il le rencontra au bas de l'eſcalier ; & l'ayant emmené chez lui, ce fut-là qu'animé par les violens conſeils de cet ennemi mortel des Médicis, il ſe réſolut à l'entrepriſe terrible qu'il exécuta bien-tôt après.

Cependant Camille arrivoit à la maiſon de campagne de Nori, & Jullen ſe montroit à Laurent, à la Princeſſe, & à toute la Cour, ſoit pour eſſayer d'écarter les ſoupçons qui ne pouvoient manquer de tomber ſur lui, ſoit pour tâcher de pénétrer les diſpoſitions de l'eſprit de ſon Frere. Il croyoit le voir irrité de l'avortement de ſon projet; mais il le trouva dans un calme qui le ſurprit, & moins il s'y attendoit, plus il jugea que c'étoit une tranquillité feinte qui cachoit une douleur plus vive & des deſſeins plus profonds ; & c'eſt ce qui le porta à prendre pour ſe garantir de ſes ruſes, de plus grandes précautions qu'il n'en auroit priſes contre ſa violence, ſi ſon chagrin avoit éclaté.

Il n'oſa donc dès la même nuit aller trouver Camille, étant ſûr que ſes démarches ſeroient ſi exactement obſervées, ou par ſon Frere, ou par ſon Rival, qu'on ne pourroit manquer de découvrir ſur ſes traces la retraite de Camille. Ainſi il ſe contenta pour lors de lui écrire ce billet:

Je ſerois injuſte ſi je doutois de votre amour après la confiance que vous avez eue à ma parole ; mais vous ne la ſeriez pas moins ſi vous doutiez des ſentimens de reconnoiſſance que j'en dois avoir. Qu'y a-t-il que je ne doive faire pour une perſonne qui a tout fait pour moi ? Vous me verriez préſentement à vos pieds vous jurer une foi auſſi ſincere qu'éternelle, ſi le trop grand calme de mon Frere qui cache ſans doute quelque tempête, ne mettoit un frein à mon impatience, & ne me forçoit de reſter ici pour nos intérêts communs. Je volerai vers vous ſi-tôt qu'il me ſera poſſible. Comptez cepen-

cependant sur la foi inviolable d'un homme qui ne sera jamais à d'autre qu'à vous, & qui borne tous ses desirs à vous voir élevée au rang que vous méritez, & à posséder de la maniere que vous le souhaitez

J. DE MEDICIS.

Un de ses amis fut chargé de ce billet pour le porter à Nori, qui n'eut pas plutôt remis Camille dans sa retraite, qu'il rentra par une autre porte à Florence. Il prit la lettre, & la fit rendre à Camille par la voye secrette dont ils étoient convenus.

Elle la reçut avec une joye qui ne se peut exprimer; & quoique dans son impatience amoureuse elle eût plutôt desiré la présence de son Amant, que des nouvelles de sa part, sa passion lui laissa assez de raison pour entrer dans celles qui la privoient de ce plaisir, & pour écouter la Monna qui employoit toute sa prudence pour calmer ses inquiétudes.

Elle en eut tout le lendemain de fort grandes; & le jeune Médicis n'en avoit pas moins. Laurent gardoit un profond silence sur cet enlevement, & tout le monde se réglant sur lui, ou par complaisance, ou par politique, ou par inclination pour Julien, le bruit qui s'étoit répandu d'abord avec éclat, se trouvoit tout-à-coup assoupi. Mais Catarina étoit venue secrettement l'avertir qu'on étoit dans de grands mouvemens pour découvrir le lieu de la retraite de Camille, & que toutes les issuës de Florence étoient garnies d'espions déguisez pour l'observer & le suivre dès qu'il sortiroit; mais tous les yeux d'Argus ne tiennent pas contre l'adresse de Mercure, c'est-à-dire, que l'Industrie amoureuse surpasse toute la vigilance de ceux qui veulent faire obstacle au succès d'une forte passion.

Julien

Julien & Nori cherchoient donc dans leur esprit les moyens d'éviter les yeux de ces espions, & n'en imaginerent point un plus prompt que de prendre des habits de Moines ; & la tête envelopée d'une cucule, & le corps couvert du reste de l'assortiment, ils partirent à pied de Florence, en sortirent déguisez, & en plein jour pour se rendre moins suspects, & arrivez dans un endroit où d'autres habits leur étoient préparez, ils y prirent des chevaux, & marchant à la brune par des traverses peu pratiquées, ils se rendirent à la premiere heure de la nuit où étoit Camille.

Quand le silence d'une surprise si agréable & de muets embrassemens eurent fait place aux paroles dont ils crurent devoir expliquer tout ce qu'ils ressentoient l'un pour l'autre, Julien dit à Camille que pour réparer autant qu'il étoit en son pouvoir le mal que son imprudence lui avoit causé, en exposant, comme il avoit fait, sa réputation aux idées malignes qu'on en avoit injustement conçues, il étoit résolu de l'épouser; mais que dans la situation où les choses se trouvoient réduites, il étoit impossible qu'il le fît avec l'éclat qu'il auroit souhaité ; que dans les conjonctures présentes, il ne pouvoit que l'épouser secrettement ; mais qu'il étoit prêt de le faire de la maniere la plus solide qu'elle pourroit l'imaginer.

Cette proposition qu'il avoit concertée en chemin avec Nori, blessoit la délicatesse de Camille ; mais poussée d'un côté par la violence d'un amour dont elle n'étoit plus maîtresse, & de l'autre par la nécessité des conjonctures, elle fut enfin déterminée par les conseils de Monna qui lui fit entendre qu'après le pas qu'elle avoit fait de consentir à un enlevement, & l'éclat d'une si forte démarche, il n'étoit plus tems de balancer sur

une

une réſolution néceſſaire; que Laurent approuveroit plus aiſément une choſe conſommée, qu'il ne conſentiroit à une propoſition qui le choqueroit; qu'il ne falloit point ſe flater que jamais il donnât les mains à un mariage public; qu'ainſi l'unique voye d'y arriver, étoit de prendre celle que propoſoit Julien.

Cette réſolution priſe, il ſe fit une eſpéce de contrat ſigné de leurs plus affidez; & afin que rien ne manquât à la vérité eſſentielle d'un mariage qui pût lever tous les ſcrupules de Camille, on y ajouta juſqu'aux cérémonies qui dépendent d'un miniſtere ſans lequel elle ne croyoit pas qu'il pût y avoir de lien; ainſi tout étant accompli, Julien paſſa le reſte de la nuit auprès de Camille en qualité de ſa nouvelle Epouſe, & le lendemain ayant repris les mêmes routes par leſquelles il étoit venu, il rentra à Florence dans le même équipage qu'il en étoit ſorti, & ſans être découvert.

Laurent avoit été averti que ſon Frere avoit diſparu; mais pas un de ſes eſpions n'avoit pu lui rapporter aucunes lumieres de ſa route. Cependant il étoit ſûr que Camille n'étoit point à Florence; & voulant abſolument découvrir ſa retraite, voici la ruſe qu'il imagina.

Il fit donner aux principaux Chefs de l'Etat un avis que l'un des plus importans Bannis que l'on ne nommoit point, étoit rentré ſur les Terres de la République; qu'il ſe tenoit caché aux environs de Florence, & que ſous les auſpices du Pape & du Roi de Naples, & par des intelligences dangereuſes avec quelques Citoyens, il ſe formoit une entrepriſe contre le Gouvernement.

Sur cet avis il aſſembla un Conſeil ſecret de Thomas Soderini & de quelques principaux Magiſtrats, & y fit réſoudre une recherche ſecrette dans toutes les Terres voiſines, qui fut exécutée avec

avec tant de diligence & d'exactitude, que tandis que Julien s'applaudiſſoit à Florence du ſuccès de ſon amour & de la félicité de ſon mariage, Camille fut découverte dans ſa retraite, & dès la même nuit enlevée par les ordres de Laurent, & conduite au Couvent de Fizoles, tandis que la Monna fut enfermée d'un autre côté.

Le jeune Médicis ne penſoit à rien moins qu'à l'inſulte qu'on faiſoit à ſon Epouſe, lorſque Laurent vint le trouver dans ſon appartement tandis que cet ordre s'exécutoit, & s'étant enfermé avec lui, il lui dit tout ce que ſa politique put imaginer pour le porter à conſentir au mariage de la Soderini, & d'arracher de ſon cœur un amour dont il lui diſoit que l'amuſement ſeroit funeſte à ſa fortune.

Mon Frere, répondit Julien, puiſque vous me parlez ouvertement, je vais vous répondre de même. Vous traitez d'amuſement ce qui eſt l'affaire la plus ſérieuſe de ma vie : vous voulez que j'épouſe celle que vos vûës intéreſſées me deſtinent, & vous prétendez que mon cœur ſoit la victime de votre politique; mais, quand toute votre politique devroit être la victime de mon amour, je ne quitterai point l'unique choſe qui fait ma félicité pour ſacrifier mon repos à votre ambition. Penſez-vous que nous ne ſoyons pas en état de nous ſoutenir dans une fortune établie par un ſiécle entier de travaux, ſi je ne m'immole à l'alliance des Soderins ? Ou me croyez-vous aſſez ennemi de moi-même pour préférer leur contentement à ce que j'aime ? Non, mon Frere, ne m'en parlez point ; & pour ne plus diſſimuler avec vous, & vous apprendre que vous demandez ce qui eſt impoſſible, ſachez que Camille eſt mon Epouſe, & que je n'en puis jamais avoir d'autre.

Camille eſt votre Epouſe ! dit Laurent avec une ſurpriſe mêlée d'indignation ; que m'apprenez-vous, mon

mon Frere, & avez-vous pu vous oublier juſqu'à ce point ? Je vous ai dit la vérité, reprit Julien, la choſe eſt conſommée, & vous êtes l'unique au monde qui le ſachiez avec ceux qui ont été les témoins de ma félicité. La confidence que je vous en fais dans le tems que je pourrois vous le taire, doit vous marquer la confiance que j'ai dans votre amitié, & le ſecret que j'ai gardé dans l'exécution de ce mariage, eſt la preuve la plus éclatante que je puiſſe vous donner de mon reſpect. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis ſon Epoux, & vous n'avez que l'un des deux partis à prendre, ou agréer ce mariage qui ſous votre aveu demeurera ſecret, ou en provoquer l'éclat ſi vous prétendez y apporter quelque obſtacle. Choiſiſſez.

Ce diſcours peu attendu augmenta l'étonnement de Laurent ; mais quelque impatient qu'il fût, la tendreſſe qu'il avoit pour ſon Frere, & la crainte d'une rupture qui auroit donné priſe ſur eux à leurs ennemis, lui fit prendre une réſolution toute oppoſée à ce qu'il avoit prémédité. Il jugea donc qu'il étoit plus à propos de tenir ce mariage ſecret, que de porter ſon Frere à le divulguer. Après l'avoir préparé par de longs raiſonnemens à la violence qui s'exerçoit contre Camille, il lui déclara ce qu'il avoit fait pour la découvrir, & pour la faire enlever ; & l'ayant enſuite aſſuré qu'il ne troubleroit point une poſſeſſion dans laquelle il mettoit ſon bonheur, il exigea de lui que ce mariage ne ſeroit point déclaré que quand il le jugeroit à propos. Sous cette condition qui fut acceptée par Julien, Laurent lui donna un écrit par lequel il approuvoit le mariage que ſon Frere avoit fait avec Camille, & promit de tirer un ſemblable conſentement de la Tante, & de l'engager au ſecret.

La prudence de Laurent s'étant ainſi accommodée à la paſſion de ſon Frere, il lui fut aiſé d'appai-

paiſer Soderin, en lui faiſant part de ce ſecret. La conduite des uns & des autres fut ſi ſage & ſi diſcrete, que les ſeuls confidens de cette intrigue en eurent connoiſſance; & l'on crut bien-tôt à Florence que Camille avoit pris le parti de ſe vouer à une retraite perpétuelle dans un Couvent, & que Julien avoit étouffé l'amour qu'il avoit eu pour elle.

En effet, pour ſauver les apparences, les deux Freres étoient convenus que Camille reſteroit dans le Couvent de Fizoles; qu'on lui rendroit Monna; que le ſecret de ce mariage ſeroit confié à la diſcrétion de l'Abbeſſe; & que Camille auroit une communication de ſon appartement intérieur à un autre au dehors où Julien pouvoit la voir librement & en ſecret.

Mais Franciſque étoit trop éclairé par ſon amour pour prendre le change qu'on donnoit à ceux qui étoient moins intéreſſez que lui dans cette intrigue. Dès qu'il ſut qu'elle étoit à Fizoles, il fit tous ſes efforts, mais inutilement, pour la voir, & ayant obſervé toutes le démarches de ſon Rival, il ſut bien-tôt qu'il alloit ſouvent où étoit Camille, & ne douta point du motif qui l'y conduiſoit.

Ce fut autant de nouveaux coups de poignard dans ſon cœur, dont ſon amour outré lui demandoit continuellement la vengeance; mais plus il étoit réſolu d'en tirer une violente, plus il prit le parti de cacher avec ſoin ſon reſſentiment; & pour mieux tromper les défiances de Julien, le premier pas qu'il fit, ce fut de feindre d'être devenu paſſionnément amoureux de la jeune Strozzi, qui paſſoit pour l'une des plus belles & des plus riches Filles de Florence, & continuant l'intime familiarité qu'il avoit avec lui, non ſeulement il lui faiſoit une fauſſe confidence de ce nouvel amour & de tous ſes progrès, mais pour lui montrer encore plus de ſincérité, un jour qu'ils

ſe

ſe promenoient ſur les bords de l'Arnò, il lui fit une maniere d'aveu de l'amour qu'il avoit eu pour Camille, lui conta le détail de ſes pourſuites, lui dit qu'il s'étoit ſenti déterminé à l'épouſer; mais qu'ayant découvert qu'elle étoit épriſe d'amour pour lui, il s'en étoit retiré pour ne point faire obſtacle à ſes plaiſirs, ou pour éviter le chagrin & les ſuites fâcheuſes de rencontrer dans le meilleur de ſes amis un Rival qui ne pouvoit manquer de l'emporter ſur lui; qu'à la vérité il avoit eu de la peine à gagner ſur ſon cœur de l'oublier; mais que les réflexions qu'il avoit faites ſur la maniere dont elle l'avoit joué dans le rendez-vous du ſalon d'Orphée, & la nouvelle attache qu'il avoit priſe, l'avoient enfin entierement effacée de ſon cœur.

Julien lui répondit qu'il croyoit avoir aimé Camille auſſi-tôt que lui; que ſi quelque choſe avoit chagriné ſon amour, c'étoit d'avoir trouvé pour Rival un ami; que par cet endroit il avoit regardé la conquête du cœur de Camille, comme un bien qui lui coûteroit cher; que puiſqu'un autre amour l'avoit guéri de cette paſſion, & qu'il n'étoit plus ſon Rival, il pouvoit lui avouer que dès le premier moment qu'il avoit entretenu Camille, il avoit cru s'être apperçu qu'il ne lui étoit point indifférent; & qu'ainſi il avoit eu peu de peine à ſupplanter ſes Rivaux.

Ce diſcours frappoit Franciſque juſques dans le fond du cœur; mais pour couvrir le dépit qu'il en reſſentoit, il affecta de plaiſanter avec Julien ſur l'avanture du ſalon, & ſur la ſatisfaction qu'il devoit avoir d'être ſi fortement aimé d'une ſi belle perſonne; enfin il conduiſit avec tant d'artifice cette fauſſe confidence, que Julien s'y laiſſa ſurprendre, & crut que de bonne-foi Franciſque avoit ceſſé d'être ſon Rival.

C'eſt ainſi qu'il ſe laiſſoit endormir ſur la confiance

fance du calme dont il jouïssoit. Il possédoit tranquillement la plus belle Femme de l'Europe, dont il étoit tendrement & uniquement aimé: il avoit non seulement obtenu l'aveu de son Frere pour un mariage si disproportionné; mais Camille par ses manieres douces & engageantes s'étoit rendue si agréable à Laurent, qu'ayant goûté son esprit, il avoit pris pour elle toute l'amitié qu'elle pouvoit attendre; & enfin les ruses de Franciſque lui ayant persuadé qu'il s'étoit entierement donné à une nouvelle attache, il ne craignoit rien moins de la part de ce Rival que la funeste conspiration qu'il méditoit.

Franciſque dans la fureur de sa passion jalouse n'avoit eu d'abord en vûë que de se défaire d'un Rival victorieux; mais raisonnant avec Bandini sur les moyens de satisfaire sa vengeance, ce Jeune-homme hardi & déterminé lui représenta qu'il ne suffisoit pas de former une entreprise sur la vie d'un homme important, & de l'exécuter, mais qu'un homme sage devoit en même tems travailler à s'en procurer l'impunité; qu'il n'étoit pas possible de la trouver après la mort de Julien, s'il laissoit en vie un Frere tout puissant dans la République, & qui par l'inclination naturelle qui le lioit à son cadet, & par toutes les raisons d'honneur, seroit engagé à le venger.

Il ajouta que les outrages que la Maison des Pazzi recevoit tous les jours de celle des Médicis, suffisoient pour l'exciter à les sacrifier tous deux à une fortune qu'il ne pouvoit jamais espérer tant que leur tyrannie opprimeroit la République; que cette double mort changeroit tout-à-coup la face de l'Etat, & que mettant à la place des créatures des Médicis, ceux qui leur étoient opposez, c'étoit dans ce seul bouleversement qu'on pouvoit trouver l'impunité d'une action extraordinaire. Il lui remontroit que ces sortes d'exécutions ne

tirent leur nom que du succès qui les suit; que lorsqu'elles manquent, on les fait passer pour des conjurations criminelles; mais lorsqu'elles réussissent, on les loue comme des choses entreprises en faveur d'une liberté opprimée; que confondant par-là sa vengeance particuliere avec l'intérêt public, il tireroit tout à la fois & de la gloire & de l'utilitié de l'exterminaton de son Rival; au lieu que ne s'attachant qu'à le perdre seul, on regarderoit son action comme l'effet du courroux d'un Particulier qui n'a pas le droit de se faire justice à soi-même.

Ces raisons soutenues de quantité d'autres, & animées du feu de la haine maligne que Bandini avoit depuis long-tems conçue contre les Médicis, étoient plus que suffisantes pour déterminer un esprit qui s'y trouvoit disposé par le double intérêt de sa fortune & de son amour. Ainsi Francisque unissant ces deux motifs, ne pensa plus qu'à former, sous le prétexte du bien de l'Etat, une conspiration qui pût envelopper dans le même desastre tous les deux Freres.

Ayant pris avec Bandini cette funeste résolution, comme il ne s'agissoit pas seulement de donner la mort aux deux Médicis, mais de se rendre en même tems les Maîtres du Gouvernement, l'on ne pouvoit pas en exécuter l'entreprise sans prendre devant des mesures, & au dehors & au dedans, & sans en rendre complices des hommes qui fussent en état de se mettre à la place de ceux qui occupoient les premieres places.

Le Pape & Ferdinand Roi de Naples n'étoient ennemis des Florentins que parce qu'ils avoient une haine particuliere contre les Médicis; & ce fut sur eux que Francisque jetta les yeux pour avoir un appui étranger qui pût au dehors prêter main-forte à ce qu'ils exécuteroient au dedans; & pour les pratiquer plus promptement, il se rendit à Rome

avec

avec la permiſſion du Conſeil, ſous le prétexte de donner quelques ordres à ſa banque.

Il n'eut pas de peine à s'aſſurer du Roi de Naples, dans les deſſeins qu'avoit ce Prince de s'emparer de Piſe, & de profiter, pour en venir à bout, des facilitez qu'un bouleverſement d'Etat pouvoit lui fournir. Ainſi il ne s'en fut pas plutôt ouvert avec le Réſident de ce Roi, qu'il en tira toutes les réponſes favorables qu'il en pouvoit deſirer, avec promeſſe que toutes les troupes qu'il tenoit prêtes ſur les frontieres de l'Etat, auroient ordre de lui obéïr.

Dans le même tems qu'il faiſoit cette négociation, le Prince de Fourli, Fils du Pape, averti par Franciſque, s'étoit auſſi rendu à Rome. Ils y eurent dès le même ſoir une longue conférence, dans laquelle Franciſque lui fit connoître que le Pape étant vieux & mortel, il devoit penſer ſérieuſement aux moyens de s'aſſurer ſous un autre Pontificat, l'Etat qu'il tenoit de la libéralité de ſon Pere; que tant que les Médicis ſeroient Maîtres de Florence, il ne pouvoit compter de joüir en repos de cette Principauté, & qu'au premier changement du Saint-Siége, ils ne manqueroient pas d'agir de concert avec un nouveau Pontife, pour l'en dépoüiller; que l'étroite amitié qu'il avoit liée avec lui, le portoit à réfléchir continuellement ſur ſes intérêts, & qu'y joignant le peu de juſtice que la Maiſon des Pazzi recevoit dans la diſtribution des emplois de la République, il avoit formé le deſſein d'abattre les Médicis, & de leur ôter cette puiſſance abſolue dont ils abuſoient; mais que pour réuſſir dans une entrepriſe ſi hardie & ſi délicate, il avoit beſoin que le Pape appuyât ſon parti, non ſeulement de ſon aveu, mais de toutes ſes forces.

Le Prince entra avec joye, par les vûës de ſon propre intérêt, dans cette propoſition; & comme il gouvernoit abſolument le Pontife qui avoit une

confiance entiere à tout ce que son Fils lui vouloit persuader, il lui répondit, & de ses favorables intentions, & de tous les secours dont il auroit besoin, sans même qu'il fût nécessaire de faire entrer le Pape dans le détail de tous les desseins qu'on pourroit former.

Franciſque le voyant donner ſi facilement dans ce qu'on lui propoſoit, crut pouvoir s'ouvrir davantage, & lui dit que ce changement d'Etat ſeroit impoſſible ſi les Médicis reſtoient en vie; que lorſque le Grand Côme fut arrêté dans le torrent de ſa fortune naiſſante, & qu'au lieu de l'exterminer, on ſe contenta de le bannir de Florence, il y rentra un an après plus maître & plus abſolu; & que cet exemple ſuffiſoit pour apprendre quelle eſt l'unique voye ouverte pour garantir la liberté d'une République de l'oppreſſion dont un Citoyen trop puiſſant la menace.

Le Comte de Fourli approuva le ſentiment de Franciſque, & la mort des Médicis ayant été conclue entre eux, ils communiquerent ce projet à Salviati, que le Pape avoit nommé à l'Archevêché de Piſe malgré les Médicis, dont il étoit ennemi, & qui par leur faction puiſſante voyoit tous les jours former de nouveaux obſtacles à la jouïſſance de cette Dignité.

L'intérêt & la haine firent que non ſeulement cet Archevêque entra dans le complot, mais que, comme il étoit intime ami du Comte Jean-Batiſte de Montſec, homme hardi & d'exécution, mais ſage, & qui commandoit un corps de troupes au ſervice du Pape, il eut l'adreſſe de l'engager dans cette entrepriſe, pouſſé d'une animoſité particuliere contre les Médicis, qui empêchoient que la République ne lui fît raiſon de quelques vieux appointemens qui lui étoient dûs, & qu'elle lui refuſoit ſur des raiſons aſſez légeres.

Montſec eut de la peine d'abord à ſe mettre

de

de la partie : il n'avoit pas moins de prudence que de courage, & ne jugeoit pas les choſes ſi faciles que l'Archevêque les propoſoit : il convenoit que le Pape ſe diſpoſeroit volontiers à appuyer de toutes ſes forces un deſſein dont on lui feroit une peinture telle que l'on voudroit ; mais il répondoit que ſes troupes ne pouvoient ſe mettre en marche ſans un prétexte plauſible, & que toute l'Italie étant dans une profonde paix, il ne pouvoit imaginer quelle couleur on donneroit à ce mouvement ; qu'à la vérité les Pazzi & les Salviati avoient dans Florence une grande ſuite de parens & d'amis ; mais qu'ils en avoient peu dans le Gouvernement pour donner le branle à un changement d'Etat ; qu'il ne doutoit point qu'on ne pût facilement tuer les Médicis ; mais qu'il falloit les tuer tous deux à la fois ; ce qui pouvoit rompre bien des meſures & déconcerter le projet le mieux conduit ; & qu'enfin l'amour aveugle que le Peuple avoit pour les Médicis, & la puiſſance de ceux qui gouvernoient ſous l'ombre de leur autorité, apporteroient de grands obſtacles aux ſuites que l'on ſe propoſoit d'une entrepriſe ſi téméraire.

Salviati montroit des remedes pour toutes les difficultés que Montſec lui objectoit ; & enfin après bien de la peine, il ne le détermina que parce que le Seigneur de Faenze qui s'étoit fait un petit Etat de Terres uſurpées ſur le Pape & ſur les Florentins, tomba dangereuſement malade, & que l'extrémité où il ſe trouva, fournit un prétexte pour donner du mouvement aux troupes.

Après que ces quatre hommes, c'eſt-à-dire, Franciſque, le Prince de Fourli, l'Archevêque de Piſe & le Comte de Montſec, eurent réſolu la conjuration, ils tomberent tous d'accord qu'on ne pourroit rien exécuter avec ſuccès, ſi Jaques Oncle de Franciſque & Chef de la Maiſon des Pazzi, ne participoit

à ce complot. On l'avoit déja tâté plusieurs fois sur de semblables projets, & il en avoit toujours avec constance rejetté les propositions; cependant Montsec entreprit de le gagner, & pour avoir occasion de le voir sans se rendre suspect, le Comte de Fourli prit le prétexte de la maladie du Seigneur de Fanze pour engager le Pape d'envoyer à Florence le Comte de Montsec, avec ordre de savoir de quelle maniere la République prétendoit en user avec sa Sainteté pour le recouvrement & le partage des places qui composoient ce petit Etat.

Il exécuta donc publiquement cette commission; mais en secret il vit Jaques de Pazzi, & lui faisant entendre que le Pape vouloit bien appuyer la conjuration, il lui dit que toutes ses troupes seroient à portée de Florence pour donner vigueur au parti, & pour le secourir dans le besoin; que lui-même il seroit dans Florence pendant l'exécution; qu'il y glisseroit facilement un grand nombre de Soldats prêts à suivre ses ordres pour parer aux premiers efforts de la faction contraire. Mais toutes ces raisons l'ébranloient peu; & si Francisque n'étoit pas retourné à Florence pour se joindre à Montsec, & n'eût pas déclaré à son Oncle que, soit qu'il y entrât ou non, la conspiration seroit exécutée, & qu'il auroit peut-être le déplaisir d'en voir avorter le succès par le refus qu'il faisoit de l'aider, il seroit peut-être toujours demeuré ferme dans ce refus. Mais Francisque & Montsec lui dirent tant de choses pour animer sa gloire en faveur de la liberté de sa Patrie, pour exciter son intérêt sur l'état malheureux où se trouvoit sa famille, privée des emplois & des honneurs qui lui étoient dûs; & pour irriter une haine qui n'avoit que trop de fondement, qu'enfin malgré sa sagesse, il se résolut de participer à la gloire ou au malheur de cette entreprise, & il ne s'y fit

pas.

pas plutôt déterminé, qu'ils trouvèrent autant de Conjurez qu'ils en desiroient.

Montsec sous ombre de la négociation publique dont il étoit chargé, voyoit tous les jours les Médicis, & faisoit de fréquens voyages de Florence à Rome, dans lesquels il rendoit au Prince de Fourli un compte exact des progrès de cette entreprise, & disposoit du côté du Pape tous les secours nécessaires. Car, quoiqu'on ne lui eût pas absolument confié tout le secret de cette conspiration, qui peut-être lui auroit fait horreur, il agissoit avec autant de zele & de promptitude en faveur des Conjurez, que s'il eût été leur Chef.

Si-tôt que Jaques se fut rendu complice de ce grand dessein, l'on ne pensa plus qu'à délibérer de quelle maniere on donneroit la mort aux deux Médicis. Tous demeuroient d'accord que l'entreprise ne pouvoit avoir un succès favorable, si on ne les tuoit tous deux à la fois; mais ils ne convenoient pas du moyen de le faire dans un même instant.

Jaques prétendoit, que jamais l'on n'en viendroit à bout dans Florence, où les deux Freres se trouvoient rarement ensemble, si-non dans le Conseil, ou dans leurs Cabinets, & que l'accès ne pouvant leur être libre, ni dans l'un ni dans l'autre, il n'étoit presque pas possible de prendre des mesures assez justes pour réussir. Qu'ainsi son avis étoit d'attendre que Julien, qui dans peu devoit se rendre à Rome, y fût, & qu'on pourroit dans un même jour attaquer, l'un à Rome, & l'autre à Florence, sans qu'ils fussent en état de se secourir.

Mais les autres Conjurez trouverent trop d'inconvéniens de hazarder en deux différens endroits & à même jour une si grande entreprise, qu'une infinité d'accidens que l'esprit humain ne pouvoit

pas prévoir, étoient capables de déranger tout ce qu'on auroit prémédité ; que n'étant point maîtres, ni des tems, ni des lieux, où l'un & l'autre pourroient être à certain jour fixé, il étoit difficile de pouvoir concerter les choses, de maniere qu'elles pussent à point nommé répondre aux mesures qu'on auroit prises ; qu'ainsi l'on devoit absolument se fixer à les joindre tous deux à la fois dans Florence, & imaginer des prétextes qui pussent les obliger à se trouver ensemble. Enfin Jaques se rendit, & l'on conclut que l'entreprise s'exécuteroit aussi-tôt qu'on pourroit les joindre en même lieu.

Montsec fut à Rome rendre compte au Prince de Fourli de cette derniere résolution, & le Pape conduit par les mouvemens de son Fils, commanda toutes ses troupes pour marcher dans la Romagne & dans la Toscane, sous prétexte d'assiéger le Château de Monton, usurpé sur l'Eglise, & donna un ordre secret aux Généraux d'obéir à tout ce qui leur seroit commandé par l'Archevêque de Pise & par Francisque de Pazzi.

Comme l'unique chose qui les embarassoit le plus, étoit de faire naître des occasions qui pussent infailliblement obliger les deux Médicis à se rencontrer dans un même endroit, & qui fût d'un abord facile aux Conjurez, voici ce qu'ils concerterent. Le Pape avoit donné depuis peu le Chapeau de Cardinal à Raphaël de Riario Neveu du Prince de Fourli, & qu'il destinoit à la principale administration du Pontificat. On imagina des prétextes pour engager sa Sainteté d'envoyer à Florence ce nouveau Cardinal, dans la pensée qu'eurent les Conjurez que les cérémonies que sa présence exigeroit, produiroient quelques occasions favorables à leur dessein. On se servoit aussi de sa marche pour couvrir, non seulement quelques Conjurez qui étoient à sa suite, mais un grand nom-

nombre d'hommes d'exécution, qui sous le titre de ses domestiques pouvoient sans être suspects s'introduire dans Florence.

Il partit donc de Rome avec une pompe digne d'un Cardinal qui alloit entrer dans le premier Ministere; & quoique les Médicis fussent en rupture presqu'ouverte avec le Pontife, cependant comme ils ne vouloient point manquer aux dehors que demandoient la décence & la politique, & que d'ailleurs ils pouvoient avoir des considérations particulieres pour ne pas choquer ce Cardinal, ils se préparerent à lui faire tout l'accueil & tous les honneurs qui étoient dûs à sa Dignité.

Le Cardinal, ayant marché à petites journées pour donner aux troupes le tems de s'avancer à leur rendez-vous, arriva à quatre milles de Florence dans le Château de Montaigu, maison de plaisance des Pazzi, où Jaques accompagné de toute sa famille, le reçut & lui fit un superbe régal. Tous les Conjurez ne manquerent pas de s'y rendre, dans la pensée que les deux Médicis viendroient ensemble saluer son Eminence; mais soit que par prudence ils ne vouluissent pas se commettre tous deux à la fois dans une maison suspecte, soit par d'autres raisons inconnues, Julien s'acquita le premier de ce devoir, & sortit plus de deux heures avant que son Frere arrivât. Ainsi cette premiere occasion manqua aux Conjurez.

Laurent resta seul à souper; & sur ce que le Cardinal, que le Comte de Fourli avoit apparemment informé du dessein, lui parla de sa magnifique maison de Fizoles, Médicis s'engagea d'y régaler le lendemain Son Eminence, & y inviter particulierement Jaques de Pazzi & toute sa famille.

Les Conjurez se persuaderent que pour honoS 5 rer

rer le Cardinal, les deux Freres ne pouvoient manquer de s'y trouver ; ainſi toute leur application fut de préparer les moyens de s'y rendre les plus forts, tant par le nombre des domeſtiques du Cardinal, que par leur propre ſuite, & par des Soldats déguiſez que le Comte de Montſec promit d'y faire filer.

Mais toutes les idées de ce ſecond projet avorterent ; & le lendemain matin, Julien étoit à peine hors du lit, qu'il reçut un billet de Camille, par lequel elle lui mandoit qu'après avoir paſſé la plus affreuſe de toutes les nuits, troublée par des ſonges épouvantables qui le lui avoient fait voir au milieu d'un amas de bêtes farouches qui le mettoient en piéces, elle s'étoit trouvée ſurpriſe à ſon reveil d'une fiévre violente accompagnée d'accidens ſi fâcheux, qu'elle en craignoit des ſuites funeſtes pour une groſſeſſe dont elle n'avoit que les premieres certitudes, & que pour mettre ſon eſprit en repos, elle le conjuroit, s'il deſiroit ſon ſoulagement, de ſe rendre inceſſamment auprès d'elle.

Julien aimoit ſon Epouſe avec trop de tendreſſe pour différer un ſeul moment de ſe rendre à Fizoles dans le Couvent de Camille. Il la trouva dans une fiévre auſſi violente qu'étoit ſon inquiétude. Elle lui fit recit du ſonge affreux qui l'avoit agitée ; & comme, tant que le jour dura, ſon mal continua ſans lui donner aucun relâche, il en fut tellement affligé, que, quoique la maiſon ſuperbe où ſon Frere devoit régaler le Cardinal, en fût fort peu éloignée, il préféra les ſoins de ſon amour à celui de ſe joindre à lui pour faire les honneurs de ſa fête ; & ne pouvant ſe réſoudre d'abandonner ſa chere Camille, ſon abſence rompit une ſeconde fois les meſures des Conjurez.

Ces contretems chagrinoient l'impatience de Franciſque, qui craignoit que parmi le grand nombre des Complices, il ne s'en trouvât quelqu'un

qui

qui par infidélité, par crainte, ou par indiscrétion, ne révélât le secret de cette entreprise.

Cette fête de Laurent de Médicis s'étoit donnée à Fizoles le jeudi, & le vendredi matin tous les Conjurez s'assemblerent à Florence dans le Cabinet de Jaques, & là on résolut que pour faire naître une occasion infaillible d'exécuter le projet, le Cardinal de Riario feroit le Dimanche chanter un service solemnel dans l'Eglise Cathédrale, à l'issuë duquel il donneroit un dîner splendide aux Médicis & aux Pazzi; qu'il seroit facile de remplir secrettement d'hommes armez la maison, pour s'assurer contre le premier tumulte, & afin que sous les ordres de Montsec ils pussent marcher contre la soudaine impétuosité du Peuple, & faire main-basse sur tous ceux qui voudroient s'opposer à leurs desseins. Que pour l'exécution du coup, on disposeroit de maniere les couverts, que Laurent de Médicis se trouveroit placé entre le Comte de Montsec & Jaques de Pazzi, & Julien entre Francisque & Bandini; que chacun des quatre auroit encore un Conjuré derriere sa chaise pour le soutenir; & qu'au signal d'une santé qui seroit portée sur la fin du repas, on les poignarderoit tous deux en même tems & des deux côtez.

Que cependant l'Archevêque de Pise se rendroit au Palais des Gouverneurs, avec Pogio, Francesi, & d'autres Conjurez, & soutenus d'un grand nombre de Soldats déguisez qui se glisseroient en différens endroits de ce Palais, & qu'au signal qui seroit donné de l'exécution faite, ils se saisiroient des Magistrats, les forceroient d'approuver la mort des Médicis, & d'établir une nouvelle forme de Gouvernement; qu'en même tems d'autres monteroient à cheval, appelleroient le Peuple à la liberté, & se mettroient à la tête des troupes préparées, & de tout ce qui voudroit s'armer en leur faveur; qu'ainsi de gré ou de force on le contrai-

traindroit de créer de nouveaux Magistrats qui seroient choisis de la faction des Pazzi, & dont on excluroit les créatures des Médicis.

Quoiqu'on n'ait jamais su certainement si le Pape & le Cardinal étoient instruits du détail de cette conspiration, il est difficile de croire qu'on eût osé entreprendre ce coup à sa table, & remplir sa maison de gens armez, sans qu'il participât au secret, ou qu'il eût voulu entrer dans un complot si terrible sans l'aveu du Souverain Pontife dont il étoit envoyé. Quoi qu'il en soit, soit qu'on le trompât lui-même, ou qu'il fût complice du dessein, il fit disposer toutes choses pour la Messe solemnelle du Dimanche du 26. Avril 1478., & dès le samedi matin il fit inviter les Médicis, les Pazzi & quantité d'autres au repas qu'il donneroit à l'issuë du Sacrifice.

Les deux Médicis donnerent parole de s'y trouver; & les Conjurez croyant par-là le succès de leur projet indubitable, disposerent toutes les choses avec une conduite aussi prudente que le secret en fut merveilleux. Rien ne manquoit pour l'accomplissement de leur dessein; ils avoient prévû toutes les difficultez, & préparé des remedes à tous les inconvéniens qui pouvoient naître dans le moment de l'exécution. Ils s'assemblerent la nuit chez Franciſque, où l'on répéta ce que chacun devoit faire, & dans quel ordre toutes les choses se conduiroient. Ils se lierent même tous encore par un nouveau serment de périr ou d'exécuter une action qu'ils comparoient à celles des deux Brutus, & dont ils attendoient autant de gloire que d'avantage; & chacun s'étant retiré sans bruit, on attendit ce jour fatal qui devoit être le dernier de la domination des Médicis.

Franciſque avoit pendant tout le samedi observé Julien, pour examiner ses démarches, & malgré toutes les pensées inquiétes dont son esprit

des

devoit être rempli, il s'efforça de redoubler son enjoûment pour divertir une triſteſſe ſombre qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & qui étoit, ou l'effet de l'indiſpoſition de Camille, qui continuoit toujours, & qui l'affligeoit, ou un preſſentiment que la nature a coutume de donner aux hommes extraordinaires, lorſque le Ciel leur prépare de grands malheurs.

Rien ne pouvoit donc égayer le jeune Médicis; & ſur le ſoir, comme il étoit dans le jardin des Pitti avec Franciſque & quantité de jeune Nobleſſe pour un défi d'une partie de mail ſur laquelle on avoit fait de gros paris, on vint rendre au jeune Médicis une lettre qu'il prit, & s'écarta pour la lire en ſecret. Franciſque qui l'obſervoit exactement, le vit changer de couleur, & tomber après l'avoir lue dans un chagrin encore plus morne qu'il ne l'avoit auparavant. Il en prit de l'inquiétude, craignant que ce ne fût quelque avis ſecret qu'on lui donnoit touchant la conſpiration; & l'ayant joint, il ſe confirma d'autant plus dans cette penſée, que plus il eſſayoit avec adreſſe & par ſes familiaritez enjouées de pénétrer de qui lui venoit ce billet, plus le jeune Médicis lui en cachoit le myſtere. Il le mit dans ſa poche, & preſqu'auſſi-tôt la partie du mail étant achevée, tout le monde ſe mêla pour la promenade. Mais ils ne furent pas plutôt arrivez au bout de la grande allée de Cyprès, que Julien ſe ſentit foible, & s'aſſit ſur un banc de marbre, & preſqu'en même tems il tomba évanoui entre les bras de Franciſque. On courut à la fontaine qui étoit la plus proche pour avoir de l'eau; & cependant Franciſque coulant adroitement la main dans l'endroit où il avoit vû ſerrer le billet, il le tira ſans qu'on s'en apperçût, & le gliſſa dans ſa poche.

Julien revint de ſa foibleſſe; & comme ce n'étoit qu'une vapeur qui paſſa bien-tôt, elle n'interrom-

pit point le reſte de la promenade. Mais Franciſque impatient de lire le billet qu'il avoit ſurpris, prit un prétexte pour ſe retirer, & s'étant écarté dans un endroit où il ne pouvoit être vû, il ouvrit cette lettre, trouva qu'elle étoit de Camille, & conçue en ces termes:

Non, mon cher Epoux,

Ah Ciel! s'écria Franciſque avant que de paſſer outre, quoi! Camille eſt l'Epouſe du jeune Médicis, & ce Rival heureux eſt en poſſeſſion d'un bien qui n'étoit dû qu'à mon amour? Après ce tranſport, il reporta ſur cette lettre un regard plein de fureur & d'indignation; & mêlant à un profond ſoupir quelques larmes de rage qui montroient aſſez que ſon amour n'étoit pas éteint, il en continua de la ſorte la lecture:

Non, mon cher Epoux, je ne puis plus réſiſter à l'excès de mes inquiétudes; chaque moment les redouble, & j'y ſuccombe. Je ne puis m'aſſoupir que je ne ſois agitée de toutes les horreurs dont les ſonges les plus triſtes peuvent troubler un eſprit. Je viens de vous voir encore entre deux Tigres qui vous ont déchiré aux pieds des Autels; j'y ai vû couler votre ſang; mes pleurs & mes cris bien loin d'amolir leur rage, ne ſervoient qu'à les rendre plus impitoyables. Le ſouvenir que j'en ai, m'effraye; & quoique ce ne ſoit qu'une ombre qui s'eſt diſſipée à mon reveil, mes douleurs & mes craintes ne peuvent ceſſer. J'en ai ſenti frémir dans mes entrailles le gage précieux de votre amour. Hélas! mon cher Epoux, au nom de ce gage qui m'eſt ſi cher, n'expoſez point votre tête, & ſouffrez que votre intrépidité donne quelque attention aux voix du Ciel, & à celle d'une Femme qui vous aime mille fois plus qu'elle-même. Je meurs ſi demain je ne vous vois pas; ma vie n'eſt qu'une langueur dès que vous êtes abſent de moi, & je croi

trois que vous m'échapez dès que je ne vous tiens plus entre mes bras. Venez demain, je vous en conjure, si vous avez quelque pitié de

CAMILLE.

Quoique Franciſque fût au comble de la rage contre Julien, cette lettre remplie du triomphe de ſon Rival & des tendres expreſſions de l'amour de Camille, ajouta encore à ſa haine une nouvelle fureur. Quoi ! dit-il en regardant d'un œil terrible ce billet, mon Rival poſſede donc tranquillement ce qu'il m'a arraché, Camille eſt ſon Epouſe, & un fruit de leur tendreſſe réciproque va être le lien éternel de leurs cœurs; ſa fureur ne ſe contente pas d'accabler ma maiſon, il faut que juſqu'à mes yeux ſon amour ſatisfait triomphe de mon deſeſpoir ? Non, non, tu périras, & la mort me vengera tout à la fois, & de tes outrages, & des mépris de Camille.

Son courroux prit alors un feu ſi violent, que s'il n'eût pas été ſûr que la conjuration ſeroit exécutée le lendemain, une impatience aveugle l'auroit peut-être porté à ſatisfaire ſur le champ ſa vengeance; mais ſe repoſant ſur toutes les précautions qu'on avoit priſes pour la ſanglante action dont Florence devoit être le théatre épouvantable, il reprima l'imprudence de ſes mouvemens furieux, & ne s'en ſervit que pour animer ſon bras à ne pas manquer le coup qu'il ſe préparoit à porter dans le cœur de ce Rival.

Il retourna donc chez lui plus plein que jamais de haine & de rage; & le dernier Conſeil ſecret des Conjurez s'y étant tenu, ils furent à peine tous ſéparez, qu'il vit paroître les premieres pointes du jour; & ne pouvant dans ſes agitations prendre aucun repos, il fut dans la galerie de ſes

peintures

peintures attendre que l'heure de se rendre au Temple fût arrivée, & ne s'attacha qu'à considérer celles où l'on voyoit du sang répandu.

Une affluence innombrable de peuple s'assembla dès le matin dans la Cathédrale pour jouïr du spectacle de l'auguste cérémonie qui s'y préparoit; & avant qu'elle commençât, les Conjurez y étoient déja tous pour observer tout ce qui s'y passoit, lorsqu'on vint leur apprendre que Julien ne dineroit point chez le Cardinal, & qu'il avoit donné ses ordres pour monter à cheval dès que la Messe seroit dite.

Franciſque qui avoit vû la lettre de Camille, ne douta point que ce ne fût pour se rendre au Couvent de Fizoles; mais, il fut extrémement surpris, aussi-bien que tous ses Complices, d'une nouvelle si contraire à leurs projets.

Ils croyoient avoir prévû tous les obstacles qui pouvoient rompre leurs mesures; mais, comme il arrive souvent que la seule chose à laquelle on ne pense point, est celle qui arrive, celui-là leur étoit échapé, & ce changement renversant tout leur concert, ils s'assemblerent dans une Chapelle obscure de l'Eglise, & y tinrent à la hâte un Conseil secret sur un évènement si peu attendu.

Franciſque leur dit que si une conjoncture ménagée avec tant de prudence ne rassembloit pas ses deux Freres, il ne falloit pas attendre de les jamais rejoindre, & qu'une conjuration communiquée à tant de têtes, ne pouvoit plus être longtems sans être révélée; qu'ainsi, puisque Julien ne seroit point au repas, & que n'ayant résolu de partir qu'après la Messe, il vouloit sans doute y assister, il étoit d'une nécessité absolue d'exécuter dans l'Eglise ce qu'on avoit médité de faire à la table du Cardinal.

Tous tomberent d'accord que c'étoit l'unique par-

parti qu'on avoit à prendre dans une conjoncture si précipitée; mais ce changement bouleversa toute l'économie de leur dessein, parce que le Comte de Montsec & Jaques de Pazzi qui avoient bien voulu se charger de poignarder à table Laurent de Médicis en le plaçant entre eux, se firent un scrupule de commettre la même action aux pieds des Autels & pendant le Sacrifice auguste de la Messe, & ne voulurent plus se charger que de monter à cheval à la tête des troupes pour se rendre maître du Peuple aussi-tôt que le coup seroit exécuté. Tant il est vrai que la plupart des hommes manquent pour ne vouloir pas être tout-à-fait bons ou tout-à-fait méchans.

Pour Franciſque, comme il étoit fixé à vouloir lui-même de sa propre main sacrifier son Rival à sa vengeance particuliere, & être sûr qu'il n'échapât point à son bras, il continua de se charger uniquement du soin de donner la mort à Julien; & comme il avoit une extrême confiance à Bandini, qu'il connoiſſoit pour un courage déterminé & exercé dans les périls, il voulut le garder pour son second, & Bandini lui-même étoit trop intime ami de Franciſque pour s'éloigner de lui dans une occasion si périlleuſe.

Il fallut donc chercher deux autres pour attacher à Laurent, & ce soin fut commis à deux hommes qui n'avoient aucune qualité propre pour une si terrible exécution. En effet, s'il y a quelque action dans le monde qui demande une intrépidité à toutes épreuves, une préſence d'esprit inébranlable, & que la vûë du sang & la mort préſente n'effrayent point, c'eſt dans une entrepriſe de la nature de celle dont il s'agiſſoit, & qui devoit être conſommée dans un Temple, à la vûë de tout un Peuple, & sur des perſonnes d'un caractere si éminent.

Cependant par une imprudence inexcusable dans des hommes d'une expérience consommée, regardant plutôt à la chaleur inconsidérée de ceux qui s'offrirent à remplir un ministere si difficile, qu'aux qualitez nécessaires pour s'en bien acquiter, ils choisirent Antoine de Volterre, homme qui de sa vie ne s'étoit trouvé dans aucune occasion périlleuse, & pour l'autre un nommé Etienne, Prêtre, homme de Cabinet & de Lettres, & qui n'avoit d'autre emploi que celui d'enseigner le latin à la Fille bâtarde de Jaques de Pazzi.

Après ce choix fait de ceux qui devoient consommer l'action, on convint pour le tems de l'exécution, que la clochette de l'Autel qui sonne trois fois avant que le Prêtre communie, & dans le tems qu'en se frappant la poitrine, il s'avoue indigne d'une si sainte participation, serviroit de signal, & qu'au second coup qu'elle sonneroit, on frapperoit les deux Freres.

Tous les ordres ayant été de la sorte changez sur le champ, un nouvel incident les jetta dans l'embarras. Ils virent arriver le Cardinal suivi de Laurent de Médicis, mais Julien ne les accompagnoit point; & le Service étant commencé, un bruit se répandit que comme il ne seroit pas du repas, il avoit jugé à propos de ne point paroître à l'Eglise.

Les Conjurez par cette absence virent encore une fois leurs mesures confondues; mais Franciscque & Bandini qui agissoient par des motifs plus puissans que tous les autres, leur dirent de tenir ferme, & d'attendre avec patience leur retour; qu'ils ameneroient Julien à l'Eglise, ou qu'au premier tumulte dont ils auroient avis, ils n'auroient qu'à exécuter leur complot sur Laurent; & en même tems étant tous deux montez en carosse, ils furent au Palais des Médicis trouver Julien, résolus, ou de l'amener à la Messe, ou de le poi-

garder jusques dans son Cabinet, aimant mieux, disoient-ils, se sacrifier au bien public, que de perdre ce moment de délivrer Florence de la tyrannie qui l'opprimoit.

Dans cette résolution ils entrerent dans l'appartement de Julien avec cette liberté familiere dont ils étoient en possession, & feignant qu'ils n'avoient point encore été à l'Eglise, & qu'ils venoient le prendre pour l'y accompagner, ils parurent dans le moment qu'il sortoit de son Cabinet avec la Monna, avec laquelle il étoit depuis près d'une heure enfermé, & ils entendirent qu'en la quittant il lui disoit: *Oui, j'y serai sans y manquer à l'heure que je vous marque; allez.*

Monna femme adroite, subtile & intrigante, étant depuis quelques jours alarmée par les inquiétudes de Camille & par les horreurs de ses songes, s'étoit donnée de si grands mouvemens, que, quoiqu'elle n'eût point découvert le secret de la conjuration des Pazzi, elle avoit néanmoins pénétré qu'il se trâmoit quelque entreprise importante, dans laquelle le Pape & le Roi de Naples entroient, & qui avoit pour but d'abaisser la puissance des Médicis; & elle étoit venue pour en instruire Julien, & lui découvrir toutes les foibles lumieres qu'elle en avoit pu attraper, & qu'elle auroit poussées plus loin si l'exécution de la conjuration eût tardé. Elle venoit aussi le presser d'accorder à Camille la consolation de ne pas passer ce jour-là sans la voir.

Les Médicis ne doutoient point des mauvaises volontez de ces deux Puissances étrangeres, & de l'impatience avec laquelle les Pazzi & quelques autres familles Florentines souffroient l'oppression de la liberté publique; mais ils n'avoient jamais eu la pensée qu'on eût envie de former une conspiration contre leur vie, & se persuadoient que si l'on attentoit quelque chose contre leur grandeur,

deur, ce, ſeroit par un mouvement civil appuyé des forces de ces deux Souverains. Ainſi n'ayant l'œil qu'à maintenir la tranquillité ſous l'autorité du Gouvernement établi, bien loin de prendre des précautions contre des attentats particuliers, ils affectoient, comme je l'ai dit, de vivre dans une union apparente avec les Pazzi; & Julien lui-même s'étant laiſſé ſurprendre aux artifices de Franciſque, avoit pris pour lui une véritable amitié.

Franciſque & Bandini l'abordant avec un viſage riant, lui dirent qu'ils venoient le prendre pour le ſuivre à la Cathédrale; qu'on venoit de leur dire que le Cardinal & Laurent y étoient déja, & que le Service commençoit. Julien leur expliqua les raiſons qui le déterminoient à n'y point aller; mais, comme la principale avoit été l'entretien de la Monna qui étoit fini, & qu'ils lui en oppoſerent d'autres auſſi fortes, que d'ailleurs il étoit bon & facile, la crainte de choquer le Cardinal, & les manieres enjoüées de ces deux Perfides, l'entraînerent. Il deſcendit, monta dans le caroſſe qu'ils avoient amené, & ne s'entretint avec eux en chemin que de plaiſanteries & de contes divertiſſans: Franciſque lui-même ſous ombre de l'embraſſer & le careſſer en lui parlant de folies amoureuſes, tâta s'il n'avoit point de cuiraſſe ſous ſa chemiſe; & enfin en continuant toujours de plaiſanter avec une préſence d'eſprit inconcevable dans une conjoncture ſi terrible, ils arriverent à l'Egliſe dans le tems que l'Evangile venoit d'être lu.

Tous les Conjurez qui étoient dans une inquiétude merveilleuſe, furent ravis du ſuccès inopiné du voyage de Franciſque, & attendirent tranquillement le moment deſtiné pour cette ſanglante exécution.

Antoine de Volterre & le Prêtre Etienne obſédoient Laurent des deux côtez; & la foule dont l'Egliſe

l'Eglise étoit remplie, avoit favorisé leur approche, & fait qu'on ne songeoit point à les écarter d'un lieu que sans cette confusion ils n'auroient pas dû occuper. Pour Franciſque & Bandini, comme ils avoient amené Julien, il ne leur fut pas difficile de se placer avec lui d'une maniere qu'il ne pût leur échaper, quoique Nori fût venu le joindre.

Enfin le moment fatal de la Communion du Prêtre arriva, & au premier coup dont il frappa sa poitrine, & que la clochette sonna, les quatre Assassins porterent la main à de courtes dagues qu'ils tenoient cachées, & au second coup de la clochette, Bandini plus prompt que pas un, passa la sienne au travers de l'estomac de Julien, qui frappé dans le cœur tomba tout étendu; & Franciſque plein de rage, ne le croyant pas mort, se jetta sur lui, & le perça de tant de coups, & avec une fureur si aveugle, qu'en tirant de lui son dernier soupir, il se fit de sa propre dague une profonde blessure à la jambe. Nori intime ami de Julien, & qui avoit enlevé pour lui Camille, le voyant frappé mit l'épée à la main; mais Bandini extrêmement adroit & vigoureux le prévint encore, & d'un seul coup l'étendit mort à ses pieds.

Mais le succès étoit de l'autre côté bien différent. Antoine de Volterre saisi tout-à-coup de frayeur dans le moment qu'il falloit exécuter une si grande action, tira sa dague, & se trouvant comme ébloui par l'idée de son crime, au lieu de la plonger dans le flanc de Laurent qui étoit à genoux & dans une application pieuse au mystere, il lui porta un coup étourdi qui lui passa devant le visage sans le frapper, & le Prêtre Etienne qui étoit derriere, ayant aussi peu de résolution, & encore plus d'imprudence, se mit avant que de lui porter le coup, à crier, *Ah Traître!* & ce cri ayant fait faire à Laurent un mouvement qui rompit les mesures de l'Assassin, la dague au lieu de lui traverſer

verſer du dos à l'eſtomac, gliſſa ſur ſon épaule, & le bleſſa peu dangereuſement à la gorge.

Laurent fort vif & fort adroit, fut auſſi-tôt ſur pieds, mit l'épée à la main, & para les coups que ces Infames ſans courage & ſans expérience voulurent inutilement redoubler. Tous ceux qui ſe trouverent près de Laurent, le voyant bleſſé, tirerent l'épée, le couvrirent, & le firent ſauver dans la Sacriſtie, où il s'enferma, & ſe barricada avec deux ou trois de ſes amis, & fort à propos, parce que Bandini après avoir tué Julien & Nori, voyant que les autres n'avoient pas expédié Laurent, & qu'au contraire ils ne l'avoient pas plutôt vû échapé à leur premier effort, que laiſſant tomber leurs dagues, ils coururent ſe cacher dans la foule, vint pour ſuppléer par ſon courage & par ſa promptitude à ce que la lenteur ou la foibleſſe de ſes Complices avoit manqué, & paſſant au travers de tout ce qui s'oppoſoit à ſa fureur, arriva à la porte de la Sacriſtie dans le moment qu'on la fermoit, étant réſolu de ſe faire mettre en piéces plutôt que de manquer de lui donner la mort.

L'eſprit humain ne peut concevoir, ni les paroles décrire l'horreur du tumulte qui s'éleva dans l'Egliſe. Quand toutes ſes voutes écroulées auroient fondu de toutes parts, le fracas, le bruit & l'épouvante n'auroient pas été plus terribles. Quiconque avoit une épée, la tira. Les uns s'avançoient pour apprendre le ſujet du deſordre; d'autres qui vouloient fuir, ſe renverſoient ſous les portes de l'Egliſe, & en fermoient le paſſage au torrent qui les ſuivoit, & qui tombant & s'accumulant deſſus, les accabloient & les étouffoient ſous la foule. Les femmes pouſſoient des cris capables de faire trembler ce ſuperbe édifice. Ce n'étoit que deſordre, pleurs, gémiſſemens & confuſion. On trouva Volterre & le Prêtre Etienne

qui

qui cherchoient à se cacher ; ils furent percez de mille coups, & leurs corps livrez à la fureur du Peuple qui les mit en piéces, & on en traîna par la Ville les lambeaux déchirez. Le Cardinal se sauva à l'Autel, où tous les Prêtres qui l'environnerent & le couvrirent de leurs corps, le garantirent avec peine de la premiere fougue des amis des Médicis, qui vouloient le massacrer comme Complice d'une si abominable conspiration.

Bandini tenant à la main sa dague rouge du sang qu'il avoit répandu, & l'œil enflammé de fureur, se sauva au travers de la foule qui s'écartoit à son passage, qui que ce soit n'osant lui faire tête, & montant à cheval il se retira à Venise, & de là en Turquie. Francisque, quoique blessé, s'ouvrit aussi une issuë à coup d'épée, se retira chez lui, & tenta vainement de monter à cheval pour exciter le Peuple à la sédition. Sa playe ne put lui permettre de s'y tenir ; & le sang qu'il avoit perdu l'ayant trop affoibli, il se deshabilla & se mit au lit, attendant quel effet pourroient produire sur l'esprit du Peuple les efforts de son Oncle & du Comte de Montsec qui montoient à cheval à la tête du peu de troupes qu'ils avoient préparées.

Mais tandis qu'une scène si funeste se passoit dans l'Eglise, Salviati Archevêque de Pise chargé du soin de se rendre maître du Palais des Gouverneurs, prit avec lui deux autres Salviati & Jaques de Pogio, & soutenu de plus de cent Pérousins bien armez se rendit à la Maison publique, sous prétexte de communiquer aux Magistrats une affaire importante de la part du Pape.

César Petrucci, Gonfalonier, le fit introduire avec deux ou trois autres dans la Sale. Pogio & quelques-uns des Conjurez resterent dans l'antichambre ; & les Pérousins s'étant glissez sans bruit dans la grande Sale inférieure, s'y enfermerent sans

sans y penser, parce que les serrures des portes étoient disposées de maniere qu'elles ne se pouvoient ouvrir ni en dedans ni en dehors qu'avec la clef.

L'Archevêque introduit, voulut parler de l'affaire qu'il supposoit avoir à communiquer; mais, soit qu'une soudaine réflexion sur la témérité de l'action qu'il entreprenoit, l'eût effrayé, soit que naturellement il n'eût pas le courage assez ferme pour se soutenir dans une entreprise de cette importance, il parla d'une maniere si tremblante, si entrecoupée, & avec si peu de jugement, & changea si soudainement de couleur, que le Gonfalonier en ayant pris tout-à-coup ombrage, quitta sa place, sortit brusquement de la Sale en criant aux armes; & trouvant Pogio dans l'antichambre avec quelques autres de ses Complices, il le saisit lui-même par les cheveux, fit arrêter les autres, & rentrant avec main-forte dans la Sale au même moment que le bruit du tumulte de l'Eglise se répandoit par la Ville, il fit faire main-basse sur ces Conjurez, qui ne purent être assez tôt secourus par les Péroufins qui s'étoient enfermez, & après avoir fait jetter vifs par les fenêtres du Palais une partie des Complices de l'Archevêque, il le fit pendre lui-même aux croisées sans autre forme de procès avec Pogio & les deux autres Salviati.

Au bruit terrible que fit cette prompte exécution, les Péroufins trouverent enfin le moyen de rompre les portes qui les enfermoient; & s'étant rendus maîtres du bas du Palais, assiégeoient les Gouverneurs qui se retrancherent & se barricaderent dans le haut, ne pouvant être secourus du Peuple qui étoit accouru en foule sur la place, & dont ils étoient coupez par les Péroufins.

Dans le même tems Jaques de Pazzi & le Comte de Montsec étoient montez à cheval, chacun

à la

à la tête de cent hommes, & courant les ruës, appelloient le Peuple à la liberté; mais l'un étant trop corrompu par la fortune des Médicis, & Florence ne ſe ſouciant plus de l'autre, ils ne trouverent perſonne qui leur répondît. Ainſi Jaques deſeſpérant de pouvoir troubler le Gouvernement trop affermi, & craignant d'être ſurpris, tourna ſon cheval du côté d'une des portes, & prit pour ſe ſauver la route de la Romagne, tandis que Montſec ſe laiſſa prendre.

Cependant toute la Ville étoit en armes. Les amis de Laurent, après avoir percé les dehors de la Sacriſtie, l'en avoient tiré & conduit à ſon Palais au milieu d'une troupe nombreuſe de Nobleſſe; & le Peuple ayant forcé les Pérouſins, les avoit paſſé au fil de l'épée, dégagé les Magiſtrats, regagné le bas du Palais; & Florence qui rétentiſſoit de tous côtez du nom victorieux des Médicis, & des imprécations dont on chargeoit les ennemis de leur Maiſon, étoit un théatre ſanglant de la malheureuſe cataſtrophe des Conjurez, dont les corps étoient traînez de toutes parts, déchirez avec la derniere fureur, & les têtes portées par toutes les ruës ſur la pointe des lances & des épées.

On inveſtit toutes les maiſons des Pazzi & de leurs Complices: elles furent priſes, pillées & démolies d'une viteſſe inconcevable. Franciſque arrêté dans ſon lit, fut conduit nud avec ignominie juſqu'au Palais, ſans que les outrages ſanglans qu'on lui fit par les chemins, puſſent jamais le forcer, ni à changer de viſage, ni à proférer un ſeul mot, & ſe contentant de regarder fixement & d'un œil fier ceux qui le conduiſoient, & de ſoupirer de tems en tems, bien moins de remords d'avoir immolé ſon Rival à ſa vengeance, que de rage de n'avoir pas conſommé ſon entrepriſe; & enfin après qu'on l'eut accablé d'opprobres, d'injures & d'imprécations, on le pendit aux

croisées du Palais à côté de l'Archevêque, & l'on précipita ensuite leurs corps pour être le jouët de la fureur du Peuple.

Le Comte de Montsec eut la tête tranchée. Le Cardinal n'échapa que par une singuliere considération que Laurent voulut avoir pour le Souverain Pontife. Jaques de Pazzi fut repris dans les Alpes qu'il essayoit de traverser, conduit à Florence étranglé, & son corps après avoir été déterré & traîné par les ruës, fut enfin jetté dans l'Arno. Tous les Pazzi furent déclarez ennemis de l'Etat. René même qui n'avoit eu aucune part à ces mouvemens, & qui étoit hors de Florence, lorsqu'il arriva, fut décapité. La compassion que le Peuple avoit pour sa bonté naturelle, sa piété, sa charité & ses vertus ne le sauverent point de la rigueur des Gouverneurs; & Guillaume à qui l'on n'avoit pas même communiqué le dessein, parce qu'il étoit Beau-Frere des Médicis, n'évita la mort que par les prieres de Blanche son Epouse, Sœur de Laurent, qui obtint que toute sa peine se réduiroit à un banniſſement.

Francési fut le seul de tous les Complices que sa fuite déroba à la vengeance des Médicis, puisque Bandini qui s'étoit sauvé en Turquie, fut livré par le Sultan, soit pour l'argent que Laurent lui fit compter pour le prix de sa tête, soit par un coup de politique ou de piété apparente dont ce Monarque barbare voulut se piquer. Car l'ayant fait venir en sa présence, il lui demanda s'il étoit Chrétien. Bandini répondit qu'il l'étoit. Crois-tu, dit le Sultan, comme le croïent les autres Chrétiens, que ton Dieu fût présent sur l'Autel dans le Sacrifice que tu as troublé? Je le crois, repliqua Bandini. Tu l'as cru, Scélérat, reprit le Sultan, & en présence de ton Dieu tu as poignardé un homme que tu venois d'embrasser, & tu veux que je te donne un asyle dans mes Etats, & que ma Puissance te met-

te

te à couvert de la Juſtice qui te pourſuit? j'offenſerois ton Dieu autant que tu l'as offenſé. Va, Malheureux, va recevoir le châtiment de ton crime. Je permets qu'on t'arrête juſques aux pieds de mon Trone. Et en diſant ces mots, l'ayant chaſſé de devant ſes yeux, les Envoyez de Laurent qui étoient à la porte, s'en ſaiſirent & l'amenerent à Florence pour y expier ſon attentat.

Laurent ne fut pas plutôt arrivé dans ſon Palais, que tout ce qui avoit quelque nom dans Florence, vint en foule lui offrir ſon bras, ſes biens, ſes amis & ſa vie contre tous ceux qui voudroient attenter à la ſienne. Ce fut un concours ſi prodigieux, que le plus grand calme de toute ſa fortune n'auroit jamais ſi bien fait éclater ſa puiſſance, ſa grandeur, & l'amour que le Peuple avoit pour lui, que cette tempête que ſes ennemis lui avoient ſuſcitée.

On peut dire même que cette conſpiration fut le degré qui porta ſa Maiſon à la domination abſolue, parce que le reſte de ſes ennemis ayant été exterminé par les exécutions ſanglantes qui en furent la ſuite, Laurent demeura ſeul Arbitre de toutes les volontez. Les Gardes que la République lui donna ſous prétexte d'aſſurer ſa vie contre de ſemblables entrepriſes, & qu'il feignit quelque tems de ne vouloir point accepter, commencerent à lui donner un air de Prince qu'il n'avoit oſé prendre juſqu'alors, & ſa grandeur fut tellement affermie, que rien ne s'oppoſa plus au comble de ſa fortune.

Mais quelle fut l'épouvantable douleur de Camille lorſque le bruit affreux de ce qui ſe paſſoit à Florence, vint ſe répandre juſqu'à Fizoles. La Monna y étoit à peine de retour; elle venoit de lui rendre une lettre de Julien. Cette chere Epouſe qui ne gardoit plus le lit, l'avoit lûe, & y avoit trouvé avec plaiſir tous les ſentimens de tendreſſe qu'elle en attendoit, & une promeſſe a-

gréable qu'il ſeroit auprès d'elle preſqu'auſſi-tôt que ſon billet.

Elle ſe flatoit de cette douce eſpérance lorſque l'Abbeſſe qui étoit d'une famille dévouée aux intérêts des Médicis, venant d'apprendre ce qui s'étoit paſſé dans la Cathédrale, que Julien étoit mort, Laurent bleſſé, & Florence dans un trouble horrible, s'abandonnant aux premiers tranſports de ſa douleur dont elle ne fut point maîtreſſe, entra toute éperdue dans la chambre de Camille, & s'étant jettée ſur un lit de repos ſans que ſes ſoupirs permiſſent à ſa voix de pouvoir expliquer ſon affliction, elle la regarda avec des yeux qui fondoient en larmes, & qui marquoient par leurs mouvemens peu réglez que ſon eſprit étoit dans une cruelle agitation.

Qu'avez-vous, ma chere Mere? lui dit Camille, & que me diſent ces regards effrayez, ces pleurs, ces ſoupirs & ce ſilence? Ah ma Fille! reprit l'Abbeſſe, ſi je vous connoiſſois moins de courage & de vertu, je chercherois à vous préparer de plus loin à la douleur que j'ai à vous apprendre. Imaginez tout ce que vous pouvez craindre de plus affreux; & c'eſt ce que j'ai à vous annoncer.

Camille qui recevoit une lettre de Julien que la Monna venoit de quitter, ne pouvoit pas porter ſon idée à la mort de cet Epoux. Voilà, dit-elle à l'Abbeſſe, une lettre de Julien, ſa ſanté eſt parfaite, il n'y a pas deux heures que Monna l'a quitté; l'aſſurance qu'il me donne d'être ici dans un moment, écarte mon idée de tout ce que je pourrois appréhender de plus funeſte.

Hélas ma Fille! reprit l'Abbeſſe en redoublant les pleurs qu'elle avoit verſez, plût au Ciel qu'il fût en état de vous tenir parole; mais il faut armer votre cœur de toute la conſtance dont il eſt capable pour ſoutenir le coup que je vais lui porter, en vous apprenant que ce billet eſt le dernier que

vous

vous recevrez jamais de lui. C'en eſt fait, ma Fille, il n'eſt plus. Et. . . Il n'eſt plus! Ah Ciel! reprit Camille en laiſſant tomber de ſes mains le billet qu'elle tenoit; & en même tems une ſecrette horreur faiſant trembler tout ſon corps, & ſe ſaiſiſſant de ſon eſprit, elle tomba elle-même ſur le lit auprès de l'Abbeſſe, & perdit toute connoiſſance.

La Monna qui n'avoit fait que la route de Fizoles depuis qu'elle avoit quitté Julien, fut frappée comme d'un coup de foudre, & reſta d'un autre côté ſans mouvement & hors d'état de pouvoir ſecourir Camille. L'Abbeſſe ayant appellé du monde, on eut peine à la tirer de ſon évanouïſſement, & ſortie des bras de la mort, elle ne reprit l'uſage de la parole & de la raiſon, que pour exprimer par ſes cris & par des torrens de larmes, la plus vive douleur qui fut jamais.

L'Abbeſſe dans ſa propre affliction avoit plus beſoin d'être elle-même conſolée, qu'elle n'étoit en état de conſoler les autres; cependant cherchant dans ſa piété & dans ſa vertu des forces que la nature lui refuſoit, elle unit ſa douleur à celle de Camille, pour eſſayer de la rendre plus capable de l'écouter, & lui ayant appris tout ce qu'elle ſavoit du tumulte de Florence, cette Epouſe infortunée conçut aiſément que l'amour jaloux de Franciſque étoit la ſource de cette funeſte conſpiration. Ainſi s'accuſant d'être elle-même la cauſe du deſaſtre de ſon Epoux, elle redoubla ſes pleurs; & comme elle étoit à peine quitte d'une fiévre qui l'avoit tourmentée pendant quelques jours, le feu s'en ralluma tout-à-coup, & on ne l'eut pas plutôt miſe au lit, que ſa violence irritée par les fantômes affreux dont ſes idées étoient remplies, il ſe fit un ſi prompt tranſport, qu'on ne crut pas que la nature fût capable de la garantir de la mort.

Mais ſi-tôt que Laurent dont la bleſſure ſe trouva légere, eut donné ſes ſoins pour rétablir le cal-

me dans Florence, & oppoſer des troupes à celles que le Pape & le Roi de Naples en avoient fait approcher, & qui s'étoient écartées dès qu'elles apprirent l'évènement funeſte de la conſpiration, il approuva tout ce que la République avoit ordonné pour la pompe & la magnificence des obſéques de ſon Frere, & tournant en faveur de Camille toute l'amitié tendre qu'il avoit eue pour ſon Epoux, dès qu'il put être débaraſſé de ſes applications publiques, il ſe rendit à Fizoles où la Princeſſe ſon Epouſe l'avoit dévancé, & tous deux enſemble y prirent un ſoin particulier, & de la conſoler, & de la ſecourir.

Mais toutes leurs bontez n'auroient pas forcé ſa douleur à conſentir de ſurvivre à ſon Epoux, ſans le fruit précieux qui lui en reſtoit, & dont la conſervation put ſeule gagner ſur elle de ſouffrir qu'on la ſecourût.

On le fit avec tant de bonheur, qu'enfin peu à peu cette cruelle maladie diminua : on vit avec plaiſir ſa ſanté rétablie ; & ſa groſſeſſe étant venue à ſon terme, elle mit au monde un Fils ſi rempli de mérite & de vertus, qu'après avoir paſſé par toutes les Dignitez de l'Egliſe, & gouverné comme premier Miniſtre le Pontificat ſous Léon X. ſon Couſin germain, Fils de Laurent de Médicis, il fut lui-même élevé ſur le Trone ſacré de Rome, & y regna glorieuſement ſous le nom de Clément VII., que quantité d'Auteurs mal inſtruits ont voulu faire paſſer pour illégitime, parce que le mariage de ſon Pere demeura toujours ſecret, ſoit pendant le peu de mois que Julien vécut marié, & pour les raiſons que j'ai expliquées, ſoit après ſa mort, par des conſidérations politiques qui ne permirent pas à Laurent de le publier.

ORI-

ORIGINE DE LA POËSIE.

DAns le premier âge du Monde
Les Hommes n'avoient point de Loix ;
Ils vivoient au milieu des bois
Dans une ignorance profonde.
La Langue dans ces premiers tems
Savoit, ſans être embaraſſée,
Peindre ſimplement la penſée,
Et déclarer les ſentimens.
On ignoroit cette Eloquence
Qui part de ces divins accens,
Dont l'harmonieuſe cadence
Ravit, enchante tous les ſens ;
Quand tout-à-coup la Poëſie,
De mille graces embellie,
Vient ſe préſenter aux Mortels.
On la reconnoît pour Déeſſe ;
Chacun lui dreſſe des Autels.
Sur ſon front regne la nobleſſe ;
Elle embraſe tous les Eſprits ;
D'une douce & charmante yvreſſe
Déja tous les cœurs ſont épris.
Une aimable douceur tempere
Le feu qui brille dans ſes yeux.
Elle a le port Majeſtueux ;
Sa démarche eſt vive & légere ;
Elle s'éleve juſqu'aux Cieux.
C'eſt-là ſa demeure éternelle,
Qu'elle ſe plaît à contempler ;
Là, tout ſemble lui révéler
Que ſa naiſſance eſt immortelle.
Les Chaînes que portent ſes pieds,
Ne la rendent pas plus tardive,
Et ſa courſe eſt d'autant plus vive,
Qu'ils ſont étroitement liés.
Ces liens ſont pour la Déeſſe

Un

Un ornement qu'elle chérit:
Elle veut les porter ſans ceſſe;
Ils lui donnent cette juſteſſe
Qui de ſa beauté fait le prix.
Sur ſes pas le jeune Zéphire
Parfume l'air qu'elle reſpire.
A ſon aſpect tout s'embellit:
Elle rajeunit la Nature;
Déja la riante Verdure
De naiſſantes fleurs s'enrichit.
Sur les arbres on voit éclore
Les plus rares préſens de Flore.
Elle célebre dans ſes chants
Les fruits dont Cérès ſe couronne,
Les précieux dons de Pomone,
Les fleurs, les bois & les champs.
Bien-tôt elle monte ſa Lyre
Sur des ſons plus audacieux;
Pleine du beau feu qui l'inſpire,
Alors elle chante les Dieux.
Ses accens pleins de mélodie,
Raviſſent les Hôtes des Bois;
Et pour entendre cette voix,
On voit le Dieu de l'Arcadie
Sortir de ſes Antres ſecrets;
Les Faunes quitter leurs Forêts,
Les Nymphes former mainte danſe,
Et marquer du pied la cadence,
L'Echo frappé de ſes doux ſons,
Les fait répéter aux Valons.
On voit auſſi les Néréïdes,
Pour mieux entendre ſes accords,
Quitter leurs demeures humides,
Lever la tête ſur leurs bords;
Le Dieu du Fleuve, ſur ſa rive,
Suſpend ſon onde fugitive.
Tout cede au pouvoir de ſes chants;
Et prêt à foudroyer la Terre
Jupiter ſuſpend ſon Tonnerre,
Fléchi par ſes tendres accens.

FIN.

802989